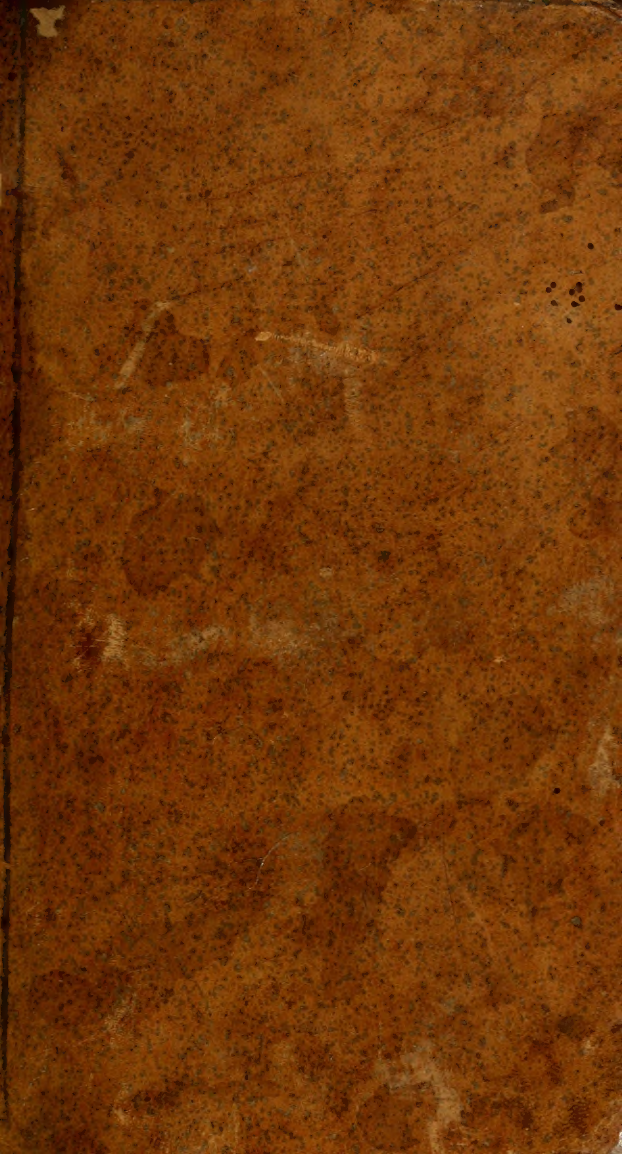



Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis




4 1966

CONTINUATION DES ESSAIS DE MORALE.

TOME DOUZIEME.

CONTENANT DES REFLEXIONS morales sur les Epîtres & Evangiles, depuis le cinquiéme Dimanche d'après Pâques jusques au quatorziéme Dimanche d'après la Pentecôte.

Nouvelle Edition augmentée des Epîtres & Evangiles en leur entier, avec une Table des Matieres.



A PARIS, RUE S. JACQUES

Chez GUILLAUME DESPREZ, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy.
ET
PIERRE-GUILLAUME CAVELIER fils, Libraire, à S. Prosper & aux trois Vertus.

M. DCC. XLI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

m. charlotte Grignon ... Lizier



SUR L'EPITRE DU V. DIMANCHE D'APRÈS PASQUES.

EPÎTRE. *Jacob.* I. 22.



ES très-chers Freres, *Ayez soin d'observer la parole, & ne vous contentez pas de l'écouter en vous seduisant vous-mêmes; car celui qui n'est qu'auditeur, & non observateur de la parole, est semblable à un homme qui jette les yeux sur son visage naturel qu'il voit dans un miroir, & qui après y avoir jetté les yeux s'en va, & oublie à l'heure même quel il étoit. Mais celui qui considere* exactement *la loi parfaite*, qui est celle *de la liberté, & qui s'y rend attentif, celui-là*

n'écoutant pas seulement pour oublier aussi-tôt, mais faisant ce qu'il écoute, trouvera son bonheur dans son action. Si quelqu'un d'entre vous se croit être religieux, & ne retient pas sa langue comme avec un frein, mais séduit lui-même son cœur, sa religion est vaine & infructueuse. La Religion & la piété pure & sans tache aux yeux de Dieu notre *Pere, consiste à visiter les orphelins & les veuves dans leur affliction, & à se conserver pur* de la corruption *du siecle présent.*

EXPLICATION.

I. IL semble que l'instruction que l'Apôtre saint Jacque nous donne par ces paroles, soit si commune, qu'il y ait peu de personnes qui en ayent besoin; parce que tout le monde en est pleinement persuadé. Car qu'est-ce que la connoissance des choses qu'il faut faire, séparée des actions, sinon la condannation de ceux qui ne les font pas? Or quelle peut être l'utilité d'une verité qui ne fait que nous condanner? Cependant la connoissance du cœur de l'homme nous oblige d'avouer que cette instruction est très-importante. Il est si porté à se séduire lui-même, qu'il prend la connoissance de la

verité pour ſon accompliſſement. Il confond les idées des vertus avec les vertus effectives, & il s'imagine facilement qu'il eſt dans les diſpoſitions où il conçoit qu'il devroit être. C'eſt pour nous détromper de cette illuſion que cet Apôtre a cru nous devoir avertir, qu'il faut être obſervateur de la parole de Dieu, & ne ſe pas contenter de l'écouter. Toute vertu connue & non pratiquée ne nous rend qu'auditeurs. On s'imagine qu'on la poſſede, parce qu'on ſent pour elle quelque leger attrait. Mais il s'en faut bien qu'on l'aime effectivement. Ces attraits qu'on peut reſſentir pour des vertus qu'on n'a jamais exercées, ne font que des impreſſions ſuperficielles qui diſparoiſſent quand il s'agit d'en faire les actions; parce que la concupiſcence qui ne s'oppoſe pas à la ſimple connoiſſance du bien dont on ſe flatte, s'oppoſe fortement à la pratique qui nous eſt penible.

Il n'y a proprement que l'exercice des vertus qui ſoit capable de les enraciner dans le cœur. Sans cela, ce ne ſont que des idées qui ſervent plus ſouvent à nourrir la vanité, qu'à édifier la charité.

II. *En vous ſeduiſant vous-mêmes.* ℣. 22.

Ceux qui ne font qu'écouter ſimple-

ment la verité, ſans avoir ſoin de la mettre en pratique, ſe trompent eux-mêmes en pluſieurs manieres.

Ils s'imaginent ſouvent avoir les vertus, parce qu'ils en ont l'idée. Ainſi ſans être en effet plus vertueux, ils n'en deviennent que plus orgueilleux.

Ils ſe perſuadent d'être plus diſpoſés à les pratiquer à cauſe de la connoiſſance qu'ils en ont; cependant ils y ſont ſouvent moins diſpoſés que les autres : car ces connoiſſances ſteriles émouſſent la pointe des verités, & les empêchent de pénétrer dans le cœur. Une verité qu'on n'a jamais entenduë, cauſe d'abord à l'ame une certaine ſurpriſe qui la touche aſſez vivement; mais quand elle s'eſt accoutumée à l'entendre, elle y devient inſenſible.

Ils croyent être plus riches par l'amas de ces verités qu'ils ont dans l'eſprit, & elles ne font au contraire qu'augmenter leur pauvreté. Car le lieu de la verité n'eſt pas l'eſprit, mais le cœur. Elle ne nous eſt donnée que pour être adorée, aimée & pratiquée par le cœur. Quiconque donc la retient dans ſon eſprit ſans la réduire en pratique, & ſans l'aimer, la retient dans un lieu indigne

d'elle; & il est du nombre de ceux dont saint Paul dit : *Qu'ils retiennent la verité dans l'injustice.* QUI *veritatem in injustitia detinent.* Enfin il en est non un possesseur legitime, mais un injuste usurpateur. La verité est dans son esprit comme un arrêt qui le condanne, & qui rend témoignage contre lui. Ainsi le soin qu'il a de faire amas de verités, est semblable à la folie d'un homme, qui pour s'honorer feroit un amas de sentences & d'arrêts qui le condanneroient au fouet & à la potence. Rom. 1, 18.

III. L'Apôtre saint Jacque, pour nous imprimer plus vivement l'inutilité d'une verité conçue & non pratiquée, se sert d'une comparaison qu'il est bon de développer. Il dit que *celui qui se contente de l'ecouter, & qui ne la réduit point en pratique, est semblable à un homme qui regarde pour un moment son visage dans un miroir, & qui s'en séparant aussi-tôt, oublie incontinent l'idée qu'il en avoit prise.* La parole de Dieu est ce miroir. Elle est seule capable de nous représenter à nous-mêmes tels que nous sommes. Elle nous avertit de nos défauts, & elle nous donne lieu de nous connoître. Mais afin de rendre cette connoissance durable, & v. 23.

d'empêcher qu'elle ne s'efface, il faut réduire la verité en pratique, & que le cœur en soit pénétré. Autrement elle se perd & se dissipe, & on ne la connoît pas mieux que si on n'y avoit jamais fait de réflexion.

Il n'est pas même nécessaire pour cela de cesser de l'écouter. Il faut quitter un miroir pour cesser de s'y voir ; mais on peut continuer de s'appliquer à la consideration des verités, & cesser en même-tems de s'y voir soi-même, parce qu'on les rapporte à d'autres objets. Il y en a qui n'y voyent que les défauts des autres. On pourroit, disent-ils, se servir de ce passage de l'Ecriture contre tels & tels. Un Prédicateur n'y voit que l'usage qu'il en peut faire dans ses sermons. Cette pensée, dira-t'il, sera bien placée dans tel & tel discours, & j'en puis faire une fort belle application. Il se conçoit prêchant cette verité ; mais il ne se prêche point lui-même. Un sçavant y verra le moyen de s'acquerir la réputation d'homme exact & pénétrant. Ainsi par l'application de ces verités à ces usages qui ne regardent que les autres, on s'accoutume à ne se les appliquer jamais à soi-même ; & tant s'en faut qu'on y ap-

prenne à se connoître, que c'est un moyen de ne se connoître jamais, & de ne point faire réflexion sur soi pendant qu'il semble qu'on est tout occupé des principales vertus du Christianisme.

L'usage que l'Apôtre veut donc que nous fassions de la verité, est de nous en servir pour faire des réflexions sérieuses sur notre conduite & sur notre vie, & de réduire ces connoissances en pratique par la correction effective de nos mœurs & le changement de notre vie. C'est-là l'unique moyen de l'imprimer dans le cœur, & d'empêcher qu'elle ne soit un vain ornement de notre memoire, en la rendant une disposition effective de notre ame. C'est par-là que la verité habite en nous, que nous y devenons conformes, & que son regne s'établit en nous. C'est enfin en cela que consiste le vrai bonheur des hommes selon saint Jacque : *Hic beatus in facto suo erit.* Car v. 25.
la verité ne manque jamais de récompenser ceux qui la suivent & qui la pratiquent. Ils se font par ces actions un trésor éternel. Ils deviennent riches & abondans, au-lieu que ceux qui se contentent de l'avoir dans la memoire, & qui ne la pratiquent point, demeurent dans une

honteuſe pauvreté, & que leur ame eſt affamée parmi ces verités mêmes, parce qu'elle ne s'en nourrit qu'en les pratiquant.

IV. *Si quelqu'un d'entre vous ſe croit être religieux, & qu'il ne retienne pas ſa langue comme avec un frein, mais que lui-même ſéduiſe ſon cœur, ſa religion eſt vaine.* ℣. 26.

Il y a une telle communication entre le cœur & la langue, que c'eſt preſque la même choſe de regler la langue que de regler le cœur. Il eſt difficile que le cœur ſoit dereglé ſans que la langue le ſoit : mais il eſt impoſſible que la langue ſoit dereglée, ſans que le cœur le ſoit. Toutes les fautes qu'on fait dans les paroles ſont en même tems des fautes du cœur. Ainſi ne point vouloir réprimer ſa langue, c'eſt ne vouloir point corriger la corruption de ſon cœur, puiſque c'eſt le cœur qui fait parler la langue, ſelon l'E-
Matth. vangile. Tous les dereglemens de nos
12. 34. penſées ne paroiſſent pas dans nos paroles ; mais tous les dereglemens de nos paroles ſont conçus dans nos penſées. Et il y a même quelque choſe de pis dans les paroles que dans les penſées. Car il y a bien des penſées qui ne ſont pas vo-

lontaires, & qui se présentent d'elles-mêmes à l'esprit sans qu'il les approuve ni les autorise : mais les paroles sont des pensées toutes volontaires, puisqu'on ne parle que parce qu'on veut parler.

V. On ne doit donc pas s'étonner que l'Apôtre nous exhorte ici plutôt à corriger nos paroles que nos pensées. Car quoique la source du déreglement des paroles vienne de celui des pensées, c'est néanmoins en corrigeant ses paroles qu'on arrive à corriger ses pensées, & à n'en avoir que de justes & de raisonnables. En s'accoutumant à rejetter toutes les paroles que la raison condanne, & à se tenir dans les bornes d'une exacte verité, l'esprit se regle peu à peu, & s'accoutume à ne plus fournir à la langue des paroles qu'il ait besoin de rejetter. S'il est donc dit dans l'Ecriture, *qu'il faut garder son cœur avec toute sorte de soin, parce que c'est la source de la vie* : OMNI *custodiâ serva cor tuum, quia ex ipso vita procedit ;* on peut dire par une suite nécessaire, qu'il faut garder sa langue avec toute sorte de vigilance, parce qu'on ne sçauroit garder le cœur sans la garde de la langue. Et c'est aussi ce que le Sage nous recommande en une infinité d'en-

Prov. 29.

droits, en nous avertissant même que
Prov. 18. 21. *la mort & la vie sont au pouvoir de la langue* : *Mors & vita in manibus linguæ*; ce qui est confirmé par l'Evangile, qui
Matth. 12. 37. nous déclare que *nous serons justifiés ou condannés par nos paroles.*

VI. Qui veut s'appliquer avec le soin nécessaire à corriger les défauts de ses paroles, doit avoir en vûe d'y en éviter trois principaux ; la malignité, la témerité & la présomption. Il faut éviter la malignité, parce que la langue est l'instrument le plus promt de toutes les passions malignes. C'est le canal que prennent ordinairement la colere, la haine, l'envie, la joie du mal d'autrui, & toutes les autres passions qui tendent à nuire au prochain. C'est par la langue que l'on produit au dehors les calomnies, les médisances, les soupçons injustes, les injures, & généralement tout ce qui peut blesser la charité. C'est la porte par où sortent les blasphêmes & les emportemens contre Dieu, & toutes les saillies d'un esprit déreglé & furieux. Enfin toutes les passions qui ôtent à l'esprit sa tranquillité, alterent d'ordinaire le ton de nos paroles, & portent dans l'esprit des autres de semblables mouvemens. Il faut

retrancher tout cela de nos paroles, parce que c'eſt le moyen de le retrancher de notre cœur ; & parce que le mal devient infiniment plus grand en ſe communiquant aux autres par la parole. On ne ſçauroit concevoir les maux que les paroles cauſent dans l'eſprit des autres, en y éteignant la charité, & en y excitant des paſſions dereglées Une médiſance, ſelon ſaint Bernard, peut cauſer la mort à une infinité d'ames. C'eſt une maladie contagieuſe qui infecte quelquefois toute une ville ; & tous ces effets funeſtes ſont imputés à ceux qui ſe laiſſent aller à ces paroles malignes & dereglées.

Serm. 17. de diver. n. 4.

VII. Le monde connoît aſſez la malignité des paroles : & l'on peut dire que c'eſt un des défauts ſur lequel on fait d'ordinaire le plus de réflexion. Mais on n'en fait preſque point ſur la témerité avec laquelle on avance une infinité de choſes ou fauſſes ou incertaines. Chacun prend des ſentimens, & ſe fait des maximes avec une legereté prodigieuſe. On les ramaſſe dans les diſcours des gens ſans lumiere ; on les reçoit ſans examen ; on les produit ſans diſcernement. Il ſuffit à la plupart du monde pour les avancer, qu'ils les ayent dites pluſieurs fois. Ce

qu'on a reçu ſans examen devient certain à notre égard en le repetant. C'eſt ainſi que le monde ſe remplit de jugemens faux & d'opinions témeraires. Chacun croit qu'il eſt honteux de reconnoître qu'il ne ſçait pas tout. Et l'on aime mieux parler au hazard que de faire paroître qu'on ignore quelque choſe.

Cette témerité eſt encore beaucoup plus dangereuſe quand on l'employe à l'égard des cas de conſcience. Car une déciſion témeraire peut être ſouvent la cauſe d'une infinité de mauvaiſes actions. On engage par-là les gens à des charges & des emplois qui ne leur conviennent point. On leur ôte le ſcrupule ſur pluſieurs choſes dont ils en devroient avoir. Enfin on leur procure une fauſſe paix dans des états où le trouble leur ſeroit infiniment plus avantageux. Perſonne ne penſe à obſerver cette regle du Sage :
Eccli. 9. 14. *Si eſt tibi intellectus, reſponde proximo ; ſin autem, ſit manus tua ſuper os tuum, ne capiaris in verbo indiſciplinato, & confundaris.* Si *vous avez de l'intelligence, répondez à votre prochain ; ſinon, que votre main ſoit ſur votre bouche, de-peur que vous ne ſoiez ſurpris dans une parole indiſcrete, & que vous ne tombiez dans la confuſion.*

VIII. Ce défaut eſt ordinairement joint à un autre, qui eſt la préſomption, qui donnant aux gens trop de confiance en leur lumiere, les porte à propoſer leurs ſentimens d'une maniere fiere & déciſive. C'eſt ce qui arrive d'ordinaire aux perſonnes qui ſont peu contredites, parce que leur qualité, leurs charges, leurs richeſſes, leurs talens, les mettent au-deſſus des autres, & leur faiſant trouver une complaiſance aveugle dans ceux qui ſont au-deſſous d'eux, ils s'attachent à leurs ſentimens & à leurs penſées, & attribuent à leur lumiere ce qui n'eſt qu'un effet de l'impreſſion qu'ils font ſur l'eſprit des autres par des qualités qui n'ont rien de commun avec la verité. Ainſi ils prennent d'ordinaire un air de hardieſſe & de fierté. Ils ne doutent de rien, & ils parlent déciſivement de tout.

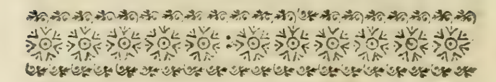
IX. Mais comme il eſt clair que l'Apôtre ſaint Jacque a particulierement deſſein dans ſon Epître d'inſtruire ceux qui ne ſont pas chargés du ſoin d'autrui, & qui menent une vie particuliere ; ce qui paroît, parce qu'il leur recommande d'être promts à écouter & lents à parler, & de n'aſpirer pas à devenir maîtres des autres ; c'eſt particulierement à ces per-

sonnes que s'adresse cet avis qu'il donne,
v. 27. que *la religion pure & sans tache devant Dieu notre Pere, est de visiter les veuves & les orphelins dans leurs afflictions, & de se conserver pur* de la corruption *du siecle*. C'est-à-dire, que cet Apôtre fait consister en deux choses la piété solide du commun des Chrétiens. L'une, d'éviter la corruption du monde, qui ne s'évite qu'en ne l'aimant point, parce qu'elle consiste à l'aimer. L'autre, à pratiquer les œuvres exterieures de charité envers les personnes affligées & qui ont besoin de secours. Il prescrit généralement ces œuvres de charité à tous les Chrétiens, parce qu'ils les doivent regarder comme une vocation générale à laquelle ils sont suffisamment appellés. Il faut une vocation particuliere pour instruire & pour enseigner; mais il n'en faut point pour secourir le prochain, & pour pratiquer les œuvres exterieures de charité qui nous sont proportionnées. Il est vrai qu'il y a des personnes qui par un attrait particulier à la priere & à la contemplation, s'abstiennent même de ces œuvres, pour demeurer dans la retraite & dans le repos de la solitude. Mais on peut dire que ce n'est pas là la vocation ordinaire des simples

Chrétiens. Il y a peu de personnes qui se puissent soutenir dans une entiere retraite, & qui n'ayent besoin de s'occuper saintement aux œuvres exterieures de charité. Elles divertissent saintement l'esprit qu'une entiere solitude rendoit languissant ; & étant bien reglées, elles servent à le préserver de la corruption du monde, n'y ayant rien qui puisse plus contribuer à faire mépriser l'éclat & les plaisirs de la vie, que la vûe continuelle des miserables. Et c'estpourquoi aussi ceux qui aiment les aises évitent autant qu'ils peuvent ces objets qui leur sont desagréables ; parce qu'ils les avertissent des miseres de ce monde, dont il est impossible qu'ils ne voyent qu'ils sont menacés.







SUR L'EVANGILE
DU V. DIMANCHE
D'APRÈS PASQUES.

EVANGILE. *Joan.* 16. 23.

EN ce tems-là, Jesus dit à ses Disciples : Oui, je vous le dis & je vous en assure ; Si vous demandez quelque chose à mon Pere en mon nom, il vous le donnera. Jusques ici vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez & vous recevrez, afin que votre joie soit pleine & parfaite. Je vous ai dit ces choses en paraboles. L'heure vient en laquelle je ne vous entretiendrai plus en paraboles, mais je vous parlerai ouvertement de mon Pere. En ce jour-là vous demanderez en mon nom ; & je ne vous dis point que je prierai mon Pere pour vous ; car mon Pere vous aime lui-même, parce que vous m'avez aimé, & que vous avez cru que je suis sorti de Dieu. Je suis sorti de mon *Pere, & je suis venu dans le mon-*

de ; maintenant je laisse le monde, & je m'en retourne à mon Pere. Ses Disciples lui dirent : Vous parlez dès-maintenant tout ouvertement, & vous n'usez d'aucunes paraboles. Nous voyons bien à présent que vous sçavez toutes choses, & que vous n'avez pas besoin que personne vous interroge, c'est pour cela que nous croyons que vous êtes sorti de Dieu.

EXPLICATION.

I. JEsus-Christ, après avoir assuré ses Apôtres dans cet Evangile, que son Pere leur accorderoit tout ce qu'ils lui demanderoient *en son nom*, leur reproche ensuite de ne lui avoir jamais rien demandé, en cette maniere : *Usque modò non petistis quidquam in nomine meo.* Il nous découvre par-là la cause de l'imperfection des Apôtres pendant sa vie mortelle. Ils étoient sujets à beaucoup de défauts ; mais tous ces défauts avoient pour cause commune & générale l'imperfection de leurs prieres. Il leur marque même en particulier l'une de ces imperfections, qui est qu'ils ne demandoient rien au nom de Jesus-Christ, quoique ce soit le moyen d'obtenir l'effet de leurs prieres. Chacun peut tirer la même con-

ſequence de tous les ſiens. Car il ſe trouve ſujet à quantité de foibleſſes, s'il eſt peu ferme dans la vertu, s'il ſe ſent dépourvû des graces de Dieu, il faut qu'il y ait de l'imperfection dans ſes prieres, qu'il ne prie pas aſſez, ou qu'il ne prie pas comme il faut. Si un Roi puiſſant, & qui eût des tréſors inépuiſables, s'étoit obligé d'enrichir tous ceux qui s'adreſſeroient à lui, & qui lui demanderoient de quoi ſoulager leur pauvreté, on pourroit conclure ſurement, quand on verroit quelqu'un dans l'indigence, qu'il ne s'eſt donc pas adreſſé au Roi, & qu'il n'a pas eu recours à ſa bonté. L'Evangile de ce jour nous donne lieu de tirer la même conſequence à notre égard. Car puiſque Jeſus-Chriſt nous y promet que ſon Pere nous accordera tout ce que nous lui demanderons en ſon nom, ne s'enſuit-il pas que ſi nous ſommes pauvres, imparfaits & dépourvûs des biens de la grace, c'eſt que nous ne les demandons pas comme il faut. Ainſi tous nos défauts & toutes nos imperfections nous avertiſſent du défaut & de l'imperfection
Jac. 4. 8. de nos prieres. *Vous ne recevez pas*, dit l'Apôtre ſaint Jacque, *parce que vous demandez mal.* Et c'eſt la premiere réflexion

que toutes nos miseres nous doivent porter à faire. Nous devons donc toujours en chercher la cause dans notre peu d'ardeur à la priere, & le remede en purifiant nos prieres des défauts que nous y mêlons, & qui en empêchent l'effet.

II. Jesus-Christ nous marque un de ces défauts dans cet Evangile, qui est qu'on ne prie pas en son nom. Ce qui empêchoit les Apôtres de le faire, est qu'ils n'étoient pas encore parfaitement instruits de ce qui étoit renfermé dans la foi du Médiateur, & de la nécessité de s'appuyer uniquement sur lui, & non sur soi même. C'étoit une connoissance que Jesus-Christ avoit differé de leur donner jusqu'après sa résurrection. Mais ce n'est pas cette connoissance speculative qui nous manque, c'est la pratique de cette connoissance. Car ce n'est pas la pratiquer que de dire à Dieu simplement de bouche, qu'on lui demande quelque grace au nom de Jesus-Christ. Il faut que ces paroles soient accompagnées d'une disposition effective & interieure, qui consiste à être pleinement dépouillé de toute confiance en soi-même; à être profondément convaincu de son indignité, & à avoir en même tems une grande

confiance en Jesus-Christ, qui nous porte à nous adresser à Dieu en son nom avec une ferme esperance d'obtenir ce que nous lui demandons. L'une & l'autre de ces deux dispositions manquent souvent aux Chrétiens. Ils ne sont point assez humiliés devant Dieu, assez convaincus de leur néant, & du peu de droit qu'ils ont aux graces de Dieu. Ils n'ont point une foi assez vive de l'infinité des mérites de Jesus-Christ, par lesquels ils les peuvent obtenir de Dieu, nonobstant toute leur indignité, & ne conçoivent point assez la bonté de Dieu, & l'inclination qu'il a à donner ses graces à ceux qui les lui demandent humblement au nom de son Fils; ce sont des vûes qu'il ne faut jamais séparer de son esprit. L'homme n'a rien en lui qui mérite les graces de Dieu; mais Dieu a en lui une bonté infinie pour les lui accorder par les mérites de son Fils.

III. Ce ne seroit pas s'appuyer sur Jesus-Christ dans ses prieres, que de demander à Dieu au nom de Jesus-Christ des choses qui sont indignes d'être demandées en son nom, comme sont toutes celles qu'on desire par cupidité : car Jesus-Christ ne peut autoriser ni appuyer

que les prieres dignes de lui. Or il est indigne de lui de se rendre ministre de nos cupidités & de nos caprices : & comme il n'a jamais en vûe que la volonté de Dieu, il ne peut pas interceder pour nous, afin que nous fassions la nôtre. Il faut donc que toutes nos prieres tendent uniquement à l'execution des volontés de Dieu, & à nous y rendre conformes. Jesus-Christ de même ne sçauroit offrir à Dieu des prieres lâches & tiedes, des prieres chancelantes & pleines de défiance, des prieres desavouées par les autres actions, & par le fond de notre cœur. Il faut donc s'appliquer à retrancher tous ces défauts, afin de rendre nos prieres efficaces, & ne se pas étonner si elles ne le sont pas, quand on n'a pas le soin de s'y appliquer.

IV. Mais il y a sur ce point une verité importante qui nous doit empêcher de nous décourager dans la priere ; & nous doit fortifier à prier toujours, quoique nous n'en voyïons point de succès. C'est que si nos imperfections sont des marques que nous ne prions pas parfaitement, on n'en sçauroit néanmoins conclure que nous prions inutilement, & que nous ne soions exaucés en rien.

Car nous sommes toujours exaucés en ce que Dieu nous préserve de toutes les fautes que nous ne commettons pas, ce qui peut être regardé comme un effet de nos prieres. Que sçavons-nous de plus s'il ne nous est point utile d'être sujets à beaucoup d'imperfections, & de ne voir rien en nous qui soit capable de nous flatter ? Que sçavons-nous si notre orgueil n a point besoin de ce contrepoids, & si nous avons assez d'humilité pour voir en nous des vertus sans nous en élever & en tirer vanité ?

Il y a des personnes que Dieu exauce en ne les exauçant point en apparence : car en ne les exauçant point à l'égard de leurs imperfections particulieres, dont ils demandent d'être délivrés, il les exauce en les conservant dans l'humilité, qui est le fond de la vie chrétienne, & le but principal de nos prieres. Ainsi il n'y a qu'à prier sans relâche & sans découragement jusqu'à la mort, en tâchant de corriger fidellement les défauts que l'on remarque dans ses prieres ; mais en laissant à Dieu le discernement de la maniere dont il lui plaira de nous exaucer, soit en nous corrigeant de nos défauts, soit en nous humiliant par nos défauts.

V. Rien n'eſt plus difficile dans la vie chrétienne, que l'alliance qu'il y faut faire de la patience dans ſes propres défauts, avec le deſir ſincere de s'en corriger : car il ſemble que l'un ſoit contraire à l'autre, & que l'on ne haïſſe pas aſſez ce que l'on ſouffre ſi tranquillement. Cependant il n'en eſt pas ainſi. Ce n'eſt pas au contraire bien haïr ſes défauts que de s'en impatienter : car c'eſt ſuppoſer que nous avons beaucoup de force, & qu'il y a lieu de s'étonner de ce que nous ſommes tombés dans ces foibleſſes. Or c'eſt l'orgueil qui produit cet étonnement. Il n'eſt pas étrange que la foibleſſe ſuccombe, & qu'une racine corrompue produiſe des fruits corrompus. Nous devons même reconnoître que nous pouvions aller beaucoup plus avant, que c'eſt la grace de Dieu qui nous en a préſervés, & que nous l'en devons remercier. Mais comment haïr le peché avec cette diſpoſition tranquille? Il le faut haïr, parce que nous ne laiſſons pas d'être coupables. Il le faut haïr, parce que cette foibleſſe & cette corruption étant volontaires, elles ne nous excuſent point. Il le faut haïr, parce que le peché eſt contraire à la juſtice de Dieu

& à sa sainteté, & qu'il renferme une injustice & une ingratitude infinie. Et avec cela néanmoins il faut se résoudre à le combattre tout de nouveau, sans se décourager jamais; & être résolu d'avoir toujours recours à Dieu avec la même confiance, & de ne cesser jamais d'esperer qu'il nous en délivrera.

VI. Le solide fondement de l'esperance du salut doit être toujours à l'égard de chaque ame, l'amour éternel qu'elle doit croire que Dieu lui porte, qui est ce que Jesus-Christ marque dans cet Evangile
v. 17. par ces paroles: *Ipse enim Pater amat vos:* CAR *mon Pere vous aime.* C'est par cet amour qu'il nous réveille de notre assoupissement; qu'il nous soutient dans nos foiblesses, qu'il nous releve dans nos chûtes; qu'il nous fait éviter mille dangers & mille pieges, sans même que nous nous en appercevions. Sans cet amour nos assoupissemens deviendroient éternels, & nos chûtes sans remede. Il faut à la verité seconder cet amour par ses soins, ses efforts, sa vigilance, ses prieres; mais cet amour même qui excite ces soins, ces efforts, cette vigilance, ces prieres, & qui supplée aux défauts infinis que nous y mêlons. Sans cela tout

seroit

seroit bien-tôt dissipé. *Si le Seigneur n'édifie la maison, c'est envain que travaillent ceux qui la veulent bâtir.* Mettons donc notre unique confiance dans cet amour de Dieu pour nous : *Ipse enim Pater amat vos ;* & dans les preuves que nous en avons par les séparations qu'il a faites de nous du nombre des méchans, en nous donnant le desir de le servir, & de l'horreur pour les vices. Ps. 126.

Voilà ce qui peut nous affermir quand nous sommes agités d'inquietudes. Si nous regardions uniquement nos foiblesses, nos lâchetés, nos imperfections, nous aurions en quelque sorte sujet de desesperer ; mais en regardant cet amour éternel & tout-puissant, nous avons au contraire sujet de tout esperer. Et plus notre esperance sera forte & pleine de confiance, plus elle sera efficace pour nous affermir dans la voie de Dieu, & pour nous faire arriver surement au terme de notre course qui est le salut. *Car de tous ceux qui esperent en lui & qui attendent son secours, aucun ne sera confondu.* ETENIM *universi qui sustinent te, non confundentur*, dit le Roi Prophete. Ps. 24. 3.

SUR L'EVANGILE DU LUNDI DES ROGATIONS.

EVANGILE. *Luc.* 11. 5.

EN ce tems-là, Jesus dit à ses Disciples : Si quelqu'un d'entre vous avoit un ami, & qu'il l'allât trouver au milieu de la nuit pour lui dire : Mon ami, prêtez-moi trois pains ; parce qu'un de mes amis qui est en voyage vient d'arriver chez moi, & je n'ai rien à lui donner ; & que cet homme lui répondît de dedans sa maison : Ne m'importunez point, je vous prie, *ma porte est déja fermée, & mes enfans sont couchés aussi-bien que moi, je ne puis me lever pour vous en donner : n'est-il pas vrai que quand il ne se leveroit pas pour lui en donner à cause qu'il est son ami, si néanmoins il perseveroit à frapper, il se leveroit à cause de son importunité, & lui en donneroit autant qu'il en auroit besoin ? Je vous dis de même : Demandez, & on vous donnera ; cherchez, & vous trouverez ;*

frappez la porte, *& l'on vous ouvrira. Car quiconque demande reçoit ; & qui cherche trouve ; & on ouvrira à celui qui frappe* à la porte. *Mais qui est le pere d'entre vous qui donnât à son fils une pierre lorsqu'il lui demanderoit du pain ? ou qui lui donnât un serpent lorsqu'il lui demanderoit un poisson ? ou qui lui donnât un scorpion lorsqu'il lui demanderoit un œuf ? Si donc étant méchans comme vous êtes, vous sçavez néanmoins donner de bonnes choses à vos enfans ; à combien plus forte raison votre Pere qui est dans le ciel donnera-t'il le bon Esprit à ceux qui le lui demandent ?*

EXPLICATION.

I. JEsus-Christ pour instruire ses Apôtres de la necessité non seulement de prier, mais de prier avec perseverance, se sert de la parabole d'un ami, qui n'ayant point de pain chez lui pour donner à une personne qui y étoit arrivée fort tard, en obtient par son importunité & par sa perseverance, d'un de ses amis qui n'avoit gueres envie de lui en donner, & qui l'avoit refusé d'abord. Ce qui paroît dissemblable dans cette comparaison, est ce qui la rend plus forte. Cet ami qui prête ces pains, & qui

n'avoit gueres envie de les prêter, est fort different de Dieu qui a une grande inclination à nous accorder ses graces. La mauvaise humeur de cet ami n'a point de rapport avec la bonté de Dieu, qui ne s'importune jamais de nos prieres. Mais la conclusion que Jesus-Christ en tire n'en est que plus vive par ces differences mêmes. Car si cet ami si facile à importuner & si peu disposé à faire plaisir, se laisse fléchir par des prieres perseverantes, que ne devons-nous point attendre de Dieu qui est dans une disposition toute opposée ? Ce qui empêche donc que nous n'éprouvions le même succès dans les prieres que nous lui faisons pour les biens spirituels, est que nous ne les lui faisons pas avec la perseverance que les hommes ont à demander & à rechercher les biens temporels. Que ne font point les pauvres pour obtenir des aumônes ? Que ne font point ceux qui passent leur vie à la Cour pour obtenir des graces du Prince ? Quel courage n'ont-ils point pour *se soutenir*,
Rom. 4. 18. comme parle l'Ecriture, *par l'esperance contre l'esperance ?* Car y ayant un beaucoup plus grand nombre de personnes qui recherchent les graces des Princes,

qu'il n'y a de ces graces qu'ils peuvent faire, il faut toujours que pour contenter les uns, ils mécontentent les autres. La Cour est pleine de gens qui y vieillissent sans rien obtenir, qui se montrent, qui s'empressent, qui ne manquent à rien, & ne parviennent jamais à ce qu'ils prétendent. Cependant ils ne se lassent point, & ils esperent toujours. Mais il n'en est pas de même de Dieu que des Princes : il ne s'appauvrit point en donnant : il n'épuise point ses trésors. Celui qui obtient ses graces ne nuit point à d'autres qui les desirent. On ne manque donc jamais d'obtenir ce qu'on lui demande, pourvû qu'on persevere à le demander ; & si l'on ne l'obtient pas, c'est toujours par la faute de celui qui prie, & non par celle de Dieu.

II. Dieu est rempli de misericorde & de bonté pour nous combler de graces ; mais il en sçait le prix, & il ne veut pas que nous l'ignorions, ni que nous les méprisions. Il nous vouloit faire comprendre cette verité, quand il dit à la Samaritaine : *Si vous connoissiez le don de Dieu : Si scires donum Dei.* Notre mépris & notre indifference pour ses graces en arrête le cours. Et ne perseverer Jean. 4. 10.

pas à lui demander ses graces, est un mépris effectif que l'on fait de ses graces, & une infidelité contre sa bonté. Il faut qu'on croye, ou qu'elles ne valent pas la peine d'être demandées avec tant d'empressement, ou que Dieu n'est pas assez bon pour nous les donner. Les prieres de ceux qui ne perseverent pas à prier, ne mériteroient donc point d'être exaucées dès le commencement; parce que Dieu voyoit qu'elles partoient d'un cœur peu persuadé de l'excellence de ses dons, ou qui avoit peu de confiance en sa bonté. Ainsi il rejette ces prieres, parce qu'elles sont défectueuses dans leur principe. Quiconque prie au contraire avec résolution de ne se lasser jamais, reconnoît bien-tôt que sa priere n'est pas sans effet. Il voit que ce lui est un grand bien de vivre dans cette dépendance de Dieu, & de veiller à sa porte, comme dit l'Ecriture : *Beatus homo qui vigilat ad fores meas quotidie*; & que c'est beaucoup obtenir de lui que d'en obtenir la perseverance dans cet état de mendiant, qui doit être l'état de tous les hommes pendant cette vie : que c'est beaucoup obtenir que d'obtenir de Dieu de sentir ses miseres & sa pauvreté, &

Prov. 8. 34.

de lui pouvoir dire avec verité comme le Prophete : *Pour moi je suis pauvre & abandonné.* Ego *autem egenus sum & pauper.* Car on ne périt que parce qu'on ne les sent pas. Ps. 39. 18.

III. Les refus & les retardemens de Dieu ne signifient donc autre chose, sinon que nous devons prier avec plus d'ardeur, plus de soumission, plus d'humilité, plus de perseverance. C'est une voix de Dieu qui nous dit : Corrigez votre lâcheté, animez votre froideur ; soumettez-vous à mes ordres, humiliez-vous sous ma main toute-puissante, perseverez à prier. Ces refus & ces retardemens sont des instructions salutaires ; pourvû que nous en usions comme il faut ; que nous ne prétendions point deviner témerairement les intentions de Dieu, & que nous sondions notre cœur avec sincerité, pour tâcher d'y découvrir ce qui s'oppose à l'effet de nos prieres. Peut-être même qu'une plus grande prosperité spirituelle nous nuiroit, & que nous ne sommes pas capables de la porter. Dieu ne nous veut pas confier ses dons, parce qu'il nous voit disposés à en abuser. Il connoît nos foiblesses, & nous ne les connoissons pas. Il voit nos téne-

bres, & nous ne les voyons pas. Que pouvons-nous donc mieux faire que de nous abandonner à sa conduite, & de nous regler par la déclaration qu'il nous a faite de sa volonté, qui est que nous devons toujours prier sans nous lasser,
Luc. 18. 3. ni nous décourager jamais? *Oportet semper orare, & non deficere.* Voilà la voie qu'il nous marque par son Evangile. Qui y marche constamment jusqu'à la fin, a sujet de croire qu'il y trouvera la vie : mais quiconque se lasse & se décourage, doit être assuré qu'il ne sçauroit la trouver dans cette voie de défiance, & que son découragement ne le peut conduire qu'à la mort.

SUR L'EVANGILE
DU MARDI
DES ROGATIONS.

EVANGILE. *Luc.* 11. 1.

EN ce tems-là, Jesus étant en prieres en un certain lieu, après qu'il eut cessé de prier, l'un de ses Disciples lui dit : Sei-

gneur, apprenez-nous à prier, ainsi que Jean l'a appris à ses Disciples. Et il leur dit : Lorsque vous prierez, dites : Pere, que votre nom soit sanctifié. Que votre regne arrive. Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour : Et remettez-nous nos offenses, puisque nous les remettons à tous ceux qui nous sont redevables. Et ne nous abandonnez point à la tentation.

EXPLICATION.

I. LA priere qu'un des Disciples fait à Jesus-Christ dans l'Evangile de ce jour, en lui demandant *qu'il leur apprît à prier : DOMINE, doce nos orare ;* nous fait voir que la nature & la raison ne suffisent pas pour bien prier, & que ce n'est pas une science naturelle. Il ne faut point d'instruction aux pauvres pour sçavoir demander leur pain. Le seul sentiment de leur besoin les en instruit suffisamment. Il en est de même de toutes les autres necessités temporelles. Il ne faut point de maître pour enseigner la science de les demander. Mais il en faut pour nous apprendre à prier Dieu. Saint Jean-Baptiste en avoit instruit ses Disciples, comme il est marqué dans cet Evangile ; & c'est avec raison que ce Disci-

ple de Jesus-Christ demande la même grace. Car non seulement nous n'avons pas le sentiment de nos vrais besoins & de ce qui nous est vraiment necessaire ; mais nous avons des sentimens & des desirs de faux besoins & de fausses necessités qu'il ne faut pas demander. Nous ne sçavons pas ce que nous devons principalement demander ; sur quoi nous devons nous appuyer dans nos demandes pour en obtenir l'effet ; comment & avec quelle disposition nous le devons faire.

Non seulement nous devons demander à Dieu au commencement de notre conversion, qu'il nous apprenne à prier, mais nous le devons demander toute notre vie. Ce doit être l'objet d'une priere continuelle, parce que noûs en avons un besoin continuel. Sans cela, ou nous ne prierions point du tout, parce que nous ne sentirions point nos besoins, ou nous ne manquerions point de substituer les desirs de la nature aux desirs de l'esprit, à moins que l'onction de la grace ne nous les fît discerner. Ainsi celui des Disciples qui demandoit à Jesus-Christ au nom de tous, qu'il les instruisît touchant la priere, étoit déja lui-même instruit

d'une verité très-importante ſur cette matiere, qui eſt celle dont ſaint Paul inſtruiſit depuis les Romains, en leur diſant : *Quid oremus ſicut oportet, neſcimus.* Nous *ne ſçavons ce que nous devons demander à Dieu.* Ce Diſciple nous inſtruit donc par cette demande, parce qu'il nous avertit de notre ignorance, & que c'eſt une grande ſcience de la bien connoître. *Rom. 8. 26.*

II. Jeſus-Chriſt ne rebute point la demande de ce Diſciple, & ce fut l'occaſion qu'il prit pour inſtruire toute ſon Egliſe de cette Oraiſon divine, qui eſt la regle & le modele de toutes les autres. Elle nous apprend non ſeulement à prier, mais à vivre ; c'eſt l'abregé de tout l'Evangile, & elle comprend non ſeulement tout ce qu'il faut faire pour être ſauvé, mais auſſi le moyen d'obtenir de Dieu la grace de l'accomplir. Les plus grandes œuvres de Dieu, & les inſtructions les plus neceſſaires à ſon Egliſe, ſemblent être des ſuites d'occaſions imprévûes & particulieres, plutôt que d'un deſſein de Jeſus-Chriſt. Mais c'eſt que Dieu eſt maître des occaſions auſſi-bien que des ſuites. Il les procure & les fait naître. Il n'avoit pas ſeulement prévû le

desir de ce disciple, mais il le lui avoit inspiré, afin d'avoir lieu de donner à son Eglise cette instruction incomparable. C'est ainsi qu'il a soin de cacher les desseins de sa Providence sous des évenemens qui paroissent tout humains; & lorsqu'il nous développera toute sa conduite sur nous, nous verrons que tout a contribué à notre salut, que les moindres évenemens de notre vie y étoient essentiels, & que d'autres succès y auroient été tout-à-fait contraires. Nous verrons qu'il falloit que celui-là passât par ce chemin, & celui-ci par cet autre, & que Dieu rompît une infinité de desseins bons en apparence, mais qui les en auroient détournés. Et cela nous apprend à desirer peu de chose en particulier, à desirer peu fortement celles que nous desirons, & à n'avoir qu'un desir invariable, qui est de nous tenir soumis à Dieu, & de nous abandonner à sa conduite.

III. Il est remarquable, que quoique Jesus-Christ eût instruit ses Apôtres touchant la priere, ils demeurerent néanmoins très-imparfaits jusqu'à sa résurrection, aussi-bien à l'égard de la priere que des autres vertus; ce qui fit qu'il leur reprocha peu de tems après sa mort,

qu'ils n'avoient encore rien demandé en son Joan. 16.
nom. C'est que l'instruction ne suffit pas 24.
pour bien prier. Nous ne sommes pas seulement ignorans à l'égard de ce qu'il faut demander, mais nous sommes de plus foibles & impuissans pour le demander quand nous le sçavons. Car demander, c'est aimer & desirer ce que l'on demande, & l'on ne desire point les biens du ciel, tant que l'on desire ardemment ceux de la terre. C'est pourquoi c'est particulierement à l'égard de la priere que
saint Paul dit, *que l'Esprit aide notre in-* Rom. 8.
firmité : SPIRITUS *adjuvat infirmitatem* 6.
nostram. A quoi il ajoute que l'Esprit prie pour nous par des gémissemens ineffables. Il faut donc demander à Dieu non seulement qu'il regle nos desirs & nos prieres, mais qu'il répande sur nous
l'Esprit de prieres, SPIRITUM *precum*; & Zach. 12.
en un mot, qu'il nous fasse prier selon 10.
son Esprit, & par son Esprit.



SUR L'EPITRE
DU JOUR
DE L'ASCENSION.

EPÎTRE. *Actes* I. I.

J'Ai parlé dans mon premier livre, ô Theophile, de tout ce que Jesus a fait & enseigné depuis le commencement jusqu'au jour qu'il fut élevé dans le ciel, *après avoir instruit par le Saint-Esprit les Apôtres qu'il avoit choisis. Il s'étoit aussi montré à eux depuis sa Passion, & leur avoit fait voir par beaucoup de preuves qu'il étoit vivant, leur apparoissant durant quarante jours, & leur parlant du Royaume de Dieu. Et mangeant avec eux il leur commanda de ne point partir de Jerusalem, mais d'attendre la promesse du Pere, que vous avez, leur dit-il, ouie de ma bouche; car Jean a batisé dans l'eau, mais dans peu de jours vous serez batisés dans le Saint-Esprit. Alors ceux qui se trouverent presens lui demanderent: Seigneur, sera-ce en ce tems que vous rétablirez le royaume d'Israel? Et*

il leur répondit : Ce n'est pas à vous de sçavoir les tems & les momens que le Pere a réservés à son souverain *pouvoir : mais vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui descendra sur vous, & vous me rendrez témoignage dans Jerusalem, & dans toute la Judée & la Samarie, & jusqu'aux extrémités de la terre. Après qu'il leur eût dit ces paroles, ils le virent s'élever en haut, & il entra dans une nuée qui le déroba à leurs yeux. Et comme ils étoient attentifs à le regarder monter au ciel, deux hommes vêtus de blanc se présenterent soudain à eux, qui leur dirent : Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel ? Ce Jesus, qui en se séparant de vous s'est élevé dans le ciel, viendra de la même maniere que vous l'y avez vû monter.*

EXPLICATION.

I. L'Eglise nous propose pour l'Epître de cette Fête, le commencement des Actes des Apôtres, qui est proprement la conclusion de l'Evangile, puisque l'Evangile étant l'histoire de la demeure de Jesus-Christ dans le monde, son Ascension décrite dans les Actes en est la fin. Il y avoit déja quarante jours qu'il étoit ressuscité, & qu'il ne paroissoit

à ses Apôtres qu'en certains tems pour leur donner des preuves de sa Résurrection, & les instructions dont ils avoient besoin selon leur état. Mais ces quarante jours étant finis, il quitta ses Apôtres, & monta visiblement au ciel en leur présence, de la maniere qui est décrite par saint Luc. Jamais histoire n'eut une si belle fin. Jamais les hommes n'ont rien imaginé de plus grand & de plus illustre : mais jamais rien ne ressentit moins l'homme que toute la conduite de Jesus-Christ, & principalement depuis sa Résurrection jusqu'à son Ascension. Qu'on y prenne garde, & qu'on se consulte soi-même, & l'on trouvera que Jesus-Christ n'a presque rien dit ni rien fait de ce que l'esprit humain auroit dit ou fait, & que cependant la conduite de Jesus-Christ durant ces quarante jours a une grandeur & une dignité qui ravit l'esprit de ceux qui la considerent. Si l'esprit humain avoit reglé en particulier la maniere dont Jesus-Christ devoit quitter le monde, il auroit voulu ou que Jesus-Christ montât au ciel à la vûe même de ses ennemis pour les confondre, ou qu'il les negligeât absolument, & ne leur fit point annoncer ensuite qu'il y étoit

monté, mais les laiſſât dans leurs ténebres pour les punir. Jeſus-Chriſt ne fit ni l'un ni l'autre. Il priva par juſtice le commun des Juifs de la vue de ſon Aſcenſion, & il voulut qu'elle leur fût annoncée, & qu'ils la cruſſent ſur la foi de ſes Diſciples, pour leſquels ils avoient un ſouverain mépris. Il donna à ſes Diſciples toutes les qualités neceſſaires pour rendre un témoignage ſincere & capable de perſuader les gens ſinceres & non prévenus, mais il ne leur en donna aucune de celles qui attirent l'eſtime & la conſideration des gens poſſedés de l'eſprit du monde, afin d'humilier l'orgueil des hommes, & de ne donner entrée à la foi que par l'humilité & la droiture du cœur. Dieu ſuit ainſi dans la plupart des choſes des routes fort differentes de nos penſées, & ce n'eſt qu'après l'évenement que nous pouvons concevoir qu'elles ſont plus propres pour produire l'effet que Dieu a prétendu, que toutes celles que nous aurions pû imaginer. Mais ſi nous ne les pouvons comprendre par avance, nous les pouvons adorer par avance, & les préferer à toutes les vûes de l'eſprit humain.

II. Il eſt remarquable qu'une des der-

nieres instructions que Jesus-Christ donna à ses Apôtres avant que de les quitter, eut pour but de réprimer leur curiosité, & de les tenir dans l'attente paisible de l'execution des desseins de Dieu.
Act. 1. 7. *Ce n'est pas à vous*, leur dit-il, *de sçavoir les tems & les momens que le Pere a mis en sa puissance.* NON *est vestrum nosse tempora vel momenta quæ Pater posuit in sua potestate.* Et c'est ce qui fait voir que cet avertissement est d'une importance particuliere.

En effet, rien n'est plus contraire à l'esprit d'un véritable Chrétien, que cette curiosité de connoître les tems de l'execution des volontés de Dieu.

L'esprit Chrétien est un esprit d'une profonde humiliation sous la puissance de Dieu. Il se contente de sçavoir où il doit marcher. Il ne prétend à rien davantage. Il croit qu'il a assez à faire de penser à obéir à Dieu, & il s'en occupe uniquement. Il est donc bien éloigné de vouloir pénetrer dans les conseils de Dieu, & de se repaître inutilement de ce qu'il n'a pas besoin de sçavoir. Il est bien aise de pouvoir contempler & adorer la science infinie que Dieu a de tous les évenemens futurs, & son ignorance lui

ſert de degré pour la mieux comprendre. Il eſt bien aiſe de ſe préparer généralement à l'execution de tous les ordres de Dieu ſans exception. Or moins il les connoît, plus ſa préparation eſt générale & ſa ſoumiſſion entiere. Enfin ſentant en ſoi une ſource de curioſité qui ſe répand naturellement en penſées & en diſcours inutiles, & ſouvent témeraires, il s'efforce de la réprimer, & non pas de la nourrir : & c'eſt cet eſprit que Jeſus-Chriſt a inſpiré à ſes Apôtres par cet avertiſſement : *Ce n'eſt pas à vous de ſçavoir les tems & les momens que le Pere a mis en ſa puiſſance.*

III. Nous avons l'eſprit ſi étroit, que nous ne ſçaurions lui donner le moindre eſſor ſans faire tort à l'attention qu'il doit avoir à accomplir l'œuvre que Dieu nous impoſe. Nous l'avons ſi témeraire, que s'il avoit la moindre ouverture de ſe jetter dans l'avenir, il bâtiroit une infinité de chimeres. Et c'eſt pourquoi Dieu a voulu laiſſer tout le futur dans une profonde obſcurité, afin de rappeller les hommes à ce qu'il leur fait connoître de ſa volonté pour le tems préſent. S'il leur découvre donc quelque choſe de l'avenir, c'eſt lorſqu'ils ont quelque choſe à

faire pour s'y préparer. Ce fut par cette raison qu'il prédit à ses Disciples la descente prochaine du Saint-Esprit, parce qu'il vouloit qu'ils l'attendissent ensemble dans Jerusalem. Et comme il falloit encore que ce fût par ses ordres qu'ils entreprissent la prédication de l'Evangile par toute la terre, il leur renouvelle encore cet ordre sur le point qu'il étoit prêt de monter au ciel, & ce fut par-là qu'il termina sa présence visible sur la terre.

IV. Une seule vûe de Jesus-Christ montant aux cieux, a suffi aux Apôtres pour les persuader qu'il y étoit effectivement monté. Mais Jesus-Christ se montra plusieurs fois à eux depuis sa Résurrection pour leur en imprimer la foi. C'est qu'il est aisé de croire qu'un corps ressuscité est monté au ciel : mais il est bien plus difficile de se persuader qu'un mort crucifié & enseveli soit ressuscité. On pouvoit craindre après avoir vû une fois Jesus Christ ressuscité, que ce ne fût une illusion des sens. Il falloit plusieurs apparitions pour en confirmer la créance, au moins à l'égard de ceux qui n'en sont persuadés que sur le témoignage des Apôtres. On auroit dit qu'ils s'é-

toient imaginé d'avoir vû Jeſus-Chriſt, & que quelqu'un avoit pris plaiſir à les tromper par quelque artifice. Mais toutes ces penſées ne peuvent avoir lieu à l'égard de l'Aſcenſion, qui n'eſt que la derniere apparition de Jeſus-Chriſt reſſuſcité, accompagnée de cette circonſtance, qu'il s'éleva dans le ciel, & qui renferme ainſi la preuve de ſa Réſurrection & de ſon Aſcenſion tout enſemble.

V. Cette nuée qui borna la vûe de ſes Apôtres, & qui leur cacha la corps de Jeſus-Chriſt montant aux cieux, borne auſſi la connoiſſance des hommes touchant le lieu où il eſt. Nous ſçavons *qu'il eſt monté au ciel*, & même *au-deſſus de tous les cieux*, comme ſaint Paul le dit dans l'Epître aux Epheſiens. Mais quel eſt l'endroit qu'il a choiſi? Eſt-ce à l'orient, à l'occident, au midi, au ſeptentrion? C'eſt ce que perſonne ne ſçait. C'eſt une choſe admirable combien Dieu a eu ſoin de cacher aux hommes ce qui ne ſervoit qu'à nourrir leur curioſité, & combien il a eu ſoin de leur imprimer par ſa conduite ſur eux l'éloignement où ils doivent être de s'appliquer aux recherches inutiles qui amuſent leurs eſprits. Et c'eſt ce qui nous devroit être

Epheſ. 4. 10.

un motif de renoncer volontairement dans notre propre conduite, à tout ce qu'il nous est inutile de sçavoir ; de nous priver de mille nouvelles qui occupent notre esprit & remplissent nos entretiens. Il y a quelque chose dans l'ignorance qui humilie l'esprit, & qui lui apprend ce qu'il est. Les connoissances inutiles le privent de cet avantage, & lui causent ordinairement de la vanité & de l'enflure.

VI. Il est assez difficile de marquer la disposition humaine des Apôtres, quand ils eurent vû Jesus-Christ monter aux cieux, & le combat qu'ils purent éprouver de la nature, touchée de cette privation, & de la charité qui se réjouissoit de ce que Jesus-Christ étoit allé prendre une pleine possession de sa gloire. Il est certain par le récit de saint Luc, qu'ils demeurerent quelque tems les yeux attachés au lieu où ils l'avoient perdu de vûe. Car c'est ce que marque le discours
Act. 1. 11. des Anges qui leur dirent : *Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel ?* QUID *statis aspicientes in cœlum ?* comme s'ils eussent attendu que Jesus-Christ en descendît de nouveau après y être monté. Ce fut une derniere

marque de l'amour humain qu'ils avoient pour lui. Mais les Anges les firent passer de cet état à des sentimens de foi, en ne leur donnant plus lieu d'esperer d'autre retour visible de Jesus Christ dans ce monde, que celui de son dernier avenement. Ainsi depuis ce tems-là ils n'espererent plus de le revoir sur la terre, & tout leur esprit se tourna à l'adorer dans le ciel, & à attendre ce dernier avenement. Ce doit être aussi la disposition & la dévotion de tous les Chrétiens, & ils ne sçauroient s'occuper trop souvent de l'idée de Jesus-Christ glorieux assis à la droite de son Pere, & descendant de-là pour juger les hommes, parce que cette idée les fait souvenir de l'obligation qu'ils ont de se mettre dans l'état où ils souhaitent d'être jugés, & de faire tout ce qu'ils voudroient avoir fait en ce tems-là.

VII. Etant retournés de la montagne *Act.* 1. 12.
des Olives à Jerusalem, ils y passerent dix jours en prieres, étant tous unis ensemble dans l'attente de la descente du Saint-Esprit, avec une disposition générale de faire tout ce qu'il plairoit à Dieu de leur ordonner par cet Esprit. C'est la disposition où nous devons être à l'égard

de toutes les vocations & de tous les emplois. Avant que le Saint-Esprit nous ait marqué notre partage, nous n'y devons avoir qu'une disposition générale, sans prévenir le choix de Dieu. Il y en eut quantité dans cette sainte assemblée qui ne furent appliqués par l'Esprit de Dieu, qu'à de petits ministeres, comme par exemple, à avoir soin de certaines choses temporelles : mais pourvû que ce soit le Saint-Esprit qui nous y applique, nul ministere ne nous doit paroître petit. Le grand desordre des hommes est, que chacun aspire aux plus grands emplois, & ne se contente pas de ceux qui lui sont proportionnés, ou qui lui sont destinés. Chacun veut aller en pleine mer, & conduire un grand vaisseau. Ainsi on ne voit que des naufrages ; car la plupart ne sont propres qu'à mener une petite barque en côtoyant les bords.

VIII. Les principales dispositions que les Disciples employerent pour obtenir le don du Saint-Esprit, furent l'union & la priere. Ce sont aussi les principaux moyens dont nous devrions user pour attirer les lumieres de Dieu, & la conduite de son Esprit. Quand il s'agit, par exemple, d'obtenir de Dieu qu'il nous conduise

conduise par son Esprit dans quelque pas difficile, si l'on ne peut s'unir de corps à tous les Chrétiens, il faut s'y unir d'esprit, comme saint Paul s'assembla en esprit avec ceux de Corinthe pour le rétablissement de l'incestueux. Il faut déraciner de son cœur les moindres racines de division; & dans cet esprit de charité, il faut demander à Dieu la grace dont on a besoin : car elle est particulierement promise à ce consentement de cœurs. Les prieres de chacun considerées comme séparées de celles des autres, n'ont point la force de l'obtenir. Ainsi tout cœur divisé des autres, tout cœur aigri contre quelqu'un des membres de l'Eglise, tout cœur qui n'est pas disposé à rendre justice aux autres, & à quitter les préventions qu'il peut avoir conçues témerairement contre eux, est hors d'état d'obtenir les lumieres de Dieu. S'il en reçoit, c'est pour le bien des autres, & non pas pour sa propre sanctification; & le plus souvent il n'en reçoit ni pour soi ni pour les autres. 1. Cor. 5.

IX. Il est remarquable que quoique la descente du Saint-Esprit eût été promise aux Apôtres & aux Disciples, ils ne laisserent pas de s'y préparer; car Dieu

ne sépare point ses graces des moyens qui y préparent, & il ne veut point qu'on y prétende que par l'usage fidele de ces moyens. Il y a même ordinairement une proportion entre la préparation & les graces ausquelles on se prépare ; & les graces excellentes supposent des préparations excellentes. C'est pourquoi comme il n'y eut jamais de préparation plus excellente que celle qu'ils pratiquerent en attendant le Saint-Esprit, leur retraite est le modele de toutes les retraites qui se font faites & qui se feront jusqu'à la fin du monde : & si l'on demande ce qu'il y faut faire, il suffit de répondre, qu'il y faut faire ce que les Apôtres firent dans leur retraite à Jerusalem pour y attendre le Saint-Esprit ; qu'il faut s'y dépouiller de toute inclination humaine, & se livrer à Dieu pour lui obéir dans tous les ministeres & toutes les vocations ausquelles il lui plaira de nous appliquer, sans en prévenir aucune par des desirs qui ayent l'amour propre pour principe, & sans en exclure aucune par des défiances qui naissent de l'esprit de pusillanimité.

SUR L'EVANGILE DU JOUR DE L'ASCENSION.

EVANGILE. *Marc.* 16. 14.

EN ce tems-là, Jesus apparut aux onze Disciples lorsqu'ils étoient à table, & leur reprocha leur incredulité & la dureté de leur cœur, de ce qu'ils n'avoient point cru ceux qui avoient vû qu'il étoit ressuscité, & il leur dit : Allez par tout le monde ; prêchez l'Evangile à toutes les créatures. Celui qui croira & qui sera batisé, sera sauvé ; mais celui qui ne croira point sera condanné. Ces miracles accompagneront ceux qui auront cru : Ils chasseront les démons en mon nom, ils parleront de nouvelles langues ; ils prendront les serpens avec la main ; *& s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur sera point de mal : ils imposeront les mains sur les malades, & ils seront guéris. Le Seigneur Jesus après leur avoir ainsi parlé, fut élevé dans le ciel, où il est assis à la droite de*

Dieu. Et eux étant partis, prêcherent partout, le Seigneur cooperant avec eux, & confirmant ſa parole par les miracles qui l'accompagnoient.

EXPLICATION.

I. SAint Marc dans ſon Evangile joint la miſſion des Apôtres pour prêcher l'Evangile dans toute la terre, à l'Aſcenſion de Jeſus-Chriſt, quoiqu'il ſe ſoit peut-être paſſé quelque choſe entre deux ; parce que cette miſſion a été l'œuvre principale que Jeſus-Chriſt devoit faire avant que de monter aux cieux. Jamais il n'y eut de commandement plus étrange, ni d'entrepriſe plus extraordinaire & plus hors d'apparence que celle-là. Jeſus-Chriſt commande à douze pêcheurs, pauvres, ignorans, ſans talens, dépourvûs de tout ſecours humain, d'aller réformer non un village, non les gens de leur connoiſſance, ce qui auroit été beaucoup, non les Juifs, non un royaume, mais toute la terre, d'y changer & les opinions & les actions ; d'apprendre aux hommes à déteſter ce qu'ils avoient adoré, & à haïr tout ce qu'ils avoient aimé. Il leur ordonne de combattre également & l'eſprit & le cœur

des hommes, leurs anciennes préventions & leurs passions présentes, & cela sans aucun secours & sans aucuns moyens humains de s'insinuer dans leurs esprits.

Ainsi il n'y eut jamais sans doute rien de si extraordinaire que ce commandement : mais aussi d'un autre côté il n'y eut jamais de commandement fait par une autorité si capable de persuader & de fortifier ceux à qui il étoit fait. C'étoit Jesus-Christ ressuscité qui le faisoit. C'étoit Jesus-Christ prêt de monter aux cieux à la vûe de ses Apôtres. C'étoit Jesus-Christ promettant d'appuyer par son secours ce qu'ils feroient dans l'execution de ses ordres. *Assurez-vous*, leur dit-il, *que je serai avec vous jusqu'à la fin du monde.* Qui n'auroit entrepris toutes choses après une telle assurance ? Les Apôtres s'y porterent donc avec une confiance surprenante. Ils formerent cette entreprise folle au sens humain ; mais dont la folie apparente est une preuve convainquante de la certitude de l'ordre qu'ils en avoient reçu de Jesus-Christ ressuscité, & prêt de monter aux cieux. Ainsi plus elle est folle, plus elle est sage : & la preuve qu'elle contient de la résurrection de Jesus-Christ, qui est le

Matth. 28. 20.

fondement de notre Religion, en eſt plus certaine & plus convainquante. Car il ne falloit rien moins que la vûe de Jeſus-Chriſt reſſuſcité & montant aux cieux, pour donner aux Apôtres la confiance d'entreprendre cet ouvrage.

II. Il y en a qui pourroient croire que la foi étoit bien aiſée aux Apôtres, puiſqu'ils avoient vû de leurs yeux Jeſus-Chriſt reſſuſcité & montant au ciel. Mais on peut dire avec verité, que nous n'avons pas de moindres ſecours & de moindres preuves qu'eux, quoique nous n'ayons pas vû ce qu'ils ont vû. Ce qui les pouvoit décourager, qui eſt l'infinie diſproportion de l'entrepriſe qu'on leur ordonnoit avec les forces d'hommes tels qu'ils ſe pouvoient connoître, eſt devenu le fondement & l'affermiſſement de notre foi. Cette entrepriſe inouie & ſans aucune eſperance humaine de ſuccès, eſt executée & accomplie. Nous voyons l'Egliſe édifiée, le paganiſme détruit, la verité reçue non par un petit nombre de perſonnes, mais par des peuples & des empires. Nous voyons les effets prodigieux de cet ordre donné aux Apôtres par Jeſus Chriſt reſſuſcité, & rien ne pourroit être plus contraire à la raiſon,

après l'accompliſſement d'une choſe ſi ineſperée, que de douter que ce ne ſoit l'effet de la Réſurrection & de l'Aſcenſion de Jeſus-Chriſt. Ainſi autant que nous voyons d'Egliſes chrétiennes, autant les perſonnes vraiment raiſonnables ont-elles de convictions de la Réſurrection & de l'Aſcenſion de Jeſus-Chriſt. La Réſurrection de Jeſus-Chriſt & ſon Aſcenſion ſervoient aux Apôtres de fondement ſolide pour ne douter point de réuſſir dans l'execution de cet ordre; & le ſuccès de leur prédication eſt un fondement non moins inébranlable pour affermir les Chrétiens de tous les ſiecles dans la foi & de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt & de ſon Aſcenſion.

III. Jeſus-Chriſt pour l'execution de ſon œuvre, qui étoit la converſion des peuples à ſa Religion, avoit beſoin que ſes Apôtres fuſſent fortement perſuadés des verités auſquelles ils devoient rendre témoignage par leur mort. Or il auroit été impoſſible qu'ils l'euſſent été, s'il ne fût rien arrivé de ce qu'il leur avoit prédit devoir arriver dans la converſion des peuples. Car comment les Apôtres auroient-ils pu croire en celui qui leur auroit prédit que ceux qui croiroient en

lui parleroient des langues nouvelles, qu'ils guériroient les malades, qu'ils chasseroient les démons, s'ils n'eussent vû aucun effet de cette prédiction & de cette promesse ? Comment auroient-ils osé écrire une telle fausseté, & l'écrire pour les nouveaux Chrétiens qui auroient pu les démentir ? Il est donc certain que ces miracles sont arrivés, puisque les Apôtres ont osé dire que Jesus-Christ le leur avoit prédit, qu'ils ont continué de croire en lui & qu'ils l'ont écrit. Ainsi ces miracles étoient pour les Apôtres une preuve perpetuelle de la Résurrection de Jesus-Christ. Et ce que les Apôtres en ont écrit, est une preuve à toute l'Eglise qu'ils n'ont pu être trompés, & qu'ils nous ont rendu un témoignage très-certain, en nous assurant qu'ils avoient vû Jesus-Christ ressuscité & montant aux cieux. Dieu dispense d'une maniere admirable les preuves de ses verités, & il n'y a que ceux qui ne prennent pas la peine de les considerer, qui puissent s'empêcher de s'écrier : *Les verités* Ps. 92. 5. *que vous nous annoncez sont infiniment croyables :* TESTIMONIA *tua credibilia facta sunt nimis.* Les Apôtres convertissoient les peuples par la vûe de ces merveilles :

mais ils confirmoient en même tems toute l'Eglise dans la foi de la véritable Religion par ces miracles. Car ils n'auroient jamais osé écrire ces choses, si elles n'eussent été confirmées par le témoignage de tous les premiers Chrétiens, & il n'y auroit même point eu de Chrétiens s'ils eussent pu convaincre les Apôtres d'un mensonge si grossier, & si personne n'avoit parlé diverses langues, n'avoit chassé les démons, ni guéri les malades. Donc ces merveilles sont effectivement arrivées. Donc Jesus-Christ est ressuscité. Donc la Religion chrétienne est véritable. Remercions Dieu de la bonté qu'il a eue d'environner la véritable Religion de tant de preuves, qu'il n'y a que les aveugles volontaires qui puissent ne les point voir.

IV. Il est remarquable que ces signes & ces effets miraculeux n'étoient point particuliers aux Apôtres, mais qu'ils leur étoient communs avec ceux qui recevoient leur prédication : *Ces miracles*, dit Jesus-Christ, *accompagneront ceux qui auront cru.* Dieu faisoit part de ces dons miraculeux à toutes les nouvelles Eglises. Ainsi les nouveaux fideles ne les croyoient pas seulement sur le rapport d'autrui ; &

Marc. 16. 17.

l'on ne peut point dire qu'on ait abusé de leur crédulité pour les en persuader. C'étoient les nouveaux fideles eux-mêmes qui parloient des langues nouvelles, qui guérissoient les malades, qui prédisoient les choses futures, qui chassoient les démons ; & toutes les Eglises que les Apôtres établissoient en tant de lieux differens, avoient toutes quelque participation de ces dons. Or personne ne peut ignorer s'il parle ces langues nouvelles ; desorte que ces nouvelles Eglises avoient une preuve sensible de la verité de la Religion qu'elles embrassoient. Mais cette preuve n'est pas seulement pour ces premieres Eglises, elle est aussi pour nous. Car il est impossible que ces peuples se fussent convertis s'ils n'eussent été spectateurs de ces merveilles que les Apôtres leur avoient si solennellement promises. Ils ne pouvoient s'y tromper ; c'étoit en eux & par eux qu'elles s'operoient. Ils les ont donc vûes, & une infinité d'eux sont morts pour les attester. Rien n'est donc plus constant que ces dons miraculeux. Jamais les Apôtres n'auroient cru en Jesus-Christ, s'il les avoit trompés dans cette promesse. Jamais les Apôtres ne l'eussent osé écrire,

s'il eût été possible de les convaincre d'imposture. Jamais les peuples n'auroient cru en eux, & jamais ils n'auroient donné leur vie pour rendre témoignage à une Religion dont il leur auroit été si facile de reconnoître la fausseté.

V. Mais pourquoi Dieu n'a-t'il pas continué ces dons miraculeux pour servir à la véritable Religion de preuves continuelles & subsistantes ? C'est le secret de sa sagesse que le monde ne sçauroit comprendre. Il voudroit que Dieu convainquît l'incrédulité des hommes par des preuves si sensibles, que leur esprit n'y pût rien opposer quand il le voudroit. Mais ils ne considerent pas que si Dieu avoit suivi cette conduite, il auroit pris une voie de raison, & non pas de foi. Le cœur n'auroit point eu de part dans la conviction de l'esprit. Les humbles n'auroient point été distingués des superbes ; & les cœurs purs & droits, des cœurs corrompus & dereglés. Il s'est donc contenté de donner aux hommes une certaine mesure des preuves, qui suffit aux cœurs non corrompus pour les persuader pleinement, & il n'a pas voulu qu'elles fussent telles qu'un cœur présomtueux & dereglé ne se pût mettre au-des-

ſus de ces preuves, & ne pût engager l'eſprit en des voies d'erreurs & d'égarement. Ce n'eſt pas que les preuves ne ſoient en ſoi très-certaines & très-convainquantes : mais il faut s'y appliquer de bonne foi. La rectitude & la pureté du cœur donnent cette application. La corruption du cœur l'ôte & la bannit. Ces eſprits dereglés par la malice de leur cœur, ou ne s'appliquent pas aux preuves de la Religion, & ils la laiſſent pour telle qu'elle eſt en ſe livrant aux choſes ſenſibles; ou ils s'y appliquent, c'eſt avec un deſir malin de la contredire, & un éloignement ſecret de la verité. Ainſi ils réuſſiſſent d'ordinaire à trouver des prétextes d'incrédulité : ils cherchent des ténébres, & ils y demeurent.

VI. Après la promeſſe de ces ſignes miraculeux, & cet ordre d'annoncer l'Evangile par toute la terre, ſaint Marc rapporte l'Aſcenſion de Jeſus-Chriſt à la vûe de ſes Apôtres. Ils le ſuivirent des yeux montant au ciel : & nous l'y devons ſuivre par nos deſirs, & nous élever par la foi juſqu'à ce trône où il eſt aſſis à la droite de ſon Pere. C'eſt ce que font tous les Chrétiens qui participent à la
Pſ. 83. 6. 7. grace de ce myſtere. *Heureux l'homme,*

dit le Psalmiste, *dont vous êtes le secours : car il dispose des degrés dans son cœur pour s'élever à vous dans cette vallée de larmes :* BEATUS *vir cujus est auxilium abs te : Ascensiones in corde suo disposuit in valle lacrymarum.* Il faut honorer l'Ascension du Fils de Dieu par ces ascensions du cœur, & c'est par ce mystere que l'on en obtient la grace. Qui ne s'éleve point au-dessus des sens & des choses visibles, n'honore point l'Ascension de Jesus-Christ. Jesus-Christ n'est point monté au ciel à son égard, selon saint Bernard. Demandons-lui la grace qu'il nous attire après lui, qu'il nous fasse monter tous les jours à quelque degré de vertu qui nous approche de lui, en nous séparant de la vie des sens & de la nature.



SUR L'EPITRE
DU DIMANCHE
DANS L'OCTAVE
DE L'ASCENSION.

EPÎTRE. I. *Pierre* 4. 7.

MEs très-chers Freres, Conduisez-vous avec sagesse, & soiez vigilans dans la priere. Mais sur-tout ayez une charité perséverante les uns pour les autres; car la charité couvre beaucoup de pechés. Exercez entre vous l'hospitalité sans murmurer. Que chacun de vous rende service aux autres, selon le don qu'il a reçu, comme étant des fideles dispensateurs des differentes graces de Dieu. Si quelqu'un parle, qu'il paroisse que Dieu parle par sa bouche: si quelqu'un exerce quelque ministere, qu'il y serve comme n'agissant que par la vertu que Dieu lui donne; afin qu'en tout ce que vous faites, Dieu soit glorifié par Jesus-Christ [auquel appartient la gloire & l'empire dans les siecles des siecles. Amen.]

EXPLICATION.

I. L'Apôtre saint Pierre nous recommande la temperance & la vigilance dans la priere, non seulement parce que ces deux vertus sont essentielles à la vie chrétienne ; mais parce que l'une est necessaire à l'autre ; car pour être vigilant & recueilli dans les prieres, il faut de necessité être temperant, selon toute l'étendue de cette vertu. Non seulement il faut garder une exacte moderation à l'égard du boire & du manger, en pratiquant ce que Jesus-Christ dit, *qu'il ne faut pas laisser appesantir son cœur par l'abondance des viandes & par l'ivrognerie.* Luc. 21. 34. Mais il faut user de la même retenue dans l'usage de toutes les choses du monde. Rien n'est plus contraire à l'esprit de priere que les grands divertissemens, les grandes agitations, les grandes affaires qui appliquent fortement l'ame. L'esprit se colant aux objets, on ne sçauroit ensuite l'en retirer, ni le retrouver quand il s'agit de louer Dieu. L'imagination devient vagabonde, & l'esprit courant après les objets qui se présentent, ne sçauroit s'appliquer à Dieu, ni veiller sur soi-même. C'est pourquoi il n'y a point de

précepte plus généralement recommandé par tous les Saints, que celui d'éviter l'épanchement & la dissipation de l'esprit. Mais c'est ce qui ne peut se faire que par une temperance générale qui nous fasse renoncer à la jouissance de tous les plaisirs non necessaires, & nous porte à nous moderer dans ceux même qu'on peut appeller necessaires, en n'y livrant pas notre esprit & notre cœur, ce qui renferme une grande moderation à l'égard de tous les objets des sens.

II. Il y a une espece de cercle dans la production des vertus, qui les rendroit impossibles si elles ne dépendoient que de nous. Pour vaquer à la priere, il faut être temperant : pour obtenir la temperance, il faut prier. Comment donc peut-on avoir l'une & l'autre, quand on ne les a pas ? Mais Dieu qui est auteur de toutes les vertus, sçait bien allier cette espece de contrariété. Il commence cet édifice spirituel par quelle vertu il veut. Il les augmente ensuite l'une par l'autre. Il fait, par exemple, d'abord pratiquer la temperance, & par cette temperance il produit la vigilance dans la priere. Il fait prier ensuite avec plus d'ardeur, & il augmente par-là la temperance. La

temperance ſert à la priere par voie de mérite, & parce qu'elle en retranche les empêchemens : & la priere ſert à la temperance par voie d'impetration ; & l'on peut dire même, par le retranchement des obſtacles qui la troublent. Un homme bien appliqué à Dieu eſt beaucoup moins touché des objets ſenſibles. Il y a toujours dans chacun une vertu qui eſt le principe des autres. Mais c'eſt Dieu qui les choiſit, & il peut commencer, comme on vient de dire, la ſanctification des ames par où il veut. Il y a de même dans les chûtes certains vices par où l'ame commence à déchoir : mais il il n'y en a point qui ne puiſſe être le principe de ſes chûtes ; lorſque par un jugement ſecret Dieu laiſſe aller les ames à leur propre corruption. Un homme priera plus lâchement, parce qu'il ſe ſera appliqué par intemperance à quelque objet qui le diſtrait ; & un autre ſera plus intemperant, parce qu'il aura été plus négligent dans la priere. Ainſi nous devons craindre tous les vices, non ſeulement à cauſe de ce qu'ils renferment en eux-mêmes de malignité, mais parce qu'ils peuvent tous être le premier anneau de notre perte ; & nous devons

pratiquer les vertus avec d'autant plus de ſoin, que Dieu peut faire de chacune le fondement de notre ſalut, & s'en ſervir pour empêcher notre chûte en nous préſervant des pechés, qui bien qu'ils ne ſoient pas tous mortels, peuvent tous conduire notre ame au peché mortel; en éloignant la grace de Dieu; en augmentant les ténebres de l'ame, & en diminuant les forces qu'elle avoit pour réſiſter aux tentations.

III. *Mais avant tout, ayez une charité perſeverante les uns pour les autres.* ℣. 8.

L'Apôtre ſaint Pierre nous apprend par ces paroles, que le moyen le plus général & le plus efficace pour empêcher l'affoibliſſement des vertus, eſt la pratique continuelle de la charité du prochain; parce que cette vertu couvrant les pechés, elle empêche par conſequent que ces pechés ne nous nuiſent, & qu'ils ne ſervent à Dieu de ſujet de s'éloigner de nous. Ainſi la plus grande marque de la charité de Dieu pour une ame, & d'un regard favorable pour elle, eſt lorſqu'on voit qu'il la remplit de charité envers le prochain.

Il lui peut laiſſer avec cela quantité de défauts afin de l'humilier; mais ceux

qui la jugent imparfaite à cause de ces défauts, en jugent souvent témerairement, parce que ces défauts ne subsistent pas devant Dieu, étant continuellement effacés par la charité que Dieu lui fait pratiquer. Cela fait voir qu'on juge souvent très-mal du degré de vertu & de perfection des ames. On ne se fonde pour les croire plus ou moins parfaites, que sur ce qu'elles ont plus ou moins de défauts, & qu'elles font plus ou moins de fautes. Cependant cette regle est incertaine, & souvent très-fausse. Peu de défauts subsistans empêchent beaucoup la perfection; beaucoup de défauts qui ne subsistent pas, & qui sont effacés par la charité, ne l'empêchent pas.

IV. Il est même très-difficile de juger de la mesure de la charité : car cette charité ne consiste pas toujours en œuvres exterieures qui ne peuvent pas être continuelles : elle consiste dans la pureté du cœur, & dans la disposition de faire pour le prochain tout ce qui est en notre puissance dans la vûe unique de Dieu. Or il n'y a que Dieu qui soit juge de la sincerité de cette disposition. Ce qui nous en peut donner quelque assurance, est de ne souffrir dans notre cœur aucune

malignité contre nos freres, de former souvent des desirs de les servir; & d'en chercher les occasions; & quand elles se présentent, de les embrasser avec joie, d'éviter une infinité de choses de-peur de les choquer, de préferer leurs interêts aux nôtres, & d'avoir une véritable douleur de ce qui fait tort à leur salut.

V. *Exercez entre vous l'hospitalité sans murmurer.* ℣. 9.

La cause des murmures où l'on tombe dans l'exercice de la charité, est que l'on regarde ces œuvres comme des bienfaits & des graces que l'on fait aux hommes, & non comme des graces & des bienfaits que l'on reçoit de Dieu. Ainsi on exige des hommes de grandes reconnoissances & de grands égards, comme des récompenses du bien qu'on leur fait; & si l'on ne les trouve pas en eux, on en murmure, & l'on s'en offense. On veut qu'ils soient raisonnables & moderés, qu'ils ne soient point pressans ni importuns; & quand on ne trouve pas en eux toutes ces qualités qui conviennent à ceux qui reçoivent la charité, ou l'on cesse de la faire, ou on la fait avec chagrin. Mais si l'on regardoit ces œuvres de charité d'une autre maniere, on agi-

roit avec une diſpoſition bien differente. Cette maniere eſt celle qui eſt marquée par ces paroles : *Que chacun de vous ren-* v. 10.
de ſervice aux autres ſelon le don qu'il en a reçu, comme étant de fideles diſpenſateurs des differentes graces de Dieu. Elles nous apprennent que ces biens que nous employons en charités ne ſont pas à nous, non plus que la volonté de les employer pour le prochain.

Et ces biens & encore plus cette volonté, ſont non ſeulement des dons de Dieu, mais des dons tels qu'étant employés dans l'exercice de la charité, ſaint Paul les appelle des dons ineffables : car c'eſt de ces ſortes de graces dont il dit
en un endroit : *Dieu ſoit loué de ſon* 2. Cor. 9. 15.
ineffable don.

Quiconque pratique donc la charité, reçoit infiniment plus de Dieu qu'il ne donne au prochain. Il ne donne que des biens temporels, des biens qui ne ſont point à lui, & qu'il n'a reçu que pour les donner. Il ne fait que rendre proprement ce qu'il doit. Mais il reçoit de Dieu un préſent ineſtimable que Dieu ne lui devoit point, un préſent qui de ſoi-même eſt éternel, & dont il peut jouir à jamais. Dieu lui fait l'honneur de l'aſſo-

cier aux soins charitables qu'il a de ses créatures, & de le rendre l'instrument de sa providence envers elles. Il lui met entre les mains le rachat de ses pechés, & le prix de son royaume ; & il le lui met gratuitement, sans qu'il eût aucun droit à une si grande grace. Qui ne voit que les murmures dans lesquels on tombe en pratiquant la charité, ne viennent que de ce qu'on n'est pas assez pénetré de ces verités ? Car si on en étoit touché comme on le devroit, on regarderoit les pauvres comme les occasions qui nous ont attiré la grace de Dieu. On croiroit leur avoir une extrême obligation. Ainsi bien loin de pratiquer durement la charité envers eux, on la pratiqueroit avec humilité, avec reconnoissance & avec amour.

VI. *Si quelqu'un parle, que ce soit comme Dieu parlant par sa bouche.* ℣. 11.

Comment aurions-nous droit de regarder nos œuvres de charité comme étant à nous, puisque nous ne devons pas regarder de la sorte, même nos paroles ; » & que tout ce qu'il y a de véritable & » de juste dans ce que nous disons au pro- » chain, est une grace de Dieu, comme les Conciles mêmes l'ont défini ?

Concil. Arausf. Can. 22. *Quidquid autem habemus justitiæ & veri-*

tatis, ex illo fonte est quem debemus sitire in hac eremo. Ainsi lorsque nous parlons au prochain, tout ce que nous lui disons de vrai & de juste appartient à Dieu, & il ne nous est pas permis de lui parler d'une autre maniere; parce que nous ne lui devons jamais parler que véritablement & justement. Et c'est ce qui nous doit donner une extrême vigilance pour rendre nos discours dignes de Dieu, & pour n'y mêler rien qui ne convienne à celui au nom duquel nous parlons. *Si quelqu'un parle, que ce soit comme Dieu parlant par sa bouche.*

VII. Pour pratiquer ce devoir important, il ne faut pas seulement que tout ce que nous disons au prochain soit véritable, mais que nous le disions aussi par le mouvement de Dieu & par l'impression de son esprit, qui nous doit faire discerner quand il est tems de parler, & quand la verité nous y oblige. Il faut que nous évitions tout ce qui pourroit détruire l'effet de nos discours par l'image des passions qu'on y mêleroit. Car les discours ne représentent pas seulement les choses que l'on conçoit, mais aussi les manieres dont on les conçoit. Si donc nos pensées sont accompagnées de quel-

ques mouvemens humains, & si elles ne partent pas d'un bon trésor, c'est-à-dire d'un cœur droit, simple, desinteressé, & rempli de charité, on porte l'image de ses passions dans l'esprit des autres, & l'on détruit par-là l'efficace de la verité. Les discours de Dieu doivent être saints en toutes manieres; & c'est les deshonorer que d'y mêler quelque chose qui ne porte pas ce caractere de sainteté.

VIII. *Si quelqu'un sert dans quelque ministere, qu'il y serve comme n'agissant que par la vertu que Dieu donne.* ℣. 11.

Ce n'est pas seulement dans nos discours qu'il faut essayer de ne rien mêler qui ne ressente leur origine & leur regle qui est Dieu même; c'est aussi dans tous les services que l'on rend au prochain, où l'on doit croire que tout ce qu'il y a de bon, soit dans la volonté, soit dans l'execution, vient de Dieu, *qui nous donne & la volonté & le pouvoir.* Ainsi nous devons toujours nous considerer à l'égard du bien, comme de purs instrumens qui ne peuvent rien faire d'eux-mêmes, s'ils ne sont appliqués & remués de Dieu. Toute notre activité propre ne peut être que mauvaise, parce

Philip. 2. 12.

que

que les mouvemens que nous avons de nous-mêmes sont toujours excités par des passions qui ont l'amour propre pour principe. Nous devons regarder bien diversement celles de nos œuvres qui viennent de Dieu, & celles qui viennent de nous. Celles qui viennent de Dieu sont bonnes; mais nous devons croire que Dieu en est tellement la cause principale, que nous n'en sommes que comme les instrumens. C'est lui qui les a créées en nous : *Creati in operibus bonis.* Mais celles qui sont purement de nous ne peuvent être que mauvaises, parce que ce sont des productions de notre amour propre, des vûes interessées, des chagrins, des coleres, des empressemens. *Ephes. 2. 10.*

IX. En considerant de cette sorte nos actions de charité, on glorifiera Dieu en toutes choses, & à l'égard de nous, & à l'égard des autres. On le glorifiera dans les graces que nous avons reçues de lui, en reconnoissant qu'il en est auteur, & que tout ce qu'il y a de bon dans ces œuvres de charité, vient de lui. Nous le glorifierons dans les défauts mêmes de ces œuvres, en reconnoissant qu'il n'y a que cela qui nous y puisse appartenir; & nous porterons tous ceux envers qui nous

les pratiquerons à glorifier Dieu, parce qu'en retranchant les mouvemens humains que nous y mêlons, il n'y aura plus rien qui ne les édifie, & qui ne leur fasse reconnoître l'excellence de la loi chrétienne, qui porte les hommes à agir d'une maniere si charitable.

Il est vrai que ceux envers qui l'on pratique la charité, sont souvent ingrats & peu touchés des services qu'on leur rend. Mais si nous nous faisons justice, nous trouverons souvent aussi que c'est nous qui détruisons leur gratitude par les mauvaises manieres que nous mêlons dans nos bonnes œuvres. Ainsi nous anéantissons nous-mêmes la principale partie de notre charité, qui est la spirituelle. Car, au-lieu que le principal effet des œuvres de charité devroit être de porter ceux à qui on les fait à louer Dieu, on les porte souvent au-contraire à murmurer ; & l'on étouffe ainsi l'onction & l'édification de ces œuvres qui en est la principale partie, & ce qu'on y doit principalement avoir en vûe.





SUR L'EVANGILE

DU DIMANCHE

DANS L'OCTAVE

DE L'ASCENSION.

EVANGILE. *Joan.* 15. 26. & 16. 1.

En ce tems-là, Jesus dit à ses Disciples : Lorsque le Consolateur, l'Esprit de verité qui procede du Pere, que je vous envoyerai de la part de mon *Pere, sera venu, il rendra témoignage de moi : & vous en rendrez aussi témoignage, parce que vous êtes dès le commencement avec moi. Je vous ai dit ces choses, afin que vous n'en soiez point scandalisés. Ils vous chasseront des synagogues ; & le tems vient, que quiconque vous fera mourir, croira faire une chose agréable à Dieu. Ils vous traiteront de la sorte, parce qu'ils ne connoissent ni* mon *Pere ni moi. Or je vous ai dit ces choses, afin que lorsque ce tems-là sera venu, vous vous souveniez que je vous les ai dites.*

EXPLICATION.

I. JEsus-Christ promet à ses Disciples le Saint-Esprit, & l'appelle en cet endroit *l'Esprit de verité*, pour nous donner lieu de le discerner de l'esprit du monde, qui est un esprit de fausseté. C'est la marque la plus claire que nous ayons pour reconnoître le vrai principe de nos actions & de nos pensées. Et c'est-

De div. 32. pourquoi saint Bernard n'en donne point d'autre pour discerner si les pensées qui passent dans notre esprit ont Dieu ou le démon pour auteur. Il veut que nous attribuïons à Dieu toutes les pensées veritables, & au démon toutes les fausses pensées, & l'on ne doit pas juger autrement de nos œuvres. Car toutes celles qui sont faites selon une lumiere véritable, dans l'intention & dans le choix de l'action, doivent être attribuées à Dieu, puisque ce sont des œuvres de lumiere; & celles qui sont faites en suivant de fausses lueurs, doivent être attribuées au démon, puisque ce sont des œuvres de ténebres. C'est l'origine de ces expres-

Joan. 3. 21. sions de l'Ecriture, *Faire la verité, mar-*

2. Joan. 4. 3. *cher dans la verité*, qui ne signifient au-

Joan. 3. tre chose que de se conduire selon la

verité. Mais il faut bien remarquer qu'il se fait quelquefois un certain mêlange dans nos pensées mêmes, & que le diable a l'adresse de mêler quelquefois de fausses intentions & de fausses lumieres qui viennent de lui, parmi les véritables qui viennent de Dieu. On voit un pauvre dans une grande & réelle necessité; on est en état de l'assister, & l'on conclut qu'on le doit faire. Voilà une pensée qu'on doit attribuer au Saint-Esprit, parce qu'elle n'a rien que de véritable. Le diable qui la découvre dans notre esprit, nous montre en même tems qu'en pratiquant cette aumône nous passerons pour charitables; & il nous représente cette réputation comme un bien que nous devons desirer. C'est une lumiere fausse : car il est faux que cette réputation soit un bien qui doive être desiré : Cependant ces deux lumieres, l'une véritable, l'autre fausse, nous portent à la même action; & quand nous la faisons, il est incertain quelle est celle qui nous y détermine.

II. Quand on s'apperçoit de ce mêlange de vraies & de fausses lumieres dans son cœur, faut-il omettre de suivre les veritables, dans la crainte de suivre

les fausses ? Non. Il faut se contenter de renoncer à ces vûes fausses, à moins que cette même action ne se puisse faire, ensorte que nous y évitions entierement le danger de suivre les fausses. Mais quand on ne s'en apperçoit pas, il est plus difficile de discerner le véritable principe de nos actions. Car souvent c'est la vanité qui nous porte à ces œuvres, lorsque nous nous imaginons de les faire pour la verité ; & c'en est une grande preuve quand nous sommes froids & sans mouvement, lorsqu'il n'y a que la verité qui nous pousse, & que nous sommes pleins d'ardeur quand il s'y mêle de la vanité, quand nous n'avons aucune inclination aux œuvres qui n'ont que Dieu pour témoin, & que nous en avons beaucoup pour celles dont les hommes sont spectateurs.

Cependant cela n'est pas universel, & il peut arriver que la charité se serve utilement du secours même de ses ennemis, qui sont la vanité & la crainte de déplaire aux hommes. Toutes les regles les plus austeres ont puni par certaines confusions humaines les actions qui blessoient la régularité, afin que la crainte de cette confusion aidât aux Religieux

à être plus exacts. Et ce n'est point une mauvaise pratique quand on veut sérieusement se donner à Dieu, que de s'attacher à lui être fidele en faisant des démarches qui nous exposeroient à la moquerie du monde si nous y manquions. C'est au contraire un sentiment très digne d'une ame chrétienne, que de vouloir bien être l'objet du mépris de toute la terre, si elle vient à manquer de fidelité pour Dieu en retournant en arriere. Quand on ne se sert donc de ces vûes des jugemens des hommes qu'en cette maniere, ce ne sont point ces vûes qui nous conduisent & qui sont le principe de nos actions. C'est la charité & la verité qui s'en servent pour diminuer l'effort des tentations.

III. Enfin la verité est tellement le propre caractere du Saint-Esprit, qu'il n'y a rien qui marque plus sensiblement sa presence dans les ames qu'un certain goût pour la verité qui les porte à s'y rendre sitôt qu'on la leur propose, suivant cette maxime de l'Evangile : *Celui qui est de Dieu entend la parole de Dieu.* Joan. 8. 47.

Ce goût leur fait discerner & suivre la verité en toutes choses ; il les éloigne de toute duplicité, de tout déguisement,

de tout artifice dans leurs actions. Les gens du monde qui ſont animés d'un autre eſprit, ont de coutume au contraire de cacher leurs véritables ſentimens, comme dit ſaint Gregoire, & d'uſer d'une infinité de détours & de fineſſes pour arriver où ils prétendent. Ils mépriſent même ceux qui agiſſent ſimplement, comme des gens ſans adreſſe : mais ils ne prennent pas garde qu'ils ſont eux-mêmes les dupes du diable qui ſe joue d'eux en les engageant dans ces conduites artificieuſes, au lieu qu'il eſt lui-même le jouet de ceux qui marchent dans la droiture de la verité.

IV. Jeſus-Chriſt dit que quand le Saint-Eſprit ſera venu, il rendra témoignage de lui, & que ſes Apôtres en rendront auſſi témoignage. Et par-là il nous apprend que les verités de la foi doivent être autoriſées par deux témoignages : l'un exterieur qui eſt celui des Apôtres ; l'autre interieur qui eſt celui du Saint-Eſprit. Il n'a point voulu dans la voie ordinaire que la foi fût reçue par la ſeule inſpiration du Saint-Eſprit ; il l'a attachée au témoignage des Apôtres. Tout ce que les Apôtres n'ont point enſeigné, n'appartient point à la foi ; & ce ſont

eux & leurs ſucceſſeurs qui jugent du ſens des Ecritures. C'eſt cette précaution de la Sageſſe divine qui préſerve la foi des Chrétiens de toute illuſion. Car combien auroit-on pu y en faire gliſſer, s'il ſuffiſoit pour faire recevoir quelque dogme comme de foi, de prétendre qu'on l'auroit appris par inſpiration ? Chacun voudroit que ſa penſée fût reçue comme inſpirée par le Saint-Eſprit : & par-là voilà les Chrétiens aux mains, ſans qu'on pût diſcerner qui auroit raiſon, ou qui auroit tort. Jeſus-Chriſt n'a point voulu laiſſer ſa doctrine dans cette obſcurité & dans cette confuſion. Il exige l'union du témoignage du Saint-Eſprit & de celui des Apôtres. *Il rendra*, dit-il, *témoignage de moi, & vous en rendrez auſſi témoignage.* Il faut donc l'un & l'autre, & l'un ſans l'autre ne ſuffiroit pas ; ou plutôt ces deux témoignages ſont inſéparables. Car le Saint-Eſprit n'autoriſe que ce qui a été annoncé par les Apôtres, & les Apôtres n'ont annoncé que ce qui a été autoriſé par le Saint-Eſprit.

Joan. 15. 26. 27.

V. Le Saint-Eſprit joint en deux manieres ſon témoignage à celui des Prédicateurs de l'Evangile. Premierement, en répandant ſon onction dans leurs cœurs,

& enſuite ſur leurs paroles, ce qui les rend capables de toucher ceux qui les entendent. Secondement, en agiſſant immédiatement ſur les cœurs des auditeurs, & en leur inſpirant l'amour des verités qu'on leur propoſe. La ſeconde maniere eſt abſolument neceſſaire pour le ſuccès de l'Evangile. Car c'eſt inutilement que la parole du Prédicateur frappe les oreilles du corps, ſi l'eſprit de Dieu n'ouvre celles du cœur. Mais il eſt fort rare auſſi qu'elle ſoit ſéparée de la premiere, & que l'eſprit de Dieu agiſſe ſur le cœur des auditeurs, ſans avoir agi auparavant ſur celui des Predicateurs. Et c'eſt la cauſe la plus ordinaire du peu d'efficace de la parole de ceux qui, comme dit ſaint Gregoire de Nazianze, parlent des choſes ſpirituelles ſans l'eſprit de Dieu.

On prêche les mêmes verités qu'autrefois : mais on ne les prêche pas avec le même ſuccès & le même fruit, parce que ceux qui les prêchent ne ſont pas ſi remplis de l'eſprit de Dieu, & que leurs diſcours ſont plus vuides de ſon onction. Or, comme l'on vient de dire, l'eſprit de Dieu agit rarement ſur le cœur des auditeurs, ſans avoir agi premierement

ſur le cœur de celui qui annonce les verités de l'Evangile. Et c'eſt ce qui doit porter toutes les perſonnes qui ſont ſoigneuſes de ménager ce qui leur peut attirer les graces de Dieu, à préferer toujours les ſermons & les livres de ceux en qui l'on voit plus de marques de l'eſprit de Dieu. Car il faut, autant que l'on peut, ſe mettre dans le cours le plus commun de la grace. Or la conduite ordinaire de Dieu eſt de toucher les ames par ceux qui ſont eux-mêmes touchés & animés du Saint-Eſprit. Ce ſont donc ceux qu'il faut écouter. Et au contraire, il n'y a gueres lieu d'eſperer de tirer du fruit des diſcours de ceux en qui il ne paroît que des marques de l'eſprit de l'homme. Car c'eſt vouloir que Dieu ſuive à notre égard une conduite extraordinaire, ce qui eſt une eſpece de tentation de Dieu.

VI. Ce n'eſt pas qu'il ne faille écouter avec reſpect tous ceux qui nous parlent de la part de Dieu : car il ne faut faire ce diſcernement entre les Prédicateurs, que lorſqu'il eſt abſolument indifferent d'entendre plutôt l'un que l'autre. Mais lorſque quelque devoir nous attache plutôt à l'un qu'à l'autre, la fidelité à prati-

quer ce devoir supplée au défaut d'onction du Prédicateur, & peut rendre sa parole plus efficace sur nous, que celle de ceux à qui il en paroît davantage. Outre qu'il ne faut pas mettre cette onction dans cette maniere plus affective de prononcer ce que l'on dit, mais dans l'impression que tout ce qu'on peut sçavoir du Prédicateur, & tout ce qu'on en voit, forme dans l'esprit de ceux qui l'écoutent, en donnant lieu de juger que c'est un homme qui croit & qui fait ce qu'il dit, & que ses discours sont des effusions de son cœur. Quand un Prédicateur a donné cette idée de lui, de quelque maniere qu'il prononce, il fera toujours beaucoup plus de fruit que d'autres plus exemts de défauts exterieurs, mais dont on n'aura pas cette même impression.

ch. 16. v. 2. VII. Jesus-Christ ensuite prépare ses Disciples aux mauvais traitemens qu'ils devoient recevoir des hommes ; & il leur déclare que c'est pour empêcher qu'ils n'en soient surpris, & que ces mauvais traitemens ne leur soient une occasion de chûte, qu'il les en avertit par avance. La plupart des découragemens & des foiblesses qui arrivent aux mini-

ſtres de Jeſus-Chriſt, ne viennent que de ce qu'ils n'ont pas aſſez dans l'eſprit à qúelles conditions ils ont reçu leur miniſtere. On ne s'étonne point d'être bleſſé à la guerre. On ſçait que c'eſt à quoi l'on s'expoſe en y allant, & que qui n'en veut point courir le hazard, n'y doit point aller. Mais on ne regarde plus les miniſteres eccléſiaſtiques comme dangereux. On croit que le tems de ces dangers eſt paſſé, & qu'on les peut conſiderer preſentement comme un état de commodité & de repos. Et il n'eſt pas en effet étrange qu'on en prenne cette idée ſur la maniere dont la plupart y vivent & s'en acquittent; mais ce n'eſt pas celle qu'il en faut prendre ſur les paroles de Jeſus-Chriſt. Il donne preſentement aux hommes le même pouvoir. Il les appelle à la même récompenſe. Il les expoſe aux mêmes ennemis. Le diable, qui a ſuſcité ces perſécutions contre les premiers Diſciples de Jeſus-Chriſt, n'eſt pas mort depuis ce tems-là, comme dit ſaint Auguſtin. Il n'a pas moins de malice, ni moins de rage contre ceux qui ſervent Dieu. Pourquoi donc les conditions du miniſtere eccléſiaſtique ſeroient-elles tellement changées?

Mais c'est qu'il faut extremement distinguer entre les diverses manieres d'exercer ce ministere. » Il n'y a rien en » ce tems-ci, dit saint Augustin, de plus » agréable que les dignités d'Evêque, » de Prêtre & de Diacre, ni de plus » doux & de plus aisé que d'en exercer » les fonctions, quand on veut faire les » choses par maniere d'acquit, & flatter » les hommes dans leurs désordres : mais » aussi n'y a-t-il rien de plus malheureux, » de plus pernicieux, & de plus dannable devant Dieu. Au contraire, il n'y » a rien de plus pénible, de plus difficile, de plus orageux en ce tems-ci, que » les mêmes fonctions quand on les veut » faire selon les regles de Dieu : mais » aussi il n'y a rien de plus saint ». Saint Augustin trouvoit donc encore de son tems des peines & des dangers dans les fonctions ecclésiastiques, quand on veut s'en acquitter saintement ; & on n'y en trouveroit pas moins en ce tems-ci que du tems de saint Augustin, si l'on avoit le même dessein. Il y a donc bien de l'apparence que cette facilité qu'on s'y imagine, ne se trouve que dans cette premiere maniere de s'en acquitter, que saint Augustin appelle malheureuse, per-

Epist. 18. nov. edit. 21. n. 1.

nicieuse, dannable ; & qu'on trouve dans celle qu'il appelle sainte, les mêmes dangers, les mêmes peines & les mêmes orages qu'autrefois.

VIII. Il est vrai qu'on trouve rarement de ces faux zelés, qui croient faire une œuvre agréable à Dieu en répandant le sang des ministres de Jesus-Christ. Mais le démon ne manquera jamais d'adresses pour leur susciter des traverses d'un autre genre. Qu'y avoit-il de plus saint, de plus irréprochable, de plus appuyé que saint Charles ? Cependant on trouva moyen de le commettre avec la puissance séculiere, & de le rendre même odieux aux Cardinaux. On ne dira jamais la verité impunément aux hommes, puisque la Verité même incarnée ne l'a pas dite sans s'attirer leur aversion. Elle sera toujours haïe, & par consequent toujours persecutée, tantôt ouvertement, tantôt plus secrettement. Les sens sont plus frappés des persecutions ouvertes, telles qu'étoient celles des premiers siecles; mais il n'y a peut-être pas moins de difficulté à souffrir celles qui ont moins d'éclat, & qui naissent des diverses passions des hommes, que le démon sçait ménager pour affliger les gens de bien qui s'opposent à ses desseins.

IX. Il ne faut donc pas que ceux qui ſont appellés préſentement au miniſtere de l'Egliſe, ſe perſuadent qu'ils n'ayent point de part à ces paroles de Jeſus-
Joan. 16. 1. 2. Chriſt : *Je vous ai dit ces choſes pour vous préſerver des ſcandales. Ils vous chaſſeront de leurs ſynagogues.* Ainſi ils doivent avoir dans l'eſprit ce que David a dit en la perſonne de Jeſus-Chriſt, & qui doit être la deviſe de tous ſes véritables miniſtres :
Pſ. 68. 21. *Mon cœur s'eſt attendu aux outrages & à la miſere.* Qui a fait ſon compte ſur cela, n'eſt point ſcandaliſé quand il lui arrive ce qu'il a prévu. Il le regarde même comme une marque glorieuſe de ſon miniſtere, qui le rendant plus conforme aux anciens Paſteurs de l'Egliſe & au Chef de tous les Paſteurs, lui donne plus de droit d'en eſperer les récompenſes. Mais ceux qui ne ſe ſont attendus qu'à trouver du repos dans les charges de l'Egliſe, ſont néceſſairement ſurpris, & ſouvent renverſés quand il leur arrive des traverſes de la part des hommes ; & pour s'en mettre à couvert, ils ont ſouvent recours à des voies baſſes & indignes, qui leur procurant un repos temporel, les privent de ce qu'ils devoient attendre de Dieu.

X. Dieu fait à peu près dans tous les tems une compenſation des difficultés de la charge paſtorale, par leſquelles il a deſſein de ſanctifier les Paſteurs : & s'il y en a plus d'un certain genre d'un côté, il y en a moins de l'autre d'un autre genre. S'il y a quelquefois de plus grands maux à ſouffrir, il y a auſſi de plus grands ſecours pour les ſoutenir. Il y a, par exemple, des tems où les dangers de perdre la vie & les biens ſont plus communs, mais où l'on y eſt encouragé par de plus grands exemples, & on n'eſt pas entraîné du côté de la foibleſſe par des raiſons ſi plauſibles. Et il y a au contraire d'autres tems, où les obſtacles qu'il faut ſurmonter & les dangers qu'il faut mépriſer ſont beaucoup moindres, mais dans leſquels il faut s'élever au deſſus de la coutume, du mauvais exemple, des jugemens de perſonnes d'ailleurs eſtimables ; ce qui n'eſt pas ſouvent moins difficile.

XI. Les vents ne ſont que de petites parties de vapeurs, dont chacune a peu de force ; mais ces petites parties étant unies ne laiſſent pas de renverſer les plus grands arbres. Les fleuves ne ſont que des gouttes d'eau amaſſées enſemble ;

mais ils rompent souvent les plus fortes digues. Une multitude de jugemens, dont chacun est méprisable séparément, ne laisse pas d'ébranler & d'emporter ceux mêmes qui auroient résisté à une violence ouverte. Dès qu'il faut paroître singulier dans sa conduite, & condanner par son exemple une infinité de gens, il faut un degré très-singulier de courage & de fermeté pour se soutenir. Or cela n'est pas extraordinaire dans la charge pastorale, dans laquelle on doit souvent s'opposer à des passions autorisées par la coutume, & par l'exemple de quantité de gens que l'on appelle gens de bien, qui s'elevent durement contre ceux qui ne sont pas de leur sentiment. En vain allegueroit-on que les maximes qu'on soutient sont suivies en d'autres lieux de l'Eglise, & qu'elles sont autorisées par les plus habiles & les plus pieux. Chaque ville, chaque communauté tient lieu à ceux qui en sont, de tout le reste de l'Eglise. Quiconque ne suit pas les maximes de sa ville & de sa communauté, est déclaré singulier, eût il pour lui tout le reste de la terre.

XI. Enfin il y a de plus grands dangers en certains tems, il y a souvent plus

d'obſcurité en d'autres. La conduite qu'on y doit tenir eſt beaucoup moins certaine. On ne ſçait s'il faut avancer ou reculer, s'il faut ſuivre une voie de condeſcendance ou de fermeté. Les regles ſont obſcurcies par les paſſions & par la coutume. Il ne faut pas toujours s'oppoſer de droit fil au torrent. Il faut donner quelque choſe au tems, à la crainte de ſcandaliſer, de troubler, & de faire plus de mal que de bien. Mais quelles bornes & quelles meſures doit-on garder en cela? Quel parti doit-on prendre? C'eſt ce qui tourmente étrangement un Paſteur qui aime ſincerement la verité & la paix. Et c'eſt pourquoi l'Eccléſiaſtique attribue à la loi de Dieu, *de tourmenter ceux* Eccli. 4.
qui la connoiſſent: ET *cruciabit eum in* 19.
tribulatione doctrinæ ſuæ; n'y ayant rien de plus pénible que ces perplexités, où un Paſteur eſt continuellement dans la crainte de s'avancer trop, ou de ſe trop relâcher, de ne ſoutenir pas aſſez les droits de la verité, ou de nuire aux interêts de la charité. Ces peines en obligent quantité de penſer à renoncer par la retraite aux miniſteres de l'Egliſe. Ainſi ce ſont toujours les paſſions des hommes qui les en chaſſent; & c'eſt un

des ſens dans leſquels cette parole de
Joan. 16. 2. Jeſus-Chriſt, *Ils vous chaſſeront de leurs ſynagogues*, ſe vérifie dans tous les tems de l'Egliſe. Que ce ſoit la violence des hommes, ou les peines que l'on éprouve dans leur conduite, qui obligent les Paſteurs à ſe retirer, c'eſt la même choſe quant à l'effet d'exclure de bons Paſteurs de leur miniſtere. On dira que ce n'eſt pas une raiſon de quitter. Je l'avoue, mais il y a des ames dont ces obſcurités & ces contradictions continuelles ſurpaſſent tellement la force, que leur eſprit y ſuccombe. Il n'a plus d'autre penſée que de s'y ſouſtraire par la retraite. Il n'y a point de ſiecles qui n'en fourniſſent quantité d'exemples, mais ils ſont particulierement fréquens dans les 6. 7. 8. & 9 ſiecles, où l'on trouve une infinité de ſaints Evêques, qui ont renoncé à leurs fonctions, pour aller finir leur vie dans des monaſteres. Et cela y étoit ſi commun, que cette conduite extraordinaire en ſoi, faiſoit la conduite ordinaire de ces tems-là.





SUR L'EPITRE DU JOUR DE LA PENTECOSTE.

EPÎTRE. *Actes 2. 1.*

QUand les jours de la Pentecôte furent accomplis, les Disciples étant tous ensemble dans un même lieu, on entendit tout d'un coup un grand bruit, comme d'un vent violent & impetueux qui venoit du ciel, & qui remplit toute la maison où ils étoient assis ; en même tems ils virent paroître comme des langues de feu qui se partagerent, & s'arrêterent sur chacun d'eux. Aussi-tôt ils furent tous remplis du Saint-Esprit, & ils commencerent à parler diverses langues, selon que le Saint-Esprit leur mettoit les paroles en la bouche. Or il y avoit alors *dans Jerusalem des Juifs religieux* & craignans Dieu, *de toutes les nations qui sont sous le ciel. Après donc que ce bruit fut répandu, il s'en assembla un grand nombre qui furent tous épouvantés de ce que chacun d'eux les entendoit parler en sa lan-*

gue ; ils en étoient tous hors d'eux-mêmes, & dans cet étonnement ils s'entredisoient : Ces gens-là qui parlent ne sont-ils pas tous Galiléens ? Comment donc les entendons-nous parler chacun dans la langue de notre pays ? Parthes, Medes, Elamites, ceux d'entre nous qui habitent la Mesopotamie, la Judée, la Cappadoce, le Pont & l'Asie, la Phrygie, & la Pamphylie, l'Egypte, & cette partie de la Lybie qui est proche de Cyrene, & ceux qui sont venus de Rome, Juifs aussi & Proselytes, Cretois & Arabes ; nous les entendons parler chacun en notre langue des merveilles de Dieu.

EXPLICATION.

I. CE qui arrive aujourd'hui est le plus grand évenement qui soit jamais arrivé. Tous les ouvrages des hommes périssent. Tous leurs établissemens s'anéantissent ; & il n'y a rien de ce qu'ils font qui ne soit au moins destiné à être consumé dans l'embrasement général du monde. Il y a même des œuvres de Dieu qui ne sont que pour un tems. Mais ce que Dieu fait aujourd'hui est un ouvrage immortel, & qui doit toujours subsister. C'est la fin de toutes ses œuvres, & même de tous ses mysteres : c'est pour cela

qu'il s'eſt incarné : c'eſt le fruit de ſes ſouffrances & de ſa mort. Il eſt venu pour ſauver le monde : mais le ſalut du monde conſiſte à recevoir un nouvel eſprit qui chaſſe l'ancien ; qui détruiſe le vieil homme , qui faſſe de ceux qui le reçoivent de nouvelles créatures , & qui leur donne une nouvelle ame & un nouveau cœur. C'eſt ce levain ſacré qui rend la maſſe du genre humain auparavant fade, inſipide & corrompue , une maſſe pleine d'eſprit & de force. C'eſt ce feu divin que Jeſus-Chriſt eſt venu apporter au monde pour embraſer le cœur de tous les élus. C'eſt ce préſent ineffable que Jeſus-Chriſt monté au ciel envoye à ceux qu'il aime pour les conſoler de ſon abſence. On ne ſçauroit donc trop conſiderer la maniere avec laquelle il le donne , ni toutes les circonſtances de ce grand évenement.

Il faut pour cela ſe repreſenter quels avoient été les Apôtres & les Diſciples de Jeſus-Chriſt avant la deſcente du Saint-Eſprit. C'étoient des hommes ſinceres , mais foibles & ſujets à toutes les paſſions humaines. Tout faiſoit impreſſion ſur leur eſprit , principalement la crainte des hommes dont ils avoient fait

une horrible épreuve dans la passion de Jesus-Christ, l'ayant tous abandonné dans ce tems là. Ce n'est point qu'ils n'eussent quelque affection pour lui, lors même qu'ils le quittoient & qu'ils le desavouoient; mais c'est qu'ils furent tellement saisis de la crainte de la mort, qu'ils ne pensérent qu'à sauver leur vie. Jesus-Christ les veut transformer maintenant en de nouveaux hommes, pour les envoyer mettre le feu dans toute la terre; y détruire les superstitions & l'idolatrie qui y dominoient absolument, renverser l'empire du démon, & fonder cet empire éternel qui devoit détruire tous les autres, & n'être jamais détruit. Voilà ce que Jesus-Christ propose de faire aujourd'hui: & il est bon de considerer comment il y dispose ses Apôtres, de quelle sorte il opera cette merveille, & les suites qu'elle eut dans le commencement, & qu'elle aura dans le cours de tous les siecles.

II. Après ce terrible ébranlement que les Apôtres ressentirent dans la passion de Jesus-Christ, il employa les quarante jours qu'il demeura sur la terre jusqu'à son Ascension, à calmer ce grand orage, à les affermir dans la foi & dans son amour,

amour. Il ne faut pas s'imaginer que tout cela ſe ſoit fait ſans qu'ils reçûſſent le don du Saint-Eſprit. Ils l'avoient même reçu avant la mort de Jeſus Chriſt, tout ce qu'il y avoit de bon en eux n'ayant pu naître d'un autre principe. Mais ils l'avoient reçu dans un degré beaucoup moindre, & qui ne les rendoit pas encore capables des grandes actions auſquelles leur vocation les deſtinoit. Il paroît qu'avant la mort de Jeſus-Chriſt, le Saint-Eſprit les avoit rendus capables de vivre avec lui, quoique d'une maniere imparfaite, & de marcher foiblement dans la voie de Dieu, en s'appuyant ſur la préſence viſible de Jeſus-Chriſt; qu'après ſa Réſurrection il avoit banni de leurs cœurs beaucoup d'imperfections, & les avoit rendus capables de mener une vie ſainte dans l'union de la charité & de la priere. S'ils n'euſſent été deſtinés à rien davantage, cette meſure de grace auroit ſuffi pour les ſanctifier. Il n'auroit point fallu de deſcente du Saint-Eſprit, & ils auroient paſſé leur vie dans les exercices d'une piété tranquille, comme de bons Religieux qui ſe retirent du monde pour en éviter les tentations. En un mot, ils étoient propres à demeurer

dans la retraite & dans le ſilence, & à fuir le monde, mais non à l'attaquer & à le combattre.

III. Dieu avoit d'autres deſſeins ſur eux : il les vouloit envoyer dans le monde pour y fonder ſon royaume, & y détruire celui du diable, pour y attaquer toutes les erreurs & toutes les paſſions des hommes, & pour en ſoutenir tous les efforts. Il falloit pour cela une autre force que celle qu'ils avoient, un autre courage, une autre ſageſſe, une autre lumiere, enfin une autre abondance de grace, & une autre plénitude du Saint-Eſprit. C'eſt ce degré où Jeſus-Chriſt les veut élever, & qui eſt le propre effet de la deſcente viſible du Saint-Eſprit. Mais c'eſt ce qui nous montre en même tems que tout degré de grace ne ſuffit pas pour toutes ſortes d'emplois, ni pour toutes ſortes d'états, & que ſi ceux qui ſont encore dans un état de foibleſſe entreprennent des choſes fortes, ils s'engagent à leur perte & à leur ruine. Saint Auguſtin dit de quelqu'un, *Qu'il auroit pu ſe déifier dans la ſolitude* : In *ſolitudine poterat deificari* ; c'eſt-à-dire, que la meſure de ſa grace lui auroit ſuffi pour y ſubſiſter, pour y croître & pour arri-

ver à la perfection de cet état. Mais quand on entreprend plus que l'on ne peut, on tombe dans le relâchement & dans la dissipation, on s'affoiblit peu à peu, & enfin on est entierement renversé. Cela fait voir que quoique tout dépende de Dieu & de sa grace, il la dispense néanmoins dans un certain ordre dont il ne se faut pas écarter. Il ne donne pas ordinairement les grandes graces a ceux qui sont encore foibles. Il les y éleve peu à peu, & il ne veut pas que nous nous portions de nous-mêmes à ces emplois qui ont besoin d'une force particuliere. Il nous suffit qu'il nous donne notre pain quotidien ; c'est-à-dire la grace qui suffit à nos emplois ordinaires. C'est-là ce que nous lui devons demander. Mais quand il s'agit des états élevés, & qui ont besoin d'une grande grace, il faut non seulement que Dieu nous y engage, sans que notre ambition y contribue : mais il faut voir de plus si Dieu nous a établis dans les degrés qui les doivent préceder selon l'ordre de la grace, & si nous avons reçu quelques prémices de cet Esprit dont nous devons être remplis. Car Dieu n'a pas accoutumé, en destinant les hommes aux grands em-

plois, de commencer à jetter en eux les fondemens de l'édifice ſpirituel : il ſuppoſe qu'il doit être déja fondé & commencé, & il ne fait que l'augmenter, le fortifier & l'embellir. L'état où étoient donc les Apôtres condanne tous les uſurpateurs témeraires du miniſtere de l'Egliſe. Il condanne tous les audacieux qui entreprennent des choſes infiniment au-deſſus de leurs forces, ſans y avoir été préparés de Dieu. Il nous découvre la ſource de la plupart des déſordres de l'Egliſe, qui ne viennent que de la mauvaiſe conduite des Paſteurs mal appellés, & dépourvûs des graces neceſſaires à leur miniſtere.

IV. La maniere dont le Saint-Eſprit deſcendit ſur cette ſainte aſſemblée, repreſente admirablement ce qui ſe devoit faire dans le monde par l'établiſſement
Act. 2. 2. & l'accroiſſement de l'Egliſe : *On entendit*, dit ſaint Luc, *un grand bruit comme d'un vent violent qui venoit du ciel, & qui remplit toute la maiſon.* Ce bruit a toujours accompagné la prédication de l'Evangile : & il étoit impoſſible qu'il en arrivât autrement, ſi l'on conſidere quels étoient ceux à qui les Apôtres ont prêché, & ce qu'ils leur ont prêché. Le

monde étoit plongé dans l'amour des choſes viſibles ; il ne penſoit qu'à la vie préſente ; il étoit enveloppé des ténebres de toutes ſortes de ſuperſtitions & d'erreurs. Dans cet état on voit paroître tout d'un coup des gens qui diſent hautement aux gens du monde : Ceſſez d'aimer tout ce que vous avez aimé : ceſſez de craindre tout ce que vous avez craint : ceſſez de deſirer tout ce que vous avez deſiré. Il y a d'autres biens à deſirer, & d'autres maux à craindre, en comparaiſon deſquels les biens & les maux de la vie préſente ne méritent pas qu'on y ait égard. Il y a un autre monde qui doit faire mépriſer tout ce que l'on voit en celui-ci. Il faut vous dépouiller de toutes vos opinions ; renoncer à tous ces dieux que vous adorez, les déteſter comme des démons ; enfin vous renouveller entierement, en quittant tout ce que vous avez été. Doit-on s'étonner qu'une doctrine qui produiſoit un ſi prodigieux renverſement, ait cauſé un grand fracas dans le monde ?

V. Mais il eſt remarqué avec raiſon, que ce bruit venoit *du ciel*. Ce n'étoient point des hommes qui publiaſſent ſimplement leurs fantaiſies. C'étoit Dieu

même qui annonçoit ces verités aux hommes par ses ministres, qui accompagnoit leurs paroles des marques visibles de sa puissance. C'étoient des hommes célestes, dégagés de l'affection de toutes les choses de la terre, & dont la vie étoit aussi differente de celle du monde que leur doctrine. Il se trouve quantité de gens qui disent les mêmes choses que ceux que Dieu emploie pour prêcher la verité; mais ils n'ont pas le même succès, parce que leur prédication n'est pas accompagnée de ce bruit du ciel. Il est souvent joint au contraire à un bruit de la terre. On connoît les mœurs & les passions de ces Prédicateurs humains, & le monde n'en publie rien que d'humain & d'interessé, rien qui ne ressente la terre, & qui ne tienne de la chair & du sang. On sçait ce qu'ils prétendent & ce qu'ils desirent; & ces bruits qui les précedent ne préparent point du tout les esprits à changer de vie & de sentiment.

VI. Outre ce grand bruit, il y eut encore un autre signe visible de la descente
v. 3. du Saint-Esprit. Ce furent *des langues de feu* qui se reposerent sur chacun de ceux qui étoient assemblés, & qui les remplirent d'une ardeur interieure qui se répan-

dit de leur cœur ſur leur langue & ſur leurs paroles. Ces cœurs brûlans n'avoient que des paroles enflammées propres à mettre le feu dans les autres cœurs que Dieu préparoit interieurement pour le concevoir. Car il faut ordinairement ces deux choſes pour faire du feu. Il faut une matiere propre à le concevoir, & il faut un feu qui l'allume. C'eſt Dieu qui prépare les cœurs : mais il ſe ſert ordinairement de la parole enflammée des Prédicateurs pour y mettre le feu, en joignant à ce feu exterieur le feu interieur du Saint-Eſprit. C'eſt là la voie ordinaire de la converſion des ames ; & c'eſt ce qui découvre encore pourquoi on voit en ce tems-ci ſi peu de converſions. C'eſt qu'il y a bien peu de langues de feu propres à enflammer les cœurs. Ce ſont pour la plupart des langues froides, qui entretiennent les hommes de diſcours qui n'ont que les vains ornemens d'une éloquence toute humaine, & des lumieres ſans ardeur. Il ne faut pas néanmoins s'imaginer que les Prédicateurs les plus impetueux, & qui s'agitent le plus, ſoient les plus propres à enflammer les cœurs. Ce ſont ſouvent au contraire les moins propres à allumer le feu dans

les ames, parce que tous ces mouvemens qu'ils expriment ne ſont que des mouvemens contrefaits, qui naiſſent de l'art & non du cœur, & d'une ardeur interieure. Il faut ſe dépouiller de tout cet appareil qui vient de l'art, afin d'enflammer véritablement les cœurs par la doctrine toute pure de l'Evangile.

VII. Il eſt remarquable qu'entre ceux qui étoient dans cette ſainte aſſemblée, & ſur leſquels le Saint Eſprit deſcendit en langues de feu, il n'y avoit pas ſeulement des Apôtres & des Diſciples de Jeſus-Chriſt, mais auſſi des femmes, & que le Saint-Eſprit deſcendit ſur elles comme ſur les autres en forme de langues de feu. Ce n'eſt pas que Dieu leur ait voulu donner par-là le droit du miniſtere évangelique mais c'eſt qu'en ſe tenant dans les bornes de leur condition & de leur ſexe, elles ne laiſſent pas de porter le feu dans les cœurs, & d'enflammer les ames de l'amour de Dieu par l'exemple de leur vie & par leurs
1. Cor. 7. 14. diſcours. *La femme fidelle gagne le mari infidele.* Les vierges chrétiennes en attirent d'autres, & inſtruiſent ſouvent efficacement celles de leur ſexe qui ſont la moitié du monde. L'eſprit de Dieu n'eſt

jamais ſans action dans les cœurs ; & quoiqu'il ſe reſſerre dans des bornes plus étroites, ſelon les differens états, néanmoins tout ce qui eſt feu brûle, & met le feu dans toutes les matieres qui ſont diſpoſées à le recevoir. Et c'eſt pourquoi on a vû tant d'exemples dans la ſuite de l'Egliſe, de converſions operées par des femmes, tant de ſaintes compagnies qu'elles ont gouvernées, & qu'elles ont animées par leurs exemples & par leurs diſcours. De ſorte que l'on peut dire que le jour de la Pentecôte a été pour elles comme pour les Apôtres, le jour de leur vocation à la converſion des ames en la maniere qui leur convient ſelon les regles de l'Egliſe.

VIII. Le premier effet & la premiere merveille exterieure que le Saint-Eſprit opera dans les Apôtres lorſqu'ils l'eurent reçu, fut de les faire parler toutes ſortes de langues, & d'en faire l'eſſai le plus ſignalé qu'on ſe puiſſe imaginer, en parlant aux Juifs ramaſſés à Jeruſalem de toutes les parties du monde, la langue de leur payis. Ce fut un tableau racourci de ce qui devoit arriver en peu de tems dans l'étendue de toute la terre, qui eſt que le Saint-Eſprit ayant converti

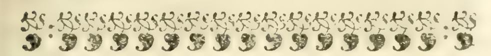
plusieurs personnes dans chaque payis, la verité y fut annoncée, & Dieu y fut loué dans toutes les langues de ces peuples. Ainsi quoique ce don miraculeux qui rendit les Disciples de Jesus-Christ célebres dans tout le monde, & qui étoit une preuve de leur mission, ait cessé; l'Eglise possede encore néanmoins la verité signifiée par ce don. Elle loue Dieu, & elle annonce sa verité dans toutes les langues, parce qu'elle a dans tous les peuples du monde des personnes qui lui appartiennent, qui prêchent dans toutes les langues de ces peuples les verités qu'elle enseigne. Il étoit juste que le premier effet exterieur de la reception du Saint-Esprit parût sur la langue & dans les paroles; car le cœur plein de Dieu n'a point de canal plus naturel que la langue. Son premier effet est de la regler & de la rendre l'instrument de Dieu, au lieu qu'elle étoit l'instrument des passions. On n'entend plus sortir de la bouche des personnes vraiment converties, de médisances, d'injures, de murmures, de blasphêmes, de paroles d'envie, de jalousie, de dissension & de vanité; mais on entend des paroles de louanges, de bénédiction, de charité, de verité. C'est

là l'une des plus grandes marques de la réception du Saint-Esprit.

IX. De tout ce grand nombre de personnes qui furent spectateurs de cette merveille, ou qui en entendirent parler, & qui purent ensuite s'en éclaircir parfaitement, il y en eut peu qui se convertirent, en comparaison de ceux qui demeurerent incrédules. Ce n'est pas que le signe ne fût évident à tous ceux qui prirent la peine de s'en informer exactement, & qui en tirerent les consequences naturelles. Il est possible qu'un homme apprenne diverses langues : mais que six vingt personnes qui n'en sçavoient qu'une, commencent tout d'un coup à parler les langues de tous les peuples ; que ce don se communique à ceux qui embrassent la doctrine qu'ils enseignent, comme il se communiquoit à ceux qui se faisoient Chrétiens, & qui recevoient le Saint-Esprit : c'est le miracle le plus évident, & le moins sujet à l'illusion qui fût jamais. D'où vient donc que tous ces Juifs ramassés de toutes les parties du monde en tirerent si peu de fruit ? C'est qu'il y en avoit peu qui cherchassent sincerement la verité. Or quand le cœur n'est point animé d'un véritable

desir de connoître la verité, les plus grandes & les plus évidentes merveilles demeurent inutiles & sans effet. Il y eut peu sans doute de tous ces Juifs assemblés à Jerusalem qui n'entendissent parler de cette merveille; mais il y en eut une infinité qui n'en ayant qu'entendu parler sans en avoir été témoins, ne prirent pas la peine de s'en informer à fond. Il plut à la plupart de la croire fausse sans examen. C'est le parti ordinaire de la paresse & de la préoccupation. On trouve presque toujours plus court de croire que les choses sont fausses, que de s'en éclaircir. D'autres qui ne pouvoient se dissimuler ce miracle, parce qu'ils en étoient témoins, se formoient un nuage touchant ce qui pouvoit en être la cause, & en demeuroient là sans en tirer aucune consequence. C'est, disoient-ils, une merveille dont nous ne sçavons pas la raison; & après cet aveu ils laissoient là cet examen, & continuoient dans leurs opinions touchant Jesus-Christ. D'autres attribuoient tout cela à l'impression d'esprits étrangers, en supposant que les démons parloient par la bouche des Apôtres. D'autres les accusoient d'être yvres, comme il est marqué dans les Actes. Les

plus mauvaises raisons suffisent à un esprit qui n'est pas sincere pour le retenir dans sa préoccupation ; & les plus évidentes ne suffisent pas pour la lui faire quitter. C'est ce qui fait voir la necessité du don de la foi, dont le premier effet est de donner à l'ame l'amour de la verité, & de la lui faire rechercher sincerement. Car on ne la recherche que parce qu'on l'aime ; & on ne la cherche point quand on ne l'aime point.



SUR L'EVANGILE
DU JOUR
DE LA PENTECOSTE.

EVANGILE. *Joan.* 14. 23.

EN ce tems-là, Jesus dit à ses Disciples : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, & mon Pere l'aimera, & nous viendrons à lui, & nous ferons en lui notre demeure. Celui qui ne m'aime point, ne garde point mes paroles ; & la parole que vous avez entendue n'est point ma parole, mais celle de mon Pere qui m'a envoyé. Je

vous ai dit ceci demeurant encore avec vous. Mais le Consolateur, qui est le Saint-Esprit, que mon Pere envoyera en mon nom, sera celui qui vous enseignera toutes choses, & vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit. Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix ; je ne vous la donne pas comme le monde la donne. Que votre cœur ne se trouble point, & qu'il ne soit point saisi de frayeur. Vous avez oui que je vous ai dit : Je m'en vais, & je reviens à vous. Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je m'en vais à mon Pere, parce que mon Pere est plus grand que moi. Et je vous le dis maintenant avant que cela arrive, afin que lorsqu'il sera arrivé, vous ayez une entiere créance en moi. *Je ne vous parlerai plus gueres ; car le Prince du monde va venir ; quoiqu'il n'ait rien en moi* qui lui appartienne. *Mais afin que le monde connoisse que j'aime mon Pere ; c'est pour cela que je fais ce que mon Pere m'a ordonné.*

EXPLICATION.

I. LA véritable charité est inséparable de l'accomplissement des commandemens ; car on ne sçauroit aimer Dieu que l'on ne sçache qu'il est ennemi

de l'injuſtice, *Quoniam non Deus volens iniquitatem tu es.* Or c'eſt une manifeſte injuſtice que de deſobéir à Dieu lorſqu'il nous commande quelque choſe. Ainſi quand même on ne pénetreroit pas la raiſon & la juſtice des commandemens, on voit clairement qu'il eſt injuſte d'y deſobéir dès que Dieu les fait. Il eſt clair par-là que l'execution de ce commandement de rapporter toutes nos actions à Dieu, n'eſt point ſi difficile qu'on penſe, & qu'il ſuffit preſque pour l'obſerver, d'avoir vraiment la charité dans le cœur. Car il ſuffit pour cela que le motif d'obéir à Dieu ſoit le principe de nos actions. Or ceux qui ont véritablement l'amour de Dieu dans le cœur, agiſſent par ce principe, ſans même qu'ils y penſent. Qu'on propoſe à un véritable Chrétien une mauvaiſe action, comme par exemple, un profit qui engageroit ſa conſcience, il le rejette incontinent, parce que Dieu le défend. Donc, quand il fait le contraire, ce qui le fait agir eſt que Dieu l'oblige d'agir ainſi. Il eſt vrai qu'il y mêle ſouvent d'autres vûes, mais ce qui conduit & ce qui forme ſa réſolution, c'eſt le commandement de Dieu : & quand toutes ces autres vûes ne ſe pré- Pſ. 5.

ſenteroient pas, il n'agiroit pas autrement.

II. Ce qui nous trompe ſouvent en ce point, eſt que nous jugeons du principe de nos actions par nos réflexions & par nos penſées, & que nous croyons qu'elles en ſont le principe, quand nous les appercevons dans notre eſprit. Mais il s'en faut bien que cela ne ſoit. Car il arrive très-ſouvent que ceux qui rapportent leurs actions à Dieu par des réflexions formelles, n'agiſſent point en effet pour Dieu, & que ceux qui ne les lui rapportent pas de cette maniere expreſſe, ne laiſſent pas d'agir par amour de Dieu. Ce n'eſt pas qu'on puiſſe agir pour une fin ſans l'avoir dans la penſée, mais c'eſt qu'on l'y peut avoir de deux manieres fort differentes; car il y a des penſées expreſſes, connues, déclarées; & il y en a de ſecrettes & de cachées, dont l'eſprit ne s'apperçoit pas par une réflexion expreſſe. Or ſouvent la penſée qui fait agir, n'eſt que de cette derniere eſpece.

III. *Et mon Pere l'aimera, & nous viendrons à lui, & nous ferons en lui notre demeure.* ℣. 23.

On a peu d'idée dans cette vie de ce

que c'est que cette présence des trois Personnes divines dans l'ame des justes. Nous sçavons néanmoins que c'est quelque chose de très-grand, & qui éleve les ames à une haute dignité. C'est l'effet inséparable de l'amour de Dieu. *Mon Pere,* dit notre Seigneur, *aimera celui qui garde ma parole : nous viendrons en lui, & nous ferons en lui notre demeure.* Or Dieu n'aime ses créatures que pour les combler de biens. Si la qualité de favori des Rois est estimée de tout le monde, comment doit-on regarder celle de favori de Dieu ? C'est par cette même présence que les ames deviennent le temple de Dieu, ou plutôt le seul temple digne de Dieu ; parce qu'il n'y a que ce temple qui soit capable de recevoir les impressions de sa sainteté & de son amour. Dieu qui est un feu dévorant, ne peut être dans les ames qu'en les purifiant de souillures, *Ipse quasi ignis conflans.* Dieu qui est lumiere ne peut être dans les ames qu'en les éclairant : *Quoniam Deus lux est.* Dieu qui est charité, ne peut être dans les ames qu'en les enflammant d'amour : *Quoniam Deus caritas est.* Dieu qui est saint, n'y peut être qu'en les sanctifiant & en les consacrant. Tous ces differens

Malach. 3. 2.

1. *Joan.* 1. 15.

1. *Joan.* 4. 8.

dons rendent les ames si grandes, que si nous avions des yeux pour les connoître, toutes les grandeurs du monde ne nous paroîtroient qu'un pur néant. C'est la seule grandeur qui mérite une estime réelle & interieure. C'est la seule où nous devions aspirer.

IV. La foi doit donc suppléer au défaut de nos sens, & nous faire conclure de-là, que c'est une chose bien terrible que de profaner le temple de Dieu par le peché, de bannir Dieu de sa demeure pour la livrer à son ennemi; de le chasser de son temple pour y ériger des idoles en sa place. Et c'est ce que font néanmoins tous les Chrétiens qui perdent la grace par le peché; ce qui rend leurs crimes beaucoup plus énormes que ceux des payens. Elle nous doit faire conclure qu'il faut avoir une extrême horreur des moindes fautes, parce qu'elles deshonorent toujours la sainteté de nos ames. Ce sont toujours des fautes commises dans un temple qui ne doit être qu'une maison de priere & d'adoration:
Matth. 21. 13. *Domus mea, domus orationis vocabitur.*

Elle nous doit faire conclure que c'est une chose terrible que de scandaliser le moindre Chrétien, & de le faire tomber

dans le crime ; puiſque c'eſt profaner en lui le temple de Dieu, ce qui n'eſt jamais exemt de ſacrilege. Enfin elle nous doit faire conclure que nous devons avoir un reſpect interieur pour tous les Chrétiens, les regarder avec véneration dans le fond du cœur, & nous croire obligés de vivre avec eux dans une retenue qui égale ou qui ſurpaſſe celle avec laquelle les perſonnes pieuſes ſont dans les Egliſes, qui ne ſont que la figure des ames des juſtes.

V. *Celui qui ne m'aime point, ne garde point mes paroles.* ℣. 24.

Il ne les garde point, parce que s'il en fait les œuvres exterieures, ce n'eſt point pour obéir à Dieu & pour l'honorer, mais pour quelque fin baſſe & temporelle. Et ainſi Dieu n'a aucun égard à toutes ces œuvres, & ne les compte pour rien.

Il ne les garde pas, parce qu'il ne garde pas le grand commandement de l'amour de Dieu, qui comprend la Loi & les Prophetes, qui eſt celui qui nous oblige d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre ame, de toutes nos forces.

Il ne les garde pas, parce qu'il n'a

point la charité du prochain, que l'on ne ſçauroit aimer veritablement ſans aimer Dieu. Or la plupart des préceptes regardent la charité du prochain.

Il ne les garde pas, parce qu'il eſt néceſſairement dominé par la cupidité, dont il préfere toujours les deſirs aux commandemens de Dieu, quand ils ſont contraires à la concupiſcence, ce qui produit infailliblement des violemens criminels de ces commandemens. Ce ſont des raiſons qui nous doivent faire admirer en ce jour la bonté de Dieu, de nous avoir donné ſon amour & ſon Saint-Eſprit, ſans lequel nous ne pourrions être que des profanateurs du temple de Dieu, & des violateurs de ſes commandemens.



SUR L'EVANGILE DU LUNDI D'APRÉS LA PENTECOSTE.

EVANGILE. *Joan. 3. 5.*

EN ce tems-là, Jesus dit à Nicodême : [Oui, je vous le dis, & je vous en assure, que si un homme ne renaît de l'eau & de l'esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, & ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne vous étonnez pas de ce que je vous ai dit, qu'il faut que vous naissiez de nouveau. L'esprit souffle où il veut, & vous entendez bien sa voix : mais vous ne sçavez d'où il vient, ni où il va : il en est de même de tout homme qui est né de l'esprit. Nicodême répondit : Comment cela se peut-il faire ? Jesus lui dit : Quoi ! vous êtes maître en Israel, & vous ignorez ces choses ? Oui, je vous le dis & je vous en assure, que nous disons ce que nous sça-

vons, & que nous rendons témoignage de ce que nous avons vû ; & cependant *vous ne recevez point notre témoignage :* mais *si vous ne me croyez pas lorsque je vous parle des choses de la terre, comment me croirez-vous quand je vous parlerai des choses du ciel ? Aussi personne n'est monté au ciel que celui qui est descendu du ciel ;* sçavoir *le Fils-de-l'homme qui est dans le ciel. Et comme Moïse éleva dans le desert le serpent* d'airain ; *il faut de même que le Fils-de-l'homme soit élevé en-haut ; afin que tout* homme *qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.*] *Car Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que tout* homme *qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Car il n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui. Celui qui croit en lui n'est pas condanné ; mais celui qui ne croit pas est déja condanné, parce qu'il ne croit pas au nom du Fils unique de Dieu. Et* le sujet de *cette condamnation est que la lumiere est venue dans le monde, & que les hommes ont mieux aimé les ténebres que la lumiere, parce que leurs œuvres étoient mauvaises. Car quiconque fait le mal hait la lumiere,*

& ne s'approche point de la lumiere, de-peur que ses œuvres ne soient condannées. Mais celui qui fait ce que *la verité* lui prescrit, *s'approche de la lumiere, afin que ses œuvres soient découvertes, parce qu'elles ont été faites en Dieu.*

Explication.

I. Le discours que Jesus-Christ fit à Nicodême touchant la nécessité du Batême & de la naissance spirituelle, qui est rapporté dans l'Evangile de ce jour, ne lui parut si inconcevable, que par le peu d'idée que les Pharisiens avoient de la veritable vertu. Ils la faisoient toute consister dans l'observation de leurs traditions, dans l'accomplissement exterieur de la loi, & tout au plus dans une exemption d'actions criminelles. Ils ne passoient point au changement du cœur, au renouvellement interieur, au retranchement des mauvais desirs. Ainsi, comme Nicodême n'avoit jamais oui parler de cette doctrine, il ne comprit point d'abord ce que Jesus-Christ lui dit de la nécessité de renaître selon l'esprit, & ces paroles ne formerent point en lui d'autre idée que celle d'une seconde naissance corporelle qu'il avoit raison de ne

pas comprendre. Mais si les Chrétiens de ce tems ne sont pas en effet si grossiers que les Pharisiens dans l'intelligence des termes, on peut dire qu'ils en approchent bien dans les idées qu'ils se forment de l'état d'un Chrétien, & de l'essence de la vie chrétienne. L'idée qu'ils en ont paroît par leur pratique. S'ils sont quelquefois touchés du desir de changer de vie, & si ce desir a quelques effets, il se termine d'ordinaire à corriger quelques actions grossierement criminelles, & à pratiquer quelques devoirs exterieurs de piété. Mais quant au changement du cœur, à la mortification de leurs passions, au renoncement à l'amour du monde, c'est à quoi ils ne pensent point du tout. Ils sont fort contens d'eux-mêmes quand ils sont arrivés jusqu'au retranchement des pechés grossiers; & ils regardent tout le reste comme des idées d'une dévotion peu solide, ou au moins non nécessaire. En un mot, l'idée qu'ils ont de la vertu est conforme à celle qu'en avoient les Pharisiens, & ne passe gueres plus avant. Ainsi ils ont sujet de craindre cette terrible parole
Matth. 5. 20. de Jesus-Christ: *Si votre justice n'est plus abondante que celle des Pharisiens, vous n'entrerez*

n'entrerez point dans le royaume des cieux.

II. Mais comme tout le monde a ſujet de craindre cette vertu purement exterieure & phariſaïque, qui n'aura point de part à la felicité du ciel, il eſt important d'apprendre de Jeſus-Chriſt quelle doit être la vertu néceſſaire pour l'obtenir ; & c'eſt ce que nous trouverons dans ce qu'il dit à Nicodême, & que Nicodême ne pût entendre. Car il lui déclara que pour entrer dans le royaume des cieux, il falloit être rené d'eau & d'eſprit. On ſçait aſſez ce que c'eſt que d'être rené d'eau : car ce n'eſt autre choſe que d'avoir été exterieurement batiſé ; & Nicodême l'auroit aiſément compris. Mais il ne comprenoit pas ce que c'étoit que d'être rené d'eſprit ; & c'eſt pour l'expliquer que Jeſus-Chriſt ajoute : Que *ce qui eſt né de la chair eſt chair ; & que ce qui eſt né de l'eſprit eſt eſprit.* C'eſt-à-dire, que tout véritable Chrétien qui eſt effectivement renouvellé par le Saint-Eſprit, doit être un homme ſpirituel ; qu'il doit ſe conduire par des vûes ſpirituelles ; qu'il ne doit pas ſe contenter d'une juſtice exterieure ni d'un culte exterieur, mais qu'il doit *adorer Dieu en eſprit & en verité* ; qu'il

v. 6.

Joan. 4. 24.

doit être interieurement changé ; qu'il doit avoir d'autres desirs, d'autres desseins ; qu'il doit travailler à éteindre en soi les desirs des biens périssables, des honneurs, des plaisirs du monde, au lieu qu'il s'y livroit auparavant sans scrupule.

III. Ce renouvellement du cœur est en même tems & sensible & insensible. On n'en voit pas le principe ni la maniere. C'est le Saint-Esprit qui l'opere dans le cœur d'une maniere secrette. Le monde ne s'apperçoit point du moment où il se fait, ni par où le Saint-Esprit s'est fait entrée dans les cœurs. Sa présence même y est insensible aussi-bien
v. 8. que son absence. *L'esprit souffle où il veut*, dit Jesus-Christ, *& vous entendez bien sa voix : mais vous ne sçavez d'où il vient, ni où il va.* On ne distingue pas sensiblement un juste d'un injuste, un regeneré de celui qui ne l'est pas, une conversion interieure d'une conversion exterieure & pharisaïque. Cependant on en a des marques. Cet esprit interieur a sa voix qui est discernée par ceux qui y sont
v. 8. attentifs : *Vous entendez bien sa voix*, dit Notre Seigneur. Il se fait entendre au cœur par les mouvemens de charité qu'il

y forme pour Dieu, & pour le prochain, par les vûes droites, sinceres & justes qu'il inspire. Il se fait entendre aux autres par l'idée qu'il porte dans leur esprit, des caracteres que saint Paul attribue à la charité. Un Chrétien né de l'esprit, est un homme patient, débonnaire, qui ne pense point de mal; qui n'est ni vain, ni ambitieux; qui ne cherche point ses interêts, qui ne se plaît point dans l'injustice, & qui aime la droiture, l'équité & la verité. Toutes ces dispositions étant dans son cœur, elles se font paroître au dehors dans les occasions. C'est la voix & le langage de cet esprit. C'est en cette maniere que le Chrétien né de l'esprit est un homme spirituel, c'est-à-dire, qu'il agit par les impressions de cet esprit, & non par celles de la chair. Il peut bien y avoir encore quelque mélange de ce qu'il tient de sa premiere naissance: mais il faut que la seconde l'emporte, & que le corps de ses actions se rapporte à Dieu. C'est la plus basse idée que l'on puisse avoir d'une naissance effective; & cependant il est bien à craindre qu'il n'y ait bien peu de gens qui ayent sujet d'en reconnoître les marques en eux, parce qu'ils n'ont rien qui mar-

que quelque chose de plus qu'une vertu pharisaïque.

SUR L'EVANGILE DU MARDI D'APRÉS LA PENTECOSTE.

EVANGILE. *Joan. 10. 1.*

EN ce tems-là, Jesus dit aux Phariʃiens : Oui je vous le dis, & je vous en aſſure : Celui qui n'entre pas par la porte dans la bergerie des brebis, mais qui y monte par un autre endroit, eſt un voleur & un larron. Mais celui qui entre par la porte eſt le paſteur des brebis. C'eſt à celui-là que le portier ouvre, & les brebis entendent ſa voix. Il appelle ſes propres brebis par leur nom, & il les fait ſortir ; & lorſqu'il a fait ſortir ſes propres brebis, il va devant elles, & les brebis le ſuivent, parce qu'elles connoiſſent ſa voix. Et elles ne ſuivent point un étranger, mais elles le fuient, parce qu'elles ne connoiſſent point

la voix des étrangers. Jesus leur dit cette parabole : mais ils n'entendirent point de quoi il leur parloit. Jesus leur dit donc encore : Oui, je vous le dis & je vous en assure : Je suis la porte des brebis. Tous ceux qui sont venus sont des voleurs & des larrons, & les brebis ne les ont point écoutés. Je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ; il entrera, il sortira, & il trouvera des pâturages. Le voleur ne vient que pour voler, pour égorger, & pour perdre. Mais pour moi, je suis venu afin que les brebis ayent la vie, & qu'elles l'ayent abondamment.

EXPLICATION.

IL n'y a gueres d'Evangiles qui nous puissent donner une idée plus terrible de l'état de l'Eglise que celui-ci : car il réduit à deux sortes de personnes ceux qui entrent dans son ministere ; à des Pasteurs & à des voleurs. Qui n'est point Pasteur, est un voleur cruel & impitoyable, puisqu'il est dit de ce voleur, *qu'il ne vient que pour voler & pour massacrer.* v. 10.

Ce qui est encore plus terrible, c'est que ces meurtres & ces vols ne s'exercent pas sur les corps, mais sur les ames, & qu'ils ont pour effet de les ravir à

Dieu pour les assujettir au démon, & de leur donner une mort, non temporelle, mais éternelle. Les mercenaires même sont voleurs, puisqu'ils ne sont point Pasteurs : car il n'y a point de milieu. Ils tuent leurs brebis en ne les défendant pas. Tout cela est renfermé expressément dans cet Evangile, par lequel l'Eglise afin d'exciter plus fortement tous ses enfans à prier pour ceux qui entrent * dans le ministere ecclésiastique, a voulu leur representer l'état effroyable de ceux qui y entrent mal. Car il est vrai, comme on n'en peut pas douter, que de mauvais Pasteurs sont des voleurs & des meurtriers, qui ne peuvent que ravir les ames à Dieu & les massacrer ; avec quelle ardeur de priere & de pénitence ne doit-on point recourir à Dieu dans ce tems-ci.

* *On fait l'Ordination cette semaine.*

Aussi l'Eglise dans la vûe du danger auquel elle est exposée, ne se contente pas de le faire connoître à ses enfans, elle leur ordonne de plus des jeûnes & des prieres particulieres, afin d'obtenir de Dieu qu'il lui donne de bons ouvriers & de bons ministres, & qu'il la préserve de ces mauvais Pasteurs qui ne sont propres qu'à faire mourir les ames. Ces faux Pasteurs sont morts par la cupidité qui

les domine, & par la hardiesse qu'ils ont eue d'entrer dans la bergerie de Jesus-Christ par une autre porte que par Jesus-Christ. Mais au lieu que les morts selon le corps n'ont plus de force pour tuer les corps, ces morts spirituels n'en ont que plus de force pour tuer les ames, & leur ôter la vie de la grace.

II. Quoique ces idées se puissent appeller évangeliques, puisque c'est l'Evangile qui les fait naître, on a peine à les accommoder avec l'experience, beaucoup de ceux qui doivent passer pour meurtriers, selon l'Evangile, n'ayant point, ce semble, les marques & les caracteres de meurtriers. Quoiqu'ils soient entrés dans l'Eglise par cupidité & par ambition, ils ne laissent pas d'y faire leur devoir en apparence. Plusieurs d'entre eux prêchent une assez bonne doctrine, & l'on ne sçauroit nier qu'il ne se sauve quantité d'ames par leur ministere. On n'a donc pas lieu, dira-t on, d'en concevoir une si terrible idée. Il est vrai même que quand un Pasteur s'acquitte de ses devoirs à l'exterieur, on doit juger charitablement, ou qu'il est bien entré, ou qu'il a réparé les défauts de son entrée : & ainsi il n'est pas permis de lui

appliquer ces idées que l'Evangile nous donne des mauvais Pasteurs. Mais cela n'empêche pas que quoiqu'il ne nous soit pas permis de juger durement de personne en particulier, tout ce qui a été dit ne soit très-vrai devant Dieu, à l'égard de plusieurs. Si nous n'y voyons pas tout ce que l'Evangile nous marque, c'est que cette vûe ne nous seroit pas utile en cette vie, & qu'il nous est meilleur de ne pas faire ce discernement. Mais il ne laisse pas d'être vrai qu'il y a une infinité de faux Pasteurs qui ne le paroissent point aux hommes. Dès qu'un Pasteur est entré dans l'Eglise par la porte de la cupidité, & qu'il n'a pas réparé ce défaut de vocation, il est vuide de l'esprit de Dieu. Il est par lui-même incapable de résister au diable par ses prieres, & par consequent il lui donne entrée de toutes parts dans la bergerie. La doctrine qu'il annonce, quoique bonne & saine, étant destituée d'onction, est pour la plupart des ames une lettre morte & une semence sans vie. Si Dieu l'anime & la rend utile à certaines ames, c'est par une grace particuliere qui n'est point dans l'ordre commun. Cette doctrine même n'étant point dispensée par l'esprit de

Dieu, ne se trouve point d'ordinaire proportionnée à ceux à qui on l'annonce. Cet homme privé de lumiere ne découvre point les dangers des ames. Il n'en est point touché. Il ne les en détourne point. Il vit dans un repos miserable parmi une infinité de gens qui meurent de toutes parts, & dont Dieu lui imputera la mort. Il se contente de satisfaire, non à l'Evangile, dont il ne connoît pas l'esprit, mais aux loix ausquelles les hommes ont attaché la réputation de bon Pasteur. Je dis que Dieu lui imputera la mort de ceux qui périssent sous son ministere, parce qu'encore qu'un vrai Pasteur ne les en eût peut-être pas préservés, néanmoins ayant fait tout ce qu'il pouvoit pour les en garantir, il en seroit quitte devant Dieu. Mais il n'en est pas de même d'un mauvais Pasteur, qui irrite Dieu par ses sacrifices, & qui ne pratique point les vrais moyens de sauver les ames. Dieu ne laissera pas de lui imputer la mort de tous ceux qui périssent sous sa charge; parce qu'il n'a pas fait ce qu'il devoit pour les sauver. Il n'a pas offert pour eux des sacrifices capables d'appaiser la colere de Dieu. Il n'a pas prié d'une maniere propre à leur obte-

nir ses graces. Il n'a pas fait pénitence pour appaiser la colere de Dieu. Il n'a pas annoncé la parole de Dieu d'une maniere propre à les toucher. Il n'a pas connu les pieges du diable. Il ne les a pas prévenus. Il n'a pas appliqué les véritables remedes aux plaies des ames, & n'a pas eu la lumiere pour discerner ce qui leur étoit utile. Comment Dieu ne lui imputeroit-il pas la mort de ceux qui périssent, puisqu'il a droit de lui imputer celle de ceux qui ne périssent pas ? Dieu les sauve : mais ce n'est pas par le mauvais Pasteur. Quant à lui il en fait assez pour leur donner la mort, quand ce ne seroit que par sa négligence & par son défaut d'onction & de charité. De sorte que l'on peut dire de ces ames qui demeurent vivantes sous son ministere, ce que saint Augustin dit sur un sujet semblable : *Et ille vivit, & tu homicida es.* Ces ames sont *vivantes* par le soin de Dieu ; mais vous ne laissez pas, faux Pasteur que vous êtes, d'en être *homicide* par votre négligence, & parce que vous ne les avez pas défendues comme vous deviez des attaques du démon. Voilà, non ce que nous devons penser des Pasteurs qui menent une vie reglée, mais

ce que les Pasteurs doivent penser d'eux-mêmes, lorsqu'étant convaincus qu'ils sont mal entrés, ils n'ont point réparé sincerement le défaut de leur entrée.

III. C'est donc un état effroyable que celui d'un Pasteur mal entré dans la bergerie de Jesus-Christ, lors même qu'il n'est point reconnu pour tel; qu'il passe pour un bon Pasteur, pour un homme qui s'acquitte bien de ses devoirs, qu'il prêche, qu'il reprend, qu'il se remue, qu'il fait des aumônes, & qu'il satisfait tout le monde. Tout cela ne sert qu'à l'aveugler & à lui ôter le discernement de son état. Dès qu'il est mal entré, & qu'il n'a point réparé par une sérieuse pénitence le vice de son entrée, il ne laisse pas d'être devant Dieu un voleur & un meurtrier. Les ames qui se sauvent sous son ministere ne sont point un mérite pour lui, & toutes celles qui se perdent lui attirent une horrible condannation. Il n'y a donc point d'autre moyen pour éviter cet horrible état, que de n'entrer dans l'Eglise que par la porte, soit en n'y entrant que d'une maniere légitime la premiere fois, soit en réparant le défaut de la premiere entrée par une nouvelle qui soit sainte. Quoiqu'il en soit, c'est une chose indis-

pensable d'entrer par la porte, qui est
v. 1. Jesus-Christ, qui dit de lui-même : *Oui, je vous le dis & je vous en assure : Je suis la porte des brebis.* Or entrer par Jesus-Christ, c'est entrer dans la vocation de Jesus-Christ, tant interieure qu'exterieure. C'est entrer, non par la cupidité du monde, mais par la charité de Jesus-Christ. C'est chercher dans l'Eglise non ses interêts & son établissement, non sa grandeur & son élevation, non à se distinguer & à se retirer de la foule, non à être quelque chose, non à avoir de la consideration & de l'emploi dans le monde ; mais à obéir à Jesus-Christ, à suivre sa voix & ses ordres, & à procurer ses interêts aux dépens de toutes choses ; à sauver les ames qu'il nous a confiées, & à consacrer tout ce que l'on a, & sa vie même pour leur service. Voilà ce que c'est qu'un Pasteur qui entre par la porte. Mais celui qui n'y entre pas, ne peut esperer de Dieu que le rang & le partage des voleurs & des homicides.



SUR L'EVANGILE
DU DIMANCHE DE LA TRINITÉ.

EVANGILE. *Matth.* 28. 18.

EN ce tems-là, Jesus dit à ses Disciples : Toute puissance m'a été donnée dans le ciel & dans la terre. Allez donc, & instruisez tous les peuples, les batisant au nom du Pere, & du Fils, & du Saint-Esprit, & leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai commandées. Et assurez-vous que je serai toujours avec vous jusqu'à la consommation des siecles.

EXPLICATION.

I. LA puissance donnée à Jesus-Christ entant qu'homme, qui est la récompense de ses travaux & de ses souffrances, est si étendue, qu'elle est presque incompréhensible. Il suffit de dire qu'elle s'étend à toute la nature & à tous les ouvrages de Dieu. Il se sert de tous, & les rapporte tous à la construction de

ſon Egliſe, qui eſt ſon principal ouvrage. Les Rois qui ſe glorifient tant de leur puiſſance, n'ont rien qui approche tant ſoit peu de celle de Jeſus-Chriſt. Ils ne dominent point ſur la volonté des hommes. Tous ceux qui leur ſont ſujets peuvent penſer ce qu'ils veulent indépendemment d'eux & ſans qu'ils le ſçachent. Il y a une infinité d'actions particulieres qui ne ſe font point par leur ordre. Ils ne ſont principes que de certaines actions générales, & il y en a une infinité qui échappent à leur connoiſſance & à leur puiſſance. Mais rien ne ſe fait que par la permiſſion ou par l'ordre exprès de Jeſus-Chriſt. Les méchans ne vont que juſqu'au degré de malice où il permet qu'ils arrivent. Les bons ne ſouffrent que juſqu'au point auquel il veut que leur patience ſoit éprouvée. Tout eſt reglé par ſa ſageſſe & par ſa puiſſance. Tout coopere directement ou indirectement à l'accompliſſement de ſes deſſeins.

II. Ce qui trompe les hommes ſur ce ſujet, & ce qui les flatte d'une puiſſance imaginaire, c'eſt que Jeſus-Chriſt ſe ſert de pluſieurs d'entre eux comme de miniſtres de ſa juſtice; & qu'ainſi il leur laiſſe exercer leurs paſſions, parce qu'il

s'en sert, ou pour punir ceux que sa justice veut châtier en ce monde, ou pour éprouver & purifier certaines ames qu'il veut sauver par cette voie. Il faut que cet homme soit rabaissé, persecuté, & qu'il meure dans l'oubli. Il faut donc qu'il y en ait qui le persecutent, & qui lui procurent ces souffrances. Ainsi leurs passions à cet égard ayant l'effet où ils tendent, leur donnent une grande idée de leur puissance; & cependant c'est le plus miserable & le plus vil de tous les emplois auquel Dieu puisse destiner ses créatures. Le plus grand honneur qu'il leur puisse faire, est d'être les ministres de sa misericorde envers les hommes, & les instrumens des biens temporels ou spirituels qu'il leur veut faire: & le souverain malheur est d'être les instrumens de sa justice, & de n'être destinés qu'à tourmenter & affliger les autres. L'un est l'office des Anges, & l'autre des démons; & l'on peut dire même que les hommes employés à ce dernier ministere, sont au-dessous des démons, parce qu'ils leur sont livrés pour seconder leurs desseins, & recevoir d'eux les impressions par lesquelles il agissent. Ils croient suivre leur volonté, & ils ne suivent que

celle du diable. Ils croient dominer, & ils ſont eux-mêmes dominés.

Enfin Dieu remplit les miniſtres de ſa miſericorde, des biens qu'ils communiquent aux autres; mais à l'égard de ces executeurs de ſa juſtice, il ne fait que permettre l'accroiſſement de leur injuſtice & de leurs paſſions, qui font à la verité ſouffrir les autres, mais pour leur bien, & qui font toujours un mal beaucoup plus grand à ceux que Dieu y abandonne: ces verges & ces fleaux de Dieu n'étant deſtinés qu'à être brûlés dans les flammes éternelles, après qu'il en aura tiré l'uſage qu'il prétendoit.

III. Le plus grand effet de la puiſſance de Jeſus-Chriſt, eſt la miſſion des Apôtres pour établir ſon Evangile dans toute la terre: & c'eſt pourquoi il l'a fondée
v. 18. expreſſément ſur cette puiſſance. *Toute puiſſance*, dit-il à ſes Apôtres, *m'a été donnée dans le ciel & ſur la terre. Allez donc, & inſtruiſez tous les peuples.* Il ne falloit pas une moindre puiſſance pour executer ce grand deſſein, tant il y avoit de diſproportion entre douze hommes ſans adreſſe, ſans ſcience, ſans éloquence, & la converſion du monde par le changement de toutes ſes opinions & de

toutes ses passions. Ce dessein auroit été imprudent & témeraire à tout autre qu'à Jesus-Christ, & des ministres assurés de son secours : mais avec cette assurance, non seulement tout est possible, mais tout est sûr & certain.

L'Eglise est un vaisseau qui ne peut périr. Quelque tempête qui l'agite, il arrivera surement au port. Ainsi quand on voit dans le cours des siecles tant d'oppositions à la verité de la part des hommes, & tant d'oppressions de la justice, on doit être assuré que malgré tout cela elle demeurera victorieuse. Il est vrai que les hommes semblent y périr, & y être souvent accablés dans le combat : mais leur accablement est leur victoire. Dieu les retire du monde pour les couronner : cependant il en substitue d'autres en leur place, & il fait mourir à leur tour tous ceux qui croyent avoir triomphé de sa verité. Leur mémoire périt, leurs desseins avortent & s'évanouissent ; & ce qu'ils croyent avoir détruit, demeure établi, & subsiste malgré tout ce qu'ils avoient fait pour le détruire.

IV. Le travail des Apôtres & de leurs successeurs continuera, selon Jesus-Christ, jusqu'à la consommation des sie-

cles. Pendant ce tems, ils engendreront toujours des enfans à l'Eglise par leur ministere. Ils instruiront toujours les peuples, ils les batiseront, ils les feront enfans de Dieu. Ils annonceront la mort du Seigneur dans la célebration de l'Eu-
1. *Cor.* charistie, comme dit saint Paul. Ainsi
11. 26. l'Eglise subsistera toujours, par l'instruction exterieure, & par l'administration des Sacremens, & par la présence interieure de Jesus-Christ, & par sa cooperation avec ses ministres, & par ses operations dans les ames. Tout cela ne se terminera qu'à la consommation des siecles, c'est-à-dire, lorsqu'il présentera toute son Eglise à son Pere. Voilà la fin de toutes choses, & ce que Dieu s'est proposé dans ce grand ouvrage. Il a voulu avoir un adorateur éternel, qui est Jesus-Christ, égal à son Pere, adoré avec le Pere & le Saint-Esprit comme Dieu, & adorateur comme homme de toute la sainte Trinité, à l'adoration de laquelle il associe toute son Eglise, qui l'adorera éternellement avec lui & par lui. C'est pour cette raison que l'Eglise a voulu que la Fête de la Trinité fût la consommation de toutes les solennités qu'elle célebre le long de l'année; pour nous mon-

trer que tout ce qui ſe fait temporellement dans l'Egliſe, tend à la diſpoſer à rendre à la ſainte Trinité des honneurs éternels.

V. Mais il ne faut pas ſe contenter d'apprendre par cette Fête, que l'adoration de la Trinité ſera l'unique occupation de tous les élus, & qu'elle eſt la fin de tous les myſteres : il faut apprendre auſſi de cet Evangile, que l'Egliſe nous y propoſe, que nous devons tout rapporter à cette adoration dès cette vie même. Et c'eſt pourquoi Jeſus Chriſt ordonne à ſes Apotres de batiſer tous les peuples au nom du Pere, & du Fils, & du Saint-Eſprit, pour leur montrer que devant leur régénération à toutes ces trois Perſonnes, ils doivent à toutes les trois leur culte, leur hommage & leur adoration : car ils ne ſont pas nés d'une ſeule Perſonne, mais d'un Dieu en trois Perſonnes. Ils ne ſont pas obligés ſeulement à adorer Dieu dans ſon Unité, mais ils le doivent adorer dans la Trinité de ces Perſonnes, puiſqu'ils ont été batiſés au nom de toutes les trois, & qu'ils ont fait par-là une profeſſion ſolennelle de les reconnoître pour leur Dieu.

VI. C'eſt proprement ce myſtere qui

diſtingue les Juifs des Chrétiens. C'eſt ce myſtere dont Dieu a reſervé la connoiſſance à ſon Egliſe, & qu'il n'a montré que très-obſcurément à la ſynagogue. C'eſt ce myſtere qui a été attaqué par les premieres & les plus grandes héréſies, & dont il a conſervé la foi à ſon Egliſe par le miniſtere de ſes plus grands Saints, par les plus grands travaux, & les plus grandes ſouffrances de ſes principaux élus. Nous devons donc à Dieu une reconnoiſſance très-particuliere, de ce que cette connoiſſance ne nous coûte rien, qu'il nous l'accorde gratuitement, & qu'il nous a fait entrer ſans travail dans la participation des travaux des autres: *Je vous ai envoyé moiſſonner ce qui n'eſt pas venu par votre travail. D'autres ont travaillé, & vous êtes entrés dans leurs travaux*, diſoit Jeſus-Chriſt à ſes Apôtres ſur un pareil ſujet. Et c'eſt ce qui nous doit porter à pratiquer avec dévotion tout ce que l'Egliſe fait pour nous renouveller la mémoire de ce myſtere; à nous conſacrer ſouvent au culte de la Trinité, & à adorer Dieu ſans ceſſe dès cette vie, non ſeulement dans l'Unité de ſa nature, mais auſſi dans la Trinité de ſes Perſonnes.

Joan. 4. 38.

SUR L'EVANGILE

DU I. DIMANCHE

D'APRÈS

LA PENTECOSTE.

EVANGILE. *Luc. 6. 36.*

EN ce tems-là, Jesus dit à ses Disciples : Soiez pleins de misericorde, comme votre Pere est plein de misericorde. Ne jugez point, & vous ne serez point jugés. Ne condannez point, & vous ne serez point condannés. Remettez, & on vous remettra. Donnez, & on vous donnera. On vous versera dans le sein une bonne mesure, pressée, entassée, & qui se répandra pardessus : car on se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servis envers les autres. *Il leur proposoit aussi cette comparaison : Un aveugle peut-il conduire un autre aveugle ? Ne tomberont-ils pas tous deux dans le précipice ? Le disciple n'est pas plus que le maître : mais tout disciple est parfait lorsqu'il est semblable à*

son maître. Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frere, lorsque vous ne vous appercevez pas d'une poutre qui est dans votre œil? Ou comment pouvez-vous dire à votre frere: Mon frere, laissez-moi ôter la paille qui est dans votre œil, vous qui ne voyez pas la poutre qui est dans le vôtre? Hypocrite, ôtez premierement la poutre qui est dans votre œil, & après cela vous verrez comment vous pourrez tirer la paille qui est dans l'œil de votre frere.

EXPLICATION.

I. LE modele de misericorde que Jesus-Christ nous propose ici, & qu'il nous oblige de suivre dans notre conduite envers les hommes, est celle que Dieu exerce lui-même envers nous; afin de nous convaincre que Dieu nous ayant traité avec tant de misericorde, c'est une étrange ingratitude que de ne la vouloir pas pratiquer envers les hommes, & pour nous obliger à réparer au moins par l'humilité les fautes que nous y commettons tous les jours.

Il est utile pour cela de considerer la difference qu'il y a entre les offenses que Dieu nous remet, & celles que nous pouvons remettre aux hommes; & la

difference qui se trouve entre la maniere dont Dieu nous pardonne, & la maniere dont nous pardonnons aux autres. Les offenses que nous commettons contre Dieu sont infinies par leur objet, parce qu'elles attaquent la majesté infinie de Dieu. Elles sont innombrables quant à leur multitude, comme les Prêtres l'avouent dans le sacrifice de la Messe, parce que devant tout à Dieu, & n'y ayant rien que nous ne soyons obligés de lui consacrer, nous commettons sans cesse des larcins à son égard par les recherches infinies de nous-mêmes, que notre amour propre mêle dans nos actions. Elles sont réelles & non imaginaires, parce qu'il n'y a rien de plus réel & de plus effectif que la corruption de notre cœur. Enfin elles contiennent la souveraine injustice, parce qu'il est essentiellement injuste qu'une créature ne vive pas selon les loix de son Créateur, & ne lui rapporte pas tout son être & toutes ses actions. Cependant Dieu nous pardonne tout cela, & nous le pardonne continuellement, pourvû que nous recourions à lui avec une véritable humilité.

Qu'est-ce que les offenses des hommes peuvent commettre contre d'autres

hommes en comparaiſon de celles-là ? Elles ne regardent que de viles créatures, & ainſi ne ſçauroient être fort conſiderables. Elles ne peuvent être en fort grand nombre, parce que les hommes ne penſent pas long-tems à nous, & qu'ayant beaucoup de paſſions differentes, ils ne peuvent s'occuper long-tems & frequemment du deſir de nous nuire. Souvent même elles ne ſont pas réelles, & ne ſont fondées que ſur la témerité de nos jugemens. Car il n'y a rien de plus ordinaire que d'attribuer aux autres des penſées & des deſſeins qu'ils n'ont point eus, & de juger injuſtement d'eux au même tems que l'on ſe plaint de leurs jugemens injuſtes. Souvent auſſi lorſqu'ils ont mauvaiſe opinion de nous, ce n'eſt ni par haine ni par malice, mais par une ſimple prévention ; & parce qu'ayant l'eſprit borné, ils ont conſideré certaines choſes d'un biais qui ne nous étoit pas favorable. Or il n'eſt pas juſte de prétendre qu'on doit être exemt de ces préventions à notre égard, puiſque pour peu que nous faſſions juſtice, nous devons reconnoître que nous n'en ſommes pas exemts à l'égard des autres. Voilà la nature des choſes que nous avons à par-

donner

donner aux hommes ; & nous devrions être ravis d'avoir à exercer envers eux cette petite miſericorde, pour reconnoître la miſericorde infinie que Dieu exerce envers nous.

II. On peut dire même que les hommes ne nous ſont jamais d'injuſtice, quelque traitement qu'ils nous faſſent ; parce que, quoique leur volonté puiſſe être injuſte, nous ne ſouffrons pourtant rien de leur part que nous ne méritions de ſouffrir. S'ils nous font certains reproches faux & calomnieux, ils ne nous en font pas une infinité d'autres qu'on nous pourroit faire avec verité. Ils ne nous ôtent rien que nous ne méritions de perdre, & dont il ne nous ſoit utile d'être privés, ſi nous recevions cette privation de la main de Dieu, & non de celle des hommes. Pourquoi donc avons-nous de la peine à leur pardonner, puiſqu'ils ne nous font réellement que du bien, & que s'ils y mêlent quelque injuſtice de leur part, c'eſt un mal pour eux, & non pas pour nous ?

III. Cependant Dieu nous pardonne toutes nos fautes. Il nous les pardonne ſans retenir aucune volonté de nous en punir. Il nous les pardonne pour ne nous

les reprocher jamais, & pourvû que nous ne faſſions pas de nouvelles fautes, il ne nous diſtingue point de ceux qui ne l'ont jamais offenſé. Mais combien le procedé des hommes eſt-il éloigné de celui de Dieu ? Si la bienſéance humaine & quelque mouvement de religion les porte à pardonner quelquefois à ceux qui les ont offenſés, ils en retiennent néanmoins le ſouvenir ; & ce ſouvenir ſe réveillant en eux à la moindre occaſion, renouvelle leur reſſentiment. On remarque aiſément qu'après avoir pardonné en apparence, ils ne laiſſent pas d'être bien-aiſes de faire connoître dans leurs diſcours l'injuſtice & les défauts de ceux qui les ont choqués. Les louanges qu'on leur donne les incommodent. Et enfin ce pardon donné de bouche a très-peu d'effet dans toutes les actions particulieres.

IV. *Ne jugez point, & vous ne ſerez point jugés.* ℣. 37.

Comme Jeſus-Chriſt avoit propoſé la miſericorde que Dieu exerce envers les hommes, pour regle de celle qu'il leur preſcrivoit les uns envers les autres, il leur enſeigne ici que la maniere dont ils jugeront les autres, ſera la regle dont ils ſeront jugés de Dieu, c'eſt-à-dire, non

que s'ils jugent injuſtement des autres, ils ſeront jugés injuſtement de Dieu : mais que s'ils en jugent durement avec injuſtice, ils ſeront jugés de Dieu durement avec juſtice. Mais il faut remarquer que Dieu ne condanne que les jugemens injuſtes ; car il ne défend pas de juger avec juſtice, & il ordonne même de porter des jugemens juſtes : *Juſtum judicium judicate.* Ainſi ce que Dieu condanne dans les jugemens qu'on appelle témeraires, c'eſt l'injuſtice qu'ils renferment : & comme il n'eſt jamais injuſte de juger ſelon la verité que l'on connoît clairement, il n'y a jamais de témerité ni d'injuſtice dans les jugemens qui ſont accompagnés de verité & d'évidence. Je dis dans les jugemens, & non pas dans les paroles qui les expriment : car on peut avoir raiſon de juger d'une certaine maniere, que l'on n'en aura pas de rendre ce jugement public, le jugement n'ayant point d'autre regle que l'évidence de la verité, mais les paroles pour être juſtes & exemtes de peché, ayant beſoin de beaucoup d'autres conditions. *Joan. 24.*

V. Pour éviter les jugemens témeraires auſquels on ſe laiſſe ſi facilement aller à l'égard des autres, il n'y auroit

qu'à remarquer ce qui nous choque dans ceux que les autres font de nous : car il seroit aisé par ce moyen de se former certains principes & certaines maximes pour nous regler dans nos jugemens, en se servant de la délicatesse de l'amour propre pour les découvrir, & de l'amour de l'équité & de la justice pour en user à l'égard du prochain, après nous être convaincus que nous voulons que les autres en usent envers nous-mêmes. Voici, par exemple, quelques-unes de ces maximes qu'on peut découvrir par cette voie : car on ne manque gueres d'être choqué quand les autres ne les observent pas envers nous.

Il est injuste & contre la raison, de donner un nom injurieux, qui marque une habitude dans le vice, à ceux dont nous sçavons simplement qu'ils ont commis quelque faute passagere de ce genre-là. Un homme n'est pas imprudent pour avoir commis une imprudence. Il en est souvent au contraire plus prudent.

Il est injuste d'attribuer une action exterieure qui peut avoir d'autres principes, au principe qui est le plus mauvais.

Il est injuste d'attribuer à passion & à haine, ce qui peut être fait par persuasion & par conscience.

Il eſt injuſte d'attribuer à toutes les actions ſemblables les mêmes intentions, car elles en peuvent avoir de fort differentes.

Il eſt injuſte de ſuppléer par nous-mêmes ce que nous ne voyons pas dans l'action dont nous jugeons : car c'eſt paſſer les bornes de notre vûe qui doit terminer nos jugemens. Il n'eſt pas proprement défendu de voir, mais il eſt défendu de juger, c'eſt-à-dire de former un jugement fixe & arrêté ſur ce que nous ne voyons pas.

Il eſt injuſte de regarder un défaut comme incorrigible, lorſque nous n'avons pris aucun ſoin d'y remedier.

Il eſt injuſte d'attribuer un défaut à quelqu'un ſur le rapport de gens qui ne ſont pas entierement croyables, & du jugement deſquels nous avons droit de nous défier.

Il eſt encore injuſte de préferer toujours dans les mêmes cas & les mêmes circonſtances, ceux qui nous ſont favorables à ceux qui nous ſont contraires, de prendre ainſi l'inclination que l'on a pour nous, pour la regle de notre eſtime. Il eſt injuſte de trouver petits & ſupportables tous les défauts de ceux qui

nous aiment, & grands & insuppotta-bles ceux des personnes de qui nous nous imaginons n'être pas aimés.

V. lettr. des jugemens temer tom. 1. p. 299.

VI. Il est d'autant plus important de s'appliquer à éviter les jugemens témeraires, que c'est une source d'une infinité de pechés qui troublent toute la vie : car les préventions qui ne sont dans le fond que des jugemens témeraires, sont les causes ordinaires des aversions, des dégoûts, des séparations, des médisances, & de mille autres mauvais effets. Souvent les plus grandes dissensions ne naissent que des jugemens portés témerairement, qui deviennent les principes de notre conduite ; & ces jugemens témeraires devenant publics, en produisent une infinité dans ceux qui les apprennent, parce qu'il y a peu de personnes qui prennent la peine d'examiner ce qu'ils entendent dire des autres. Le commun du monde s'en rapporte facilement à celui qui juge du prochain en mal, parce qu'il satisfait par là sa malignité naturelle, & qu'il se justifie en même tems de cette malignité, sur ce que ce jugement a été formé par un autre, ne considerant pas que si l'autre est responsable de l'avoir fait, il est responsable de l'avoir cru.

SUR L'EVANGILE DU JOUR DU S. SACREMENT.

EVANGILE. *Joan.* 6. 56.

EN ce tems-là, Jesus dit à la troupe des Juifs : Ma chair est véritablement viande, & mon sang est véritablement breuvage. Celui qui mange ma chair & boit mon sang, demeure en moi, & je demeure *en lui. Comme mon Pere qui m'a envoyé est vivant, & que je vis pour mon Pere, de même celui qui me mange vivra aussi pour moi. C'est ici le pain qui est descendu du ciel. Ce n'est pas comme la manne que vos peres ont mangé, & qui ne les a pas même empêché de mourir. Celui qui mange de ce pain vivra éternellement.*

EXPLICATION.

I. VOici un langage qui n'est jamais venu dans l'esprit d'aucun homme avant Jesus-Christ. Assez de gens ont pu croire qu'il étoit utile à d'autres de

méditer leurs actions : mais aucun ne s'est avisé d'exprimer cette méditation par les termes de *manger* & de *boire*. Il y a même une absurdité visible à distinguer dans la méditation des actions de quelqu'un, le boire & le manger ; puisque la méditation se nourrit également de toutes les actions, & qu'on n'y sçauroit trouver la difference qui est marquée par ces termes. Il donc visible que Jesus-Christ ne s'est servi de ces idées extraordinaires, que pour marquer des choses extraordinaires, & qu'il n'y a que la doctrine des Catholiques qui rapporte ces paroles au Sacrement de l'Eucharistie, qui ait de la vraisemblance : car c'est par cette doctrine que l'on voit pourquoi la chair de Jesus-Christ est vraiment viande, & son sang vraiment breuvage. Mais il ne faut pas s'imaginer que parce que cette doctrine donne un fondement réel & solide aux expressions de Jesus-Christ, on ne soit obligé de ne les étendre point au-delà de la lettre : au contraire afin d'avoir droit d'expliquer par métaphore certains termes, il faut qu'il y ait un fondement dans le sens litteral qui puisse soutenir ces métaphores. Si le corps & le sang de Jesus-Christ n'entroit point dans nos

corps sous la forme d'aliment & de breuvage, il n'auroit pû dire : *Ma chair est vraiment viande, & mon sang est vraiment breuvage.* Mais cette verité étant supposée, ces termes s'étendent naturellement, & par une métaphore ordinaire, à la nourriture spirituelle des ames. Ainsi ces paroles, *Ma chair est vraiment viande, & mon sang vraiment breuvage*, contiennent cette verité litterale, que la chair & le sang de Jesus-Christ entrent dans nos corps sous la forme d'aliment & de breuvage, & contiennent de plus cette autre verité métaphorique, qui est la fin de la premiere, que cet aliment & ce breuvage sont la nourriture spirituelle de nos ames. v. 56.

II. Il faut donc se nourrir spirituellement de la chair & du sang de Jesus-Christ. Il faut s'en nourrir en la maniere qu'ils sont dans l'Eucharistie, en les regardant dans un état de mort, & comme ayant été séparés l'un de l'autre par la mort : & c'est pourquoi l'Apôtre ne dit pas seulement à ceux qui offrent le Sacrifice, qu'ils doivent honorer la mort de Jesus-Christ en l'offrant ; mais il étend cette obligation à tous ceux qui participent au Sacrement même. *Toutes les fois,* 1. Cor 7. 11. 26.

dit-il, *que vous mangerez ce pain, & que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur.* C'eſt Jeſus-Chriſt mort qui doit être la nourriture ſpirituelle de nos ames. Jeſus-Chriſt mort à la vie du corps, nous apprend à y mourir avec lui, & à rendre volontairement notre vie à Dieu, toutes les fois qu'il lui plaira de nous la redemander. Il nous apprend à lui offrir notre mort avec la ſienne, & à faire par avance ce que nous ne ſerons gueres en état de faire quand le tems de nous acquitter de ce devoir ſera venu. Jeſus-Chriſt mort à la reſſemblance de la chair du peché, nous oblige par cet état à mourir à toutes les inclinations de la nature corrompue. Ce ſont les vûes que nous devons avoir en participant à l'Euchariſtie; & c'eſt l'Euchariſtie qui nous donne la force de les executer.

III. Mais il ne faut pas ſeulement s'entretenir de ces verités, en recevant ce Sacrement, il faut s'en nourrir dans toute la ſuite de la vie. Et c'eſt pourquoi l'Apôtre ſe ſert du mot d'*annoncer;* parce qu'il faut que les autres puiſſent voir dans notre vie les impreſſions de la mort de Jeſus-Chriſt. L'Euchariſtie ne doit pas être une nourriture paſſagere, mais per-

petuelle. Et saint Basile a jugé cette impression de mort qui doit paroître dans toutes les actions des Chrétiens, si nécessaire & si essentielle, qu'il ne juge dignes de la participation de l'Eucharistie que ceux qui font paroître par leurs actions qu'ils sont morts au monde & au peché. Il faut au moins une mort commencée pour recevoir par ce Sacrement des impressions de mort. Jesus-Christ comme mort n'opere rien sur les ames de ceux qui portent à ce Sacrement leurs passions toutes vivantes ; qui ne font aucun effort pour les détruire & pour les mortifier, & dans le cœur desquels il ne voit aucune pente à la mortification du vieil homme & de ses concupiscences. Ceux qui sont dans cette disposition, sont incapables d'annoncer la mort du Seigneur, qui est le modele de l'homme nouveau. Ils ne sont propres au contraire qu'à annoncer la vie du vieil homme ; c'est-à-dire la vie des sens & des affections charnelles qui paroissent dans toutes leurs actions.

IV. *Celui qui mange ma chair & boit mon sang, demeure en moi, & je* demeure *en lui.* ℣. 57.

» Il est clair, dit saint Augustin, que »

Serm. 11. de verb. Dom. nov. edit. Ser. 71. n. 17.

» ces paroles ne s'entendent pas de tous » ceux qui mangent la chair de Jesus-» Christ, de quelque maniere que ce soit : » mais de ceux qui la mangent d'une cer-» taine maniere : de ceux qui ne la reçoi-» vent pas seulement dans leurs corps ; » mais qui la reçoivent dans le cœur par » la foi & par l'amour. » Et comme Jesus-Christ n'a voulu entrer dans nos corps, qu'afin d'entrer dans nos ames par ce moyen, ceux qui arrêtent cet effet n'en tirant aucune nourriture spirituelle, anéantissent autant qu'il est en eux ce bienfait incompréhensible de la bonté de Jesus-Christ. Ils s'opposent à la conduite de Dieu. Ils interrompent l'enchaînement qu'il a mis entre ses œuvres ; & enfin ils détruisent, autant qu'il leur est possible, le Sacrement de l'Eucharistie, C'est en cela qu'ils se rendent coupables de la profanation du Corps & du Sang du Seigneur : car Jesus-Christ n'ayant établi ce Sacrement que pour établir sa demeure dans les ames, & pour leur communiquer sa vie, quiconque empêche cet effet par sa mauvaise disposition, & qui rejette son esprit en recevant son corps, lui fait un outrage signalé, renverse l'ordre & l'économie de la grace,

& commet une ingratitude horrible envers Jesus-Christ.

V. Mais ces paroles nous apprennent de plus, que le corps de Jesus-Christ ne vient point à nous par l'Eucharistie, pour être le principe d'une sainteté passagere. Il veut prendre possession de nos ames, & y établir une demeure durable. *Il demeure en moi, & moi en lui.* Ce ne seroit pas regarder Jesus-Christ comme sa demeure, mais ce seroit tout au plus en faire une hôtellerie de voyageurs, que de s'unir à lui pour le quitter incontinent. C'est pourquoi il n'y a point d'idée plus indigne de la vie chrétienne, que de s'imaginer qu'elle puisse se passer dans des révolutions d'état de crime & d'état de justice; aujourd'hui en grace, & demain dans le peché; aujourd'hui ressuscité, demain retombé dans la mort, en la faisant ainsi subsister avec une vicissitude continuelle de mort & de vie. Il est vrai que la grace des Sacremens, & même celle de l'Eucharistie se peut perdre par la violence des tentations; mais cela ne va pas à des changemens fréquens, tels que se l'imaginent ceux qui permettent l'usage des Sacremens aux personnes qui retombent incessamment dans les cri-

mes. C'eſt une idée de la vie chrétienne inouie dans toute l'antiquité ; & l'Egliſe a toujours ſuppoſé au contraire non que ces gens euſſent perdu la grace qu'ils avoient reçue, mais qu'ils ne l'avoient jamais recouvrée ; qu'ils étoient toujours demeurés dans la mort, & n'en étoient point ſortis, parce que leur pénitence étoit fauſſe & illuſoire, & que c'eſt ſe moquer de Dieu que de retomber ſans ceſſe dans les mêmes crimes dont on vient de lui demander le pardon.

VI. Jeſus-Chriſt repreſente comme deux choſes inſéparables, la demeure des ames en lui, & ſa demeure en elles : *In me manet, & ego in eo.* Il *demeure en moi, & je demeure en lui.* C'eſt ſa demeure en elles qui fait qu'elles demeurent en lui ; mais c'eſt leur demeure en lui qui fait qu'elles ont une juſte confiance qu'il demeure en elles. Or elles demeurent en lui par la foi, par l'amour, par la confiance, par la préference qu'elles font de lui à toutes choſes, par la ſoumiſſion à ſes ordres. Elles demeurent en lui en ſe ſouvenant de lui, en ſe propoſant ſa gloire comme le but de leurs actions ; en ſorte qu'on ait lieu de reconnoître que c'eſt pour lui qu'elles agiſſent,

& à lui qu'elles tendent. Il faut que Jesus-Christ soit notre pôle, & que nos cœurs se tournent vers lui, comme les aiguilles frottées d'aimant se tournent vers le pôle du monde. Ceux qui sentent en eux ces marques, peuvent avoir une juste confiance que Jesus-Christ demeure en eux ; & cette confiance doit diminuer à proportion que ces marques sont plus obscures & plus incertaines. Et quant à cette présence de Jesus-Christ dans nos ames, il faut concevoir que par elle les trois Personnes divines y établissent leur trône & leur demeure, qu'elles y sont pour les sanctifier, pour les remplir de tous les dons du ciel, pour être le principe de leurs actions, & enfin pour en faire le lieu de leurs délices & leur gloire, qui est le souverain honneur que la créature peut recevoir.

VII. *Comme mon Pere qui est vivant m'a envoyé, & que je vis pour mon Pere : de même celui qui me mange, vivra aussi pour moi.* ℣. 58.

Jesus-Christ nous enseigne par ces paroles, que le propre effet de l'Eucharistie est de communiquer la vie, & que cette communication de la vie est une suite de son Incarnation. Et c'est pour-

quoi les Peres ont appellé l'Eucharistie *l'Extension de l'Incarnation*. De sorte que comme l'original de ce mystere passe infiniment la capacité de nos esprits, il n'est pas étrange que nous n'en concevions pas bien la copie. Mais il nous suffit de comprendre que Jesus-Christ est dans ce mystere comme principe de vie; que cette vie est la même que celle qu'il reçoit de son Pere entant qu'homme; que cette vie renferme le Saint-Esprit. Il l'a reçu avec toute plénitude, comme saint Jean-Baptiste le disoit par ces paroles:
Joan. 3. 34. *Dieu ne lui a pas donné son Esprit par mesure*. Il nous le donne avec mesure & selon nos dispositions. Mais il nous doit suffire de sçavoir que l'Eucharistie est la source où nous le devons chercher.

VIII. Or si l'Eucharistie est la source de la vie, il s'ensuit que toute la vie chrétienne se doit regler par rapport à l'Eucharistie; que notre principal soin doit être de nous y préparer; que notre principal desir doit être d'y participer, notre principale douleur d'en être privés, *Solus sit dolor hâc escâ privari*. Après cela nous étonnerons-nous que les Chrétiens soient si languissans, qu'ils ayent si peu de force & de vigueur pour les bonnes

œuvres, & pour résister aux tentations, puisqu'ils ont si peu de soin de puiser la vie dans la source de vie, puisqu'ils sont si peu occupés du soin de se préparer à ce Sacrement, & si peu touchés de la grace que Dieu leur fait de les y admettre ? On communie certains jours par coutume, mais après avoir communié, on n'y pense plus. Communier, ce n'est point dans la plupart des Chrétiens, une action principale qui ait des suites considerables. Ainsi, comme on reçoit ce Sacrement avec indifference, il ne produit point ces divins effets que Jesus-Christ est tout prêt de répandre dans les ames bien disposées. Plût à Dieu même qu'il n'en produisît point de contraires, & qu'au lieu d'être dans la plupart des ames un principe de vie, il n'y devînt point un principe de mort, & qu'il n'augmentât point leurs ténebres, leur froideur, leur dureté ! Et c'est néanmoins à quoi se termine très-souvent la réception de ce divin Sacrement, qui étant établi pour vivifier les ames bien disposées, donne la mort à celles qui ne le sont pas.

IX. Mais cette proprieté de l'Eucharistie nous apprend de plus, que tous

les beſoins & tous les emplois de la vie chrétienne nous appellent à l'Euchariſtie, pour y trouver ou le remede ou la force qui nous eſt néceſſaire.

Si l'on eſt preſſé des tentations, c'eſt dans ce Sacrement qu'il faut puiſer la force d'y réſiſter. Et c'eſt pourquoi l'ancienne Egliſe ne croyoit pas que les Chrétiens puſſent être ſuffiſamment diſpoſés à confeſſer Jeſus-Chriſt dans les tourmens, s'ils n'étoient armés de l'Euchariſtie. S'il faut former des entrepriſes pour l'honneur de Dieu & pour notre ſalut, c'eſt dans ce Sacrement qu'il faut trouver la lumiere & la force de les executer. Mais comme toutes les actions chrétiennes dépendent en cette maniere de l'Euchariſtie, on peut conclure de même que tous les défauts des Chrétiens, qu'ils reçoivent mal l'Euchariſtie. Toutes les bonnes actions ſont les effets des bonnes Communions, & toutes les mauvaiſes ſont des effets ou des Communions ſacrileges, ou du mépris de la Communion. L'état même du peché ne laiſſe pas d'avoir rapport à l'Euchariſtie. Car le plus grand mal des pecheurs impénitens, & qui contribue le plus à leur condannation, c'eſt l'abus ou le mépris

qu'ils en font : & la plus grande marque qu'un pécheur est vraiment touché de Dieu, c'est d'avoir une vraie douleur de ce qu'il a mérité d'en être privé, & un vrai desir de s'en approcher selon l'ordre & les regles de l'Eglise.



SUR L'EPITRE

DU II. DIMANCHE

D'APRÉS

LA PENTECOSTE,

DANS L'OCTAVE

DU S. SACREMENT.

EPÎTRE. 1. *Joan.* 3. 13.

MEs très-chers Freres, Ne vous étonnez pas si le monde vous hait. Nous reconnoissons à l'amour que nous avons pour nos freres, que nous sommes passés de la mort à la vie. Celui qui n'aime point demeure dans la mort. Tout homme qui hait son frere est un homicide ; & vous sçavez que nul homicide n'a la vie éternelle

résidante en lui. Nous avons reconnu l'amour de Dieu envers nous, en ce qu'il a donné sa vie pour nous. Et nous devons aussi donner notre vie pour nos freres. Que si quelqu'un a des biens de ce monde, & que voyant son frere en necessité, il lui ferme son cœur & ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeureroit-il en lui ? Mes petits enfans, n'aimons pas de parole ni de la langue, mais par œuvre & en verité.

EXPLICATION.

I. IL semble qu'il y ait lieu de s'étonner que le monde puisse haïr de véritables Chrétiens. Car comment peut-on haïr des gens qui nous aiment, & qui ne cherchent point leurs interêts, mais les nôtres, & qui sont prêts même de donner leur vie pour nous ? Cependant l'Apôtre saint Jean nous dit, qu'il
v. 13. ne faut point *s'étonner que le monde nous haïsse*, & il le dit avec raison ; parce qu'il connoissoit parfaitement le fond de la corruption de l'homme. Il y a dans le cœur de l'homme corrompu une source de haine contre les gens de bien, qu'ils ne sçauroient éviter, quelque soin qu'ils prennent pour ne pas choquer le monde. Et il est bon d'en considerer les raisons.

pour ne leur pas imputer de se l'être attirée par leur imprudence. Le monde aime à être aimé, & la charité aime le monde : mais le genre d'amour que la charité lui fait paroître ne le contente pas. Il veut être aimé & favorisé dans ses passions. Il prend pour ennemis ceux qui s'y opposent, il croit qu'on ne les peut désapprouver sans malignité. Or si la charité aime le monde, ce n'est pas dans ses passions. Elle s'y oppose au contraire quand elle le peut ; & quand elle ne le peut, elle les condanne. Elle n'aime le monde que pour procurer son salut ; & c'est ce que le monde ne compte pour rien, au lieu qu'il se blesse & s'offense de l'opposition qu'elle fait à ses passions, qu'il ne manque point d'attribuer à malignité & à jalousie.

II. Il est difficile de satisfaire le monde, parce qu'il exige plus qu'on ne lui peut accorder. La charité a des bornes dans les services qu'elle rend aux hommes ; & la cupidité n'en veut point. La charité ne peut servir personne contre la charité, ni contre l'interêt d'un autre qu'elle est obligée de ménager. Elle ne s'engage point dans les affaires ou injustes ou douteuses. Elle prend toutes ces re-

ſerves pour des effets d'envie ou d'averſion, ou au moins de bizarrerie ou de fantaiſie. Ainſi elle regarde tous ceux qui ſe conduiſent par ces regles, comme des gens qui ne ſont bons à rien, & ſur leſquels on ne ſçauroit faire aucun fond. Enfin la ſeule difference de la vie des gens de bien & de celle des gens du monde, ſuffit pour exciter la haine de ceux-ci : car c'eſt une condannation publique de leurs paſſions & de leur conduite. Et c'eſt ce qui eſt exprimé dans le
Sap. 2. 16. livre de la Sageſſe par ces paroles : *Il nous a regardé comme des fous & des inſenſés.* Les méchans découvrent ces jugemens dans les bons, & ne les peuvent ſouffrir. Ils veulent paſſer pour juſtes dans leurs injuſtices mêmes ; pour prudens dans leurs imprudences, pour heureux dans leurs miſeres. Ils tirent tous ces aveux de la complaiſance de ceux qui les environnent & qui deſirent de leur plaire. Et comme ils découvrent d'autres penſées dans l'eſprit des gens de bien, ils s'en offenſent & s'en irritent, & ſe portent à leur nuire en la maniere qu'ils le peuvent. Les grands & les puiſſans les chaſſent, les banniſſent, les exterminent : & ceux qui ne peuvent rien, peuvent toujours les haïr & en médire.

III. C'eſt ce qui rend la haine du monde inévitable, & ce qui fait qu'un Chrétien s'y doit attendre. Il en doit même faire ſa gloire, puiſqu'il eſt rendu par-là ſemblable à Jeſus-Chriſt, qui a attiré la haine des hommes par la verité qu'il leur a dite : mais il n'en doit être que plus ſoigneux de ne ternir pas cette gloire, en s'attirant la haine des hommes par des actions imprudentes & indiſcrettes, où la paſſion auroit plus de part que la raiſon & la charité. Et c'eſt néanmoins ce qui arrive ſouvent : car il y a bien des gens qui gâtent leurs ſouffrances par des actions témeraires & inconſiderées, en parlant mal-à-propos lorſqu'ils n'y ſont point obligés ; en faiſant à contre tems des actions de zele, en paſſant même les bornes de la verité lorſqu'ils prétendent la ſoutenir, & enfin excitant contre eux la haine des hommes par les prétextes qu'ils y donnent. L'Egliſe ne canoniſe & ne béatifie point ces ſortes de ſouffrances. Elle les condanne & les déſapprouve plutôt, parce qu'elle ne fait pas moins profeſſion de ſageſſe & de retenue, que de juſtice & de généroſité.

IV. *Nous reconnoiſſons que nous ſommes paſſés de la mort à la vie, parce que nous aimons nos freres.* ℣. 14.

La marque de la résurrection des ames, selon cet Apôtre, est l'amour du prochain, parce que cet amour est inséparable de celui de Dieu. Nous avons donc bien plus d'interêt à aimer le prochain, que le prochain n'en a à être aimé de nous. Il peut être vivant sans que nous l'aimions : mais nous ne le pouvons être si nous ne l'aimons pas. Ainsi nous nous procurons beaucoup plus de bien à nous-mêmes par la pratique de la charité, que nous n'en procurons aux autres. Par les assistances que nous leur rendons, nous ne pouvons que conserver ou guérir leur corps : mais nous ressuscitons, ou nous conservons notre propre ame en les aimant & en les assistant. La charité est donc un commerce où l'on reçoit beaucoup plus qu'on ne donne : & cependant c'est un commerce bien peu pratiqué.

V. Comme la vraie charité est une marque certaine de la vie de l'ame, la haine en est une de sa mort ; parce que c'en est une de l'extinction de la charité. Les hommes s'étonnent quand ils voyent en eux des signes & des présages de maladies mortelles, comme des crachemens de sang, des frissons violens, des défaillances : mais ils devroient bien plus s'é-

onner quand ils sentent en eux des aversions & des jalousies ; quand ils s'apperçoivent qu'on leur fait plaisir de medire de quelqu'un, de le rabaisser, de le noircir, & que ses maux & ses disgraces leur causent une joie secrette : car ce sont des marques d'une fievre bien plus dangereuse pour les ames, que la fievre corporelle ne l'est pour le corps. Il est vrai que ce ne sont pas toujours des signes certains, ces sentimens pouvant s'exciter sans que la volonté y ait de part. Mais ce sont toujours des signes d'une disposition qui tend à la mort. Ainsi, comme quand on sent les signes des maladies corporelles, on prend des remedes & l'on pratique des régimes pour les prévenir, il faudroit de même, quand on apperçoit en soi ces signes de maladies spirituelles, aller au-devant du mal dont on est menacé. Il faudroit rappeller dans son esprit tous les sujets que nous avons d'aimer ceux pour qui l'on sent ces aversions. Il faudroit être exact à ne rien dire à leur désavantage. Il faudroit désavouer tous les sentimens contraires à la charité que nous leur devons. Mais le mal est que nous avons soin au contraire de les nourrir, en prenant tout en mauvaise part de

ceux dont nous avons conçu quelque éloignement, & en n'expliquant rien favorablement de ce qui vient de leur part.

VI. La haine du prochain n'eſt pas une ſimple marque de mort. L'Apôtre déclare que ceux qui en ſont poſſedés ſont de plus *coupables d'homicide*. OMNIS *qui odit fratrem ſuum, homicida eſt*. Qui n'a point la charité, ne peut aimer la vie du prochain que par interêt. De ſorte que ſi ſon interêt change, il ne l'aimera plus, & ne l'aimant plus, ſi ſon interêt eſt qu'elle finiſſe, il en deſire la fin. La haine enferme donc le deſir de la mort du prochain, pourvû qu'elle nous ſerve à quelque choſe, ce qui eſt une eſpece d'homicide ſpirituel ; & elle tend même à la perte de l'ame du prochain, auſſi bien qu'à celle de ſon corps : car la haine empêche la charité ſpirituelle. Elle empêche de prier pour le ſalut du prochain étant impoſſible de prier comme il faut pour une perſonne que l'on hait. Ainſi en leur refuſant les devoirs de la charité commune, on contribue autant qu'il eſt en ſoi, à leur mort ſpirituelle. Il n'eſt pas néceſſaire pour cela de les exclure poſitivement de nos prieres communes

l suffit que Dieu voye que nous sommes dans une disposition qui ne nous ɔermet pas de les y comprendre.

VII. *Nous avons reconnu l'amour de Dieu envers nous, en ce qu'il a donné sa vie pour nous.* ℣. 16.

Nous connoissons la grandeur de la charité de Jesus-Christ par l'oblation qu'il a faite de sa vie pour nous, mais nous sommes bien éloignés de la pouvoir comprendre. Il faudroit pour cela que nous pussions pénétrer le prix infini de cette oblation qui a été offerte pour nous, & l'indignité infinie des pecheurs pour qui il a bien voulu l'offrir. C'est la distance infinie de ces deux termes qui rend cette oblation inconcevable. Dieu hait le peché d'une haine infinie. Il le punira dans toute l'éternité & sans misericorde dans les anges prévaricateurs. Il aime son Fils d'un amour infini. Comment s'est-il donc pu faire qu'il ait donné la vie de ce Fils qu'il aimoit infiniment, pour ces pecheurs qu'il haïssoit infiniment? Voilà la merveille du mystere de l'Incarnation; merveille qui surpasse l'intelligence de la créature; que nous pouvons seulement appercevoir comme de loin, mais que nous ne devons pas prétendre de pénétrer.

VIII. Ce que nous en devons con-clure eſt, que tout l'amour que nou pouvons avoir pour les hommes eſt bier éloigné de celui que Dieu a eu pour nous Ils ne nous ſçauroient bleſſer que pa des fautes humaines. Mais qu'eſt-ce qu ces fautes en ce qui nous regarde ? C ſont de vains fantômes & de vrais néants Qu'eſt-ce qui nous empêche d'aimer no tre prochain ? Il nous a fait tort, dit-on Et en quoi nous peut-il avoir fait tort En des choſes temporelles, & par con ſequent finies, qui ne nous pouvoien rendre heureux, & dont la privatio nous eſt plus avantageuſe que la poſſeſ ſion. Il a mal jugé de nous. Que nou nuiſent ces faux jugemens ? Ils demeu rent en lui, & ne paſſent pas à nou Après tout, s'il nous a cru autres qu nous ne ſommes, il ne nous a pas cr autres que nous pouvons être, & qu nous pouvons devenir. Il nous a attribu des défauts que nous n'avons pas : ma il ne nous en a pas attribué quantité qu nous avons, & ainſi nous y gagnons en core. Il n'y a rien en tout cela que d petit & de borné. Si nous n'avons pa fait les mêmes fautes envers notre pro chain, nous les pouvions faire. Ce n'e

onc pas grande chose quand un hom-
ie aime un autre homme, nonobstant
es petits défauts & ces fautes humai-
es commises contre lui. Il ne fait rien
e fort extraordinaire en sacrifiant ses
ressentimens à la charité, & en se réu-
nissant avec le prochain, malgré ces su-
jets de division. Ce n'est que notre foi-
blesse qui nous y fait paroître de la diffi-
culté. Mais il n'en est pas de même de
Dieu. Sa sainteté est infiniment éloignée
de la malice de l'homme, & c'est cet
éloignement infini qui rend cette réunion
incompréhensible. Nous ne comprenons
pas bien la grandeur de la haine de Dieu
contre les pécheurs, & nous comprenons
encore moins comment il a pu allier cet-
te haine avec cette charité prodigieuse
qu'il leur a témoigné en leur donnant
son Fils.

IX. Mais comme les hommes seroient
assez portés à croire qu'il leur suffit d'a-
voir pour les autres une idée imaginaire
d'amour, qui ne consisteroit que dans
des pensées, saint Jean pour les détrom- v. 17.
per de cette illusion, leur propose un
exemple réel d'une necessité pressante à
soulager, & d'un riche qui le peut faire;
& il décide nettement que si ce riche

refuse de donner à son frere le soulage-ment dont il a besoin, il ne doit poin prétendre avoir part à la charité de Dieu Car préferer la possession inutile de so bien au soulagement des pauvres, e une marque certaine qu'on aime son bie plus que le prochain. Or cette préferenc est notoirement injuste. Elle est directe-ment contraire à l'ordre de la charit C'est un violement manifeste du précep de Dieu, qui nous commande d'aim le prochain, non comme les choses ex terieures pour lesquelles nous ne devon avoir qu'un petit degré d'amour, ou pl tôt que nous ne devons point aimer d tout, & dont nous devons simpleme user, mais comme nous-mêmes que no aimons très-véritablement, & à qui no avons accoutumé de rapporter tout qui est hors de nous.



SUR L'EVANGILE DU II. DIMANCHE D'APRÉS LA PENTECOSTE, DANS L'OCTAVE DU S. SACREMENT.

EVANGILE. *Luc. 14. 16.*

EN ce tems-là, Jesus dit cette parabole : Un homme fit un jour un grand souper auquel il invita plusieurs personnes ; & à l'heure du souper il envoya son serviteur dire aux conviés de venir, parce que tout étoit prêt. Mais tous, comme de concert, commencerent à s'excuser. Le premier lui dit : J'ai acheté une terre, & il faut nécessairement que je l'aille voir ; je vous supplie de m'excuser. Le second lui dit : J'ai acheté cinq couples de bœufs, & je m'en vais les éprouver ; je vous supplie de m'excuser. Et le troisiéme lui dit : J'ai épousé une femme, & ainsi je n'y puis al-

ler. Le serviteur étant revenu, rapporta tout ceci à son maître. Alors le pere de famille se mit en colere, & dit à son serviteur : Allez-vous-en vitement dans les places & dans les rües de la ville, & amenez ici les pauvres, les estropiés, les aveugle & les boiteux. Le serviteur lui dit ensuite Seigneur, ce que vous avez commandé e fait, & il y a encore des places de reste Le maître dit au serviteur : Allez dan les chemins & le long des haies, & force les gens *d'entrer, afin que ma maison remplisse : car je vous assure que nul de ceu que j'avois conviés ne goûtera de mon soupe*

EXPLICATION.

I. IL ne paroît pas fort étrange sur simple récit de la parabole de l'E vangile de ce jour, que ces gens inv tés par le pere de famille à son festin ayent refusé de s'y trouver. Leurs exc
v. 18. ses paroissent même légitimes : *J'ai ache une maison aux champs*, dit l'un, *& faut nécessairement que je l'aille voir*. Ce ne vaut-il pas bien de se priver d'un so per ? Mais on reconnoîtra l'injustice cette excuse, si l'on considere ce qui marqué par ce souper auquel le pere famille nous invite. Car ce souper n'

autre chose que la felicité du ciel. C'est le festin éternel des élus de Dieu, hors duquel il n'y a que desespoir & que misere. Il est bien clair que cet appel ne reçoit point d'excuse, & qu'il faut quitter tout ce qui ne s'accorderoit pas avec le bien qu'on nous propose, & qu'on met en notre choix. Car que peut donner un homme qui puisse égaler le prix de son ame ? Ainsi ces gens sont injustes, dès-lors qu'ils cherchent des excuses dans une chose qui n'en reçoit point. Il faut que chacun soit fortement établi dans ce principe, de ne préferer rien à son salut. La volonté même d'y préferer quelque chose est criminelle. Et c'est pour cela que Jesus-Christ a voulu opposer les excuses les plus innocentes, afin de faire voir qu'il n'y en avoit point qui ne fussent criminelles ?

II. On dira peut-être que personne ne se sert de ces excuses, parce que ce ne sont pas des choses contraires d'aller voir une maison des champs, d'éprouver des bœufs, d'épouser une femme, & de se trouver au festin du ciel. Mais c'est que Jesus-Christ nous a voulu faire connoître par-là, qu'il n'y a point d'attaches aux choses temporelles, pour

petites qu'elles ſoient, qui ne puiſſent être un obſtacle au ſalut, lorſque l'ame en fait l'objet capital de ſon amour. Quand une perſonne n'a pas l'amour de Dieu dans le cœur, il faut néceſſairement que quelque créature devienne ſon dieu. Les uns mettent leur bonheur dans une maiſon des champs, les autres à ce qu'ils peuvent gagner par le trafic; les autres dans une femme. Or toute attache à une créature, qui eſt telle que l'on en fait ſon bien principal, eſt un obſtacle à la felicité du ciel.

II. Lors même que ces attaches ne nous en privent pas immédiatement, elles le peuvent faire médiatement, elles affoibliſſent en nous la charité; elles diminuent l'eſprit de priere: rempliſſant beaucoup notre eſprit, elles l'empêchent de s'occuper de Dieu. Elles nous rendent donc plus foibles contre nos ennemis, & nous diſpoſent à ſuccomber à leurs efforts. Il y a peu de perſonnes qui tombent dans les grands crimes, dont la chûte n'ait été préparée par des paſſions qui paroiſſoient innocentes. Et c'eſt pourquoi Jeſus Chriſt pour nous faire remonter aux ſources qui cauſent la perte des ames, ne s'arrête pas aux grands crimes qui font exclure

poſitivement du royaume de Dieu. Il remonte juſqu'à ces autres attaches qui paroiſſent innocentes, mais qui diſpoſent aux actions criminelles.

IV. La plupart des gens du monde ſont ſi bien, qu'ils n'ont pas le loiſir de ſe ſauver. Ils ſe chargent d'affaires, d'engagemens, de néceſſités qui accablent leurs eſprits; de ſorte qu'il ſe trouve toujours qu'ils n'ont point de tems à penſer à eux, ni à donner au ſalut de leur ame. Le train commun de la vie des hommes eſt même tellement diſpoſé, qu'à meſure qu'ils avancent en âge, leurs occupations ſe multiplient, & les néceſſités deviennent plus grandes & plus preſſantes. Les jeunes gens ont d'ordinaire du tems de reſte, & ils ne ſçavent à quoi l'employer, parce qu'ils ne le veulent pas donner à leur ame & à leur ſalut, & que le monde ne les charge pas encore de beaucoup d'affaires. Mais ſi-tôt qu'on devient plus agé, l'emploi devient plus grand, & il ne reſte plus de tems pour ſoi. C'eſt ce qui arrive preſque dans tous les miniſteres de la vie civile, de Procureurs, d'Avocats, de Conſeillers, d'Intendans, de Magiſtrats & de Miniſtres d'Etat; & le même arrive à proportion dans les

emplois ecclésiastiques : Plus on y veille, moins on a de tems à soi ; plus on est accablé des affaires d'autrui ou des siennes ; plus on a de soins pour sa famille & pour les siens : plus on est lié à ses emplois par des interêts pressans : car ils deviennent nécessaires pour la subsistance d'une famille, & pour la conserver dans l'éclat & dans l'honneur. Des femmes accoutumées au faste & à la mollesse, ne pourroient souffrir que des maris abandonnassent un état nécessaire pour les y entretenir. Et c'est pourquoi un Prophete qui les represente sous la figure de *va-*
Amos 4. 1. *ches grasses*, leur fait dire à leurs maris : *Apportez, & nous boirons* : c'est-à-dire, entretenez notre luxe & nos délices ; nous en jouirons. Il faudroit décheoir & se rabaisser pour se procurer du tems & du loisir ; & c'est ce que l'on ne sçauroit souffrir. On se rend même par l'accoutumance les occupations si nécessaires, qu'on ne s'en peut plus passer. On languit, on s'ennuie, on se chagrine si tôt qu'on en est séparé ; de sorte qu'on ne sçauroit plus mener d'autre vie dans ce monde ici, qu'une vie qui nous ôte tout le tems de penser à l'autre.

V. Cependant la plupart du monde

a un besoin réel de prendre beaucoup de tems pour penser à soi. Les affaires du salut ne se font pas en une heure, comme l'on pense. Il y a des gens qui ont besoin d'un grand repos pour calmer leurs passions, & qui seront toujours impetueux, violens, injustes, tant qu'ils seront dans des occasions continuelles de les exercer. On ne sçauroit remedier à l'oubli de Dieu où l'on vit dans le monde, & qui en est un des plus grands maux, pendant que l'ame est plongée dans cette foule d'occupations qui le causent. Une pauvre ame dessechée, étique, sans force & sans vigueur, vuide de Dieu, pleine du monde, a besoin de grands soutiens dans un si miserable état. Il lui faut de fréquentes lectures, de fréquentes prieres, des conversations saintes & édifiantes pour la remettre peu à peu. Le moyen de trouver le tems de cela dans cette foule d'occupations ? Le monde veut bien qu'on prenne du tems pour guérir son corps, qu'on donne beaucoup de nourriture à ceux qui sont épuisés, & qu'on se sépare de toute affaire pour se rétablir ; mais on ne permet rien de tout cela pour le bien de l'ame. Et cependant le soin, la nourriture, le re-

pos ne lui ſont pas ſouvent moins néceſſaires qu'au corps.

Combien y a-t-il de devoirs particuliers auſquels on ne penſe point dans la multitude des occupations, & dont la penſée même ne vient que dans la retraite & dans le repos? Il faut prier Dieu, attirer ſes graces, fléchir ſa miſericorde, entrer dans un eſprit de componction. Et le moyen qu'un eſprit tout plein de penſées du monde, & accablé de mille affaires, le puiſſe faire comme il faut? Enfin il faut aimer Dieu. Il faut faire regner ſon amour dans notre cœur, regler par cet amour toute notre vie, & lui aſſujettir toutes nos autres paſſions. Mais le moyen de l'aimer, ſi nous n'y penſons pas? Et le moyen d'y penſer, ſi tout notre eſprit eſt occupé de penſées du monde, & rempli d'une foule infinie d'affaires qui l'empêchent de ſe ſouvenir de Dieu?

VI. La plupart du monde auroit donc beſoin de ſe ſéparer de ſes affaires, ou en tout, ou en partie; mais c'eſt à quoi, comme nous avons dit, toutes les paſſions & tous les interêts s'oppoſent. On ſe juſtifie même ſur ce que ces emplois ſont permis d'eux-mêmes, & n'ont rien

qu'on puisse condanner. Il est permis d'acheter une maison des champs, de faire provision de bœufs pour labourer, & d'épouser une femme. Il est permis d'exercer tous les emplois de la vie civile, d'être Procureur, Avocat, Conseiller, Ministre d'Etat. Cependant tous ces emplois avec les occupations qu'ils attirent, étant joints avec les dispositions d'une ame malade, languissante, pleine de plaies & de passions, sans lumiere, sans force pour résister aux tentations, sont souvent d'étranges obstacles pour le salut, & attirent cet arrêt terrible : *Nul de ceux que j'avois invités ne goûtera de mon souper.* C'est ce qui produit d'étranges embarras dans les conseils que l'on peut donner à ces personnes. On ne sçait à quoi on les doit porter : ils sont trop foibles pour suivre l'avis de renoncer absolument à leurs emplois, & ils sont trop foibles encore pour vivre dans ces emplois d'une maniere chrétienne, & qui puisse contribuer à la guérison de leur ame. Ainsi on les abandonne ordinairement à eux-mêmes ; & ce qui en arrive est, qu'ils ne guérissent pas, & qu'ainsi ils sont exclus du festin des élus du royaume de Dieu. On ne doit donc point s'é-

v. 24.

tonner après cela que Jesus Christ nous represente ces occupations du monde & ces emplois qui paroissent permis, comme des causes d'exclusion du festin. Ce n'est pas leur nature qui les rend tels, c'est l'abus que les hommes en font. Celui qui avoit acheté une maison n'étoit pas dans la nécessité de répondre qu'il ne se pouvoit trouver à ce festin, parce qu'il étoit obligé de l'aller voir. Il devoit mieux partager son tems, & ainsi il auroit pu faire l'un & l'autre : mais parce que l'amour des choses temporelles est presque toujours accompagné de ce partage injuste du tems, & de cette préference des interêts du monde à ceux de Dieu, Jesus-Christ nous le represente comme la cause ordinaire qui rend inutile la vocation de Dieu.

VII. Le défaut commun de ces trois sortes de personnes qui rejetterent la vocation du pere de famille, est qu'il paroît que c'étoient des gens à leur aise, qui n'avoient pas de besoins, & qui trouvoient chez eux-mêmes de quoi se satisfaire, sans avoir besoin de l'aller chercher ailleurs. L'un étoit content de sa maison des champs, l'autre de son trafic, l'autre de sa femme. Ils avoient peu de-

desir pour ce festin auquel ils étoient invités. Rien ne rend les gens moins disposés à écouter la voix de Dieu, que de trouver leur bien & leur repos dans le monde; & de ne s'y pas croire malheureux; & d'avoir ainsi peu de desir pour l'autre vie. Et c'est pourquoi Jesus-Christ, pour nous marquer les dispositions qui nous rendent propres à suivre la vocation de Dieu, les represente par diverses privations des avantages de cette vie. *Allez vîtement*, dit ce pere de famille à son serviteur, *dans les rues de la ville &* v. 21.
dans les places, & amenez ici les pauvres, les estropiés, les aveugles & les boiteux.

La condition commune de ces nouveaux conviés est de n'avoir pas sujet d'être satisfait de leur état dans ce monde. Cela les rend plus susceptibles de la vocation de Dieu. Ils se laissent d'autant plus facilement gagner par l'esperance des biens futurs, qu'ils étoient plus dépourvûs de ceux de ce monde. Ainsi le bonheur temporel est un obstacle à recevoir l'Evangile, & la misere y est une espece de préparation.

VIII. Mais la préparation est bien plus prochaine, lorsqu'on est pénétré du sentiment interieur de ce qui est figuré

par ces miseres corporelles. Quand par exemple, on est touché de sa pauvreté spirituelle ; quand on se reconnoît vuide des vrais biens, qui sont ceux de l'ame, & que soit que l'on possede des biens temporels, soit qu'on n'en possede point, on ne les compte pour rien. Ce sont ces sortes de pauvres qui sont dans la disposition prochaine d'entrer au festin dont il s'agit ici. *Bienheureux sont les pauvres d'esprit*, c'est-à-dire les pauvres de cœur & d'affection, *parce que le royaume du ciel est a eux.* Et c'est pourquoi le pere de famille n'ordonne point à son serviteur de les y convier, mais de les y *introduire.* Il sçavoit qu'ils y étoient tout préparés, & qu'il n'y avoit rien sur la terre qui les y pût retenir. Il en dit autant des *estropiés*, c'est-à-dire de ceux qui reconnoissant qu'ils seront toujours dans le monde privés de quelque chose essentielle à l'integrité de leur bonheur, aspirent à une autre vie & à un autre monde, où ils esperent d'obtenir ce qu'ils desesperent de trouver dans celui-ci. La felicité du monde est toujours estropiée. Il y manque toujours quelque partie considerable, dont le défaut ôte même le plaisir de la possession de ce qui ne manque pas.

Matth. 5. 3.

Pour en avoir une entiere & parfaite, il faut la chercher ailleurs qu'en ce monde ; & la forte persuasion où l'on doit être de l'impossibilité de la trouver ici-bas, est une grande préparation pour suivre sans résistance la vocation de Dieu.

IX. Enfin pour être introduits par le serviteur du pere de famille dans le festin, il faut être aveugle & boiteux selon l'esprit : car rien ne s'oppose davantage aux véritables lumieres, que la préoccupation des fausses : *Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de peché, mais maintenant vous dites que vous voyez, & ainsi votre peché demeure toujours.* Une ame qui sent ses ténebres, qui se souvient des égaremens où elle est tombée en suivant sa propre conduite & la vanité de ses fantaisies, renonce volontiers à tout cela pour s'attacher aux lumieres de Dieu & à la conduite de ceux qu'il lui a donnés pour Pasteurs. Et au contraire, un esprit plein de lui-même, qui croit avoir assez de lumiere pour se conduire, demeure toujours attaché à ses pensées, & n'est jamais flexible à la conduite de Dieu. Il veut aller par sa route, & non par celle de Dieu. Il ne se laisse pas conduire par ce serviteur qui

Joan. 9. 41.

l'appelle au festin des élus, & voulant y aller tout seul, il n'y arrive jamais. Il faut donc reconnoître qu'on est aveugle, & qu'on a besoin d'y être conduit; mais il faut de plus être persuadé qu'on est boiteux, & qu'on marche imparfaitement dans le chemin qui y conduit. C'est par l'aveu & la reconnoissance de ses propres imperfections, & des fausses démarches que l'on fait dans le chemin du salut, que Dieu nous les pardonne, & qu'il nous juge dignes de recevoir pour récompense la guérison entiere de nos imperfections, que l'on n'obtiendra parfaitement que dans l'autre vie : car pour celle-ci il faut toujours reconnoître que l'on est boiteux, & qu'on est composé de deux parties qui ne s'accordent pas ensemble, & que si l'esprit est promt, la chair est infirme.

X. Quoiqu'il ne faille pas chercher des significations mysterieuses dans toutes les parties des paraboles, on peut dire néanmoins que les deux premiers ordres que le pere de famille commanda à son serviteur de convier à son festin, regardent les Juifs renfermés dans l'enceinte de la loi comme dans une ville, & obligés par-là de vivre dans des exercices de

religion qui les rendoient moins éloignés de Dieu ; & que le troisiéme ordre qu'il donna à ce serviteur d'y appeller, en lui commandant d'aller dans les grands chemins & le long des haies, marque les Gentils égarés & vagabonds, & qui n'avoient rien qui les approchât de Dieu. Il ne faut pas douter que ce serviteur qui les convia au festin, ne trouvât parmi eux des gens qui lui répondoient comme les premiers : J'ai acheté une maison, j'ai épousé une femme. Il y trouva même des estropiés, des aveugles & des boiteux qu'il fit entrer au festin de la même maniere que les seconds. Mais l'Evangile ne nous exprime qu'un certain caractere qui se rencontre particulierement dans la foule des Gentils convertis : c'est d'être conduits au festin par une espece de force & de violence. On peut remarquer cette qualité dans tous les payens en général ; puisque n'étant point par leur naissance partie du peuple de Dieu, & étant étrangers à l'égard de la premiere alliance, il a fallu les aller chercher dans leurs routes égarées, & les arracher comme par force à leurs superstitions & à leurs fantaisies. On la peut aussi remarquer dans

tous les enfans dont le ciel ſera rempli : car on peut dire que les enfans ſont plus des trois quarts du nombre des élus ; quoiqu'ils ne contribuent rien par leur volonté propre à être reçus dans ce feſtin. C'eſt la providence qui les prend entre ſes mains, & qui leur faiſant recevoir le Batême les fait entrer dans le ciel. Cette ſainte violence que Dieu leur fait eſt leur appel & leur vocation. Ainſi la céleſte Jeruſalem ne ſera preſque peuplée que par des élus qui n'y ſeront point entrés par leur volonté propre, & qui n'auront rien contribué par eux-mêmes à leur ſalut : Dieu ayant voulu faire voir par-là que les mérites de ſon Fils ſuffiſent aux élus, & que pour devenir parfaitement heureux, ils n'ont beſoin que d'en être rendus participans.

XI. Mais en même tems que ce nombre prodigieux d'enfans dont le ciel ſera rempli, nous fait connoître d'une maniere admirable les richeſſes de la grace, & l'étendue infinie des mérites de Jeſus-Chriſt, il nous doit donner une extrême terreur par une raiſon particuliere : car comme il eſt certain que le ciel aura beaucoup d'habitans, & que le nombre des élus ſera fort grand, on eſt

quelquefois porté à croire qu'il ne faut pas prendre si à la rigueur les préceptes du Christianisme ; parce qu'autrement presque personne ne seroit sauvé, & qu'il faudroit croire que presque tous les Chrétiens se perdent. Mais cette raison est très-peu solide. Le ciel seroit rempli d'un nombre infini d'élus, quoique presque aucun des adultes ne fût sauvé, parce qu'il sera rempli des enfans des Catholiques & des hérétiques, qui sont en un nombre prodigieux, & qui ont tous été forcés d'entrer au festin par la charitable violence de la providence. Ceux qui sont donc dans un âge plus avancé, n'ont aucun lieu de se confier à cette pensée frivole, que Dieu ne voudroit pas perdre tant de Chrétiens. Il laisse périr tous les idolatres, tous les Mahometans, tous les hérétiques, sans préjudice de sa misericorde. Il peut donc bien, sans cesser d'être plein de misericorde & de bonté, en faire de même à l'égard de tous les Catholiques qui n'auront pas eu soin de garder exactement ses loix, ou de réparer leurs pechés par une sérieuse pénitence.

XII. Mais outre cette foule d'enfans qu'on peut entendre par ceux qui sont

forcés d'entrer au festin, & qui en feront même la plus considerable partie, Dieu pratique encore une charitable violence envers plusieurs autres pour les amener au ciel, malgré l'opposition de leurs passions. Il rompt les desseins des uns, il renverse la fortune des autres : il s'oppose au succès de leurs entreprises, il les lasse & les fatigue, en rendant inutiles tous les efforts qu'ils font pour acquerir les biens de la terre. Il revolte le monde contre eux. Il ne leur fait éprouver partout qu'infidelités & qu'injustices. Il les couvre d'opprobres & d'ignominies, pour les obliger à le chercher. Enfin il ne permet pas qu'ils trouvent aucun repos dans le monde, afin de les obliger de recourir à lui, & de se jetter entre ses bras. L'exclusion de toutes les autres voies les contraint d'entrer dans celle du ciel. Et voilà de quelle sorte Dieu pratique envers eux l'ordre qu'il donne à son serviteur de les forcer d'entrer, *Compelle intrare*. Il se sert pour cela de toutes les créatures, qui secondent ses desseins, & qui faisant précisément ce qu'il leur ordonne, tiennent lieu de ce serviteur qui a ordre de les forcer d'entrer au festin. Heureuse contrainte que Dieu n'exerce

n'exerce pas envers tout le monde, & qu'il n'exerce envers quelques-uns que par une singuliere misericorde ! Rien n'est plus desirable que cette contrainte qui nous force d'être heureux, & qui nous éloigne malgré nous de notre souverain malheur. Et c'est pourquoi nous devons souvent demander à Dieu, qu'il rompe & fasse avorter tous nos desseins qui seroient contraires à notre salut ; qu'il nous ferme tous les chemins qui nous en éloignent & qui nous le rendent plus difficile, & qu'il nous fasse entrer dans la voie qui y conduit le plus surement & le plus directement.



SUR L'EPITRE DU III. DIMANCHE D'APRÉS LA PENTECOSTE.

EPÎTRE. 2. *Pierre* 5. 6.

MEs très-chers Freres, Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu afin qu'il nous éleve dans le tems de sa visite jettant dans son sein toutes vos inquiétudes parce qu'il a soin de vous : Soyez sobres & veillez ; car le démon votre ennemi tour ne autour de vous comme un lion rugissant cherchant qui il pourra dévorer. Résistez-le donc en demeurant fermes dans la foi, sça chant que vos freres qui sont répandus dan le monde souffrent les mêmes afflictions qu vous. Mais je prie le Dieu de toute grac qui nous a appellés en Jesus-Christ à sc éternelle gloire, qu'après que vous aure souffert un peu de tems, il vous perfection ne, vous fortifie, & vous affermisse com me sur un solide fondement. A lui so

la gloire & l'empire dans les ſiecles des ſiecles. Amen.

EXPLICATION.

I. IL n'y a point de devoir plus eſſentiel ni de plus néceſſaire à l'homme, que celui de s'humilier ſous la main de Dieu, ; il eſt preſcrit également par la verité & par la juſtice.

La verité nous oblige de reconnoître ce que nous ſommes, & comme créatures & comme pecheurs. Elle nous fait voir que comme créatures nous ne pouvons rien, & que nous tenons tout de Dieu. L'humilité à cet égard n'eſt que l'aveu & la reconnoiſſance de ce qui eſt vrai, mais une reconnoiſſance volontaire. L'ame humble eſt bien aiſe que Dieu ſoit ce qu'il eſt, & de n'être que ce qu'elle eſt, c'eſt-à-dire de n'être qu'un néant devant ſes yeux, & de dépendre de lui en toutes choſes juſqu'aux moindres circonſtances de ſa vie & de ſa mort. Elle nous fait auſſi reconnoître ce que nous ſommes comme pecheurs ; car quoique nous ne devions pas aimer cet état, nous devons néanmoins l'avouer, & en reconnoître les engagemens & les ſuites.

Mais ſi la verité nous humilie ſous la

main de Dieu, la justice nous y oblige encore davantage : car outre qu'il est juste que chaque créature se tienne dans l'état qui lui convient par sa nature, il est encore juste qu'elle s'y remette lorsqu'elle s'en est retirée par quelque déreglement. L'homme par son peché ayant donc voulu se soustraire à la dépendance de Dieu, & l'orgueil qui vit en lui étant une révolte continuelle & une pente à se soulever contre Dieu, & à ne lui rendre pas la soumission qui lui est dûe dans tous les évenemens, l'ame animée de l'esprit de justice s'efforce continuellement de détruire cet orgueil, ce soulevement injuste qu'elle sent en elle-même ; & elle s'abaisse d'autant plus profondément sous la main de Dieu, qu'elle se sent obligée de détruire en elle-même l'inclination contraire que le peché y a imprimée.

II. Aussi toute la conduite de Dieu envers l'homme, ne tend qu'à le réduire à la pratique de ce devoir ; & il n'arrive presque rien dans le monde par où il ne lui donne cette instruction, puisque tout y porte les caracteres de la puissance de Dieu & de la foiblesse de l'homme Les plaies continuelles dont il le frappe, sont

particulierement destinées à lui en renouveller le souvenir ; parce qu'elles ne sont, comme dit saint Augustin, qu'*un dur avertissement qu'il fait aux superbes :* INCREPATIO *superborum.* Le spectacle de tant de morts exposés sans cesse à nos yeux, est une voix éclatante qui lui dit, *Quel sujet as-tu de t'élever, toi qui n'es que poudre & cendre ?* Les miseres ou les maladies qui l'accablent, ou qui le menacent sans cesse, & lui & les autres hommes, ne font que lui inculquer la même leçon, que Dieu est grand, & que l'homme est foible. Enfin il n'y a point d'instruction réïterée en tant de manieres que celle-là, puisqu'elle accompagne toujours toutes les autres, & qu'elle est gravée dans tous les évenemens du monde.

Ecli. 10. 9.

III. Cependant l'orgueil de l'homme est tel, qu'il fait en sorte de ne l'entendre presque jamais. Il se met au-dessus de tous ces avertissemens, & bien loin de s'abaisser de ce qui arrive, il tâche d'en profiter pour se rehausser. Il s'éleve du bien qu'il fait, comme s'il en étoit la cause. Il s'éleve du mal que les autres font, parce que par-là il les met au dessous de soi. Tout ce qui les rabaisse les

contente ; & si Dieu le touche en particulier par des plaies destinées à humilier les superbes, il entre dans des sentimens d'impatience & de révolte contre Dieu. Voilà la conduite ordinaire de l'homme orgueilleux, c'est-à-dire de l'homme agissant en homme ; & c'est cette conduite malheureuse que l'Apôtre saint Pierre nous exhorte d'éviter,
℣. 6. quand il nous dit : *Humiliez-vous sous la main toute-puissante de Dieu.* Car c'est comme s'il nous disoit : Suivez la conduite de Dieu sur vous. Son dessein est de vous humilier. Entrez dans cette vûe, qui est une vûe de misericorde & de justice. Tous les évenemens du monde vous font connoître la grandeur de Dieu & votre foiblesse : & votre bien est de les connoître, & de vous tenir dans le rang qui vous convient. Rendez donc à Dieu dans tous les évenemens, la soumission qui lui est dûe, & qu'il n'y en ait aucun dans lequel vous ne lui disiez :
Ps. 118. 137. *Vous êtes juste, Seigneur, & votre jugement est plein de droiture.* Approuvez toute sa conduite sur vous, & que votre soin unique soit de lui obéir & de lui être soumis en tout ce qui vous arrive.

IV. *Jettant dans son sein toutes vos inquiétudes.* ℣. 7.

L'Apôtre veut que nous remettions à Dieu toutes nos ſollicitudes, c'eſt-à-dire que nous nous en dépouillions. Mais il ne nous preſcrit pas de renoncer à tout ſoin & à toute application : car Dieu veut qu'on ait un ſoin raiſonnable des affaires temporelles, afin de ne le pas tenter. Il ne veut pas qu'on prétende obtenir par des miracles & des voies extraordinaires, ce qui ſe peut faire par des ſoins & par une application ordinaire. Ainſi la Religion chrétienne n'a rien que de ſage & de reglé. Elle nous décharge des craintes & des inquiétudes qui ne ſervent de rien, & qui ne ſont que troubler la tranquillité de nos actions. Elle nous laiſſe l'application conduite par la raiſon, qui eſt d'autant plus capable de produire l'effet que l'on prétend, qu'elle eſt moins troublée par des paſſions inquietes. Il ne faut donc point dire qu'elle porte à la négligence. Elle ne retranche au contraire que les cauſes des troubles inutiles. Au lieu des paſſions qui ne font agir que d'une maniere turbulente, elle ſubſtitue la ſoumiſſion à l'ordre de Dieu, qui fait agir fortement & tranquillement.

V. Mais pourquoi nous obliger à nous

dépouiller de toute inquiétude ? Est-il défendu de craindre ce qui est à craindre ? C'est parce que toute inquiétude renferme un défaut de soumission aux ordres de Dieu, & qu'elle cause à l'esprit une peine inutile. Que craignons-nous ? Il ne peut rien arriver que ce que Dieu voudra, & Dieu ne sçauroit vouloir rien que de juste. C'est donc l'execution de la justice que nous craignons. Mais je dis plus, que c'est manquer de confiance en la bonté de Dieu, que d'appréhender qu'il n'ait pas soin de nous, & qu'il ne nous procure pas ce qui nous est nécessaire. Il nous l'a promis, & il s'y est engagé ; & c'est lui faire injure que de douter de la fidelité de ses promesses. Nos défiances & nos craintes sont bien plus capables de faire que Dieu nous laisse tomber dans les inconveniens que nous craignons, qu'une pleine confiance en sa bonté. Mais ne voit-on pas, dira-t-on, quantité de gens de bien accablés de misere & de pauvreté ? Pourquoi ne craindrons-nous pas des évenemens si ordinaires ? C'est qu'il ne faut pas craindre ce qui peut être un effet de l'amour & du soin de Dieu ; car il délivre en deux manieres des accidens de la

vie ceux qu'il aime ; ou en les préservant par des ressorts secrets de sa providence, ou en les fortifiant contre ces accidens, & en leur donnant la patience nécessaire pour les souffrir. Cette seconde maniere de les en délivrer n'est pas moins un effet de l'amour de Dieu que la premiere. Elle n'est pas moins souhaitable à des Chrétiens qui en doivent sçavoir le prix. Les compagnons de Daniel furent délivrés par un miracle, de la fureur de Nabuchodonosor : Mais les Martyrs Machabées furent délivrés de celle d'Antiochus par leur propre mort, & leur délivrance n'en fut que plus pleine & plus glorieuse. Il faut laisser à Dieu le choix de ces deux sortes de délivrances, parce que souvent celle que nous rebuterions nous seroit la plus avantageuse. Et c'est ce qui rend nos inquiétudes injustes, puisqu'elles tendent à prescrire à Dieu une certaine maniere de nous délivrer, qui ne nous est peut-être pas la plus utile ni la plus conforme à sa volonté.

VI. Enfin nos inquiétudes sont inutiles, & fatiguent notre esprit sans aucun fruit. Nous craignons les hommes & leurs passions, comme si les hommes

avoient quelque pouvoir de nous nuire ou de nous servir ; & nous ne sommes point assez persuadés que Dieu gouverne le monde par une force invincible, en ne reglant pas ses desseins sur les passions des hommes, mais en usant des passions des hommes pour l'execution de ses desseins. Toutes nos inquiétudes ne chan-
Matth. 5. 36. geront pas *la couleur d'un de nos cheveux* selon l'expression de l'Evangile ; elles ne dérangeront point l'ordre & le cours de la providence. Que ne nous occupons nous donc plutôt du soin de nous y soumettre & d'en accepter tous les ordres & tous les effets avec la résignation & l'obéissance que nous lui devons ? Par ce moyen ce qui nous paroît pénible cessera de l'être ; & nous verrons souvent que ce qui nous aura paru favorable, auroit été notre ruine temporelle & spirituelle, & que Dieu nous l'a fait éviter par une conduite secrette, en faisant réussir les choses, non selon nos inclinations, mais selon nos véritables interêts.

VII. *Soyez sobres & veillez, car le démon votre ennemi tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer.* ℣. 8.

Il n'y a gueres de choses plus terri-

bles, & dont cependant les hommes ſoient moins frappés que celle que l'Apôtre ſaint Pierre nous découvre par ces paroles, qui eſt que tout le monde eſt rempli de lions inviſibles, qui rodent alentour de nous, & qui ne cherchent qu'à nous dévorer. Les hommes ſont ſi vains dans leur aveuglement, qu'ils ſe font un honneur de ne les pas craindre, & preſque de ne les pas croire. C'eſt une foibleſſe d'eſprit, ſelon pluſieurs, d'attribuer aux démons quelque effet, comme s'ils étoient dans le monde pour n'y rien faire, & qu'il y eût quelque apparence que Dieu les ayant autrefois laiſſé agir, il les ait maintenant réduits à une entiere impuiſſance. Mais cette incrédulité eſt beaucoup plus ſupportable quand il ne s'agit que des effets exterieurs. Le plus grand mal eſt qu'il y a peu de perſonnes qui croyent ſérieuſement que le diable les tente, leur dreſſe des piéges, & rode alentour d'eux pour les perdre; quoique ce ſoit ce qu'il y a de plus certain. Si on le croyoit, on agiroit autrement. On ne laiſſeroit pas au démon toutes les portes de ſon ame ouvertes par la négligence & les diſtractions d'une vie relâchée, & l'on pren-

droit les voies nécessaires pour lui résister. C'est ce que l'Apôtre a dessein de nous imprimer dans l'esprit par ces paroles que nous avons rapportées. Il nous découvre le danger où nous sommes. Il nous en apprend le remede. Et par l'un & par l'autre il nous fait connoître l'excès de l'aveuglement de la plupart des Chrétiens, qui ne pensent ni à leur danger, ni aux remedes nécessaires pour s'en garantir.

VIII. Les remedes qu'il nous propose sont deux; la temperance & la vigilance: *Soyez sobres*, dit-il, *& veillez*. La temperance nous empêche de fournir au démon la matiere & les instrumens des tentations. La vigilance nous les découvre & nous fournit des armes pour y résister. Mais il faut commencer par la temperance. Et pour entendre de quelle sorte elle affoiblit les tentations, il faut concevoir que le diable n'en est pas proprement le premier auteur. Il n'agit pas immédiatement sur nos ames. Il faut, afin qu'il les puisse attaquer, que le corps déreglé par nos passions lui en fournisse la matiere. Tout ce qui est déreglé lui appartient; & par consequent tous les effets que le desordre des passions pro-

duit dans le corps, sont de sa jurisdiction. Il les employe à ses fins. Il les fait agir dans les tems les plus dangereux pour nous, & les plus favorables pour ses desseins. Il frappe nos esprits par des imaginations vives des objets de nos passions. Ce sont là les armes & les machines qu'il employe contre nous pour se rendre le maître de notre cœur. Or le propre de la temperance est de regler les passions corporelles, d'en empêcher les excès, & par consequent les dereglemens du corps qui en sont les suites. Ainsi elle soustrait au démon ses armes, elle affoiblit ses tentations; & accoutumant l'ame à se détacher de ses objets, & à ne les aimer point, elle la met en état de résister avec plus de force aux suggestions du diable qui tendent à les lui representer comme aimables.

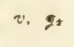
IX. Mais ce remede ne suffiroit pas, si l'on n'y joignoit le second de ceux que saint Pierre nous enseigne, qui est la vigilance, laquelle, comme nous avons dit, nous fournit des armes pour y résister. Ces armes consistent principalement en trois choses qu'elle nous découvre.

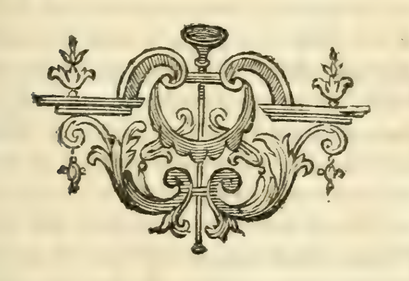
1. Elle nous fait connoître les tentations, & elle nous donne lieu ainsi de

regarder les créatures par lesquelles le diable nous veut attirer, non seulement en elles-mêmes, mais comme étant entre les mains du démon qui les employe pour nous perdre. Elle nous fait voir qu'il s'en sert comme d'un poison pour nous donner la mort ; comme d'une épée pour nous percer le cœur ; comme d'un feu pour nous embraser : qu'ainsi quelques attraits qu'elles puissent avoir en elles-mêmes, elles nous doivent causer de l'horreur étant employées contre nous par ce cruel ennemi.

2. Elle nous montre qu'il n'y a que Dieu qui nous puisse secourir contre cet ennemi, & elle nous oblige par-là à recourir continuellement à lui, en disant :
Ps. 24. 15. *Mes yeux sont tournés continuellement sur le Seigneur, parce que c'est lui qui garantira mes piés de tomber dans les piéges.* Car c'est la vigilance qui tient nos yeux ouverts du côté de Dieu, comme c'est le sommeil & la négligence qui les ferme.

3 Enfin elle nous tient attentifs aux verités de foi opposées aux illusions du diable ; car il ne nous represente pas les créatures telles qu'elles sont en elles-mêmes, il nous les fait voir au-travers de fausses opinions qui nous les font paroî-

tre plus grandes & plus aimables qu'elles ne le sont en effet, & qui nous en cachent les défauts, & tout ce qui nous en pourroit diminuer l'estime & l'amour. Or c'est la foi qui détruit ces fausses opinions, non seulement par les verités qu'elle nous enseigne, qui nous apprennent le vrai prix & le vrai usage des créatures ; mais en nous découvrant d'autres objets, d'autres biens dont la grandeur & la beauté nous rend toutes les créatures méprisables. Et c'est en quoi consiste cette résistance de la foi à laquelle l'Apôtre nous exhorte par ces paroles :
Résistez-lui donc en demeurant fermes dans v. 9. 
la foi.



SUR L'EVANGILE
DU III. DIMANCHE
D'APRÉS
LA PENTECOSTE.

EVANGILE. *Luc.* 15. 1.

EN ce tems-là, Les Publicains & les gens de mauvaise vie se tenant auprès de Jesus pour l'écouter, les Pharisiens & les Docteurs de la loi en murmuroient, & disoient : Quoi ! cet homme reçoit des gens de mauvaise vie, & mange avec eux ? Alors Jesus leur proposa cette parabole : Qui est celui d'entre vous, qui ayant cent brebis, & en ayant perdu une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le desert pour s'en aller après celle qui s'est perdue, jusqu'a ce qu'il la trouve ? Et lorsqu'il l'a trouvée, il la met sur ses épaules avec joie, & étant retourné en sa maison, il appelle ses amis & ses voisins, & leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé ma brebis qui étoit perdue. Je vous dis de

même qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un ſeul pecheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf juſtes qui n'ont pas beſoin de pénitence. Ou qui eſt la femme qui ayant dix drachmes, & en ayant perdu une, n'allume la lampe, & balayant la maiſon ne la cherche avec grand ſoin juſqu'à ce qu'elle la trouve? Et après l'avoir retrouvée, elle appelle ſes amies & ſes voiſines, & leur dit: Réjouiſſez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé la drachme que j'avois perdue. Je vous dis de même, que c'eſt une joie parmi les Anges de Dieu, lorſqu'un ſeul pecheur fait pénitence.

EXPLICATION.

I. CEt Evangile nous repreſente d'abord le murmure des Phariſiens, de ce que Jeſus-Chriſt ſouffroit que pluſieurs d'entre les Publicains & les gens de mauvaiſe vie s'approchaſſent de lui, & de ce qu'il mangeoit même avec eux. Cela fait voir que les Phariſiens avoient pour regle & pour pratique générale, de ſe retirer du commerce des pecheurs, & qu'ils faiſoient conſiſter leur ſainteté dans cette ſéparation. Mais cette maxime ainſi entendue eſt très-fauſſe, & elle eſt fondée ſur des principes de préſomption

& d'orgueil. Il eſt permis de ſe retirer du commerce des pecheurs par pluſieurs raiſons, il eſt mauvais de s'en retirer par d'autres raiſons. On peut ſe retirer du commerce des pecheurs par une juſte précaution, lorſque leurs pechés ſont contagieux, & qu'on appréhende d'en devenir imitateur en converſant avec eux. On ne peut blâmer cette maniere de ſe retirer de leur converſation : & il y a bien des gens qui ſont au contraire très-blâmables de ne s'en pas retirer, & de ſe croire aſſez forts pour reſpirer ſans ſe nuire un air ſi empoiſonné. Jeſus-Chriſt n'avoit pas beſoin d'éviter les pecheurs en cette maniere-là. Car outre qu'il n'avoit rien à craindre, ce n'étoit pas pour les écouter qu'il les voyoit, c'étoit pour être écouté d'eux : & il ne leur parloit pas pour approuver leurs pechés, mais pour leur en inſpirer l'averſion & l'horreur.

II. Secondement, on peut s'en retirer par diſcipline & par charité, lorſque les pecheurs étant ſéparés des autres fideles par l'ordre de l'Egliſe, on s'éloigne d'eux pour leur cauſer une confuſion ſalutaire. C'eſt ce que ſaint Paul preſcrit, en ordonnant de ſe ſéparer de tous les

2. Theſſ. 3. 6.

:hrétiens qui menent une vie dereglée. Iais cette séparation de charité & de iscipline n'étoit pas en usage parmi les 'harisiens. Elle a de plus ses exceptions. ,ors, par exemple, qu'on voit manifeement qu'on est plus en état de rameer les pecheurs au bon chemin en leur arlant, qu'en ne leur parlant point, il :st bon de leur parler. Jamais l'Eglise 'abandonne totalement le soin des ames. Elle ne ferme jamais entierement ses enrailles aux plus grands pecheurs. Et si elle a quelquefois refusé pour toujours es Sacremens à quelques personnes dans a rigueur de sa discipline, comme à ceux qui étoient retombés après leur pénitence, elle n'a jamais refusé de leur faire entendre sa voix lorsqu'ils desiroient de l'écouter. Les pecheurs mêmes à qui Jesus-Christ parloit n'étoient point de cet ordre, & ne pouvoient être considerés comme étant tombés dans une apostasie réiterée. C'étoient de simples pecheurs, qui avoient plutôt toujours été privés de la justice qu'ils ne l'avoient abandonnée. Ce n'étoit point en toutes ces manieres permises que les Pharisiens se séparoient d'eux. Ils s'en séparoient parce qu'ils se croyoient justes, & qu'ils

croyoient les pecheurs indignes de con-
verser avec eux. Ils étoient tous de l'hu-
meur de ce Pharisien qui disoit à Dieu
Luc. 18. 11. *Je vous rends graces de ce que je ne ressem-
ble pas aux autres hommes, qui sont adul-
teres & ravisseurs du bien d'autrui, & en-
tr'autres à ce Publicain.* Ainsi leur refus
d'avoir commerce avec les pecheurs
étoit fondé sur une raison d'orgueil. Il
ne se mettoient pas fort en peine de les
convertir, leur salut leur étoit indiffe-
rent; & l'accusation qu'ils formoient con-
tre Jesus-Christ de ce qu'il parloit aux
pecheurs de leur salut, faisoit voir que
leur coutume étoit d'en déesperer.

III. Enfin cette pratique des Phari-
siens étoit encore fondée sur un autre
mauvais principe. C'est qu'ils ne faisoient
état que des désordres exterieurs & des
pechés grossiers & visibles; & que quoi-
qu'ils eussent sujet de se croire coupables
d'un grand nombre de pechés spirituels,
ils ne laissoient pas de se croire justes,
& de se préferer aux pecheurs par une
préference interieure. Ce n'est point
ainsi que les vrais Chrétiens se séparent
des pecheurs. Ils ne se préferent point
à eux: ils craignent que leurs pechés in-
terieurs & cachés ne les rendent encore

pis coupables qu'eux. Ils s'en séparent
cnc sans mépris, sans préference, sans
aersion, & pour obéir simplement à un
cdre exterieur de l'Eglise, qui prescrit
cte séparation par des vûes fort con-
tires à celles des Pharisiens. Jesus Christ
e donc raison de n'avoir aucun égard à
lr pratique de ne traiter pas autrement
l pecheurs visibles que ceux dont il
cnoissoit les crimes secrets & spiri-
tls, & de communiquer sa doctrine
éalement à tous; puisqu'ils étoient tous
éalement coupables à ses yeux, & que
l Pharisiens mêmes l'étoient plus que
l autres, parce qu'ils avoient plus d'op-
pition à la verité, & plus de confiance
e eux-mêmes, qui sont les principaux
obtacles à la conversion.

IV. Jesus-Christ pour réfuter le mur-
nre des Pharisiens, pouvoit leur alle-
gr une raison très-véritable, qui est
q s'il n'eût point voulu parler aux pe-
clurs, il ne devoit donc point leur par-
lr à eux-mêmes, puisqu'ils étoient les
ps grands pecheurs de tous. Il leur a
rnué cette verité en d'autres lieux;
mis il ne le fait pas en celui-ci, où il
aoit dessein seulement d'appaiser leur
mrmure. Au contraire il ménage leur

délicatesse par une comparaison favora
ble d'un Pasteur qui quitte nonante-neu
brebis sur les montagnes, pour alle
chercher une brebis égarée. Ce qui pou
voit faire conclure aux Pharisiens, qu
si quelquefois Jesus-Christ se sépare
d'eux pour parler à des pecheurs, il le
traitoit en innocens & en brebis qui n'
toient point égarées; & cela n'avoit rie
de choquant pour eux. Rien n'est plu
admirable que le ménagement dont Je
sus-Christ a usé dans la dispense des ve
rités de son Evangile, & le soin qu'il
eu d'éviter de choquer les hommes e
leur proposant des verités disproportion
nées à leurs dispositions. Il faut souve
s'adresser à lui pour lui demander la pa
ticipation de cette sagesse, qui empêch
de choquer inutilement les hommes p
des verités avancées mal-à-propos. Ma
il ne faut pas prétendre néanmoins ave
tous ces ménagemens éviter entiereme
leur aversion, puisque Jesus-Christ m
me ne l'a point évitée. Ainsi il ne fa
pas demander avec moins d'instance
force de soutenir sa verité devant l
hommes, lorsqu'il est nécessaire de
faire, sans craindre les effets de leur c
lere & de leur haine, que la pruden
pour la ménager.

V. Ce Pasteur auquel Jesus-Christ se v. 4.
ompare, qui laisse les nonante-neuf brebis sur les montagnes, pour en aller chercher une qui est égarée, aimoit-il mieux cette unique brebis égarée que les nonante-neuf qui ne l'étoient pas ? On ne le veut pas conclure de la parabole; mais seulement qu'il témoignoit à cette unique brebis plus de soin & plus d'application, parce qu'elle en avoit plus besoin. Il laissoit les nonante-neuf brebis sur les montagnes, mais il les laissoit en sureté. Quand Dieu a établi les ames dans une vie sainte, dans l'éloignement du monde, dans la pratique d'exercices reglés, leur vie même les soutient, & il ne faut plus qu'une grace & une providence ordinaire pour les conserver dans la justice. Mais quand une ame est égarée & qu'elle s'est enfoncée bien avant dans le déreglement, il faut souvent de grands renversemens pour l'en retirer: & c'est une chose étrange que ce que Dieu fait quelquefois pour sauver une seule ame. Ce n'est point une pensée fausse que de dire qu'il se peut faire que Dieu renverse quelquefois un royaume pour sauver un petit nombre d'élus: car il n'y a rien de si grand devant Dieu qu'une ame qui est

dans son élection éternelle, ni rien de s[i]
vil à ses yeux qu'une multitude de ré-
prouvés.

VI. Mais cette parole de Jesus-Christ
peut encore avoir une plus grande éten-
due, & se rapporter même aux véritables
justes qui abandonnent Dieu, & que
Dieu abandonne ensuite quelquefois par
des jugemens épouvantables, afin de te-
nir tout le monde dans une frayeur sa-
lutaire. Quand il permet, par exemple,
que tout un payïs soit infecté par l'héré-
sie, le crime des peres attire l'abandon-
nement des enfans, qui étant justes par
la grace du Batême, ne laissent pas d'être
presque tous emportés par l'exemple de
leurs peres. Et cela n'arrive pas seule-
ment par l'hérésie, mais aussi par la cor-
ruption répandue presque universelle-
ment dans toute l'Eglise. Peu d'enfans
évitent l'imitation des mauvais exemples
de leurs peres, ou de ceux avec qui ils
sont nourris; & ne l'évitant pas, on ne
peut nier qu'ils ne soient abandonnés.
Dieu ne fait rien d'extraordinaire pour
les en sauver; & pendant ce naufrage
général d'innocens, il retire quelquefois
de grands pecheurs de l'abîme des vices
où ils sont plongés, pour en faire des
vases

vases de misericorde. C'est que Dieu ne veut pas qu'il y ait d'état où l'on puisse se promettre une entiere sureté. Il veut que tous *operent leur salut avec crainte & tremblement* : parce que c'est lui qui est l'auteur de la bonne volonté qui nous sauve. Si tous les hommes, quelque saints qu'ils soient, n'ont pas en eux des causes de dannation, comme les Calvinistes ont osé le soutenir, ils ont au moins de justes sujets pour lesquels Dieu leur peut refuser le don de perséverance, & cet amas de secours & de protection, sans lequel personne n'est sauvé. Il y a donc à craindre pour tout le monde ; mais il est vrai pourtant qu'il y a inégalement à craindre. Il y a beaucoup à craindre pour les grands pecheurs : car il y en a peu à qui il fasse ces misericordes extraordinaires dont ils ont besoin pour se convertir effectivement. Il y a beaucoup à craindre pour ceux qui n'ont pas fortifié la grace de leur Batême par la pratique d'une vie chrétienne ; parce qu'il y en a peu qui évitent le naufrage dans cette foule de mauvais exemples que le monde leur présente de toutes parts. Il y a encore beaucoup à craindre pour ceux qui menent une vie relâchée dans les con-

Philipp. 2. 12.

ditions du monde, quoiqu'elle soit exem-
te de crimes , parce que la tiedeur de
leur vie donne beaucoup de prise au dia
ble pour les tenter. Mais il y a beaucoup
moins à craindre pour ceux qui menen
une vie exacte & reglée ; qui pratiquen
la pénitence & la retraite , soit dans l
monde, soit hors du monde : parce qu
Dieu en abandonne peu de cet ordre
Ainsi chaque degré de vertu qu'on ac
quert, est en même tems un degré d
sureté : & s'il reste toujours quelque su
jet de crainte, parce qu'elle est nécessair
pour réprimer l'orgueil, la juste confianc
qu'on doit avoir en Dieu augmente néan
moins à proportion du progrès que l'o
fait dans la vertu , & sur-tout dans l'hu
milité, qui est la base & le fondemen
de la vie chrétienne.

VII. Ce divin Pasteur qui avoit laiss
ses nonante-neuf brebis sur les monta
gnes, pour chercher sa brebis égarée
ne pouvoit pas manquer de la retrouver
Il l'avoit suivie dans son égarement mê
me, & n'avoit point détourné ses yeu
de dessus elle , & il l'avoit préparée
son retour par divers évenemens qu'
avoit permis. Quand le tems où il la de
voit reprendre fut donc arrivé , il l

:ouva fatiguée & lasse par ses courses va-
abondes. Il l'arrêta, il s'en saisit, & par
n amour incomparable il la chargea sur
:s épaules. Elle n'étoit plus capable de
archer elle-même : il la soulagea par
ette invention de sa charité. Dieu porte
1 commencement les grands pecheurs
ar la grace forte dont il les touche, il
ur ôte toutes les difficultés de leur
hemin, qui les tiennent comme liés par
iverses nécessités par lesquelles il ne per-
1et pas qu'ils lui échappent ; & il leur
it sentir sa bonté & sa misericorde pour
s garantir du desespoir où leur état les
ourroit porter.

VIII. Non seulement il le fait par les
ouvemens interieurs de sa grace ; mais
inspire le même esprit à ses ministres.
ar la conduite qu'ils gardent envers ces
rands pecheurs à qui Dieu a donné
uelque desir de retourner à lui, n'est pas
e leur rendre ce retour difficile en leur
arlant d'une maniere rude & dispro-
ortionnée à leur foiblesse, en leur re-
resentant Dieu comme en fureur con-
re leurs dereglemens ; mais c'est de les
ourrir d'une douce esperance en la mi-
ericorde de Dieu, de la leur representer
omme prête à submerger tous leurs pe-

chés , pourvû qu'ils recourent ſincerement à elle. C'eſt de porter une parti de leur pénitence, & de ne leur preſcrir d'abord que des œuvres qui ne les rebu tent point. Ce n'eſt pas qu'un Paſteur f dele en veuille demeurer là, & qu' croye avoir droit de les diſpenſer de l pénitence. Il ſçait qu'il leur feroit un ex trême tort , puiſqu'il leur ôteroit l moyen de ſatisfaire à la juſtice de Dieu de détruire leurs mauvaiſes habitudes de s'affermir dans la bonne voie : ma il attend en patience que ces pecheur ſoient en état de pratiquer ces remedes que leurs forces ſpirituelles ſoient au gmentées : & cependant il les porte, s'accommode à eux, & les entretient dan les exercices proportionnés à leur fo bleſſe. C'eſt ainſi que Dieu porte les pe cheurs, & par lui-même & par les Pa ſteurs, & qu'il les ramene au troupeau hors duquel ils ne pouvoient que perdre.

IX. Il ne communique pas ſeulemen cet eſprit de douceur envers les pecheur à ſes miniſtres qui ſont ſur la terre : il communique aux Anges du ciel & au ames ſpirituelles de l'Egliſe. Car ce di cours que le Paſteur fait à ſes amis

Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé ma brebis qui étoit perdue, repre- v. 6.
ente les mouvemens qu'il inspire aux Anges & aux ames vraiment spirituelles. Il les remplit de desirs pour la conversion le certains pecheurs, & d'une joie proportionnée à ces desirs quand ils l'ont obtenue. Il veut qu'ils cooperent à la péitence de ces pecheurs, en y prenant part par leurs prieres & leurs bonnes euvres ; & il arrive rarement qu'un grand pecheur soit bien converti, qu'il i'y en ait quelque cause sur la terre dans a charité particuliere que Dieu inspire our lui à des ames justes.

X. Jesus Christ pour mieux faire comrendre ce qu'un Pasteur doit faire pour amener les pecheurs à la voie du salut, e sert encore d'une autre comparaison ; ui est celle d'une femme, qui ayant erdu une drachme de dix qu'elle avoit, llume une lampe & balaye toute la maion pour la retrouver. Et cette comparaion fait voir que les Pasteurs doivent exiter toute leur lumiere & employer tous eurs soins pour retrouver les ames égaées. Cette lumiere leur doit faire examiner toute leur propre conduite, pour écouvrir si ce n'est point par leur faute

qu'elles ſe ſont perdues, & s'ils n'y on
point contribué par leur négligence. E
il eſt rare qu'ils puiſſent s'aſſurer de n'e
être pas les cauſes, ou parce qu'ils n'o
pas aſſez prié pour elles, ou parce qu'il
n'ont pas aſſez remedié à ce qui les a fa
tomber. Cet examen de leur propre con
duite, & de l'état de l'Egliſe qu'ils go
vernent, eſt repreſenté par le ſoin qu
cette femme de balayer ſa maiſon. Le
choſes égarées ſe cachent aiſément da
la confuſion & dans le déſordre d'u
maiſon pleine d'ordures : mais quand o
a ſoin, autant que l'on peut, de purifi
la maiſon de ſon cœur, & de bannir l
ſcandales de l'Egliſe, on trouve les moye
de réduire les pecheurs à leurs devoirs.

XI. C'eſt ce qui fait voir en mêm
tems que les déſordres & les ſcandales
l'Egliſe, ſont la cauſe ordinaire de la chû
des particuliers, & que ceux qui y co
tribuent, ou qui n'y remedient pas,
rendent coupables de tous les pechés q
en naiſſent. Ainſi pour convertir les p
cheurs particuliers, il faut s'appliqu
d'ordinaire à ſe réformer ſoi-même,
l'Egliſe, autant que l'on peut. Il faut t
cher d'y remettre tout dans l'ordre,
de l'éclairer par les lumieres de l'Ecr

ture, qui eſt la lampe qui diſſipe les ténebres de cette vie, & qui nous eſt donnée pour nous y conduire. Par ce moyen les deſordres ne demeurent point cachés, ils ſont découverts aux pecheurs mêmes ; & rien n'a plus de force pour les ramener à la voie de la juſtice, que de ſe voir ainſi condannés par tout le monde.

XII. Il n'eſt pas étrange après cela que cette femme, figure de l'Egliſe & des Paſteurs, deſire qu'on prenne part à ſa oie ſur la converſion des pecheurs. Car ette converſion eſt un bien commun auquel tout le monde eſt obligé de prenire part. Un grand pecheur attire la coere de Dieu ſur toute l'Egliſe, comme elui qui cacha des dépouilles de Jeriho, l'attira ſur tous les Iſraélites. L'Egliſe eſt obligée de ſe purifier de ce mauais levain pour détourner les effets de a colere de Dieu. *Purifiez-vous du vieux evain*, dit ſaint Paul, en parlant de l'ineſtueux de Corinthe. Quand l'Egliſe éuſſit donc dans le deſir qu'elle a de la onverſion des pecheurs, ce doit être ne joie commune, parce que c'eſt une narque que la colere de Dieu eſt apaiſée, & parce que l'outrage que les pehés font à Dieu eſt réparé par la con- 1. Cor. 5. 7.

version des pecheurs : car c'est encore ce qu'elle considere le plus. L'outrage que Dieu reçoit par les pechés doit affliger toute l'Eglise ; & par consequent la réparation de cet outrage la doit toute réjouir.

****

SUR L'EPITRE

DU IV. DIMANCHE D'APRÉS LA PENTECOSTE.

EPÎTRE. *Rom.* 8. 18.

MEs Freres, Je suis persuadé qu les souffrances de la vie présen n'ont point de proportion avec cette gloi qui sera un jour découverte en nous. Au les créatures attendent avec un grand des la manifestation des enfans de Dieu, pa ce qu'elles sont assujetties à la vanité ; elles ne le sont pas volontairement, mais cause de celui qui les y a assujetties, av esperance d'être délivrés de cet asserviss ment à la corruption, pour participer à

liberté de la gloire des enfans de Dieu. Car nous sçavons que jusqu'à maintenant toutes les créatures soupirent & sont comme *dans le travail de l'enfantement. Et non seulement elles, mais nous encore, qui possedons les prémices de l'esprit, nous soupirons & nous gémissons en nous-mêmes, attendant l'effet de l'adoption divine, la rédemption & la délivrance de nos corps] en notre Seigneur Jesus-Christ.*

Explication.

I. Cette verité n'a pas besoin d'être expliquée : mais elle a bien besoin d'être méditée ; parce que les hommes qui ne la sçauroient desavouer dans l'esprit, n'en sont gueres pénetrés dans le cœur. Les moindres maux temporels les touchent plus vivement que les biens de l'autre vie, tout éternels qu'ils soient. Il n'y a point de si petit interêt, de si petit plaisir, & de si petite douleur pour laquelle on n'abandonne quelquefois son ame & son éternité. Qu'est-ce que le plaisir d'un jureur d'un blasphemateur, d'un médisant ? Qu'est-ce que la douleur qu'on prétend repousser par un démenti & par des injures ? Qu'est-ce que la peine d'un jeûne qu'on évite par le violement

d'un précepte de l'Eglise ? Il n'y a presque rien qu'on ne préfere à Dieu ; & l'on peut dire qu'il n'est rien de si vil aux hommes que leur ame & leur salut.

II. La cause de cet étrange déreglement est qu'ils conçoivent fortement le présent & le sensible, & qu'ils conçoivent très-foiblement ce qui est absent & spirituel. Ils ont une idée infiniment vive des moindres choses temporelles, & ils en ont une infiniment sombre de ce qui n'arrivera qu'après la mort. Il y en a qui sont persuadés qu'il faudra bien quelque jour changer de vie ; mais en attendant, disent-ils, il est bon de jouir des biens du monde, & d'en éviter les maux : ils croyent qu'ils auront toujours assez de tems pour penser à l'autre vie, & que cela ne manque jamais à personne. Ces illusions sont grossieres ; mais elles n'en sont pas moins communes. On s'y laisse aller sans se les avouer expressément à soi-même. Ce n'est pas proprement l'esprit qui y tombe : c'est le cœur toujours avide du plaisir, & impatient dans les moindres maux, ce qui fait qu'il n'applique l'esprit qu'au sentiment présent, & ne lui donne aucune liberté de penser à l'avenir.

III. Le remede unique de ce déreglement si dangereux, est de demander à Dieu qu'il nous fasse sentir & qu'il imprime fortement dans nos esprits la disproportion des maux temporels avec les biens éternels. Et pour joindre notre application avec le secours de Dieu, il est bon de méditer cette disproportion en suivant les idées que saint Bernard en avoit. » Voyez, dit-il, combien ce « que nous avons à souffrir en cette vie « a peu de rapport avec la gloire que « nous attendons en l'autre. Les souffran- « ces sont passageres, selon l'Apôtre, & « de plus, legeres; la gloire non seule- « ment est éternelle, mais immense dans « sa grandeur & dans son élevation. « Pourquoi vous amusez-vous à compter « à l'incertain les jours & les années que « vous avez à souffrir quelque chose dans « ce monde ? Le tems passe, & la peine « passe avec le tems. Ces jours de souf- « frances ne se joignent pas ensemble. « Ils se cedent la place, & se succedent « les uns aux autres. Mais il n'en est pas « ainsi de la gloire & de la récompense « de nos travaux. Elle n'aura point de « succession & de vicissitude, comme « elle n'aura point de fin. Elle nous sera «

De div. ser. 1. c. 7.

» donnée tout à la fois, & elle demeu-
Ps. 126. 2. » rera éternellement. *Quand il aura don-*
» *né le sommeil à ses serviteurs*, dit le
» Psalmiste, *voilà l'heritage du Seigneur*
» *qui est tout prêt*. Le mal de chaque jour
» est consommé chaque jour, & ne se
» reserve point au lendemain : mais la
» récompense de tous vos travaux vous
» sera donnée dans un jour auquel aucun
2 Tim. 4. 8. » autre jour ne succedera. *Une couronne*
» *de justice m'est reservée*, dit l'Apôtre,
» *que le juste juge me rendra*, non dans
» ces jours, mais *dans ce jour* unique &
Ps. 8. 11. » éternel. *Un seul jour dans vos parvis*, dit
» le Psalmiste, *vaut mieux que mille jours*.
» On boit la peine goutte à goutte ; on la
» prend peu à peu, elle passe par petites
» parties : mais la récompense se répan-
» dra sur nous comme un torrent, comme
» un fleuve impetueux de plaisirs. Ce
» sera un torrent de joie, un fleuve de
» gloire, un fleuve de paix, mais un
» fleuve qui nous remplira de ses eaux,
» & qui ne s'écoulera point, un fleuve
» qui jamais ne passera, mais qui nous
» inondera éternellement de son abon-
» dance.

IV. *Les créatures sont assujetties à la vanité involontairement*. ℣. 20.

La doctrine de ſaint Paul dans ce paſſage & dans la ſuite de cette Epître, eſt très-remarquable, & néanmoins peu conſiderée par le commun des Chrétiens. Il veut que la corruption du peché ſoit répandue non ſeulement dans le cœur des hommes, mais auſſi ſur toutes les créatures en la maniere qu'elle le peut être, c'eſt-à-dire que comme les hommes ſont devenus ſuſceptibles des impreſſions du peché, toutes les autres créatures en ſont devenues les inſtrumens. Car au lieu qu'elles avoient été créées pour ſervir aux hommes de motifs de louer Dieu, & que c'étoit l'unique effet qu'elles produiſoient ſur leurs eſprits, elles ſont préſentement employées par les démons pour les tenter & les éloigner de Dieu. Cet uſage des créatures étant contre l'inſtitution de la nature, ſaint Paul dit que ce n'eſt pas volontairement que la créature y eſt aſſujettie, & qu'elle tend à en être délivrée, comme elle le ſera au renouvellement du monde, lorſque le peché ſera détruit, & que Dieu ôtera aux démons l'empire qu'ils ont encore ſur les créatures corporelles, qui les fait appeller par ſaint Paul *les princes du monde, & les puiſſances de l'air.* Ainſi tant 12. Ephe.

s'en faut qu'il ne faille rien attribuer aux démons de tous les désordres des saisons, & de tous les effets qui arrivent par le mouvement de la matiere, qu'il y a de l'apparence qu'ils ont part à tout ce qui nuit aux hommes, & qu'ils sont les causes de la plupart des évenemens du monde qui contribuent à augmenter les pechés ; & ils produiroient peut-être un bouleversement entier de toute la nature, si Dieu ne bornoit la puissance qu'il leur a donnée, & ne les empêchoit par ses anges d'executer tous les desseins que leur malice leur fait concevoir. Nous ne verrons que dans l'autre monde toute la part qu'ils ont en ce qui se passe dans ce monde : mais nous pouvons juger dès celui-ci sur les principes de l'Ecriture, qu'ils y en ont beaucoup. Car ne pouvant tenter les hommes qu'en agitant les humeurs, & en remuant les esprits qui sont dans le corps, d'une maniere propre à exciter certaines idées & certaines pensées, on doit juger qu'ils produisent souvent ces sortes de mouvemens en nous, parce qu'il n'y a rien de plus ordinaire que les tentations. Ainsi ce n'est point
Ephes. 6. 12. 16. en vain que saint Paul dit, que *nous avons un combat contre les puissances de*

l'air, & qu'il leur attribue *des traits enflammés*, qui ne peuvent consister néanmoins que dans les mauvaises pensées qu'ils inspirent aux hommes, & les mauvais mouvemens qu'ils excitent en eux, qui tirent leur origine de l'agitation qu'ils causent dans les humeurs & dans la matiere.

V. Cette doctrine produit naturellement deux conséquences importantes. La premiere, est que nous ne devons jamais user des créatures sans tâcher de détourner par la priere les mauvais effets de ces impressions que le démon fait sur les corps; & que l'usage que l'on en fait sans cela est imprudent & téméraire. C'est ce qui fait dire à saint Paul que les alimens sont sanctifiés *par la parole de Dieu & par la priere*. C'est le motif de toutes les bénédictions de l'Eglise, par lesquelles elle demande à Dieu de détourner les mauvais effets de cette puissance des démons sur toutes les choses du monde. C'est la raison qui lui fait consacrer certaines matieres, comme l'eau benite, pour en être le remede. Toutes ces choses ainsi consacrées sont comme un monument de ses prieres, & comme des prieres continuelles & sub-

1. Tim. 4. 5.

ſiſtantes : & Dieu ſe plaît à les employer pour confondre l'orgueil du diable, en le réduiſant par des matieres viles, mais fortifiées par la bénédiction de ſon Egliſe, à l'impuiſſance de nuire aux hommes. Et c'eſt ce qui fait voir que c'eſt une force d'eſprit très-mal entendue, que de croire pouvoir uſer des créatures, ſans détourner par la priere les effets de ce pouvoir que le diable a ſur elles, & que c'eſt en quelque ſorte ſe livrer au démon, que d'en uſer indifferemment & ſans recourir à Dieu ; qu'ainſi l'on ne ſçauroit trop fréquemment s'adreſſer à Dieu, pour lui demander que les alimens dont nous nous ſervons, & tous les objets qui frappent nos ſens, ne ſ.ient point employés à notre perte par le démon.

VI. Mais la ſeconde conſequeuce eſt encore plus importante. C'eſt qu'il n'y a que la neceſſité qui nous puiſſe excuſer dans l'uſage des créatures, & que ceux qui reſſerent le plus cet uſage, ſont les plus prudens : car comme elles ſont toutes empoiſonnées, le moins qu'on en peut uſer eſt toujours le mieux ; on donne par-là moins de lieu au démon d'agir ſur nous par le moyen de ces créatures qui lui ſont ſoumiſes. Dieu empê-

che ces mauvais effets quand il n'y a que ſon ordre, & la néceſſité qui nous porte à en uſer, & que nous nous adreſſons humblement à lui pour les détourner. Mais qui nous a dit qu'il en fera de même quand nous voudrons uſer des créatures ſans néceſſité ? Il ne faut donc point d'autre raiſon à un Chrétien pour ſe priver des ſpectacles, des délices de la vie, & de l'uſage de toutes les créatures dont il ſe peut paſſer, que de dire qu'il ne veut point des préſens de ſon ennemi ; qu'il redoute ſes poiſons, & que tout ce qui eſt ſous ſa puiſſance lui eſt ſuſpect.

VII. Si la priere eſt néceſſaire pour empêcher que le diable ne ſe ſerve des objets exterieurs pour faire de mauvaiſes impreſſions ſur nos ames, elle l'eſt beaucoup plus quand il s'agit de traiter avec les hommes, & de concevoir en ſon ame l'impreſſion de leurs penſées & de leurs mouvemens, ou par la lecture ou par l'entretien, puiſque la plupart des diſcours des hommes ont en effet le démon pour principe, n'étant que des effuſions de l'erreur & de l'orgueil, & des autres paſſions que le démon leur a inſpirées, & ſur leſquelles il domine. Ils

ſont donc naturellement empoiſonnés, & ces poiſons ſont reçus dans l'ame de celui qui les écoute ſans précaution. Un
* *Mr l'Abbé de S. Cyran.* * homme de bien ne liſoit jamais les livres des hérétiques ſans avoir fait les exorciſmes de l'Egliſe, parce qu'il diſoit qu'ils avoient été faits par l'eſprit du diable, & qu'il y avoit dans ces livres *une*
1. Theſſ 2. 10. *impreſſion d'erreur*. Mais tous les livres des Payens ne viennent-ils pas de la même ſource, & ceux même de la plupart des gens qui écrivent dans le Chriſtianiſme ? Le diable eſt le plus grand auteur & le plus grand écrivain du monde, auſſi-bien que le plus grand parleur, puiſqu'il a part à la plupart des écrits & des paroles des hommes. Cependant les hommes ſont ſi ſimples, ou plutôt ſi aveugles & ſi deſtitués de lumieres, qu'ils écoutent tous ces diſcours, & liſent tous ces livres ſans diſcernement, ſans prieres, & ſans pratiquer aucunes des choſes qui en peuvent détourner les mauvais effets.

VIII. Le diable n'a pas moins de puiſſance ſur ceux qui liſent les meilleurs livres, quand ils s'y portent par des motifs corrompus. Il trouve moyen de les rendre ou l'aliment de leur vanité, ou

l'instrument de leurs passions. Il en trompe plusieurs par la lecture de l'Ecriture, ou il fait qu'ils s'en servent pour tromper les autres ; ce qui fait qu'un Saint demandoit à Dieu, que jamais ses écritures ne lui servissent ni à tromper les autres, ni à se tromper lui-même : *Nec fallar in eis, nec fallam ex eis.* C'est ce qui nous devroit porter à ne commencer jamais la lecture d'aucun livre de pieté, sans demander à Dieu la grace de nous garantir de l'abus que notre corruption peut faire des verités les plus saintes, & de nous préserver des illusions que le diable y peut mêler pour nous séduire.

August. Confess. l. 11. c. 2. n. 3.

IX. Si l'Apôtre represente toutes les créatures comme gémissant de servir ainsi d'instrument au démon pour perdre & pour corrompre les ames, & comme desirant d'être délivrées de cet état, pour n'être plus que des instrumens de la justice & de l'obéissance qu'on doit à Dieu ; ce qui arrivera lorsque la gloire des enfans de Dieu étant manifestée, l'empire du diable sera pleinement détruit : quel doit être le gémissement des hommes qui sont l'objet de toute la malignité des démons, contre lesquels ils employent

toutes ces créatures pour les séduire ? Avec quelle ardeur ne devroient-ils point desirer d'être garantis de tous ces périls, & non seulement de découvrir ces filets que les démons leur tendent, mais que ces filets mêmes soient réduits à l'impuissance de les tenter ? C'est là cette délivrance dont il est dit : *Le filet a été brisé, & nous en sommes échappés.* Il n'y aura plus de lieu à la séduction de l'erreur, lorsque la lumiere de la verité luira pleinement aux hommes. Il n'y aura plus de lieu à l'illusion des passions, lorsque le cœur des hommes sera pleinement possedé de l'amour de Dieu. Ce sera alors que toutes les choses changeront de face à l'égard des hommes ; parce qu'ils n'y verront que les grandeurs de Dieu, & les motifs de le louer & de l'aimer. Ce sera là l'unique usage des créatures ; & c'est où nous devons aspirer par nos gémissemens & par nos desirs, principalement quand nous nous sentons pressés par le mauvais usage que le démon en fait contre nous pendant qu'il est encore le prince du monde.

Ps. 123. 7.



SUR L'EVANGILE
DU IV. DIMANCHE
D'APRÉS
LA PENTECOSTE.

EVANGILE. *Luc.* 5. 1.

EN ce tems-là, Jesus étoit sur le bord du lac de Génésareth, & se trouvant accablé par la foule du peuple qui le pressoit pour entendre la parole de Dieu, il vit deux barques arrêtées au bord du lac, dont les pêcheurs étoient descendus, & lavoient leurs filets. Il entra donc dans l'une de ces barques, qui étoit à Simon, & le pria de s'éloigner un peu de la terre : & s'étant assis, il enseignoit le peuple de dessus la barque. Lorsqu'il eut cessé de parler, il dit à Simon : Avancez en pleine eau, & jettez vos filets pour pêcher. Simon lui répondit : Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; mais néanmoins je jetterai le filet sur votre parole. L'ayant

jetté, ils prirent une ſi grande quantité de poiſſons que le filet ſe rompoit. Et ils firent ſigne à leurs compagnons qui étoient dans une autre barque de venir les aider. Ils y vinrent, & ils remplirent tellement les deux barques, qu'il s'en falloit peu qu'elles ne coulaſſent à fond. Ce que Simon-Pierre ayant vû, il ſe jetta aux pieds de Jeſus en diſant : Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je ſuis un pecheur. Car il étoit tout épouvanté, auſſi-bien que tous ceux qui étoient avec lui, de la pêche des poiſſons qu'ils avoient faite. Jacque & Jean fils de Zébedée, qui étoient compagnons de Simon, étoient dans le même étonnement. Alors Jeſus dit à Simon : Ne craignez point, votre emploi ſera déſormais de prendre des hommes. Et ayant ramené leurs barques à bord, ils quitterent tout, & le ſuivirent.

EXPLICATION.

I. JEſus rempli de toute la force de Dieu, a voulu néanmoins ſe laiſſer fatiguer par la multitude, & ſe ſouſtraire à la foule pour ſe ſoulager ; afin d'avertir les Paſteurs environnés d'infirmité, qu'il leur eſt dangereux de vivre dans le tumulte du monde, & leur ap-

prendre que l'unique moyen de s'y soutenir, est de s'en séparer autant qu'ils peuvent. Rien n'est plus contraire à la vie & au but que doit avoir un Pasteur évangelique, que de vivre dans la foule du monde, & d'être spectateur de tous les déreglemens des hommes. S'il les prend tous, & toujours, & en tous lieux, il en devient importun & insupportable, on bien l'on vient à mépriser sa parole, & à n'en faire aucun état. S'il ne les reprend pas, on l'en fait approbateur; il en perd même le discernement, il s'y accoutume, & il ne compte presque plus pour rien les pechés qui ne sont pas énormes. C'est une chose étrange, combien le commerce frequent avec les hommes diminue la délicatesse de la conscience, & affoiblit l'idée que l'on doit avoir des fautes que l'on commet contre Dieu. Les Pasteurs ne s'en ressentent pas moins que les autres; parce qu'étant continuellement obligés de remedier à de grands maux, ils deviennent moins sensibles aux moindres. D'ailleurs ce commerce avec le monde diminue infiniment la créance qu'ils devroient avoir sur l'esprit des peuples. Ils ne sçauroient vivre avec eux sans les rendre spectateurs

de leurs foibleſſes ; & cette vûe de leurs foibleſſes, pour petites qu'elles ſoient, les fait regarder comme des gens ordinaires, ſujets à tous les défauts des hommes. On s'imagine qu'étant ſemblables aux autres dans les petites fautes, ils le ſont auſſi dans les plus grandes. On donne lieu à mille diſcours & à mille ſoupçons ; car il eſt étrange combien le peuple ſi peu délicat & ſi peu clairvoyant ſur ſa propre vie, eſt délicat & clairvoyant ſur celle des Paſteurs. On ne leur pardonne rien. Cependant en vivant dans le monde, ils contractent néceſſairement quantité de défauts, & par ces défauts ils s'attirent ce mépris.

II. Il faut donc qu'un Paſteur ſe retire de la foule, & qu'il répare ſes forces dans la retraite & la ſolitude, lors même qu'il ſemble que les peuples ne le preſſent que pour entendre de ſa bouche la parole de Dieu. Il faut qu'il leur paroiſſe ſéparé de la vie commune, dégagé des embarras du monde, & exemt des paſſions qui agitent le reſte des hommes. Il faut qu'il y ait de l'intervalle entre la vie des Paſteurs & celle du peuple, & que le peuple reconnoiſſe qu'il n'y ſçauroit atteindre. C'eſt ce qui attire

la créance aux Pasteurs, & qu'il leur donne même moyen de se faire reconnoître à plus de personnes. Quand ils ont dans la foule, ils ne sont connus que de ceux qui sont les plus près d'eux : mais en étant un peu éloignés, ils sont vûs de tout le monde.

III. Ce qui distingue la vie des Pasteurs de celle des Religieux solitaires, n'est pas que les Pasteurs doivent vivre toujours dans le monde, & que les Religieux en doivent toujours être séparés, car les uns & les autres doivent vivre dans la séparation du monde. Mais c'est que les Religieux s'y doivent soustraire totalement, & les Pasteurs au contraire ne s'en doivent point tellement séparer, que le monde ne puisse jouir de l'exemple de leur bonne vie, & qu'ils ne puissent de leur retraite même faire entendre aux peuples la parole de Dieu, & les instruire de leurs devoirs, sans prendre part à leurs interêts & à leurs passions. C'est pourquoi la retraite des Pasteurs est en elle-même plus parfaite que celle des Religieux ; parce qu'elle enferme en même tems la séparation des hommes, & l'exercice de la charité envers les hommes. Mais si elle est plus parfaite, elle

eſt auſſi plus difficile ; parce qu'elle ex poſe davantage les Paſteurs à la vûe du monde, qui eſt toujours dangereuſe. La charité fait que les Paſteurs s'expoſen davantage au monde pour le ſervir ; & la prudence chrétienne fait que les Re ligieux s'en éloignent davantage, de peu de ſe nuire. Ainſi pour ſubſiſter dans l vie paſtorale, il faut avoir plus de perfe ction & plus de vertu, que pour ſubſiſte en celle des Religieux entierement ſépa rée du monde.

IV. Des deux barques qui étoient au bord de la mer de Généſareth, Jeſus Chriſt choiſit celle de ſaint Pierre, tan pour prêcher le peuple, que pour or donner enſuite à ſaint Pierre d'aller e haute mer, afin d'y figurer par la pêche mi raculeuſe qu'il y devoit faire, le miniſ tere auquel il l'avoit deſtiné, & lui ex pliquer à lui-même cette figure, en lu marquant qu'il le vouloit rendre *pêcheu* *d'hommes*. Il eſt donc clair que cette ac tion de Jeſus-Chriſt étoit une action figu rative & prophetique, & que ce n'e point par hazard qu'il a choiſi la barqu de ſaint Pierre ; mais qu'il a voulu re preſenter que c'étoit de cette barqu qu'il falloit pêcher les hommes, c'eſt-à

Matth. 4. 19.

dire les attirer à l'Eglise ; qu'il n'y avoit que ceux qui étoient dans cette barque qui eussent droit de publier la verité, qu'il n'y avoit qu'eux qui eussent le don de convertir les peuples & de les enfermer dans les filets de l'Eglise. Il suffit de n'être pas dans cette barque pour être privé de tous ces droits. Les hérétiques n'ont aucun droit de prêcher ; il ne les faut point écouter. Ils ne sçauroient convertir personne, parce qu'ils ne sont point dans la barque de saint Pierre, ni liés de communion avec le Siége de saint Pierre, qui est l'Eglise Romaine. Aussi voit-on que le privilege de convertir les ames & de prêcher l'Evangile est demeuré tellement propre à l'Eglise Romaine, que les hérétiques n'y aspirent pas. Qui a prêché l'Evangile depuis le neuviéme & le dixiéme siecle, à tout le septentrion, à une partie de l'Afrique, aux Indes orientales, à la Chine & au Japon, & à tout le nouveau monde ? C'est l'Eglise Romaine. Les hérétiques n'y ont point de part, quoique leurs sectes prises ensemble ne soient pas moins répandues que l'Eglise Catholique.

V. Le privilege de prendre les hommes par la pêche spirituelle, est entiere-

ment propre à l'Eglise, & ne peut convenir à aucune societé hérétique ni schismatique. Ces societés illegitimes peuvent bien unir les hommes dans quelques opinions & dans quelques pratiques exterieures : mais ce n'est pas là proprement les enfermer dans un même rets. C'est abuser leurs esprits par une même erreur : mais ce n'est pas unir à Dieu & entre eux leurs cœurs & leurs volontés, en quoi consiste proprement cette prise. Il n'y a que la vraie Religion & la vraie Egl se qui réunisse les cœurs dans l'amour d'un même bien, qui est Dieu même. Toutes les Religions payennes, comme
Li. 2. remarque saint Augustin dans un des livres de la Cité de Dieu, n'ont pas même essayé de régler les mœurs des hommes. Elles les ont laissé abandonnés aux mêmes passions qu'ils avoient auparavant, sans leur rien prescrire touchant ce qu'ils devoient aimer. Et c'est, selon ce saint Docteur, une marque évidente de leur fausseté. Les societés hérétiques essayent bien de le faire, mais elles n'y réussissent point. Elles peuvent inspirer des vertus exterieures; mais elles ne peuvent inspirer la charité, que l'on ne transporte point hors l'Eglise catholique. Il

n'y a que dans cette Eglise où l'on trouve des cœurs vraiment unis dans l'amour de Dieu, & enfermés dans les rets d'une même foi, en quoi consiste cette prise qui les rend vraiment membres de l'Eglise.

VI. Mais il ne faut pas s'imaginer que les Pasteurs de l'Eglise, qui sont les véritables *pêcheurs d'hommes*, établis par Jesus-Christ, fassent cela par leurs propres forces. C'est la parole de Dieu qui opere cette merveille par eux. Sans elle ils pourroient travailler, mais ils travailleroient vainement. Ils ressembleroient aux Apôtres qui travaillerent toute la nuit sans rien prendre. Il faut lâcher les filets par l'ordre de Jesus-Christ, & en suivant sa parole : *In verbo tuo laxabo rete.* C'est cette parole qui convertit effectivement les ames ; qui captive leurs volontés, & qui les renferme dans les filets de l'Eglise. Les hommes peuvent être les instrumens & les ministres des conversions, mais ils n'en sont jamais les causes & les principes.

Marc. 1. 17.

v. 5.

VII. Quand saint Pierre dit donc qu'il jettera les filets sur la parole de Jesus-Christ, il marque que cette parole de Jesus-Christ étoit le fondement de sa

confiance. Il ne s'appuyoit point sur sc
travail, ni sur son industrie. Il en avo
déja éprouvé l'inutilité. Il fondoit un
quement le succès de sa pêche sur l'o
dre de Jesus-Christ, & sur le secou
que cet ordre lui donnoit lieu d'espere.
C'est la disposition où doivent être l
Prédicateurs évangeliques. Ils ne do
vent faire aucun fond sur les talens h
mains qu'ils peuvent avoir. Bien loin
les rechercher, ils les doivent mépris,
pour ne pas anéantir la force de la cro.
Ils doivent mettre toute leur confian
dans le secours de Dieu, & s'en rega
der comme simples instrumens destit
par eux-mêmes de toute force, mais q
peuvent tout par l'efficace de la parole
Dieu. Rien ne détruit plus l'effet des pr
dications, que la recherche trop gran
des moyens humains, & la confian
dans ses propres talens. C'est cette co
fiance qui fait aussi que l'on prévient l
ordres de Dieu, & que l'on s'ingere
soi-même dans ces ministeres, au li
que ceux qui n'esperent rien d'eux-m
mes, n'entreprennent jamais de les exe
cer, que quand l'ordre de Dieu les
contraint.

VIII. Il faut encore remarquer q

cette pêche abondante ne se fit pas au bord de la mer, & que Jesus-Christ avoit auparavant donné ordre à saint Pierre de le *mener en pleine mer :* DUC *in altum.* v. 4.
Tant que les Prédicateurs évangeliques ne sont gueres éloignés de la terre par leur vie & par leurs discours, qu'ils ne tâchent de détourner les hommes que des grands crimes, & de ne les porter qu'à une vertu foible & commune, ils font peu de fruit : & c'est en partie ce qui a empêché les ministres de l'ancienne loi de faire de grands progrès ; parce que selon le tems ils ne devoient les régler que dans l'usage des prosperités du monde, & qu'en les leur promettant pour récompense de leurs bonnes actions, ils leur en inspiroient plutôt l'estime que le mépris. L'Evangile a bien eu un autre progrès ; mais ç'a été en mettant les hommes en pleine mer, & en leur annonçant ces grandes verités : *Bienheureux sont les pauvres d'esprit : Bienheureux sont ceux qui souffrent persécution pour la justice.* Matthr 5. 3. 10. C'a été en leur apprenant, non à rechercher les prosperités du monde, mais à les mépriser. Il est bien plus sûr de renoncer totalement au monde, que de prétendre en moderer l'usage. C'est la cause du suc-

cés prodigieux des Apôtres & des hommes apoſtoliques. Ils apprenoient aux hommes à haïr le monde, à s'abſtenir des *paſſions mondaines*, à mettre leur joie dans les ſouffrances : *Mes freres*, dit l'Apôtre ſaint Jacque, *conſiderez comme le ſujet d'une extrême joie, les diverſes afflictions qui vous arrivent.* Plus les Prédicateurs ſe ſont avancés dans la pleine mer de la perfection chrétienne, plus ils ont attiré de monde : c'eſt ce qui a peuplé les deſerts : c'eſt ce qui a bâti tant de Monaſteres : c'eſt ce qui a cauſé ce progrès merveilleux des Ordres religieux par toute la terre ; car tout cela ſe doit attribuer à l'éminence de la vertu de ceux qui ont établi ce genre de vie ſi éloignée de celle du commun monde.

Tit. 2. 12.
Jac. 1. 2.

IX. C'eſt une choſe inſéparable de la multitude, que les diviſions, parce qu'il s'y trouve toujours beaucoup de charnels qui ſe conduiſent par leurs paſſions, beaucoup d'audacieux & de témeraires qui aiment à ſe faire chefs de parti, à attacher les autres à eux, & à s'établir par-là dans une eſpece de domination. Dieu n'a pas voulu exemter ſon Egliſe de ce malheur ; parce qu'il n'a pas voulu qu'on la diſtinguât parfaitement par les

ſens ; & qu'il a voulu au contraire que la corruption du cœur la pût faire méconnoître. Il s'eſt élevé des héréſies dans le tems même où l'Egliſe étoit la plus ſainte ; c'eſt-à-dire durant le tems des perſécutions. Mais alors il étoit plus facile de les reconnoître ; parce que toutes ces nouvelles ſectes trouvoient moyen de ſe garantir de la perſécution , & ſe faiſoient remarquer par-là. Les perſécutions étant ceſſées par la converſion des Empereurs , & la multitude des charnels étant entrée dans l'Egliſe par des conſidérations temporelles , ce fut alors proprement que l'on vit l'effet de la multitude par le nombre infini de ſchiſmes & d'héréſies qui s'éleverent dans l'Egliſe. Ce qui a donné lieu de lui appliquer ces paroles : *Ma douleur n'a jamais été plus amere que dans la paix.* Isai. 38. 17. Cela n'a pas ſeulement eu lieu dans ces commencemens, mais dans toute la ſuite , & l'on ne doit point attribuer les dernieres héréſies à une autre cauſe qu'à celle-là : Que l'Egliſe alors ſe trouva chargée d'une multitude infinie de vicieux & de charnels , dont les uns eurent la hardieſſe de ſe faire chefs de parti , & les autres ſe laiſſerent ſéduire par ces ames orgueilleuſes & té-

meraires. C'eſt ce qui eſt marqué par ce
qu'on voit dans cet Evangile, que la mul
titude des poiſſons faiſoit rompre le filet

X. Il eſt remarqué que ſaint Pierre
ayant vû cette pêche miraculeuſe, fu
frappé d'un tel étonnement, qu'il dit
v. 8. Jeſus-Chriſt : *Eloignez-vous de moi, Sei
gneur, parce que je ſuis un pecheur ;* & qu
ce même ſentiment s'empara de l'eſpri
des autres diſciples. C'eſt l'effet nature
que doit produire ſur nous la manifeſta
tion de la puiſſance de Dieu, & de l
grandeur infinie. On ne ſe croit pas di
gne de paroître en ſa préſence, & l'o
tâche de s'en ſouſtraire pour un tems
afin de travailler à ſe purifier de l'impu
reté de ſes pechés. Il eſt vrai que ce ſen
timent eſt imparfait, s'il n'eſt temper
par la vûe de la bonté de Dieu, qui nou
attire à lui malgré nos miſeres & nos fo
bleſſes : mais c'eſt néanmoins le premie
des mouvemens que Dieu a accoutum
d'inſpirer aux pecheurs qu'il converti
C'eſt par ce ſentiment qu'ils ſe ſont tou
jours jugés indignes de la participatio
des myſteres, & qu'ils s'en ſont humbl
ment retirés pour s'y préparer par la p
nitence. Si ces mouvemens ſont rare
préſentement, ce n'eſt pas que les p

cheurs y ſoient plus touchés de la bonté de Dieu qu'autrefois ; mais c'eſt qu'on y a moins d'idée de ſa grandeur, de ſa ſainteté, & du reſpect qui lui eſt dû : & que les vraies converſions ſont ſi rares, qu'on y voit même rarement les ſentimens par où elles ont accoutumé de commencer.

XI. La priſe de cette multitude de poiſſons, qui jetta ſaint Pierre dans un tel étonnement, n'étoit pas la figure d'une merveille beaucoup plus grande, dont les Apôtres devoient être les miniſtres, qui eſt la converſion des peuples. C'étoit un miracle qui figuroit un autre miracle, & même le plus grand des miracles, n'y ayant rien de plus merveilleux dans toute la conduite de Dieu, que la maniere dont il a formé ſon Egliſe par des inſtructions ſi foibles, & par des moyens plus diſproportionnés à un ſi grand effet. Jamais Dieu ne fit paroître d'une maniere ſi éclatante l'empire ſouverain qu'il a ſur les cœurs. Ainſi la conſidération de cette merveille nous devroit remplir du même ſentiment que cette pêche merveilleuſe cauſa à ſaint Pierre, c'eſt-à-dire d'une admiration profonde de la grandeur de Dieu, & d'un ſentiment d'humilité qui nous portât à nous purifier ſans

cesse pour paroître devant ses yeux.

XII. Si le sentiment de la puissance de Dieu est capable de nous rejetter dans l'étonnement & dans le trouble, il doit en même tems nous consoler : car ce n'est point par nos forces que notre parfaite conversion se doit operer, que nos passions doivent être assujetties, que nos pechés doivent être détruits, & que nous devons être rendus de nouvelles créatures, dignes de paroître devant la majesté de Dieu. Il est vrai qu'il y a bien loin de l'état des pecheurs à celui où les Saints doivent être pour jouir de Dieu : mais il est vrai aussi que Dieu est bien puissant pour operer ce changement. Ainsi tous les effets de la toute-puissance doivent fortifier notre esperance, puisque c'est d'elle que nous attendons notre renouvellement, & non pas de nous. Travaillons-y comme nous pourrons. Imitons les Apôtres, qui ne laisserent pas nonobstant le miracle dont ils étoient spectateurs, de prêter leur ministere à tirer les poissons du rets. Mais joignons-y nos efforts, sans nous appuyer sur ces efforts, & mettant toute notre confiance en la puissance de sa grace, tâchons de fortifier notre confiance par tant d'effets si-

gnalés de sa puissance qu'il a exposés à nos yeux. Entrons dans la pratique de ce que dit David : *Je me suis souvenu des œuvres du Seigneur, & j'ai repassé dans mon esprit les merveilles qu'il a faites dès le commencement du monde* : & tirons en le même fruit que ce saint Prophete, qui est de fortifier nos esperances, & d'attendre avec plus de confiance le renouvellement de nos ames & de nos corps. *Ps. 76. 12.*

SUR L'EPITRE
DU V. DIMANCHE
D'APRÈS
LA PENTECOSTE.

EPÎTRE. 1. *Pierre* 3. 8.

MEs très-chers Freres, Qu'il y ait entre vous tous une parfaite union de sentimens, une bonté compatissante, une amitié de freres, une charité indulgente, accompagnée de douceur & d'humilité. Ne rendez point mal pour mal, ni outrage pour outrage ; mais n'y répondez au contraire que

par des bénédictions, sçachant que c'est à cela que vous avez été appellés; afin de recevoir l'heritage de la bénédiction de Dieu. Car si quelqu'un aime la vie, & desire que ses jours soient heureux, qu'il empêche que sa langue ne se porte à la médisance, & que ses lévres ne prononcent des paroles de tromperie; qu'il se détourne du mal & fasse le bien; qu'il recherche la paix, & qu'il travaille pour l'acquerir. Car le Seigneur a les yeux ouverts sur les justes, & les oreilles attentives *à leurs prieres; mais il regarde les méchans avec colere. Et qui sera capable de vous nuire si vous ne pensez qu'à faire du bien? Que si néanmoins vous souffrez pour la justice, vous serez heureux. Ne craignez point les maux dont ils veulent vous faire peur, & n'en soyez point troublés; mais rendez gloire dans vos cœurs à la sainteté du Seigneur notre Dieu.*

EXPLICATION.

I. LA Religion chrétienne a des principes fertiles qui produisent une infinité de consequences, soit pour les dispositions interieures, soit pour les devoirs exterieurs. Et les Apôtres les proposent souvent dans leurs lettres, sans marquer même la liaison qu'elles ont

avec ces principes ; parce qu'ils la suppofent claire comme elle l'étoit à eux, & comme elle le doit être à tous ceux qui les ont assez medités. C'est ce que l'on peut voir dans saint Paul en plusieurs de ses Epîtres, comme quand il décrit dans la premiere aux Corinthiens les qualités de la charité. Et c'est ce que saint Pierre dit ici. Après avoir expliqué dans le commencement de cette Epître aux Chrétiens à qui il écrit, les fondemens de la Religion chrétienne, il en tire ici diverses consequences qu'il ne marque qu'en un mot, en laissant à méditer à ceux à qui il écrit de quelle sorte elles naissent du fond de la Religion, dont il les suppose instruits. Cap. 13.

La premiere de ces consequences est, que les Chrétiens doivent être parfaitement unis : *Qu'il y ait entre vous tous*, v. 8. dit saint Pierre, *une parfaite union* ; c'est-à-dire, que les Chrétiens ne doivent avoir qu'une même ame & un même cœur : & cette expression ne contient point une pensée métaphorique ni exagerée, mais une verité précise & exacte : car tous les Chrétiens ne doivent pas seulement avoir entre eux une union de volonté, une union métaphorique, une

union myſtique, mais une union réelle par la participation du même eſprit de Dieu qui les doit tous animer. Cet eſprit doit être l'ame de leur ame, comme leur ame eſt l'ame de leur corps. Il doit leur inſpirer les mêmes deſirs, les mêmes inclinations, & leur faire rechercher un même bien. Enfin il les doit unir auſſi étroitement, que ſi la même ame animoit pluſieurs corps. Et c'eſt
Lib. 8. *de Trinit. n.* 9. pourquoi ſaint Hilaire ne veut pas qu'on faſſe paſſer l'union des Chrétiens entre eux pour une union ſimplement d'affection & de volonté. Il veut qu'on l'appelle une union naturelle : & c'eſt en cela qu'il met la reſſemblance entre l'union des trois perſonnes divines, & celle que les Chrétiens ont entre eux ; parce que comme les perſonnes de la ſainte Trinité n'ont qu'une même nature, les Chrétiens auſſi n'ont qu'un même eſprit qui les doit conduire dans toutes leurs actions. Tant qu'ils ſe laiſſent gouverner par cet eſprit, il eſt impoſſible qu'ils ſoient déſunis ; car l'eſprit de l'homme peut être contraire à l'eſprit de l'homme : mais l'eſprit de Dieu ne peut être contraire à ſoi-même.

II. *Qu'il y ait entre vous tous une bonté compatiſſante.* ℣. 8.

La ſeconde conſéquence que S. Pierre tire du fond du Chriſtianiſme, c'eſt que les Chrétiens doivent être compatiſſans, *compatientes.* Et cette conſéquence n'eſt pas moins claire. La compaſſion vient de ce qu'on regarde les autres comme étroitement unis à nous : car les hommes ne ſe regardent pas d'ordinaire ſeuls. Ils s'uniſſent quantité d'objets dont ils compoſent en quelque ſorte leur être, & pour leſquels ils ont les mêmes ſentimens que pour eux-mêmes. Un homme ne veut pas ſeulement être heureux en ſoi, il le veut être dans ſa femme, dans ſes enfans, dans ſes parens, dans ſes amis ; & il ſe croit de même malheureux par les maux de ces perſonnes qui lui ſont unies. Or quelle union plus étroite que celle des Chrétiens ? Ils ſe tiennent lieu les uns aux autres, de peres & de meres, de freres & de ſœurs ſelon l'Evangile. Ils ont tous été rachetés d'un même ſang. Ils ſont nés d'un même Dieu, qui eſt leur pere commun. Ils ſont animés d'un même eſprit. Ils ſont nourris d'un même pain. Ils participent à un même breuvage. Ils tendent à une même fin. Et ils eſperent que cette union ſera conſommée par cette union ſouveraine

& ineffable, qui sera entre tous les bienheureux, qui les faisant connoître parfaitement les uns aux autres, bannira d'entre eux toute diversité d'affections & de sentimens. Comment se pourroit-il faire que des personnes si étroitement unies ne ressentissent pas les maux les uns des autres ? Ainsi la dureté envers le prochain est une grande marque qu'on n'est gueres lié au corps de Jesus-Christ; & que l'on n'y tient gueres par tous ces nœuds sacrés qui nous unissent les uns avec les autres. Et c'est pourquoi le Prophete compare les Juifs déreglés & corrompus à *des monceaux de sable*, qui n'ont aucune union interieure. *Et dabo Jerusalem in acervos arenæ.* La plupart des Chrétiens ne sont joints entre eux que par l'exterieur de la Religion, sans qu'il y ait de lien interieur & spirituel qui en fasse un même corps. C'est la cause du peu de compassion qu'ils ont les uns pour les autres, & du peu d'effet de cette compassion.

Jerem. 9. 11.

III. *Qu'il y ait entre vous tous une amitié de freres.* ℣. 8.

Le caractere particulier de l'amitié d'un frere envers son frere, est de se réjouir de ses biens, comme l'on s'afflige

de ses maux. Il y en a qui ne témoignent leur affection que dans les maux. Il faut être misérable pour en éprouver les effets: & ainsi on souhaite de n'être jamais l'objet de cette sorte d'affection. Ce n'est pas là une affection de freres, ni par conséquent le caractere de la vraie charité. Elle fait paroître en tout tems, en toutes sortes d'occasions, & dans les devoirs les plus communs, une affection qui édifie le prochain. Elle prend part à ses biens comme à ses maux. Elle est toujours prête d'entrer dans ses interêts & dans ses justes desirs. C'est cette charité générale que saint Pierre recommande par ces paroles : *Fraternitatis amatores.* Il faut que les Chrétiens sentent & demeurent persuadés que nous les regardons avec une tendresse de freres ; & que si nous avons par quelque endroit quelque avantage sur eux, nous nous réduisions par cet amour fraternel à une parfaite égalité avec eux, nous les considerions comme nos freres, & nous voulions être traités d'eux de la même sorte, sans prétendre aucun avantage de la diversité de nos conditions, ou de nos talens.

IV. *Qu'il y ait entre vous tous une affection pleine de tendresse.* ℣. 8.

Ce qui est marqué par ce mot, n'est qu'une suite de ce qui est exprimé par le précedent, mais y ajoute que cette affection générale que nous devons témoigner à nos freres, ne doit pas consister seulement en des témoignages exterieurs; mais qu'elle doit naître d'une disposition interieure & sincere. Car le terme dont l'Apôtre se sert, signifie une bonté interieure qui nous rend véritablement sensibles aux biens & aux maux du prochain, & qui marque que soit qu'on les assiste dans leur misere, soit qu'on prenne part à leurs biens; on ne le fait pas pour satisfaire seulement par l'exterieur à ses devoirs, mais par un sentiment interieur de bonté & d'affection qui nous touche & qui nous presse. Il n'y a que cette disposition interieure qui soit capable de plaire à Dieu, qui ne peut approuver les effets exterieurs qu'en tant qu'ils naissent d'un principe interieur, dans lequel consiste la vraie charité. Ainsi le manque de biens exterieurs ne prive point les Chrétiens du moyen de plaire à Dieu par l'exercice de la charité du prochain, parce que Dieu a beaucoup plus d'égard à ces dispositions interieures qu'aux effets exte-
Luc. 21. 2. rieurs. La veuve qui ne donna que deux

petites pieces de monnoie, donna plus, ſelon l'Evangile, que ceux qui faiſoient de grands préſens au temple. Et une autre veuve qui n'auroit pas même un denier, mais en qui Dieu verroit un fond de bonté, ne donneroit pas moins, ou plutôt ne ſeroit pas moins approuvée de Jeſus-Chriſt, que celle qui mérita ſes louanges par l'offrande qu'elle fit. Il y a des gens qui ſeront jugés très-liberaux devant Dieu, quoiqu'ils n'ayent jamais rien donné, & d'autres qui ſeront jugés avares, quoiqu'ils ayent beaucoup donné, parce qu'ils l'auront fait ſans ce fond de bonté & de charité qui en fait le prix.

V. *Qu'il y ait entre vous tous une modeſtie & une douceur qui gagne les cœurs.* ℣. 8.

Ces deux mots, ſelon la langue originale, ne ſignifient en ce lieu qu'une même vertu, qui retranchant de nos actions tout ce qui peut choquer les autres, n'y fait paroître que ce qui peut gagner le cœur. La vertu chrétienne applanit toutes les inégalités de nos humeurs, & en retranche toutes les rudeſſes. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des temperamens naturellement durs & ſecs, qui ne ſont pas abſolument incompatibles avec la cha-

rité. Mais ceux qui ſentent en eux cette diſpoſition, en doivent faire un exercice continuel de mortification, en tâchant de vaincre par des actions de bonté tout ce qu'il y a d'âpre & de rude dans leur naturel. C'eſt ce que l'on demande au Saint-Eſprit dans cette priere : *Faites fléchir ceux qui ſont altiers & infléxibles :* FLECTE *quod eſt rigidum.*

Proſe de la Pentecôte.

VI. *Ne rendez point mal pour mal, ni outrage pour outrage.* ℣. 9.

Quiconque rend le mal pour le mal, augmente le mal d'autrui ſans diminuer le ſien ; ou plutôt il augmente le mal du prochain, & ſe fait un nouveau mal beaucoup pire que celui qu'il avoit reçu. Celui qui s'eſt porté à nuire au prochain, & à lui faire quelque outrage, eſt déja bien à plaindre. Il a fait une plaie dangereuſe à ſon ame. Il faut donc éviter de lui en faire une nouvelle. Or on lui en fait une en ſe vengeant de lui. Car on augmente par-là ſa haine & ſon averſion qui fait ſa plaie. Mais de plus on s'en fait une à ſoi-même par cette vengeance. Car on ſe prive par-là du bien de la patience & de la charité ; & l'on ſe rend criminel, d'innocent qu'on étoit auparavant.

VII. *Mais au contraire benissez ceux qui vous maudissent, sçachant que c'est à cela que vous êtes appellés, afin de recevoir comme heritiers la bénédiction que Dieu vous réserve.* ℣. 9.

L'Apôtre saint Pierre rend ici la raison pourquoi nous ne pouvons pas rendre injure pour injure, ni procurer aucun mal à ceux qui nous en ont fait. C'est que nous ne sommes point établis de Dieu pour être les ministres de sa justice, mais simples pour être les instrumens de sa misericorde envers les hommes. Il s'est reservé la punition & la vengeance. *C'est à moi*, dit-il, *que la vengeance est reservée*; & il n'a chargé les hommes que de procurer le bien des autres en toutes les manieres qu'ils le peuvent. Il n'y a point de bornes dans l'execution de ce devoir; c'est-à-dire que la malice des hommes ne peut être telle qu'elle nous puisse dispenser de leur souhaiter du bien, & de leur en faire si nous le pouvons. Car jamais les hommes ne sçauroient être si indignes que nous leur fassions du bien, que nous l'avons été, & que nous le sommes encore d'obtenir les graces de Dieu. Il ne veut point que nous aions égard à leurs miseres ni à leurs défauts, comme

Rom. 12. 19.

nous ne voulons point que Dieu ait égard à nos miſeres & à nos défauts. Il nous
Matth. 7. 2. meſurera, ſelon l'Evangile, à la même meſure ſur laquelle nous aurons meſuré les autres. Notre vocation, ſelon ſaint Pierre, eſt donc d'exercer envers le prochain une miſericorde qui n'ait point de bornes ; afin que Dieu ne borne point ſes miſericordes ſur nous, & que nonobſtant nos indignités & nos infidelités il n'arrête point le cours de ſes graces.

VIII. *Car qui vous fera du mal, ſi vous ne penſez qu'à faire du bien?* ℣. 13.

C'eſt un principe qu'on ne ſçauroit avoir trop dans l'eſprit, que celui que ſaint Pierre propoſe en cet endroit : Que rien ne peut nuire à ceux qui demeurent fideles à Dieu. Un Chrétien peut faire un bon uſage de tout, & même des choſes les plus terribles, de la pauvreté, des douleurs, de la mort. Toute la malice des hommes & des démons ne peut par tous ſes efforts que lui fournir des ſujets de nouveaux mérites. Qu'ont fait les efforts du démon contre Job & contre les Martyrs, que d'augmenter leur gloire & leur récompenſe ? La philoſophie humaine a tâché de rendre le ſage invulnerable aux traits de la fortune, & de

de se mettre au-dessus de tous les accidens humains. Mais ce qui n'étoit qu'une vaine idée dans les discours des Philosophes, est une réalité très-effective dans la Philosophie chrétienne. Un Chrétien par son humilité, par sa charité & par son attachement à Dieu est au-dessus de tout. Il ne lui arrive rien dont il ne tire avantage, & dont il ne se fasse un nouveau bien. Tout ce qui lui vient de la part des hommes ne sert qu'à augmenter ses richesses. Enfin il n'y a que lui-même qui puisse troubler sa félicité, qui le puisse blesser, qui lui puisse nuire. C'est la source de cette autre maxime célebre parmi les Payens & les Chrétiens, qui est une suite de celle-ci, & qui la renferme : *Nemo læditur nisi à seipso* : RIEN *ne peut nuire à l'homme que lui-même.* Et c'est pourquoi l'Apôtre ajoute, que si nous souffrons quelque chose pour la justice, nous n'en sommes que plus heureux. D'où il s'ensuit nettement que les hommes ne sont point à craindre : *Ne craignez point*, dit saint Pierre, *les maux dont ils vous veulent donner de la crainte*, parce qu'avec toute leur mauvaise volonté ils ne sçauroient nous faire aucun mal. v. 14.

IX. *Mais rendez gloire dans vos cœurs*

à la ſainteté du Seigneur notre Dieu ℣. 15.

Un Chrétien étant donc délivré de l
crainte des hommes, ne doit avoir qu
l'unique ſoin d'honorer Jeſus-Chriſt dan
ſon cœur, & de rapporter toutes ſes ac
tions à ſa gloire. Il faut que ce culte ſoi
interieur, qu'il occupe le fond de no
cœurs, & qu'il en rende Jeſus-Chriſt l
maître. Dieu ne veut point de devoir
purement exterieurs. Les hommes ſ
contentent des dehors, parce qu'ils n
voyent que les dehors; mais Dieu qu
voit le fond des cœurs ne peut être ſa
tisfait que par les mouvemens du cœur
Le culte interieur produit néceſſairemen
l'exterieur; mais l'exterieur ne naît pa
toujours de l'interieur. C'eſt pourquo
ſaint Pierre ſe contente de nous recom
mander le culte interieur de Jeſus-Chriſt
ſçachant aſſez que ce culte ſe répand na
turellement au-dehors, & que poſſedan
le cœur, il ſe rend maître de toutes le
actions exterieures qui en dépenden
℣. 15. *Rendez gloire*, dit-il, *dans vos cœurs*
la ſainteté du Seigneur notre Dieu.

SUR L'EVANGILE DU V. DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECOSTE.

EVANGILE. *Matth. 5. 20.*

EN ce tems-là, Jesus dit à ses Disciples : Si votre justice n'est plus abondante que celle des Scribes & des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Vous avez appris qu'il a été dit aux Anciens : Vous ne tuerez point, quiconque tuera méritera d'être condanné par le jugement. Mais moi je vous dis ; Que quiconque se mettra en colere contre son frere, méritera d'être condanné par le jugement. Que celui qui dira à son frere, Raca, méritera d'être condanné par le conseil. Et que celui qui dira, Vous êtes fou, méritera d'être condanné au feu de l'enfer. Si donc lorsque vous présentez votre offrande à l'autel vous vous souvenez que votre frere a quelque chose contre vous, laissez-

là votre don devant l'autel , & allez vou. reconcilier auparavant avec votre frere ; & puis vous reviendrez offrir votre don.

EXPLICATION.

I. LE peu de crainte que cette parol de l'Evangile imprime dans l'es prit du commun du monde , est un grande marque de leur indifference pou leur salut. Jesus-Christ menace tous le Juifs, & en leur personne tous les Chré tiens, qu'ils n'entreront point dans l royaume de Dieu , si leur justice n'es plus abondante que celle des Pharisiens Il y va donc de leur salut de sçavoir e quoi ils la doivent surpasser. Cependar combien y en a-t-il peu qui s'informen en quoi consiste le défaut de la vertu de Pharisiens, & en quoi celle des Chré tiens doit être plus grande ? Si l'on di soit aux hommes, que quiconque n'ob servera pas certaines formalités, sera pri vé de son bien, ils ne manqueroient ja mais de s'en instruire très-exactemen Mais quand on les menace de l'exclusio du royaume de Dieu, s'ils n'ont certai nes dispositions , il semble qu'ils n' ayent point d'interêt ; ils vivent en re pos dans l'ignorance d'une verité si né

ceſſaire, & il faut la leur apprendre comme malgré eux, ſi l'on veut qu'ils en ſoient inſtruits. Cependant le deſir du ſalut enferme la recherche exacte de tout ce qui eſt néceſſaire pour être ſauvé. Ces paroles de l'Evangile nous marquant donc une choſe néceſſaire pour le ſalut, c'eſt une très-grande négligence que de ne ſe pas mettre en peine du ſens qu'elles renferment.

II. Il faut donc ſçavoir premierement que Jeſus-Chriſt ne fait aucun reproche aux Phariſiens touchant la foi. Ils ſçavoient ce que Dieu en avoit revelé aux Juifs. Ils attendoient le Meſſie, & avoient du zele contre les erreurs oppoſées à la vraie Religion. On ne leur peut reprocher auſſi qu'ils violaſſent ouvertement le Décalogue. Ils n'étoient ni parjures, ni blaſphémateurs, ni violateurs du ſabbat, ni meurtriers, ni adulteres, ni raviſſeurs du bien d'autrui, ni aux témoins. Ils avoient bien quelques auſſes explications de certains articles, omme du commandement d'honorer on pere & ſa mere : mais elles étoient ouvertes du prétexte de zele pour Dieu, & autoriſées par la tradition de leurs rincipaux Docteurs. Ils pratiquoient

une exactitude prodigieuse dans l'obser vation de la loi de Moïse, jusqu'à y ajou ter des choses qui n'étoient pas comman dées, comme de payer la dîme des moin dres herbes de leur Jardin, & de fair toujours plus que ce qui leur étoit pre cisément ordonné, de peur de manque à ce qui étoit d'obligation. Ils faisoien de longues prieres; ils jeûnoient deu fois la semaine: ils avoient un gran zele pour convertir les infideles à la rel gion des Juifs. On feroit, ce semble, d ces Pharisiens des gens irréprochabl parmi les Chrétiens. Cependant c'est Verité même qui nous apprend, qu qui ne les surpasse point par la justice n'entrera point dans le royaume de Die

III. Ainsi la premiere instruction qu'o doit tirer de cette parole de Jesus-Chris est que la seule exemption des crim grossiers ne suffit point pour être sauvé & qu'on peut observer l'exterieur de commandemens de Dieu & de l'Eglise sans avoir aucune part au royaume d Dieu. Il faut aller plus avant. Il faut avo ce que les Pharisiens n'avoient pas, & c'est ce qu'il faut apprendre des dive reproches que Jesus-Christ leur a fai dans l'Evangile.

Le premier eſt, qu'ils faiſoient conſiſter toute la vertu dans la pratique exterieure des préceptes, ſans ſe mettre aucunement en peine de tout ce qui ſe paſſoit dans le cœur. Ils ne croyoient pas que les deſirs de vengeance, d'impureté, d'avarice, d'envie, fuſſent des pechés, pourvû qu'on n'en commît pas les actions. Ainſi ils n'avoient aucune vigilance ſur leurs mouvemens interieurs. Ils ne retenoient que la main, & non pas le cœur, ce qui leur fait reprocher par Jeſus-Chriſt, qu'*ils ne nettoyoient que le dehors du vaſe, ſans avoir ſoin d'en purifier le dedans*, & qu'*ils étoient ſemblables à ces ſépulcres, qui paroiſſant beaux à l'exterieur, ne ſont pleins au-dedans que de corruption & de pourriture.* C'eſt ce qui nous apprend d'abord que qui ne veille point à la garde de ſon cœur, qui donne la liberté à ſes deſirs, qui ne ſe purifie point de ſes ſouillures cachées, qui s'abandonne à ſes mauvaiſes penſées, mérite tous les reproches que Jeſus-Chriſt a faits ſur ce ſujet aux Phariſiens. *Matth. 23. 25. 27.*

IV. De cette idée qu'ils avoient de la vertu, il en naiſſoit néceſſairement une confiance en eux-mêmes, & une préſomption en leur propre juſtice. Car comme

les actions exterieures ſont viſibles & certaines, y faiſant conſiſter la juſtice ils ne doutoient point qu'ils ne fuſſen juſtes. Ils marchoient donc devant Dieu la tête levée, ſans crainte & ſans confu ſion interieure. Les deſordres de leu cœur ne les humilioient point, parc qu'ils les comptoient pour rien. Ils ne ſ croyoient ni foibles, ni miſerables : il ne diſoient point comme ſaint Paul
Rom. 7. 24. *Malheureux homme que je ſuis.* Ils ne com noiſſoient point la plaie de la concupiſ cence, ni la plupart de ſes effets : ils n s'en humilioient point devant Dieu : i ne portoient point contre eux-mêmes c jugement de juſtice, par lequel on ſe re connoît non ſeulement pecheur & miſe rable, mais auſſi pecheur & orgueilleu & par conſequent digne de mépris, d'a baiſſement & d'humiliation.

V. C'eſt un abus ordinaire aux hom mes de ſe conſiderer plutôt comme obl gés à éviter les vices qu'à avoir les vertu Cependant toutes les vertus ſont de pr cepte, au moins dans la préparation d cœur. Ce n'eſt point un conſeil, ma un précepte, que d'être humble de cœu & de ſe juger digne de mépris. Et bie loin qu'il ſoit permis de tendre à ſe r

hausser dans l'estime & l'approbation des hommes, on est obligé au contraire d'avoir une volonté effective de combattre son orgueil en s'humiliant à l'égard de Dieu & des hommes. Cette disposition manquoit absolument aux Pharisiens. Et quiconque ne l'a pas, ne peut avoir qu'une vertu pharisaïque, qui non seulement n'est d'aucun mérite devant Dieu, mais dont il a plus d'aversion que de tous les vices exterieurs. Il y a des défauts de dispositions qui sont criminels. N'avoir point de charité, c'est un crime. C'en est un de même que de n'avoir point d'humilité, ni de reconnoissance. C'est néanmoins sur quoi presque personne ne s'examine. On croit être en assurance quand on n'a point fait d'actions formellement contraires à la charité, à l'humilité, à la gratitude, parce que les occasions ne s'en sont pas présentées ; & l'on ne pense point que Dieu n'exige pas moins le fond de ces vertus que les actions exterieures, & qu'il ne sçauroit aimer les ames où il ne le voit pas.

VI. Cette confiance en soi-même produit nécessairement le mépris des autres, & une préference superbe de soi-même à ceux qui sont engagés dans les pechés.

grossiers. C'est cette disposition qui no
est marquée par la priere orgueilleu
de ce Pharisien de l'Evangile, qui faiso
à Dieu un dénombrement de ses bonne
actions, & en prenoit sujet de se préfe
rer aux pecheurs, & en particulier à u
Publicain qui prioit humblement dar
Luc. 18. 11. le temple. *Mon Dieu*, disoit-il, *je vou
rends graces de ce que je ne suis point com
me le reste des hommes, qui sont voleurs
injustes & adulteres, ni même comme c
Publicain.* La vraie humilité oblige le
plus exempts des fautes exterieures à n
se point préferer aux plus grands pe
cheurs; parce qu'il se peut faire d'un
part que les pechés des autres soient ré
parés & couverts par la pénitence; &
de l'autre, que les vertus exterieures qu
paroissent en nous, soient gâtées par l
mêlange des vices spirituels. Mais le
Pharisiens n'entendoient point cette phi
losophie chrétienne : ils jugeoient de
vertus par les œuvres exterieures. Ainsi
quand ils en faisoient plus que les au
tres, ils se préferoient nettement à eux
& ne prenoient point cette préference
pour un orgueil, mais pour une action
de justice. Et c'est par-là qu'il arrive sou
vent que des personnes n'étant pas bien

établies dans les vertus interieures, se perdent ou s'affoiblissent par la multiplication de leurs bonnes œuvres exterieures, parce qu'elles en prennent sujet de tomber dans une disposition pharisaïque, qui consiste à mesurer sa vertu sur ces actions exterieures, & à croire qu'on a autant d'avantage sur les autres, qu'on les surpasse en nombre de bonnes œuvres.

VII. Il est fort naturel que ceux qui s'estiment eux-mêmes, desirent aussi d'être estimés des autres. Et c'est pourquoi le desir de l'honneur & de l'estime étoit encore un des caracteres des Pharisiens. Ils ne faisoient rien que par ostentation & pour être vûs & estimés des hommes, comme Jesus-Christ le leur reproche. S'ils jeûnoient, ils vouloient qu'on le vît & qu'on le sçût; & ils affectoient pour cela de paroître pâles. Il en étoit de même de leurs prieres & de leurs aumônes: ils y avoient toujours en vûe d'attirer l'estime des hommes, & ils n'en faisoient pas même scrupule; parce que ces vices ne détruisoient pas l'œuvre exterieure dans laquelle ils faisoient consister toute la vertu. Ce qui nous apprend que quoique la vûe de l'estime des hommes ne

détruiſe pas le mérite des actions vertueuſes, lorſqu'elle n'en eſt pas le principe, & qu'elle n'eſt pas volontaire, elle l'anéantit néanmoins, quand elle eſt le principal motif qui nous les fait entreprendre, ou elle les corrompt, quand après les avoir faites par un bon motif, on les rapporte volontairement à cette fin. Et comme nous ne ſçavons jamais quel eſt le vrai principe de nos actions, ni juſqu'à quel point nos penſées & nos deſirs ſont volontaires ou involontaires; nous ne ſçavons point auſſi ſi ce qui paroît de bon en nous, eſt réel ou faux, chrétien ou phariſaïque.

VIII. L'orgueil & la vanité étoient ſuivis dans les Phariſiens de tous les vices qui les accompagnent ordinairement. Ils prétendoient par-tout les premieres places : ils exigeoient qu'on leur fît de grands honneurs : ils vouloient regner dans l'eſprit des femmes dévotes, & s'inſinuoient dans leurs maiſons. Mais ſur-tout ils étoient envieux de la réputation d'autrui : & c'eſt ce qui les rendoit ſi fort ennemis des vrais Prophetes, & principalement de Jeſus-Chriſt, & qui fit qu'ils s'oppoſerent davantage à ſa doctrine que les plus vicieux d'entre les

Juifs. Le progrès des vices ſpirituels eſt plus grand que celui des vices corporels, parce que l'ame s'y livre plus pleinement; qu'elle y trouve moins d'obſtacles; que les objets en ſont plus continuels, & qu'ils paroiſſent moins vices à celui qui s'y abandonne.

IX. Les Phariſiens étoient les plus vertueux d'entre les Juifs à l'exterieur : mais ils étoient réellement néanmoins les plus méchans des Juifs, & les plus capables des grands crimes. Auſſi ce ſont eux qui ont eu le plus de part à la mort de Jeſus-Chriſt. C'eſt une choſe bien humiliante pour les gens de bien, que quelque exempts qu'ils ſoient des crimes exterieurs, ils ne ſçauroient s'aſſurer de n'être pas auſſi criminels que les plus méchans des hommes, parce qu'ils ne ſçavent pas la meſure de leur orgueil, ni de leur ingratitude. Dieu ne nous impute pas les pechés que nous pourrions commettre par la corruption ſecrette qui eſt en nous, lorſqu'elle eſt involontaire : mais quand nous la nourriſſons volontairement, les crimes y ſont en quelque maniere tout formés; & Dieu qui les voit, nous juge par les effets qui ſont conçus dans notre cœur, & qui ne man-

quent de se produire au-dehors que faute d'occasion.

X. Ce que l'Evangile ajoute ensuite, tend encore à nous faire comprendre combien ce que Dieu exige des Chrétiens est au dessus de ce que la lettre de la loi sembloit exiger des Juifs : car la loi en défendant de tuer, sembloit avoir négligé tout ce qui étoit au-dessous, & qui n'alloit pas à procurer la mort au prochain. Mais Jesus-Christ nous apprend que la loi éternelle défend non seulement le dernier effet de la haine du prochain, qui est le meurtre ; mais aussi les plus legers commencemens, comme la colere. C'est-à-dire, en un mot, que Dieu ne discernera pas la haine du prochain simplement par les effets exterieurs, mais qu'il la condannera en elle-même, quoiqu'elle ne produise que des paroles qui semblent bien éloignées de la malice du meurtre. *Quiconque*, dit saint Jean, *hait son frere, est homicide* ; c'est-à-dire, qu'il sera traité de Dieu comme un homicide, parce que la haine en renferme la malice. Cela fait donc voir qu'il y a des paroles qui paroissent peu considerables, qui sont néanmoins des pechés dignes de la dannation, parce qu'elles naiss-

1. Jean. 3. 15.

ſent d'un fond de haine qui ſuffit pour les rendre criminelles.

XI. Il ne faut donc pas diſtinguer ces trois degrés dont parle l'Evangile, par la ſeule difference des effets exterieurs, mais auſſi par les differens degrés de la haine du prochain, qui eſt tantôt commencée, tantôt plus forte, & tantôt conſommée. Elle n'eſt ordinairement que commencée, quand elle ne produit qu'un certain chagrin qui ne va pas juſqu'aux paroles de reproche : & cependant dans cet état même elle n'eſt pas innocente. Dieu la punira plus ſéverement que les Juifs ne puniſſoient les crimes ordinaires. Que ſi le mouvement de haine eſt plus fort & plus formé, & qu'il produiſe au-dehors les reproches communs que la paſſion ſuggere, quoiqu'il ne marque pas encore une haine toute formée, Dieu les punira plus ſéverement que les Juifs nepuniſſoient les crimes extraordinaires, & qui étoient jugés par le ſouverain Conſeil de l'Etat. Mais ſi la haine eſt telle qu'elle porte à faire de certains reproches qui marquent un deſſein formé de détruire la réputation du prochain, & qui ne ſoient pas ſimplement les effets d'une paſſion paſſagere, mais d'une haine

enracinée qui tend à les deshonorer entierement parmi les hommes, comme faisoit parmi les Juifs l'injure de fou, il ne faut plus chercher dans la conduite des hommes d'exemples de la séverité avec laquelle Dieu punira ce crime, & il faut sçavoir qu'il le punira par la derniere de ses peines, qui est la dannation & la gêne du feu. On doit donc concevoir par-là, que dans les querelles qui arrivent parmi les hommes, quoiqu'elles ne se terminent qu'à des paroles, il y en a plusieurs où l'on perd entierement la grace de Dieu, & où l'on se rend digne de l'enfer, & que cela se rencontre quand la haine est arrivée jusqu'à un certain degré, où de dessein formé l'on veut deshonorer le prochain par des reproches qui le privent d'honneur & de consideration parmi les hommes.

XII. Le remede que Jesus Christ propose ensuite, & qu'il represente comme si nécessaire, qu'il veut que pour le pratiquer on quitte le présent qu'on est prêt d'offrir à l'autel, qui est d'aller se réconcilier avec le prochain qu'on a offensé, en lui demandant pardon ; ce remede, dis-je, est doublement utile pour celui qui a offensé, & pour celui qui a été

offensé. C'est une marque que celui qui a offensé a changé de volonté, & qu'il condanne la faute qu'il a faite : ce qui est le fondement d'une réconciliation sincere. Mais c'est de plus un remede salutaire de la plaie que l'on a faite au prochain. Car une injure reçue est une semence continuelle de haine dans le cœur de celui à qui on l'a faite. Elle lui cause une tentation qui tend à lui faire perdre la charité toutes les fois qu'il s'en souvient. Souvent on y résiste au commencement, & l'on y succombe long-tems après lorsque la mémoire s'en renouvelle. On doit donc regarder cette injure comme une plaie dangereuse, où le feu & la gangrene se peuvent mettre à tout moment. Ainsi celui qui l'a faite est obligé de prévenir ce malheur dont il est cause, en s'humiliant sincerement sous celui qu'il a offensé, & en lui en demandant pardon, qui est l'unique moyen d'éteindre cette étincelle de haine qu'on a jettée dans son cœur, & qui peut toujours y produire un funeste embrasement.

SUR L'EPITRE

DU VI. DIMANCHE

D'APRÉS

LA PENTECOSTE.

EPÎTRE. *Rom. 6. 3.*

MEs Freres, Ne sçavez-vous pas que nous tous qui avons été batisés en Jesus-Christ, nous avons été batisés en sa mort ? Nous avons été ensevelis avec lui par le Batême pour mourir au peché ; *afin que comme Jesus-Christ est ressuscité d'entre les morts par la gloire de son Pere, nous marchions aussi dans une nouvelle vie : car si nous sommes entés* en lui *par la ressemblance de sa mort, nous y serons aussi* entés *par la ressemblance de sa résurrection ; sçachant que notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du peché soit détruit, & que desormais nous ne soyons plus asservis au peché, car celui qui est mort est délivré du peché. Que si nous sommes morts avec Jesus-Christ, nous croyons que*

nous vivrons aussi avec Jesus-Christ, parce que nous sçavons que Jesus-Christ étant ressuscité d'entre les morts ne mourra plus, & que *la mort n'aura plus d'empire sur lui : car quant à ce qu'il est mort, il est mort seulement une fois pour le peché ; mais quant à la vie qu'il a maintenant, il vit pour Dieu. Considerez-vous de même comme étant morts au peché, & comme ne vivant plus que pour Dieu en Jesus-Christ notre Seigneur.*

EXPLICATION.

I. CEs paroles de l'Apôtre, Que *nous tous qui avons été batisés en Jesus-Christ nous avons été batisés en sa mort*, v. 3.
ne nous marquent pas seulement que sa mort est la source des graces que nous recevons par le Batême ; que nous y sommes en quelque maniere lavés dans son sang, puisque c'est la vertu de ce sang qui nous purifie de nos péchés, & qu'ainsi les eaux du Batême qui touchent & nettoyent notre corps, sont la figure du sang de Jesus-Christ, qui nettoye notre ame de ses souillures ; mais cette expression mysterieuse nous enseigne aussi une autre verité plus conforme à son intention, & qu'il explique dans la suite.

C'eſt que l'action du Batême & cette ſainte cérémonie par laquelle nous ſommes plongés dans l'eau, ou au moins couverts d'eau, repreſente la mort de Jeſus Chriſt qui ſe termina par ſon enſeveliſſement, comme le modele de notre mort ſpirituelle. Le tombeau reçut le corps de Jeſus-Chriſt privé de la vie d'Adam, par laquelle il portoit la figure du peché : & l'eau du Batême doit recevoir nos ames mortes à la corruption d'Adam & à la concupiſcence, que l'E-
Rom. 6. 6. criture appelle *le vieil homme* & *le corps du peché.* Ainſi le Batême figure deux morts ; l'une, que nous repreſentons par cette cérémonie ſacrée, qui eſt la mort de Jeſus-Chriſt : l'autre que nous commençons dans le Batême même, & que nous promettons de conſommer, qui eſt la mort au peché.

II. Il ſe doit donc paſſer dans le Batême une mort préſente, qui eſt la mort au regne du peché. Car comme ce regne du peché conſiſte dans la préference de la créature au Créateur, & dans l'amour de ſoi-même plus que de Dieu, nous le détruiſons en rentrant ſous l'obéiſſance de Dieu, & en renonçant à tous les crimes par leſquels nous nous y ſommes

ſouſtraits. Nos pechés y périſſent par la rémiſſion que nous en recevons, comme les Egyptiens qui en étoient la figure, périrent dans la mer rouge, qui repreſentoit notre Batême. Mais cette mort qui s'opere dans le Batême n'eſt que le commencement d'une autre mort, à laquelle nous promettons de travailler & de tendre le reſte de notre vie. Car nous y faiſons profeſſion par cette même cérémonie exterieure, d'une vie de mort; c'eſt-à-dire, de mourir continuellement à l'amour des créatures, & de mortifier ſans ceſſe l'inclination que nous avons à en jouir, qui eſt ce qu'on appelle le vieil homme.

III. Si la préference des créatures à Dieu eſt la mort de l'ame, l'amour des créatures pour elles-mêmes, quoique ſans cette préference, eſt la voie de la mort. Car en aimant les créatures pour elles-mêmes, on ſe diſpoſe à les préferer à Dieu. Non ſeulement c'eſt une diſpoſition & un acheminement à la mort, mais c'eſt une mort commencée. Car l'amour des créatures diminuant toujours celui de Dieu, nous prive d'une partie de notre vraie vie, qui conſiſte toute dans l'amour de Dieu. L'ame qui s'arrête

aux créatures, retarde le cours du voyage par lequel elle tend à Dieu ; & en voulant jouir d'elles, elle se prive à proportion de la jouissance de Dieu. Nous nous engageons donc dans notre Batême à travailler toute notre vie à mourir à cet amour, & à mortifier les mauvaises inclinations qui nous y portent. Nous le promettons à Dieu par cette sainte cérémonie, & la rénonciation au démon, à ses œuvres & à ses pompes, n'est que l'explication de la promesse qui y est renfermée. Car le démon ne regne sur nous que par l'amour des créatures. Ainsi on ne renonce au démon, qu'en renonçant à cet amour.

IV. Le renoncement à l'amour des créatures étant un des engagemens de notre Batême ; il s'ensuit que nous nous y obligeons à n'user d'aucune créature que par nécessité, & que nous y promettons d'observer cette regle de la temperance chrétienne ; *de n'en desirer aucune pour elle-même, & de garder dans l'usage que nous en ferons une telle moderation, qu'il ne s'y mêle rien de la passion qui porte à en jouir.* Et de-là on doit conclure, que quoique toutes les recherches des plaisirs non nécessaires ne soient pas des pe

chés mortels, elles ſont néanmoins contraires aux engagemens de notre Batême ; parce que la jouiſſance de ces plaiſirs eſt cette vie d'Adam à laquelle nous avons fait profeſſion de mourir, & que nous avons figuré ſous l'enſeveliſſement ſous les eaux du Batême. C'eſt cette vie d'Adam à laquelle Jeſus-Chriſt nous a obligé de mourir en mourant lui-même ſur la croix, & en ſe dépouillant de la vie mortelle qu'il tenoit d'Adam, & qui figuroit le vieil homme, ſelon ſaint Paul. Ainſi ceux qui paſſent leur vie dans les plaiſirs ou de l'eſprit ou du corps, la paſſent dans un violement continuel de leur Batême. Et l'on ne peut pas douter que cette ſorte de vie ne ſoit eſſentiellement contraire à la vie chrétienne, puiſqu'elle eſt contraire au premier engagement que nous avons contractée en faiſant profeſſion du Chriſtianiſme.

V. Il paroît encore de-là que ce qu'on appelle les vœux de Religion, & tous les autres qu'on peut faire pour s'obliger à renoncer abſolument à la jouiſſance de certains plaiſirs, & à la poſſeſſion de quelques créatures, ne ſont que des facilités que le Saint-Eſprit a inſpirées aux Chrétiens pour obſerver plus aiſément les

obligations de leur Batême. Par les promesses qu'ils y ont faites, ils sont obligés de n'aimer aucune créature pour elle-même. Or la voie la plus courte & la plus facile pour ne les pas aimer, est de s'en priver absolument, & d'y renoncer pour toujours. Il est difficile de ne pas aimer un objet dont on jouit avec plaisir. Le plaisir est une glu qui y cole & y attache l'ame, & il est bien mal-aisé qu'on ne passe de cette attache jusqu'à l'aimer pour lui-même. Ainsi la vie des personnes qui renoncent absolument au monde & à la jouissance des créatures, est plus difficile comme vie humaine, mais plus facile comme vie chrétienne. Il est plus facile de jouir des créatures, que de s'en priver; mais il est plus difficile de jouir des créatures sans les aimer, que de s'en priver afin de ne les aimer pas.

VI. Enfin il paroît clairement par-là que si ceux qui demeurent dans le monde se veulent sauver (ce qu'ils ne peuvent faire qu'en vivant chrétiennement) non seulement leur vie ne deviendra pas plus commode que celle des Religieux les plus réformés; mais elle deviendra en quelque sorte plus pénible, plus incommode & plus difficile. Ils sont obli-

gés

gés à la même fin, qui eſt de n'aimer point les créatures, & de réſiſter au torrent de la concupiſcence qui nous y porte. Ils ne peuvent pratiquer le moyen le plus naturel & le plus facile d'éviter cet amour, qui eſt de ſe priver abſolument de leur uſage : il faut donc qu'ils pratiquent d'autres moyens pour s'en garantir ; & tous ces autres moyens ſont plus difficiles, & demandent de plus grands efforts, & une plus grande mortification interieure. Plus ils ſont expoſés au torrent du monde, plus ils doivent ſe roidir pour n'en être point entraînés. Car s'ils ceſſent de faire effort au contraire, ils en ſeront emportés. En jouiſſant des créatures, ils les aimeront ; en les aimant, ils s'y attacheront ; en s'y attachant, ils viendront à les préferer à Dieu ; & les préferant à Dieu, ils violeront criminellement les promeſſes de leur Batême. Tout amour des créatures y donne quelque atteinte, comme nous l'avons prouvé. Elles ſont violées d'une maniere criminelle par toute préference de la créature à Dieu.

VII. Mais l'état d'un Chrétien batiſé ne doit pas être ſeulement diſtingué de celui où il étoit auparavant, par la mort

au monde & à la concupiscence ; il le doit être encore davantage par le nouvel état où il entre, & la nouvelle vie qu'il doit mener après son Batême. S'il est nécessaire de mourir au monde pour vivre de cette vie ressuscitée, il est nécessaire de vivre de cette vie pour mourir au monde. Car l'amour ne se bannit que par un autre amour, & il n'y a que l'amour de Dieu qui puisse éteindre l'amour du monde. Il faut donc que l'amour de la volonté de Dieu, l'amour de la justice, l'amour de la verité, l'amour de l'éternité prenne la place de l'amour des choses temporelles. Cette vie ressuscitée renferme une nouveauté d'actions. Et il ne faut pas s'imaginer qu'elle ne soit point marquée par aucunes actions, & qu'elle puisse être insensible aux hommes, ensorte qu'un Chrétien véritablement régénéré, & menant une vie nouvelle, puisse être aisément confondu avec ceux qui ne vivent encore que de la vie du vieil homme. Il est vrai que la concupiscence n'étant pas entierement détruite, il y a encore quelque sorte de mêlange dans les actions des plus gens de bien : mais néanmoins comme la vie nouvelle y doit être la plus forte, elle y

doit être auſſi la plus agiſſante. Les actions du vieil Adam n'y doivent plus être regardées que comme des actions qui échappent, & qui ſe dérobent en quelque maniere à la vûe de l'ame ; mais les actions de religion, de juſtice & de ſainteté y doivent regner, & occuper la plus grande partie de la vie. Et comme l'impreſſion que les autres hommes ont de nous : ſe forme ſur ce qui domine le plus dans les mœurs, celle qui naît du corps des actions d'un homme vraiment chrétien, doit être differente de celle qu'on prend de la vie de ceux en qui l'eſprit du monde domine.

VIII. L'Apôtre nous apprend, que comme la mort au peché nous rend ſemblables à la mort de Jeſus-Chriſt, la nouvelle vie des Chrétiens nous repreſente l'état de Jeſus-Chriſt reſſuſcité, & en eſt même l'effet. Car c'eſt Jeſus-Chriſt reſſuſcité qui opere cette vie en nous. Or elle la doit repreſenter principalement dans l'exemption totale de la mort. *Jeſus-Chriſt reſſuſcité d'entre les morts, ne meurt plus.* Et de même un Chrétien véritablement régéneré ne doit plus mourir par le peché. La grace chrétienne n'eſt point un état inconſtant, comme bien Rom. 6. 9.

des gens ſe l'imaginent. C'eſt un état du rable, qui a de la fermeté & de la ſtabilité C'eſt une choſe inouie dans tous les Pere qui ont connu l'eſprit du Chriſtianiſme que ces viciſſitudes de vie & de mor dans leſquelles pluſieurs ſe perſuaden qu'un Chrétien peut vivre. L'eſprit d Dieu ne prend point poſſeſſion d'u cœur pour ſi peu de tems ; & il n'y ren tre point ſi facilement quand on l'en banni. Ce ſont des imaginations formée ſur l'état des Chrétiens de ces dernier ſiecles, dans leſquels on voit ces chan gemens & ces inconſtances ; mais l'idé que l'Apôtre nous donne de la vie chré tienne, nous doit faire conclure, non qu cette inconſtance ſe peut rencontrer dan de véritables Chrétiens, mais que ceu en qui elle ſe rencontre ne le ſont pas.

IX. Ces changemens ſi fréquens ſon même contraires à la nature de la vo lonté. Elle peut bien changer aſſez fré quemment d'actions exterieures, pour vû que ce ſoient des effets de la mêm paſſion qui regarde les choſes diverſe ment & par differentes faces : mais ell ne change pas aiſément d'amour domi nant, ni de fin derniere. Un ambitieu qui met ſon ſouverain bien dans la gran

deur, ne ſe dépouille pas facilement de cette paſſion qui le domine. Il n'eſt point humble aujourd'hui, & demain orgueilleux. Dieu a voulu que l'amour qui fait l'eſſence de la vie chrétienne, y fût ſemblable. C'eſt une paſſion, mais une paſſion dominante, & qui eſt d'ordinaire auſſi durable que toutes les autres paſſions.

SUR L'EVANGILE

DU VI. DIMANCHE D'APRÉS LA PENTECOSTE.

EVANGILE. *Marc.* 8. 1.

EN ce tems-là, le peuple qui ſuivoit *Jeſus s'étant trouvé en fort grand nombre, & n'ayant point de quoi manger, Jeſus appella ſes Diſciples, & leur dit: J'ai compaſſion de ce peuple, parce qu'il y a déja trois jours qu'ils demeurent continuellement avec moi, & ils n'ont rien à man-*

ger ; & si je les renvoye en leurs maison sans avoir mangé, les forces leur manqueront en chemin, parce que quelques-un d'eux sont venus de loin. Ses Disciples lu répondirent : Comment pourroit-on trou ver dans ce desert assez de pain pour l rassasier ? Jesus leur demanda : Combie avez-vous de pains ? Sept, lui dirent-ils Alors il commanda au peuple de s'asse sur la terre : il prit les sept pains, & re dant graces, il les rompit, les donna à s Disciples pour les distribuer, & ils les d stribuerent au peuple. Ils avoient enco quelques petits poissons qu'il benit aussi, commanda qu'on les leur distribuât de me me. Ils mangerent donc, & furent rass siés ; & on remporta sept corbeilles plein des morceaux qui étoient restés. Or ceu qui mangerent étoient environ quatre mill Et Jesus les renvoya.

EXPLICATION.

I. CE que l'Evangile nous rapport du zele de ce peuple qui suivo Jesus-Christ dans un lieu desert, san avoir de quoi manger, & qui s'exposo par-là à la défaillance, si Jesus-Christ n l'eût nourri par un miracle, donne lie à plusieurs réflexions importantes. L

premiere eſt, qu'il peut arriver que par un ſaint oubli de ſoi-même, & par une grande ardeur de piété, on ne ménage pas aſſez les forces de ſon corps, ſans que Dieu nous impute cette imprudence. Car ce peuple en commit une de cette nature, puiſqu'il s'expoſoit à la défaillance, ſi Jeſus-Chriſt ne l'eût ſecouru par un miracle. On pouvoit donc dire qu'il tentoit Dieu en quelque ſorte, puiſqu'il l'obligeoit à ce miracle : & cependant ſon ardeur n'a fait qu'attirer la miſericorde de Jeſus-Chriſt, & nullement ſes reproches. La plupart des Saints ont commis de ces ſortes d'imprudences, & ont ſouvent abregé leur vie par des auſterités & des travaux qu'ils ne croyent pas au-deſſus de leurs forces, mais qui l'étoient effectivement, ſans que Dieu leur ait imputé ces ſortes de défauts, parce qu'il voyoit que c'étoit leur amour & l'ardeur de leur piété qui les cauſoit. Dans les choſes douteuſes, il eſt juſte de ſe déterminer par le plus grand interêt. Or notre plus grand interêt eſt de faire ce qui plaît davantage à Dieu. Ainſi comme l'on ignore la meſure préciſe de ſes forces, quand on a beaucoup d'ardeur de piété, on ne manque gueres de prendre

le parti le plus fort, & de se porter aux choses qui sont en soi plus utiles à son ame. Les personnes qui dans ces sortes de doutes prennent toujours le plus foible & le plus conforme aux inclinations de la nature, font bien connoître par-là la foiblesse de leur piété. Il se peut donc faire que des personnes soient en effet trop foibles pour entreprendre certaines actions, & pour pratiquer certaines pénitences, & que néanmoins elles pechent en ne les pratiquant pas; parce que cette foiblesse ne leur étant pas clairement connue, c'est par l'amour de leur corps, & non par raison, qu'elles prennent le parti de cette prudence timide qui les porte à éviter avec tant de soin tout ce qui peut nuire à leur santé.

II. L'ardeur de ce peuple pour écouter la parole de Dieu étoit grande; mais elle n'étoit que passagere. Ils n'étoient pas pour cela véritablement convertis ni justifiés; ou s'ils l'étoient, ils l'étoient d'une maniere très-foible, puisque tout cela se dissipa, & qu'il ne paroît point qu'aucun ait réellement perseveré, y ayant eu peu de véritables & de durables conversions avant la résurrection de Jesus-Christ. Cela fait voir que ceux qui sont nouvel

ſement touchés, ſont capables de ſe porter à certaines actions de zele & de charité qui paroiſſent grandes ; mais qu'il y a néanmoins bien de la difference entre ces ardeurs que les premiers mouvemens de converſion font concevoir, & une piété ferme & ſolide. La dévotion des Novices eſt d'ordinaire plus ardente, parce qu'elle eſt plus nouvelle : mais elle ſe paſſe bien-tôt, lorſque les objets qui les occupoient ceſſent d'avoir à leur égard l'attrait de la nouveauté. Le tems affoiblit tous les ſentimens, & même ceux de piété : mais au défaut de cette dévotion ſenſible, les perſonnes vraiment touchées ſubſtituent une réſolution ferme & courageuſe, qui enracine les vertus, & qui paroiſſant moins vive dans le ſentiment, a beaucoup plus de force & de ſolidité dans le fond. La piété ne s'affermit & ne ſe fortifie que par les diverſes épreuves & les diverſes tentations; ce qui fait dire à ſaint Ephrem, que quoiqu'une ame ait été faite participante de la grace, tant qu'elle n'eſt nourrie que de la douce onction de l'eſprit de Dieu, & qu'elle n'a point encore été éprouvée par les tentations & les tribulatious que l'eſprit malin lui ſuſcite, elle eſt encore

dans l'état d'enfance. Nous ne devons donc pas faire grand état de tous les sentimens vifs que des mouvemens passagers nous peuvent donner, si nous n'avons soin de les enraciner dans notre cœur par un long exercice d'une vie vraiment chrétienne.

III. Il est dit que Jesus-Christ fut touché de compassion pour ce peuple ; & comme sa compassion étoit véritable, & qu'elle le porta à faire un miracle signalé, on ne doit point douter que ce miracle ne fût destiné par la charité de Jesus-Christ, non seulement à nourrir leurs corps, mais aussi à fortifier leur ame ; car ce doit être la fin de toutes les charités corporelles ; & on les pratique mal, quand on n'a pas principalement en vûe le bien spirituel du prochain. Cependant cette misericorde de Jesus-Christ, quoique très réelle & très-effective, n'étoit pas jointe avec la volonté de leur donner ces graces speciales qui produisent la perseverance. Il les leur eût accordées s'ils les eussent demandées. Ils pouvoient & ils devoient les demander ; mais il n'avoit pas dessein de leur donner cette grace forte & particuliere de prier, qu'il donne à quelques uns sans

qu'ils l'ayent mérité. Il y a donc deux ſortes de miſericordes en Jeſus-Chriſt ; l'une plus commune, & l'autre plus grande : l'une qui produit ces graces paſſageres, & l'autre qui produit ces graces perſeverantes. C'eſt ce que David entendoit parfaitement, lorſqu'il demandoit à Dieu, *qu'il eût pitié de lui*, non ſelon ſa Ps. 50. 8. miſericorde commune, mais *ſelon ſa grande miſericorde* ; & c'eſt ce que nous devons faire de même dans tous les bienfaits temporels & ſpirituels que nous recevons de Dieu. Comme nous ne ſçavons encore ſi ce ſont des effets de ſa miſericorde commune ou de ſa grande miſericorde, il veut qu'en les recevant avec gratitude, nous lui demandions toujours cette grande miſericorde, qui eſt la ſource de la perſeverance, & dont il ne nous aſſure jamais pendant cette vie, afin que nous ne ceſſions jamais de la demander.

IV. Cette miſericorde commune que Dieu exerce envers ceux qu'il prévoit en devoir abuſer, n'empêche pas qu'il n'ait encore d'autres vûes de rendre ces mêmes graces utiles à d'autres qui n'en abuſeront pas ; & c'eſt ce que Jeſus-Chriſt fit en cette occaſion. Car ce mi-

racle qu'il opera pour les Juifs, étoit en même tems fait pour les Chrétiens, qui en devoient mieux user que les Juifs. Il vouloit qu'il servît à fortifier leur foi, & à nourrir leurs ames, par les instructions qu'il renfermoit. Ainsi comme nous sommes du nombre de ceux qui y ont part, & que Jesus-Christ a eu en vûe, nous ne devons point regarder ce miracle comme fait simplement pour les Juifs, mais comme fait pour nous. Et comme ces Juifs auroient été des ingrats, s'ils n'en avoient eu aucune reconnoissance, nous le sommes beaucoup plus qu'eux quand nous ne sommes point touchés de ce que Dieu a bien voulu nous le faire connoître pour édifier notre foi, & pour nous servir d'une nourriture spirituelle.

V. Ce miracle de Jesus-Christ étant une marque de sa puissance infinie & de ses richesses inépuisables par lesquelles il nourrit toutes les créatures, & fournit à tous leurs besoins, nous donne lieu d'admirer non seulement l'usage qu'il en a voulu faire en de certaines occasions; mais beaucoup plus la reserve avec laquelle il en a si peu usé : car ce même Jesus qui pouvoit nourrir quatre mille

personnes avec sept pains, se laissoit lui-même manquer de toutes choses. Il vouloit bien que d'autres suppléassent à ses nécessités, & recevoir d'eux exterieurement ce qu'il leur donnoit lui-même : & par-là il pratiquoit en même tems & la pauvreté & l'humilité, qui ne lui étoient pas moins cheres que sa puissance, & dont la pratique lui étoit bien plus ordinaire que les démonstrations qu'il faisoit quelquefois de sa puissance infinie. Et c'est ce qui nous apprend qu'autant que nous le pouvons, nous nous devons réduire aux voies communes & humbles, & ne faire paroître l'autorité & la force, si nous en avons, que dans des rencontres extraordinaires que la charité nous fait discerner. Jesus-Christ a donné aux hommes un exemple continuel d'humilité : & nous y sommes d'autant plus obligés que lui, que Jesus-Christ n'avoit que faire de s'humilier pour lui-même ; au lieu que nous avons un besoin continuel d'humilier notre orgueil, & qu'ainsi l'humilité nous est toujours utile, quand elle ne le serbit pas aux autres.

VI. On peut encore connoître par ces marques de grandeur & de puissance que Jesus-Christ donnoit quelquefois, com-

bien ſon humilité étoit differente de celle des hommes ; car elle étoit toute volontaire en lui, au lieu qu'elle eſt preſque toute néceſſaire dans les hommes. Jeſus-Chriſt ſupprimoit continuellement l'éclat de ſa grandeur, & l'empêchoit de paroître. Les hommes ne ſuppriment point de grandeurs, car ils n'en ont point : toute leur humilité ne va qu'à ne ſupprimer pas leur baſſeſſe, & à vouloir bien que les autres en connoiſſent une partie. Ce n'eſt qu'un aveu ſincere de ce qu'ils ſont dans la verité ; & ſouvent même par cet aveu ils s'honorent beaucoup davantage, qu'en voulant déguiſer aux hommes ce qu'ils ne leur ſçauroient cacher.

VII. Comme Jeſus-Chriſt avoit encore plus en vûe dans ce miracle les fideles qui naîtroient dans la ſuite des tems, que les Juifs qui l'environnoient, il leur a voulu ſans doute apprendre par les motifs qu'il a eu de faire ces miracles pour les Juifs, ce qui le peut porter à faire des miracles ſpirituels ſur les Chrétiens. Les qualités qui paroiſſent exterieurement dans ces Juifs, nous repreſentent donc celles qui doivent être effectivement dans les Chrétiens. Ces peu-

ples que Jesus-Christ nourrit par miracle, l'avoient suivi dans un lieu desert. Il faut donc aussi pour mériter les graces de Jesus-Christ, le suivre dans le desert, dans l'éloignement du monde, & dans la séparation des consolations de la vie du siecle. Il faut le suivre dans la pratique des verités que le monde ne connoît point, & qui sont comme desertes & abandonnées. Il faut se retirer soi-même, non seulement d'esprit, mais de corps, de la foule des affaires. Il y aura une infinité de gens qui ne participeront point aux graces de Jesus-Christ; parce qu'ils auront vécu dans le tumulte du monde, & qu'ils n'auront pas eu le courage de suivre Jesus-Christ dans la retraite.

VIII. Mais est on donc obligé de quitter le monde, d'abandonner ses affaires, de renoncer aux occupations? Je ne dis pas cela. Il y a des gens qui ne le peuvent faire, parce qu'il y a des devoirs de justice qui les obligent d'y demeurer. Mais ce que je dis, c'est qu'il faut écouter Jesus-Christ à quelque prix que ce soit; & pour cela, si l'on ne se peut retirer de corps, il faut au moins se faire une retraite & un desert dans son cœur.

Si l'on ne peut éviter de s'occuper des affaires, il faut éviter de s'y plonger; c'est-à dire d'y mettre tout son esprit & tout son cœur. Il faut toujours faire ensorte que Dieu demeure le maître de notre cœur. Si l'on peut vivre de cette sorte dans le monde, à la bonne heure. Si l'on y peut posseder son ame, travailler à la mortification de ses passions, adorer, prier & écouter Jesus-Christ, je n'ai rien à dire. Mais si l'on ne fait rien de tout cela, & qu'on se laisse dominer & accabler l'esprit par les choses temporelles, quel moyen de s'empêcher de périr? Il faut donc nécessairement, ou se séparer du monde réellement, ou en être au moins séparé de cœur.

IX. On voit encore dans ce peuple une autre disposition excellente; c'est la pratique de ce précepte de Jesus-Christ:
Matth. 6. 33. *Cherchez premierement le royaume de Dieu, & tout le reste vous sera donné comme par surcroit.* Il suit Jesus-Christ, il l'écoute, il ne se met en peine de rien. Les nécessités les plus pressantes ne le font pas songer à s'en retourner. On fait tout le contraire dans le monde. On commence toujours par le soin de l'établissement & de la fortune; la piété n'est que l'acces-

soire. On y pensera quand on aura pourvû à ce qu'on appelle nécessaire. Ainsi le royaume de Dieu est la derniere chose que l'on cherche. Ce n'est pas le moyen de porter Jesus-Christ à nous nourrir, ni d'exciter sa misericorde. C'est pourquoi il renvoye la plupart de ces gens sans nourriture spirituelle : il les laisse dans la disette de ses graces ; & il arrive alors ce que Jesus-Christ appréhendoit pour ces Juifs, qui est de tomber en défaillance dans le chemin, c'est-à-dire de manquer de vigueur & de force pour marcher dans les commandemens de Dieu. Et outre le peché qu'ils commettent en préferant les choses du monde à Dieu, ils en commettent encore dans la suite plusieurs autres par cette défaillance spirituelle où le défaut des graces les réduit.

X. Quand Jesus-Christ trouve des ames dans la disposition de chercher le royaume de Dieu avant toutes choses, il les fait encore entrer dans une autre pour les préparer à ses graces. C'est de les humilier actuellement, & de les rabaisser à leurs propres yeux ; & c'est ce
qui est figuré par l'ordre que Jesus- ỳ. 6.
Christ donna au peuple de *s'asseoir sur la*

terre, pour recevoir la nourriture qu'il leur vouloit faire donner. Tant que nous ferons debout, & que nous témoignerons de la confiance en notre vigueur, & en notre force, nous ne ferons pas encore en état de recevoir les graces de Dieu. Il faut être dans un vif sentiment de sa foiblesse & de son impuissance, & c'est alors que Dieu se plaît à nous remplir de force & de vigueur spirituelle. La force des infideles naît de leur cupidité qui les éleve, & celle des Chrétiens vient de l'humilité qui les rabaisse.

XI. Mais quoique Dieu agisse par lui-même dans les ames, & qu'il les nourrisse lui-même par sa verité & par sa sagesse, il ne les rend pas pour cela indépendantes du ministere de l'Eglise, ni de l'autorité de ses Pasteurs. C'est par eux qu'il leur fait distribuer cette nourriture. Ce sont eux qui ont soin que personne n'en manque, & qui pourvoyent à tous les besoins des particuliers. Les Apôtres donnoient au peuple ce qu'ils recevoient de Jesus-Christ, & c'étoit entre leurs mains que se faisoit le miracle de la multiplication des pains. Qui n'auroit rien voulu recevoir des Apôtres, n'auroit rien reçu de Jesus-

Christ : ils ne recevoient de Jesus-Christ les pains que pour les donner. C'est aussi de Jesus-Christ que les Pasteurs doivent recevoir la nourriture qu'ils distribuent au peuple. S'ils la cherchent dans eux-mêmes & dans leurs propres lumieres, ils n'y trouveront rien de proportionné aux besoins du peuple. Il faut que Dieu leur donne les verités qu'ils annoncent, & qu'elles se multiplient dans la distribution qu'ils en font. Une même verité suffit à plusieurs, sans que la nourriture que l'un en reçoit diminue celle qu'en reçoit un autre. Les Apôtres ne distribuerent que sept pains ; mais ces sept pains, qui figuroient les sept dons du S. Esprit, suffirent à tout ce peuple, & il en resta même pour en nourrir d'autres.

XII. Jesus-Christ ordonna aux Apôtres de ramasser ce qui restoit, & que le peuple avoit laissé après avoir été rassasié suffisamment. Dieu veut de même que nous fassions un sage ménagement des graces qu'il nous donne, & que nous ne prétendions point qu'il nous doive donner à chaque pas de nouvelles lumieres. Il y a bien des gens qui tombent dans ce défaut. Quand ils ont reçu la grace de la dévotion, ils supposent que Dieu la

leur donnera toujours avec la même abondance. Mais cela n'eſt pas ainſi : il veut qu'on vive des reſtes de la nourriture qu'il nous a donné, & qu'on ne les diſſipe pas. Les ſentimens ſont d'ordinaire paſſagers ; & cette dévotion qui contente l'ame & qui la raſſaſie, ne dure pas toujours : mais les lumieres de la verité, avec une certaine meſure d'amour ſpirituel & inſenſible, nous reſtent après que ces ſentimens paroiſſent paſſés. Il faut donc vivre de ces verités dans le tems de ſéchereſſe, & les ſuivre exactement par une réſolution forte : & ainſi l'on vit des reſtes de ce qu'on avoit reçu de Dieu dans le tems où il nous avoit fait une plus abondante effuſion de ſes graces.



SUR L'EPITRE

DU VII. DIMANCHE

D'APRÉS

LA PENTECOSTE.

EPÎTRE. *Rom. 6. 19.*

MEs Freres, Je vous *parle humainement à cause de la foiblesse de votre chair. Comme vous avez fait servir les membres de votre corps à l'impureté & à l'injustice, pour commettre l'iniquité, faites-les servir maintenant à la justice pour votre sanctification : car lorsque vous étiez esclaves du peché, vous étiez libres à l'égard de la justice. Quel fruit tiriez-vous donc alors de ces* désordres, *dont vous rougissez maintenant, puisqu'ils n'ont pour fin que la mort ? Mais à present étant affranchis du peché, & devenus esclaves de Dieu, votre sanctification est le fruit que vous en tirez, & la vie éternelle en sera la fin : car la mort est la solde & le payement du peché ; mais la vie éternelle est une grace*

& un don *de Dieu en Jesus-Christ notre Seigneur.*

EXPLICATION.

I. LE peu que Dieu exige des hommes pour les guérir de leurs maladies spirituelles, est une condescendance prodigieuse, & un excès de misericorde. Que de maux ne souffre-t-on point pour prolonger une vie mortelle que l'on ne sçait s'il est meilleur de prolonger que d'abreger ? A quoi ne s'assujettit-on point pour se délivrer de certaines maladies ? Quelles douleurs ne se résout-on point à souffrir pour guérir d'une fistule ou de la pierre ? Combien la cure même des maladies les plus ordinaires, comme les fievres, est-elle pénible par l'assujettissement aux remedes, & à des régimes incommodes ? Quand Dieu nous auroit donc proposé des moyens aussi difficiles que ceux-là pour guérir nos ames de leurs maladies, n'auroit-il pas usé envers nous d'une extrême misericorde ? Car quelle proportion y a-t-il des maux du corps qui finissent par la mort du corps, avec les maux des ames, qui sont de leur nature éternels, comme les ames sont immortelles ? Qui veut connoître l'énor-

Gregor. Nazian. orat. 1.

mité du peché, qu'il en juge par sa punition qui est l'enfer : car il faut qu'il y ait au moins autant de malice dans le peché, qu'il y a de rigueur dans les tourmens qui le punissent. C'est donc un mal effroyable que le peché ; & si pour en être délivré Dieu exigeoit de nous tous les maux & toutes les douleurs dont l'homme est capable en cette vie, ce seroit encore une bonté incomparable. Qu'on choisisse la vie la plus extraordinaire en austerité qui ait jamais été pratiquée par aucun des Anacoretes de Syrie, si Dieu pour nous délivrer de nos pechés nous la prescrivoit, nous devrions nous soumettre à cet ordre, & accepter cette pénitence avec une reconnoissance infinie. Cependant il ne nous prescrit point ces sortes de vie : il se contente de beaucoup moins, & se réduit à ce que l'Apôtre nous marque dans cette Epître, & que nous expliquerons dans la suite. Cependant pour connoître l'excès de la condescendance de Dieu envers nous, il est bon de faire passer notre esprit par ces degrés, & de considerer attentivement ce que la justice de Dieu avoit droit d'exiger de nous, pour nous accorder la délivrance de nos pechés.

v. 19. II. La cause de cette condescendance de Dieu est celle que marque saint Paul, sçavoir l'infirmité de notre chair qui nous fait concevoir une grande idée des maux corporels, & une idée très-foible & très-obscure de la grandeur des maux spirituels. S'il falloit que les hommes souffrissent de grands maux & qui fussent de longue durée, l'infirmité de la chair feroit succomber presque tout le monde. Dieu donc qui connoît cette infirmité, les en dispense par une bonté ineffable ; & c'est cette dispense qu'il leur a fait annoncer par son Apôtre : *Je vous parle humainement, & je me rabaisse*, dit-il, *à cause de l'infirmité de votre chair.* Mais à quoi se réduit ce rabaissement de Dieu ? Il se réduit à exiger de nous des œuvres de justice, au lieu des œuvres de peché qu'il nous veut bien pardonner. Mais au moins en pourroit-il exiger beaucoup davantage, & quand il nous ordonneroit, comme il a dit par un Prophete, *de faire dix fois plus* pour notre salut que nous n'avons fait pour notre perte, il n'y auroit rien que de misericordieux & de juste. Cependant il se contente encore de moins, & il porte plus loin sa condescendance. Il suffit que nous en fassions

Ibid.

Baruch 4. 28.

fassions autant. *Comme vous avez fait servir*, dit-il, *les membres de votre corps à l'impureté & à l'injustice pour commettre de mauvaises actions, faites-les servir maintenant à la pieté & à la justice, pour mener une vie sainte.*

III. Ce principe de l'Apôtre nous étant ouvert, c'est à chacun des Chrétiens d'en faire l'application par l'examen particulier des déreglemens où la corruption l'a engagé. Et cet examen lui doit faire prendre la résolution de réparer par des œuvres de justice ses déreglemens passés, mais des œuvres de justice qui y soient opposées. Or quoique ce soit peu de chose en comparaison de ce que Dieu pourroit exiger de nous, néanmoins cela va beaucoup plus loin qu'on ne pense. Que doit faire, par exemple, un homme qui a vécu dans l'oubli de Dieu, & qui a manqué dans toute sa vie passée à l'adorer & à l'aimer, sinon d'employer toute sa vie à l'adorer & à l'aimer depuis que Dieu lui a fait la grace de le toucher? Que doit faire un homme qui a donné une liberté entiere à sa langue de se répandre en paroles, ou de médisance, ou de raillerie, ou de curiosité, sinon de faire servir cette mê-

me langue à des œuvres de justice contraires à celles-là, & à édifier le monde, ou par son silence, ou par des paroles de charité & de support envers le prochain, & qui puissent éloigner les hommes des mêmes vices où ses pechés les ont pû porter.

IV. Pour montrer que ce précepte de l'Apôtre nous conduit à la pratique des principaux devoirs de la vie chrétienne il ne faut que considerer ce que dit sain
Ephes. 2. 3. Paul, *Que la vie payenne consiste à fair la volonté de sa chair & de ses pensées.* Ca cela convient à tous ceux qui ne sont pa conduits par l'esprit de Dieu ; puisqu hors la conduite de cet esprit qui nou éclaire par les lumieres de la verité, & qui nous fait marcher dans ses voies l'on ne se peut conduire que par deu lumieres ; celle des sens qui nous attir aux plaisirs, ou qui nous effraye par l crainte des maux corporels ; celle de l'es prit humain qui ne pouvant sortir de lui même, ne nous propose que de suivr nos propres volontés, nos interêts & notre gloire. On ne sçauroit vivre d'un autre maniere, quand on ne suit que s chair, ou les pensées de son propre es prit. Ainsi pour suivre la regle de l'Apô

tre, & pratiquer les œuvres de justice opposées à nos déreglemens passés, il faut renoncer à toutes les satisfactions des sens, à toutes les recherches de nous-mêmes, & passer tout le reste de notre vie dans une execution fidelle de ce que Dieu veut de nous dans chaque rencontre. Quiconque vit en cette maniere, & qui s'attache dans toutes ses actions particulieres à suivre la volonté de Dieu, peut avoir une juste confiance qu'il mene une vie vraiment chrétienne. Mais cette sorte de vie est étrangement differente de celle que l'on mene dans le monde.

V. Combien cette même regle nous oblige-t-elle à pratiquer l'humilité ? Tant que nous n'avons point pensé à Dieu, la plupart de nos actions ont été mêlées de vûes de vanité, puisque c'étoit là l'objet de la plupart de nos pensées. Il faut donc, pour pratiquer cette justice que l'Apôtre nous prescrit, que nous tendions desormais à nous humilier dans toutes nos actions, & que comme nous nous sommes entretenu l'esprit des avantages que nous croyions avoir, ou ausquels nous aspirions, nous n'ayons point au contraire de vûes plus ordinaires que celles de notre pauvreté & de notre misere.

Ainsi, comme en agissant par l'esprit du monde nous portions dans l'esprit des autres, presque par toutes nos actions une impression d'orgueil, il faut, selon la regle de l'Apôtre, tâcher au contraire de porter dans l'esprit des autres par toutes nos actions, une impression d'humilité, selon ce que prescrit saint Pierre par ces paroles : *Tâchez de vous inspirer tous l'humilité les uns aux autres.*

1. Petr. 5. 5.

VI. L'Apôtre saint Paul n'a pas dessein seulement par ces œuvres de justice qu'il nous ordonne, de nous porter à réparer nos déreglemens passés. Son but est aussi de remedier par-là à nos foiblesses presentes : car l'on a pour l'ordinaire autant de foiblesses qu'on a commis de pechés dans sa vie passée. Ces plaies ne sont presque jamais si parfaitement guéries qu'elles ne soient prêtes à se rouvrir. Il faut donc pour empêcher cet effet, en consolider les cicatrices, en fortifiant son ame par les œuvres de justice contraires à ces défauts. C'est le seul moyen d'éviter les rechutes, & c'est l'omission de ce moyen qui les rend fréquentes. Ainsi ces œuvres ne sont pas seulement nécessaires comme réparation & comme satisfaction pour les pechés passés, mais elles

le sont aussi comme remedes & comme préservatifs pour les foiblesses presentes.

VII. Mais ce qui releve encore infini-nent la bonté de Dieu, c'est que ce qu'il xige de nous pour la réparation de nos echés, ce qu'il nous prescrit pour le emede de nos maladies, bien loin d'ê-re une peine inutile en soi, & qui n'ait oint d'autre prix que de diminuer les naux dont il nous veut délivrer, com-ne la plupart des remedes corporels, est u contraire un bien raisonnable en soi, ui orne & qui embellit l'ame, & qui nérite d'être recherché comme une rande récompense : car Dieu nous gué-it des vices par les vertus. Or les vertus n elles-mêmes sont un si grand bien, ue nous les devrions pratiquer pour lles-mêmes, quand même Dieu ne nous n donneroit aucune récompense. Ou lutôt elles tiennent lieu d'une très-gran-e récompense à tous ceux qui en ont idée qu'ils en doivent avoir. Quelle omparaison y a-t-il d'un homme tempe-ant & juste, qui conserve son corps & n ame dans une parfaite pureté ; que charité fait entrer dans tous les besoins u prochain, qui pratique exactement us ses devoirs : quelle comparaison,

dis-je, y a-t-il d'un tel homme avec une ame cruelle, brutale, plongée dans l'impureté, qui n'a ni respect pour Dieu, ni fidelité pour les hommes, & qui s'aime d'une maniere si déreglée, qu'elle se couvre sans cesse de honte & d'infamie en se plongeant dans toutes sortes de désordres.

VIII. Il y a donc dans la vertu dè cette vie même une récompense de la vertu, & il y a dans le vice, même dè cette vie, une punition du vice. L'homme de bien y reçoit son centuple, c'est-à-dire qu'il est cent fois plus heureux en vivant dans l'ordre & dans la justice qu'il ne l'auroit pû être en vivant dans le désordre & dans l'injustice. La pratique de la vertu est toujours accompagnée d'une paix, d'une consolation interieure & d'une douce esperance qui soutient & qui soulage. L'esprit y trouve toujours un appui & un secours favorable; le vice au contraire, dans sa plus grande ardeur, est accompagné de dégouts, d'ennui, & d'une pente au desespoir. Il ne sçauroit s'empêcher de sentir l'instabilité des créatures sur lesquelles il s'appuye, & de se regarder ainsi sans soutien & sans secours. Ces considerations sont renfer

mées dans cette demande que nous fait l'Apôtre : *Quel fruit tiriez-vous donc alors de ces désordres dont vous rougissez maintenant ?* & dans ces autres paroles par lesquelles il releve les avantages presens & futurs de la vertu : *Mais à present étant affranchis de la domination du peché, & devenus esclaves de Dieu, vous avez pour fruit votre sanctification, & pour fin la vie éternelle.*

v. 21.

v. 22.

IX. L'Apôtre ne se contente pas de nous découvrir les differens effets de ces deux sortes de vices, il nous en découvre la cause & le principe. C'est que l'homme ne trouvant pas son bonheur dans soi même, est obligé de le chercher hors de lui. Or le cherchant hors de lui, il s'assujettit naturellement à l'objet dans la possession duquel il met son bonheur, & il en devient nécessairement esclave. Ainsi il ne peut éviter d'être l'esclave ou de Dieu ou du peché, de la justice ou du vice. Mais l'assujettissement à Dieu est son état naturel, c'est le plus grand bonheur dont il soit capable ; c'est son bonheur & sa gloire ; c'est la fin de son être, & la perfection de sa nature. Et au contraire l'assujettissement aux créatures & au peché est une dégradation de

ſon ame. C'eſt un eſclavage indigne d'elle, une ſervitude honteuſe qui l'avilit, le ſouille, & le prive de tous les avantages de ſon être Tout cela eſt renfermé dans
v. 20. ces paroles de l'Apôtre : *Car lorſque vous étiez eſclave du peché , vous étiez dans une fauſſe liberté à l'égard de la juſtice.* C'eſt-à-dire, qu'en prétendant éviter l'aſſujettiſſement à Dieu , on tombe néceſſairement dans la ſervitude du vice, & qu'en ſe ſéparant d'un maître qui nous combloit d'honneurs & de biens, on ſe rend eſclave néceſſairement d'un maître impitoyable qui nous comble de miſere & d'infamie.



SUR L'EVANGILE

DU VII. DIMANCHE

D'APRÈS

LA PENTECOSTE.

EVANGILE. *Matth. 7. 15.*

EN ce tems-là, Jesus dit à ses Disciples : Gardez-vous des faux prophetes, qui viennent à vous couverts de peaux de brebis, & qui au-dedans sont des loups ravissans. Vous les connoîtrez par leurs fruits. Peut-on cueillir des raisins sur des épines, ou des figues sur des ronces ? Ainsi tout arbre qui est bon produit de bons fruits ; & tout arbre qui est mauvais produit de mauvais fruits. Un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits, & un mauvais arbre n'en peut produire de bons. Tout arbre qui ne produit point de bon fruit, sera coupé & jetté au feu, Vous les reconnoîtrez donc par leurs fruits. Ceux qui me disent, Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le royaume des cieux ; mais celui-là

seulement *y entrera*, *qui fait la volont*
de mon Pere qui est dans les cieux.

EXPLICATION.

I. IL n'y a point de précepte dans l'Evangile, ni plus terrible que celui ci, puisqu'en ne l'observant pas, on devient la proie des loups ravissans, ni plu difficile dans la pratique. Car ce ne sor point seulement les sçavans, les éclairé les esprits intelligens & subtils, qui doivent discerner les faux prophetes : c'e le commun du monde & les esprits le plus grossiers. Ce n'est point du dehoı qu'il faut juger, c'est du dedans : ca cette cruauté qui les rend des loups ravissans est interieure. Or quel moyen d sonder ce dedans, puisqu'il nous est de fendu de juger de ce qui nous est ca ché, & qu'il ne paroît en eux au-dehoı que la peau de brebis ? Il est vrai qu' sort quelquefois des effets exterieurs d ce fond caché. Mais combien y en a-t-i peu qui nous donnent lieu de porter u jugement aussi terrible que celui de con danner quelqu'un comme un loup ravi sant & un faux prophete ? Les gens d bien ne sont pas exempts de défauts. O condanneroit tout le monde comme fau

prophetes, il suffisoit pour cela d'avoir des défauts. Ainsi on doit distinguer nécessairement entre les défauts compatibles avec la piété, & ceux qui ne le sont pas. Mais comment faire ce discernement ? Combien connoissons-nous peu de chose des actions de ceux dont nous avons à juger ? Elles sont pour la plupart incertaines, & de celles qui sont certaines, la plupart ne suffisent pas pour nous donner lieu de porter un jugement assuré. Il ne s'ensuit pas même de ce qu'un homme sera méchant, qu'on doive rejetter ce qu'il dit : il peut dire vrai & vivre mal, comme il peut être regulier dans sa vie & déreglé dans ses maximes. Il n'y a point de consequence certaine de la doctrine à la vie, ni de la vie à la doctrine. Comment donc pratiquer ce précepte de l'Evangile qui nous ordonne de juger des faux prophetes & des faux directeurs par leurs œuvres, afin de les éviter ?

II. Ce que l'on peut dire d'abord est, que si la chose est difficile en soi, elle n'est pas plus difficile aux simples qu'aux sçavans ; & même si les ignorans sont humbles, & s'ils ont le cœur droit, ils sont en quelque sorte plus à couvert des faux prophetes ; & ils ont des marques

plus claires pour les diſcerner, que les plus habiles & les plus ſçavans. Car à l'égard de la foi, la premiere regle que l'on y doit ſuivre, eſt de ne le pas faire dépendre d'une ſeule perſonne, non plus que de ſon propre examen. Il faut former notre foi ſur les inſtructions publiques de l'Egliſe, & ſur le conſentement des Paſteurs, & non ſur l'autorité d'aucun particulier, ni ſur nos propres raiſonnemens. Rien n'eſt de foi que ce qui eſt reçu généralement dans toute l'Egliſe, & autoriſé par ſes Conciles. Ainſi voilà déja la foi des ſimples à couvert de la ſéduction des faux prophetes : ils n'ont qu'à ſuivre la foi de l'Egliſe, la foi commune, la foi générale, les voilà en aſſurance. Il en eſt de même des principes généraux des mœurs, & des préceptes de la loi naturelle. Il y a dans tous les hommes une lumiere interieure qui nous les fait diſcerner ; & les ſimples qui ont le cœur pur, n'ont pas moins cette lumiere que les grands eſprits. Ils ne ſont donc en danger d'être trompés par les hommes qu'à l'égard de certaines concluſions de ces principes, qui ſont plus obſcures. Or dans ces ſortes de choſes il y a preſque toujours un parti qui eſt clair ;

car s'il eſt incertain ſi une choſe eſt permiſe, il eſt d'ordinaire certain qu'il eſt permis de s'en abſtenir ; & il y a une regle de prudence qui nous peut préſerver d'égarement dans ces rencontres, qui eſt de prendre toujours le parti le plus ſûr, principalement quand on n'a de lumieres que d'un côté, & que l'on voit bien qu'il eſt permis d'agir d'une certaine maniere, mais que l'on ne ſçait pas s'il eſt permis de faire le contraire.

III. Il faut remarquer de plus, qu'on ſe met à couvert des faux prophetes & des faux directeurs en deux manieres, ou par une juſte condannation, ou par une ſage précaution ; par une condannation fondée ſur l'évidence de leur déreglement, & par une précaution fondée ſur l'inévidence de leur ſainteté. Ainſi la plupart du monde eſt inexcuſable de s'y laiſſer tromper ; car s'ils n'ont pas aſſez de lumiere pour condanner les faux directeurs, ils en ont aſſez pour ne ſe livrer pas à eux. C'eſt une témerité viſible de faire des choſes importantes, dont on ne connoît pas la juſtice par ſoi-même, ſur l'autorité d'une ſeule perſonne, dont on connoît peu la lumiere & la probité.

V. Chryſoſt. de diverſ. locis. n. T. 5. 942.

IV. Voilà les deux voies générales de

ſe garder des faux directeurs ; & ce qui fait que l'on n'eſt pas excuſable quand on ſe laiſſe ſéduire par eux , c'eſt que cette ſéduction vient toujours de la corruption du cœur. Comme il n'eſt pas pur, ni dans la droiture où il devroit être, il ne diſcerne pas la malice & la corruption des faux prophetes. C'eſt ſa propre injuſtice qui lui ôte la lumiere. Si nous avions le cœur pur, nous reconnoîtrions ſans peine tout ce qui s'éloigneroit de la droiture ; & Dieu augmentant ſes lumieres , nous préſerveroit infailliblement de ceux qui ont deſſein de nous tromper. Les ames ſimples ne jouiſſent pas moins de cet avantage que les plus
Prov. 11. 5. intelligentes. *La ſimplicité des juſtes*, dit l'Ecriture, *les menera dans une voie droite.* Lors donc qu'on ſe laiſſe ſéduire , c'eſt que notre propre ſéduction s'unit avec celle des mauvais directeurs : & nous nous trompons nous-mêmes avant que d'être trompés par les autres. C'eſt pourquoi le grand ſecret pour ſe préſerver de toutes ſortes d'illuſions, eſt de bien purifier ſon cœur , & d'en déraciner tout
1. Cor 5. 8. ce que ſaint Paul appelle le *levain de la malice*, pour ne le remplir que d'équité & d'amour pour la juſtice.

V. Ce défaut de lumiere nous engage ordinairement à un défaut de vigilance & d'attention. On n'eſt point ſur ſes gardes à l'égard des faux prophetes, & on ne pratique point ce que Dieu nous preſcrit par ces paroles : *Gardez-vous des faux prophetes.* Or cette vigilance n'eſt pas tant un examen curieux de leurs actions, que de celles qu'ils nous inſpirent ; & auſquelles ils nous portent. Il faut examiner leurs conſeils, & conſiderer de près à quoi ils nous veulent engager : s'ils ne nous veulent point rendre partiſans de leurs paſſions, de leurs jugemens témeraires, de leurs préoccupations. Car encore qu'il ne ſoit pas toujours clair qu'ils ſe trompent, il eſt clair néanmoins que leurs conſeils ſont mauvais à notre égard, lorſqu'ils nous veulent inſpirer de prendre part à des choſes qui ne nous ſont point néceſſaires, & dont nous ne ſommes point capables, & qu'ils nous veulent faire juger des points dont Dieu n'exige point de nous la connoiſſance & l'examen.

VI. Tous les auteurs des factions & des héréſies étoient reconnoiſſables par cet endroit. Ils ont voulu engager les peuples à juger des choſes dont l'humi-

lité les devoit persuader qu'ils étoient entierement incapables de juger. Toute l'Eglise Romaine, leur ont-ils dit, est pleine d'erreurs : vous devez les condanner avec nous. Mais les simples leur devoient répondre, qu'étant évidemment incapables de reconnoître ces erreurs dont on leur vouloit faire juger, il leur étoit évident que ceux qui leur donnoient ce conseil étoient des trompeurs. Ainsi ce n'est que par la faute des peuples, & par un défaut d'humilité qu'ils se sont laissés emporter à ces loups ravissans qui les ont séparés de l'Eglise, & qui se couvroient pour les tromper d'un faux zele pour la pureté de l'Evangile, & pour l'Ecriture sainte. C'étoit là la peau de brebis qu'ils avoient empruntée pour séduire les ames foibles & peu éclairées ; mais qui n'étoit pas néanmoins difficile à discerner & à reconnoître aux plus simples, s'ils eussent eu l'humilité qu'ils devoient avoir.

VII. Il semble néanmoins que ce que dit l'Evangile ne s'entende pas seulement de ce qui peut regarder la doctrine, mais généralement de toute la conduite des faux prophetes ; & que Jesus-Christ nous veuille enseigner qu'il y a dans cette

conduite des marques qui nous les doivent faire diſcerner. Et c'eſt auſſi ce qui arrive ordinairement : car il eſt fort difficile de contraindre ſa cupidité à l'égard de certains objets, ſans lui donner lieu de ſe répandre à l'égard d'autres. L'hypocriſie eſt rarement générale. L'amour propre s'échappe toujours par quelque endroit, & cet endroit nous donne lieu de nous défier du reſte. La vraie piété bannit généralement tous les vices, parce que l'eſprit de Dieu les hait tous. Mais bien loin que la cupidité les haïſſe tous, elle en aime néceſſairement quelqu'un. La crainte d'être découverte en fait étouffer pluſieurs : mais cette crainte n'eſt pas toujours aſſez agiſſante, ni aſſez attentive pour éloigner l'ame de toutes ſortes de dereglemens. C'eſt même un effet de la providence de Dieu de ne le permettre pas. Car pour donner aux vrais Chrétiens un moyen facile de diſcerner ceux qu'ils ne doivent pas croire, il permet ordinairement que les hypocrites tombent dans des vices groſſiers ; & c'eſt ce qu'il a fait à l'égard de la plupart des nouveaux réformateurs, par la vie ſcandaleuſe qu'il a permis qu'ils ayent menée.

VIII. Au moins les hypocrites ne ſçau-

roient éviter de tomber en un certain défaut, qui suffit pour empêcher les gens de bien de se laisser séduire par eux. C'est qu'il naît de toutes leurs actions particulieres une certaine impression générale qui éloigne d'eux les personnes qui ont le sentiment droit. Car cette impression qui naît de toutes les actions est fort differente, lorsque les vertus sont sinceres & effectives, & lorsqu'elles ne sont que contrefaites. On n'en sçauroit marquer une juste difference, mais on la sent, & on ne s'y trompe pas quand on a le cœur pur. Or cette impression suffit à tous ceux qui n'ont pas le cœur corrompu, pour empêcher qu'on se livre à eux. Elle ne suffit pas pour condanner ces faux directeurs : car on s'y pourroit tromper en prenant une antipathie naturelle pour un sentiment produit par la lumiere de la verité, mais elle suffit pour ne les pas suivre. Ainsi la crédulité témeraire de ceux qui les suivent, est toujours accompagnée de ce défaut de sentiment que la pureté du cœur donneroit, & que l'impureté & la corruption du cœur gâte & émousse. De sorte qu'il paroît encore par là que l'on n'est séduit par les faux directeur qu'à cause de la mauvaise disposition de son cœur.

IX. C'est pourquoi encore que cette parabole de Jesus-Christ, *qu'un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits, & un mauvais arbre n'en peut produire de bons,* ne se puisse entendre de chaque action particuliere, n'y ayant point de gens de bien qui ne fassent des fautes qui peuvent passer en un sens pour de mauvais fruits, ni de méchans qui ne fassent quelques bonnes actions qui peuvent passer pour de bons fruits ; elle peut être fort bien entendue de l'impression qui naît de toute la vie. Car en ce sens il est vrai qu'un bon arbre ne sçauroit produire de mauvais fruits ; c'est-à dire, qu'il naît toujours du corps des actions des gens de bien une impression édifiante, qui se fait discerner par ceux qui n'ont pas le cœur corrompu par la malignité & par l'envie. Et il est vrai au contraire en ce même sens, qu'un mauvais arbre ne sçauroit produire de bons fruits ; c'est-à-dire, qu'il naît toujours du corps des actions des méchans une impression peu édifiante, qui donne de l'éloignement d'eux à ceux qui aiment sincerement la vertu. On y remarque toujours une recherche de leurs interêts, de leur propre gloire, de leur réputation, de leur commodité.

Ils veulent toujours dominer & se maintenir dans un certain empire sur les autres. Il y a toujours en eux une malignité cachée qui explique tout en mauvaise part, & qui tend à rabaisser les autres pour s'élever au-dessus d'eux. On a beau dissimuler ses passions dans ses paroles, elles parlent par les actions qui sont le langage du cœur, comme les paroles sont le langage de l'esprit. Or ce langage du cœur est toujours intelligible à ceux qui n'ont pas le cœur gâté, & c'est toujours la faute de ceux qui l'ont mal disposé, de ce qu'ils ne l'entendent pas, & qu'ils se laissent ainsi séduire par les faux docteurs, & n'ont pas pour les bons les sentimens qu'ils devroient avoir.

X. Le mauvais choix que la plupart du monde fait des directeurs étant donc un effet de la corruption de leur cœur, & ce choix étant la cause de la plupart des désordres des Chrétiens, il paroît que l'avertissement que Jesus-Christ nous donne par ces paroles, *Gardez-vous des faux prophetes*, est d'une telle importance, que la perte d'une grande partie des Chrétiens vient du peu de soin qu'ils ont de le suivre. Les hommes ne sont point d'ordinaire attachés au mal par des passions si fortes qu'on ne les pût porter

à le quitter, si leur passion n'étoit fortifiée par de mauvais directeurs : & c'est pourquoi entre les instrumens du démon, il n'y en a point de plus propres à empêcher la conversion des ames : & l'on peut dire que le diable n'a point de ministres qui cooperent plus efficacement à ses desseins.

XI. *Tout arbre qui ne produit point de bon fruit, sera coupé & jetté au feu.* ℣. 19.

Les hommes se croyent à couvert de la justice de Dieu, lorsqu'ils ne commettent point de crimes, & qu'on ne leur peut reprocher de mauvaises actions. Cependant Jesus-Christ nous avertit ici qu'il suffit pour être condanné au feu éternel, de n'en faire point de bonnes, & la raison en est claire. C'est que celui qui ne fait point de bonnes actions n'a point la charité dans le cœur. Car l'amour de Dieu n'est point une passion oisive. Donnez-moi un amour, dit saint Augustin, qui demeure sans action dans le cœur, & vous n'en trouverez point : *Da mihi amorem vacantem in anima, & non invenies.* L'amour qui domine le cœur le tourne toujours vers son objet, & le cœur tourné vers son objet y rapporte toujours le gros de ses actions. Il est clair

de plus que celui qui ne rapporte point ses actions à Dieu, les rapporte au monde; & qu'il vit pour le monde & non pour Dieu. Or c'est un grand mal que de n'avoir que le monde pour l'objet de sa vie. C'est manquer à un devoir essentiel, auquel on est obligé envers Dieu, comme Créateur & comme Rédempteur. Car il nous a créés pour lui, & il nous a rachetés, afin que nous vivions
2. Cor. 5. 15. pour lui; *afin*, dit l'Apôtre, *que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort, & qui est ressuscité pour eux*. Enfin il est évident que le bon exemple est une charité que nous devons au prochain; & qui manque à ce devoir, manque à un devoir essentiel. Or on y manque toujours quand on ne fait point de bons fruits, & que l'on est stérile & infructueux en bonnes œuvres.

XII. Ces bons fruits ne consistent pas dans des paroles ni dans des prieres qui ne sont point suivies d'actions. Et c'est pourquoi Jesus-Christ ajoute, que ce ne seront point ceux qui lui diront:
ỽ. 21. *Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume de Dieu, mais qui feront la volonté de son Pere*. Il faut mener une vie reglée selon toutes les loix de Dieu, &

qu'il en paroisse dans les actions une execution fidelle. Ce sont là les bons fruits que Dieu demande de nous, & qui ne manquent jamais d'édifier le prochain. Mais c'est en vain qu'on prétend contenter Dieu, ou édifier les hommes, quand on manque à l'accomplissement de ses devoirs. Dieu a imprimé dans le cœur du commun des hommes un discernement assez juste de la vraie vertu; & quand ils suivent simplement la lumiere qu'ils y trouvent, ils ne se laissent pas séduire par des paroles trompeuses qui sont démenties par les actions. Et de tout cela il s'ensuit, que si le discernement des faux docteurs est très-important, il n'est pas difficile à ceux qui ont le cœur pur, & que le vrai moyen de ne tomber point dans leurs pieges, & d'en ôter l'impureté, est de demander à Dieu par des prieres ferventes, qu'*il* *Ps. 50. 12.*
crée en nous un cœur pur, & qu'il renouvelle dans notre ame un esprit plein de droiture & de justice.



SUR L'EPITRE
DU VIII. DIMANCHE
D'APRÉS
LA PENTECOSTE.

EPÎTRE. *Rom.* 8. 12.

MEs Freres, Nous ne sommes point redevables à la chair, pour vivre selon la chair. Que si vous vivez selon la chair, vous mourrez : mais si vous faites mourir par l'esprit les œuvres de la chair, vous vivrez : car tous ceux qui sont poussés par l'Esprit de Dieu, sont enfans de Dieu. Aussi vous n'avez point reçu l'esprit de servitude, pour vous conduire encore par la crainte : mais vous avez reçu l'esprit d'adoption des enfans, par lequel nous crions : Mon Pere, mon Pere. Et c'est cet Esprit qui rend lui-même témoignage à notre esprit que nous sommes enfans de Dieu. Que si nous sommes enfans, nous sommes aussi heritiers ; heritiers de Dieu & coheritiers de Jesus-Christ ; [*pourvû toutefois qui*

que nous souffrions avec lui, afin que nous soions glorifiés avec lui.]

EXPLICATION.

I. L'Apôtre reconnoît par ces paroles une dette de l'homme envers soi-même : mais il nie que cette dette soit de vivre selon les desirs de sa chair. En effet, nous nous devons regarder comme ayant reçu en dépôt & notre ame & notre corps, & comme ayant été établis de Dieu pour procurer ce qui est nécessaire à l'un & à l'autre. Nous sommes chargés de les faire arriver à leur fin & à leur bonheur. Dieu est si bon qu'il nous commande de nous rendre heureux, & il ne nous punit que parce que nous voulons être malheureux. Nous devons donc au corps le bonheur du corps, comme nous devons à l'ame le bonheur de l'ame. C'est un devoir de justice auquel Dieu nous a assujettis en nous donnant l'un à l'autre. Car Dieu veut que toutes choses arrivent à la fin pour laquelle il les a créées, & qu'elles y retournent si elles en sont détournées. Mais ce bonheur que nous devons procurer au corps, n'est pas de contenter ses inclinations. C'est de le rendre immortel & glorieux. C'est de le

garantir de la mort éternelle dont il est menacé. Voilà ce que nous lui devons, & les hommes sont injustes envers leurs corps quand ils ne satisfont pas à cette dette.

II. Bien loin que la recherche des plaisirs des sens soit le bien du corps, c'est au contraire sa maladie. Car par ce corps il ne faut pas entendre la matiere dont nous sommes composés, qui de-
1. Tusc. quæst. meure toujours insensible, *neque enim est ullus sensus in corpore*, comme Ciceron l'a lui-même reconnu ; il faut entendre l'ame qui s'applique au corps, & en qui résident les sentimens que nous attribuons au corps. C'est cette application de l'ame au corps qui fait la vie de la chair, quand elle met son plaisir & sa joie à recevoir ces impressions, & qu'elle ne les reçoit pas seulement par nécessité : mais qu'elle les recherche pour le plaisir qu'elle y trouve, qu'elle les aime, qu'elle s'y plaît, & qu'elle en fait son bonheur. C'est ce que l'on appelle la vie des sens : & cette vie est, non le bien de l'ame, mais sa maladie ; parce qu'étant créée pour aimer Dieu & pour en jouir, c'est un effroyable avilissement pour elle, & un horrible désordre, qu'elle veuille jouir

de ses sens : car elle ne peut pas faire l'un & l'autre, ni jouir de Dieu & des créatures corporelles tout ensemble. Dieu mérite tout son amour. Il n'y veut point de partage. Il est seul capable de la satisfaire. Ce qu'elle en donne aux créatures, elle l'ôte donc à Dieu, & elle commet une double injustice envers Dieu, en lui ravissant ce qu'elle lui doit ; & envers soi-même, en se privant de son bonheur, & en se rendant par-là miserable contre l'ordre & la volonté de Dieu.

III. La pente au plaisir du corps & la vie sensuelle étant donc la maladie de l'ame & du corps, ce que nous lui devons n'est pas d'aigrir & d'augmenter cette maladie ; c'est au contraire de la guérir par des remedes convenables. Or elle s'aigrit en suivant cette pente & ces desirs corrompus ; & on y remedie au contraire par la mortification & la privation des plaisirs. Ainsi tant s'en faut qu'on soit obligé de se procurer les satisfactions des sens, qu'on est obligé de se les refuser, parce qu'on est obligé de se guérir. Que diroit-on d'une personne à qui on auroit confié le soin d'un malade, & qui lui accorderoit tout ce qui peut augmenter son mal, & ne lui feroit prendre aucun re-

mede pour le ſoulager ? On diroit que cette perſonne ſeroit injuſte & cruelle. Or nous commettons cette injuſtice, & nous exerçons cette cruauté envers nous-mêmes, quand nous n'avons pas ſoin de mortifier nos ſens, & que nous leur accordons ce qu'ils nous demandent. Ainſi la mortification & la privation des plaiſirs eſt un devoir de juſtice. Un homme intemperant eſt injuſte envers ſoi-même, quand il ne ſe prive pas des plaiſirs illicites par la mortification & par le jeûne : & l'on eſt de même injuſte envers ſoi-même, quand on ſe permet tous les plaiſirs licites où notre inclination nous porte. Car ils ne ſont licites qu'autant qu'ils ſont néceſſaires, & dès-lors qu'ils ne ſont plus néceſſaires, c'eſt un devoir de s'en abſtenir. On ſe doit la mortification & la privation des plaiſirs, comme on ſe doit une médecine & un autre remede : & on eſt auſſi injuſte en ne les pratiquant pas, que ſi on laiſſoit dévorer ſon corps par une grangrene dangereuſe, faute d'y apporter les remedes néceſſaires.

IV. C'eſt ce qui nous oblige de changer les idées que nous nous formons de la vie des hommes, & de la regarder

d'une maniere toute opposée à celle dont on la regarde ordinairement. Les personnes austeres & mortifiées qui se refusent tous les plaisirs du corps, & toutes les délices de la vie, passent pour ennemis de leurs corps, & ce sont ceux néanmoins qui l'aiment le plus véritablement & le plus efficacement. Tout ce qu'ils font ne tend qu'à le guérir, à éteindre en lui les semences de la mort, à le rendre immortel, incorruptible & glorieux. Tout ce qu'ils pratiquent à son égard, ne tient lieu que d'un régime prescrit par le plus habile de tous les médecins, qui est Jesus-Christ, & pratiqué par toutes les personnes vraiment sages; & ce régime, quoique dur en apparence, l'est pourtant beaucoup moins que celui qu'on se trouve tous les jours obligé de suivre, pour se guérir de certaines maladies corporelles. Ceux qui vivent de cette sorte, sont donc les vrais amateurs du corps, parce que ce sont ceux qui lui procurent les vrais biens. Dieu qui les oblige à cette justice, le fait par un motif de misericorde pour eux, parce qu'il voit que c'est la vraie voie pour les garantir des maux qui les menacent. Au contraire les vrais ennemis de leur corps, & qui le

traitent non seulement avec injustice mais avec inhumanité, sont ceux qui l flattent & qui le caressent, & qui sui vent l'inclination qu'ils ont de jouir de plaisirs du monde. Car quelle plus grand cruauté, & quel procedé plus digne d'en nemis envenimés, que d'empoisonne sans cesse leur propre corps, & de l préparer sans cesse des tourmens infin & éternels ? C'est néanmoins l'uniqu occupation des voluptueux, & de ceu qui passent leur vie dans la recherch des plaisirs du monde, & dans la fuit des mortifications & des austerités. E c'est pourquoi l'Ecriture, qui regarde le choses par leurs véritables idées, donn le nom de cruelle à une femme impud que, qui semble ne rechercher que l
Prov. 5. 7. plaisir. *N'abandonnez pas*, dit-elle, *v années à une cruelle*. Car elle est vérita blement cruelle, & envers elle-même & envers ceux qu'elle attire, puisqu tout ce qu'elle fait ne tend qu'à procu rer la mort & aux autres & à elle-mêm

V. Comme on doit se porter aux mo tifications par un motif de justice, & par un amour reglé de son corps, on doit accorder les soulagemens dont il besoin par le même motif de justice : &

c'eſt ce qui fait voir de quelle maniere on peut pratiquer les actions les plus ordinaires dans la vûe de Dieu, & par l'amour de ſa juſtice. Car ayant reçu de lui le dépôt de notre vie pour la conſerver autant que ſa providence le permettra, nous ſommes obligés de faire ce qui eſt néceſſaire pour cela, en évitant néanmoins ce qui peut cauſer ces autres maladies dont nous avons parlé. La juſtice de Dieu oblige donc l'homme à avoir un ſoin raiſonnable de ſon corps, & à lui procurer ſes beſoins eſſentiels. C'eſt le motif par lequel on doit prendre les alimens & les remedes, & s'aſſujettir aux autres néceſſités. Et ce motif, quand il eſt ſincere, ſanctifie les actions les plus ordinaires, & qui paroiſſent n'avoir point d'autre fin que le corps. Car ce ſont en même tems des actions de juſtice, & des payemens d'une dette à laquelle Dieu nous a aſſujettis. Et ainſi on les doit pratiquer par obéiſſance à Dieu & à ſa juſtice. Il eſt rare de manquer à ces devoirs; mais il eſt très-ordinaire de manquer à y ſatisfaire par ce motif: car on y manque toujours, quand on ne ſe porte à pourvoir aux juſtes néceſſités du corps, que par l'amour du plaiſir. Ainſi

l'on perd encore par-là le mérite qu'on auroit pû acquerir en ſuivant les loix de Dieu, & l'on ne ſatisfait pas véritablement aux néceſſités du corps, puiſqu'on l'empoiſonne en même tems qu'on le nourrit.

VI. *Si vous faites mourir par l'eſprit le paſſions de la chair, vous vivrez.* ℣. 13.

Cet eſprit eſt l'eſprit de charité, nor ſeulement envers Dieu, mais envers ſoi même; non ſeulement envers ſon ame mais envers ſon corps. Il ne tend poin à détruire le corps, mais à le conſerver Il ne veut détruire en lui que ce qui lu peut cauſer la mort éternelle. Il ne veu en bannir que les poiſons qui le corrom pent, & les ulceres qui s'y forment pou le faire mourir. Voilà ce que l'eſprit d Dieu prétend détruire, & dans nous & dans les autres. Et il paroît de-là qu'i ne tend qu'à notre bien véritable, & qu'il ne fait rien que par un motif d'a mour, mais d'un amour ſage & regl qui ſçait diſcerner les vrais moyens d procurer le bien de ceux qu'il aime. Le hommes ſont donc bien déraiſonnable d'avoir tant d'éloignement de ce qu'on appelle mortification, puiſqu'elle ne tenc qu'à faire vivre le corps, & à lui pro

curer les biens dont il est capable. Car cette vie que l'Apôtre promet à ceux qui mortifient les œuvres de la chair, n'est pas seulement la vie de l'ame, c'est aussi celle du corps dans le Ciel, & non sur la terre.

VII. *Tous ceux qui sont poussés par l'esprit de Dieu sont enfans de Dieu.* ℣. 14.

On n'est point enfant de Dieu par une grace stérile, oisive, & sans mouvement. L'esprit de Dieu, quand il est dans le cœur, le pousse & le fait agir. Il devient le principe de ses actions, & les rapporte à des fins dignes de lui. Car c'est principalement par-là qu'on le reconnoît & qu'on le discerne. Il est inconnu en quelque sorte comme principe, mais il est connu par la fin à laquelle il rapporte nos œuvres. Et cette fin est celle à laquelle Jesus-Christ a rapporté les siennes. Car cet esprit de Dieu est en même tems l'esprit de Jesus-Christ. Et l'esprit de Jesus-Christ produit en nous les mêmes inclinations & *les mêmes sentimens qu'il a produits dans Jesus-Christ*, & nous fait aimer les mêmes objets. Il n'y a donc qu'à étudier les inclinations de Jesus-Christ, pour connoître celles que l'esprit de Dieu doit produire en nous. L'esprit de

Philip. 2. 5.

Jesus-Christ est un esprit d'humilité & de douceur : *Apprenez de moi*, dit-il, *que je suis doux & humble de cœur*. Ce même esprit agissant dans les fideles, leur doit inspirer un desir de s'humilier en toutes choses, & un esprit de douceur, de patience & de support à l'égard du prochain. L'esprit de Jesus-Christ est un esprit d'adoration, d'amour & de confiance envers Dieu son Pere. Cet esprit doit donc nous porter à Dieu par des mouvemens d'amour, d'adoration & de confiance ; & c'est pourquoi il est dit dans cette Epître, *que l'esprit d'adoption que nous avons reçu, nous fait crier : Mon Pere, mon Pere*. Enfin l'esprit de Jesus-Christ est un esprit de pauvreté, & de détachement de toutes les choses du monde. Si nous l'avons, il nous les fera mépriser, & nous empêchera ainsi de les rechercher. Voilà les marques de cet esprit. Plus on en a, plus on a sujet d'avoir confiance de le posseder, & qui n'en a point du tout, s'en flatte inutilement, & prétend ainsi vainement à la qualité d'enfant de Dieu.

Matth. 11. 29.

v. 15.

VIII. Il est vrai que ces mouvemens de l'esprit de Dieu ne se trouvent pas en nous sans opposition & sans combat;

L'esprit convoite contre la chair, & la chair contre l'esprit, dit le même Apôtre : Galat. 5. 17
mais c'est ce combat même qui le doit rendre plus reconnoissable : car il fait voir que l'esprit d'un Chrétien est continuellement occupé à réprimer les mauvais desirs qui naissent de sa corruption. Il n'est pas exempt d'inclinations pour les plaisirs, mais il les réprime, & il ne les sçauroit réprimer que par une mortification continuelle : car le seul moyen de les empêcher de regner en nous, est de les combattre & de les mortifier. Il ne regarde pas si ces plaisirs sont absolument défendus. Il lui suffit pour les éviter que ce soient des plaisirs non nécessaires. Il n'est pas exempt non plus de sentimens de vanité : mais il les réprime en s'humiliant, & en s'anéantissant en toutes choses, comme Jesus-Christ s'est anéanti, & n'a jamais cherché sa propre gloire. Ainsi c'est se tromper volontairement que de s'imaginer qu'on puisse participer à l'esprit de Jesus-Christ en faisant tout ce qu'on peut pour s'élever dans le monde, & en tâchant d'y vivre d'une maniere douce & commode, exempte de peines & de mortifications.

IX. *Pourvû toutefois que nous souf-*

frions avec lui, afin que nous soyons glorifiés avec lui. ℣. 17.

Enfin l'Apôtre nous donne la marque la moins suspecte de toutes, qui est la souffrance, qu'il propose comme une condition nécessaire pour parvenir à l'heritage qui nous appartient comme enfans de Dieu, & pour participer à la gloire de Jesus-Christ. Et ces souffrances ne consistent pas seulement à accepter humblement tous les maux & tous les accidens qui nous viennent de la part de Dieu, qui ne manque jamais d'en départir à ses enfans une certaine mesure; mais elle est même inséparable de l'état d'un Chrétien. L'opposition qu'il trouve à ses sentimens, soit au-dehors, soit audedans, lui tient lieu d'une persécution continuelle. Il ne sçauroit souffrir sans douleur & sans amertume l'aveuglement des hommes qui ne pensent point à Dieu, & qui ne le comptent pour rien dans la conduite de leur vie. Le combat qu'il est obligé de soutenir contre lui-même le lasse & le fatigue, & lui fait crier à Dieu:
Rom. 9. 24. *Qui me délivrera du corps de cette mort?*
2. Cor. 5. 14. Enfin l'amour de Jesus-Christ le presse, & l'amour de Jesus-Christ crucifié: ce qui lui donne nécessairement une in-

clination pour les croix, & le rend amateur des souffrances, & ennemi des plaisirs & des aises de la vie, & fait naître en lui dans quelque degré la disposition que saint Chrysostome exprime par ces paroles : *Que l'amour de la croix est une disposition d'esprit qui nous rend préparés à toutes sortes de combats, qui nous fait desirer la mort, & qui ne sçauroit souffrir rien qui tende au relâchement & à la mollesse.* ἐςι γὰρ ςαυρὸς ψυχῆς παρατεταγμένης θανατιώσης, οὐδὲν ἀνετὸν ἐπιζητούσης.



SUR L'EVANGILE DU VIII. DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECOSTE.

EVANGILE. *Luc.* 16. 1.

En ce tems-là, Jesus dit à ses Disciples cette parabole : Un homme riche avoit un économe qui fut accusé devant lui d'avoir dissipé son bien. Et l'ayant fait venir, il lui dit : Qu'est-ce que j'entens

dire de vous ? Rendez-moi compte de votre administration : car vous ne pourrez plus desormais gouverner mon bien. Alors cet économe dit en lui-même : Que ferai-je, puisque mon maître m'ôte l'administration de son bien ? Je ne sçaurois travailler à la terre, & j'aurois honte de mendier. Je sçai bien ce que je ferai, afin que lorsqu'on m'aura ôté la charge que j'ai, je trouve des personnes qui me reçoivent chez eux. Ayant donc fait venir chacun de ceux qui devoient à son maître, il dit au premier : Combien devez-vous à mon maître ? Il répondit : Cent barils d'huile. L'économe lui dit : Reprenez votre obligation, asseyez-vous-là, & faites-en vîtement une autre de cinquante. Il dit encore à un autre : Et vous, combien devez-vous ? Il répondit : Cent mesures de froment. Reprenez, dit-il, votre obligation, & faites-en une de quatre-vingt. Et le maître loua cet économe infidele, de ce qu'il avoit agi prudemment ? car les enfans du siecle sont plus sages dans la conduite de leurs affaires, que ne sont les enfans de lumiere ; je vous dis donc de même : Employez les richesses injustes à vous faire des amis, afin que lorsque vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels.

EXPLICATION.

I. C'Eſt une regle des Peres, qu'il ne faut pas prétendre que tout ſoit ſemblable dans une parabole, & qu'il ſuffit d'y conſiderer les verités que Dieu a eu deſſein de nous faire entendre. Il ne faut donc point avoir égard à la fraude par laquelle cet économe changea & diminua les obligations de ceux qui devoient à ſon maître; mais ſeulement à l'état où il ſe trouva, qui repreſente celui de tous les hommes, & aux moyens auſquels il eut recours pour ſe mettre à couvert de la pauvreté qu'il appréhendoit, qui ſont les mêmes que ceux que les hommes doivent pratiquer pour leur ſalut. Cet homme dans la parabole eſt économe d'un riche, & nous ſommes tous les économes de Dieu qui eſt le grand riche, puiſque tout lui appartient. Que les hommes faſſent tout ce qu'ils voudront pour amaſſer des richeſſes, & qu'ils employent pour cela toutes ſortes de moyens juſtes & injuſtes, ils ne feront jamais que ces richeſſes leur appartiennent & ſoient véritablement à eux. Il y a une pauvreté eſſentielle à la créature, dont il lui eſt impoſſible de ſe ti-

ré : & cette pauvreté consiste en ce que tout ce que les hommes croyent posseder, ne leur sçauroit appartenir. Dieu y a toujours un droit inaliénable, par lequel il les leur ôte quand il veut. C'est une verité certaine & fondée sur les loix éternelles : Que tout est à Dieu, puisqu'il en est le Créateur ; qu'il conserve toujours un domaine sur tous les biens dont il nous accorde l'usage, qu'il ne nous fait aucun tort ni aucune injustice en nous en privant ; & que nous ne pouvons dire avec justice de ces biens que Dieu nous ôte, que ce que disoit
Job. 1. 21. Job : *Dieu nous l'a donné, Dieu nous l'a ôté, il en a disposé comme il lui a plû.*

II. Non seulement il le peut faire avec justice quand il le veut, mais il le fait toujours par la mort qui renferme une privation totale de tous les biens de la terre. Que les riches & les grands s'élevent tant qu'ils voudront de l'abondance de leurs biens & de la grandeur de leur puissance, ils seront tous réduits par la mort à l'extrémité de la pauvreté. Et il ne faut pas qu'ils disent que ce n'est rien d'être privé de ces biens lorsqu'on est incapable d'en jouir. S'ils meurent dans l'amour des richesses & des gran-

deurs, ils en ſentiront ſi vivement la privation, que leur pauvreté leur ſera infiniment plus pénible, qu'elle ne l'eſt en ce monde aux plus ambitieux réduits aux plus extrêmes miſeres. Quoique l'on perde par la mort le pouvoir de jouir des biens du monde, on n'en perd pas l'amour quand on en a été poſſedé durant ſa vie. Le ſeul moyen d'éviter cette pauvreté, c'eſt d'éteindre cet amour avant ſa mort. C'eſt-à-dire, que ceux qui auront été détachés des richeſſes dans ce monde, n'auront aucune douleur d'en être privés en l'autre; & que ceux au contraire qui auront été riches d'eſprit par l'amour des biens periſſables, & qui les auront préferés à Dieu, ſeront à jamais tourmentés par la privation de ces biens; & même quand ils ne les auroient pas préferés à Dieu, ils ne laiſſeront pas, quand ils en ſeront privés par la mort, de reſſentir une douleur beaucoup plus grande que celle que les pauvres peuvent reſſentir en ce monde de la plus extrême pauvreté.

III. Non ſeulement nous n'avons aucun droit réel ſur les biens du monde, parce qu'étant toujours eſſentiellement à Dieu, ils ne peuvent jamais appartenir

aux créatures ; mais nous ſommes auſſi bornés par les loix de Dieu dans l'uſage de ces biens : car il ne faut pas s'imaginer que Dieu nous les donne pour en diſpoſer comme nous voudrons. Il eſt trop juſte pour en avoir fait une diſtribution ſi inégale. Ces biens étant des moyens deſtinés par ſa providence à la ſubſiſtance des hommes, il n'en donne à quelques-uns plus qu'il ne leur en faut, que pour les diſtribuer aux autres. Un riche comme riche n'eſt donc qu'un ſimple diſpenſateur des biens de Dieu ; & dans cette diſpenſation même, il ne lui eſt point permis de ſe conduire ſimplement par ſes caprices & ſes fantaiſies. Il faut qu'il ait égard aux néceſſités du prochain, aux engagemens de la providence, & en un mot à l'ordre de la charité. Voilà la condition des riches & ce qui leur eſt preſcrit non par des loix temporelles qui peuvent changer, mais par des loix fixes, invariables & éternelles.

V. ſaint Baſil. hom. de avar. p. 311.

IV. On ne ſera point reçu dans ce compte qu'on nous demandera de notre adminiſtration, à répondre qu'on n'a reçu de Dieu aucunes richeſſes, & qu'ainſi on n'a aucun compte à en rendre. Car au défaut des biens exterieurs, il fau-

dra rendre compte des biens naturels ; de ſa ſanté, de ſes ſens, de ſon corps, de ſon ame, de ſes penſées, de ſes deſirs. Il faudra même rendre compte de toutes les privations dont on pouvoit faire un bon uſage, de ſes maladies, de ſes pertes, des ſujets qu'on a eu de s'humilier, & des moyens qu'on a eu de pratiquer toutes les vertus. On étoit obligé de faire un bon uſage de toutes ces choſes ; c'étoient des eſpeces de talens dont par conſéquent on ſera obligé de rendre compte. Ainſi perſonne n'en ſera exempt ; & cette parole, *Rendez compte de votre* v. 2.
adminiſtration, regarde généralement tous les hommes.

V. Si ce compte eſt terrible parce qu'il regarde tous les hommes, & tout ce qu'ils ont reçu de Dieu, il l'eſt encore beaucoup davantage, parce qu'il ſera impoſſible d'y rien cacher. Nos actions ſe produiront d'elles-mêmes pour nous accuſer. Elles y ſeront dépouillées de tous les déguiſemens dont nous nous efforçons de les couvrir en ce monde, non ſeulement aux autres, mais à nous-mêmes : car nous ſommes bien-aiſes de nous cacher autant que nous le pouvons le vrai motif qui nous fait agir, & de

nous imaginer que nous avons agi par des vûes desintereſſées, lorſque nous ne cherchions que nous-mêmes. Toutes ces fauſſes couleurs diſparoîtront alors, & l'on verra nos intentions toutes nues, & telles qu'elles ſont dans le fond du cœur. Ainſi cet économe de l'Evangile ne fonde point ſa ſureté ſur ce qu'il pourra cacher à ſon maître une partie de ſes dettes. Il ſçait bien que cela eſt impoſſible. Il a recours à d'autres moyens; & ce ſont ceux-là mêmes que nous devons pratiquer auſſi-bien que lui, ſi nous voulons nous garantir d'une miſere éternelle.

VI. Le moyen dont l'Evangile nous dit qu'il ſe ſervit pour ſe mettre à couvert de la pauvreté, fut de faire largeſſe des biens de ſon maître, & de remettre à ſes débiteurs une partie de leurs dettes. Ce moyen ſeroit injuſte à l'égard des hommes, parce qu'ils ne veulent pas d'ordinaire qu'on diſſipe leurs biens, & que l'on diſpoſe de leurs revenus: mais il n'eſt point injuſte à l'égard de Dieu qui eſt figuré par cet homme riche. Il veut bien que nous faſſions cet uſage de ſes biens, & que nous les employions à ces œuvres de miſéricorde. Il nous permet cette in-

vention de nous préparer des amis qui nous garantiſſent de la pauvreté dont nous ſommes menacés. Et bien loin que cela nous ſoit défendu, c'eſt au contraire l'uſage le plus légitime que nous puiſſions faire de ces biens, & celui qu'il approuve davantage. Il veut qu'au lieu de les employer en des dépenſes de faſte & de vanité, à la recherche des plaiſirs, & enfin à des ſuperfluités qui ne regardent que nous-mêmes, nous en faſſions des œuvres de charité qui nous acquerent des défenſeurs dans l'autre vie.

VII. Cette néceſſité d'avoir des défenſeurs en l'autre vie eſt particuliere & générale. Elle eſt particuliere, parce qu'il y a, ſelon ſaint Auguſtin, de certains pecheurs qui ne ſçauroient ſe ſauver que par des aumônes extraordinairement abondantes. Ce n'eſt pas que les aumônes, telles qu'elles ſoient, ſoient ſuffiſantes pour ſauver quelqu'un ſans une vraie pénitence ; mais c'eſt que Dieu n'accorde ſouvent cette vraie pénitence qu'à des aumônes extraordinaires. On n'obtient donc jamais la rémiſſion de ſes pechés ſans une véritab'e converſion du cœur ; mais ſouvent on n'obtient la véritable converſion du cœur que par les

aumônes. C'eſt en ce ſens que Jeſus-
Luc. 11. 41. Chriſt dit aux Phariſiens, *qu'ils donnaſſent ſeulement le ſuperflu de leur bien aux pauvres, & qu'ils ſeroient purifiés de tous leurs pechés*; & que Daniel conſeilla à
Dan. 4. 24. Nabuchodonoſor de *racheter ſes pechés par ſes aumônes :* car il ne faut pas prétendre que Dieu puiſſe pardonner les pechés à des ames impénitentes & non converties. Mais les riches doivent ſçavoir que le principal moyen que Dieu leur donne pour obtenir cet eſprit de pénitence, c'eſt d'avoir recours à l'aumône, & de ſe faire par ce moyen des interceſſeurs auprès de lui pour l'obtenir.

VIII. Mais ce moyen n'eſt pas ſeulement particulier aux riches, il eſt auſſi général. Perſonne ne ſe ſauve que par la pratique des œuvres de miſéricorde, comme il paroît par l'arrêt même que Jeſus-Chriſt prononcera dans ſon Jugement à l'égard des élus & des réprouvés, en déclarant les uns dignes du Ciel, à cauſe qu'ils auront pratiqué ces œuvres, & en condannant les autres pour ne les avoir point pratiquées. Mais comme c'eſt un moyen général, il eſt auſſi au pouvoir & dans les mains de tout le monde. Qui ne peut pratiquer la charité par des au-

mônes corporelles, la peut pratiquer par des aumônes ſpirituelles, par le ſupport, par la patience, par la douceur, par l'édification qu'il donne aux autres, qui eſt une charité continuelle. Enfin il la peut pratiquer par ſa compaſſion, par ſes ſouhaits, par ſes prieres, qui ſont des richeſſes qui ne manquent jamais à ceux qui ont le tréſor de la charité dans le cœur.

IX. Perſonne ne doit donc croire dans l'Egliſe, qu'il n'ait point beſoin d'être aidé par le ſecours des autres, pour entrer en l'autre monde dans les tabernacles éternels; & que ſes ſeuls mérites l'y puiſſent faire recevoir, parce que le ſecours que l'on reçoit de la charité des autres eſt néceſſaire à tout le monde, & que l'on n'obtient le don de perſéverance que par l'union des prieres des fideles avec les nôtres. C'eſt une divine invention que Dieu a trouvé pour unir les Chrétiens enſemble par la néceſſité de ce commerce de charité. Ces beſoins réciproques en ſont le plus fort lien. Si le pauvre a beſoin du riche pour vivre de la vie du corps, le riche a beſoin du pauvre pour vivre de la vie de l'ame, pour obtenir les graces de Dieu; & c'eſt pour

Philip. 2. 3. cela qu'il nous est commandé de traiter les autres comme nos supérieurs. Car ayant tous besoin de l'entremise & de l'intercession des autres pour notre salut, nous sommes tous obligés de nous regarder comme dépendans d'eux, comme inférieurs à eux, & par conséquent de nous mettre au-dessous d'eux. Ainsi l'esprit du Christianisme est incompatible avec la fierté & l'arrogance, parce que ces défauts ne peuvent subsister avec le sentiment de cette dépendance mutuelle que Dieu a établie parmi les Chrétiens.

X. Mais ne pourroit-on pas conclure de-là, qu'on peut borner sa charité aux personnes saintes, spirituelles & reconnoissantes, qui offrent actuellement leurs prieres pour nous ? Nullement. Quelque ingratitude qu'il y ait en ceux envers qui l'on exerce la charité ; & quoique l'aversion qu'ils auroient pour nous les empêchât de prier, ou que leur peu de vertu privât leurs prieres d'efficace, Dieu nous traitera comme s'ils avoient fait pour nous les prieres les plus ferventes qu'il soit possible de faire. Il ne considere pas ce qu'ils font, mais ce qu'ils doivent faire ; & il nous suffit pour obtenir

obtenir les graces de Dieu, d'avoir fait ce qui étoit néceſſaire pour les engager à les demander pour nous. C'eſt pourquoi ſaint Chryſoſtome décide, qu'encore que les prieres des perſonnes ſaintes & ſpirituelles ayent beaucoup plus d'efficace auprès de Dieu que celles du commun du monde, nous devons néanmoins préferer les beſoins plus preſſans & plus grands de ceux qui ont moins de vertu, aux néceſſités communes & moins preſſantes de ceux qui en ont beaucoup davantage. Rien, par exemple, ne peut plus attirer ſur nous les miſericordes de Dieu, que la charité que nous ferons à nos ennemis, quoiqu'il arrive rarement qu'ils prient pour nous. Mais Dieu ſupplée au défaut de leurs prieres, & nous tient compte, non de ce qu'ils font, mais de ce qu'ils devroient faire pour nous.

XI. Jeſus-Chriſt finit cette parabole par une inſtruction générale qui eſt d'une extrême étendue, & qu'il renferme dans ces paroles : *Que les enfans du ſiecle ſont* *v. 8.*
plus prudens dans la conduite de leurs affaires, que ne le ſont les enfans de lumiere. Ce que Jeſus-Chriſt veut dire, c'eſt que les gens du monde qu'il appelle *les enfans du ſiécle*, parce qu'ils n'ont des prétentions

que pour le ſiécle, ſe conduiſent avec plus de ſageſſe pour arriver à leurs fins baſſes & temporelles, que ne ſont ceux qui ont pour fin des biens incomparablement plus grands & plus relevés, c'eſt-à dire les biens éternels & la félicité de l'autre vie. Car quoique les biens éternels méritent qu'on ait tout un autre ſoin & une autre application pour les acquerir, que tous les biens paſſagers dont la privation eſt ſouvent plus avantageuſe que la poſſeſſion, il ſe trouve néanmoins par experience qu'on s'applique tout autrement à ce qui doit durer éternellement. C'eſt ce qu'il eſt utile de conſiderer en détail, afin de ſe mieux convaincre que les gens du monde ménagent tout autrement les interêts de leur fortune pour le monde, que les gens de bien ne ménagent d'ordinaire les interêts de leur ſalut pour l'éternité. Avec quel ſoin, par exemple, ne font-ils point leur cour à ceux qui les peuvent ſervir auprès des Princes & des Grands du monde? Quelle application n'ont-ils point à ſe les conſerver & à leur plaire Si la charité nous donnoit une application ſemblable à tout ce qui nous peut ſervir pour nous avancer dans la pié-

té, ne feroit-ce pas aſſez pour devenir ſaints ?

XII. Quand on conſidere les travaux qu'il faut ſouffrir dans tous les emplois du monde pour avancer ſa fortune, la perſéverance qu'il faut avoir pour attendre les tems favorables, l'eſperance ferme par laquelle on ſe ſoutient pour ne ſe pas décourager des mauvais ſuccès, la patience qu'il faut pratiquer dans les rebuts, & les oppoſitions que l'on rencontre, la diſſimulation dont il faut uſer envers ceux dont on eſt maltraité ; l'on trouvera que les gens du monde ſeroient des ſaints, s'ils faiſoient pour Dieu ce qu'ils font pour leur fortune ; & que les gens de bien ſeroient de fort mauvais courtiſans, s'ils ne faiſoient pour le monde que ce qu'ils font pour Dieu. Cependant Dieu eſt ſi bon qu'il ne laiſſe pas de ſe contenter, pourvû qu'en ſuivant de loin, dans ce qui regarde le ſalut, cette ardeur & cette application des gens du monde pour leur fortune, on s'humilie en comparant la lâcheté & la tiédeur que l'on a, avec la chaleur que la cupidité inſpire à ceux qui aiment le monde, & qui ne cherchent qu'à s'y établir.

SUR L'EPITRE
DU IX. DIMANCHE
D'APRÈS
LA PENTECOSTE.

EPÎTRE. I. *Corinth.* 10. 1.

Vous ne devez pas ignorer, mes Freres, que nos peres ont tous été ſous la nuée ; qu'ils ont tous paſſé la mer rouge ; *qu'ils ont tous été batiſes* ſous la conduite *de Moïſe dans la nuée & dans la mer, qu'ils ont tous mangé d'une même viande ſpirituelle, & qu'ils ont tous bû d'un même breuvage ſpirituel ; car ils buvoient de l'eau de la pierre ſpirituelle qui les ſuivoit, &* Jeſus-*Chriſt étoit cette pierre : mais il y en avoit peu d'un ſi grand nombre qui fuſſent agréables à Dieu, étant* preſque tous *péris dans le déſert.* [*Or toutes ces choſes ont été des figures de ce qui nous regarde,*] *afin que nous ne nous abandonnions pas aux mauvais deſirs, comme ils s'y abandonnerent. Ne devenez point auſſi idolatres com-*

me quelques-uns d'eux, dont il est écrit : Le peuple s'assit pour manger & pour boire, & ils se leverent pour se divertir. Ne commettons point de fornications, comme quelques-uns d'eux qui commirent ce crime, pour lequel il y en eut vingt-trois mille qui furent frappés de mort en un seul jour. Ne tentons point Jesus-*Christ, comme le tenterent quelques-uns d'eux, qui furent tués par les serpens. Ne murmurez point, comme murmurerent quelques-uns d'eux, qui furent frappés de mort par* l'ange *exterminateur. Or toutes ces choses qui leur arrivoient étoient des figures, & elles ont été écrites pour nous servir d'instruction à nous autres qui nous trouvons à la fin des tems. Que celui donc qui croit être ferme prenne bien garde à ne pas tomber. Vous n'avez eu* encore *que des tentations humaines* & *ordinaires. Dieu est fidele, & il ne permettra pas que vous soiez tenté au-delà de vos forces ; mais il vous fera tirer de l'avantage de la tentation même, afin que vous puissiez perséverer.*

EXPLICATION.

I. IL y a dans les hommes une inclination naturelle à tirer avantage des marques extérieures de la Religion, &

à se promettre les récompenses qu'ell
propose, pourvû qu'ils en conserven
Cap. 15. n. 25. l'extérieur. Saint Augustin témoign
dans le Livre de la foi & des œuvres
qu'il y en avoit qui promettoient le salu
à tous les batisés, quelque vie qu'ils me
nassent, pourvû qu'ils ne renonçasser
point expressément à la foi. Et quoiqu
cette hérésie ait eu peu de partisans qu
défendissent extérieurement ce dogme
il y a toujours eu une infinité de gens qu
ont été bien-aises de se flatter de cett
fausse esperance. On ne sçauroit s'ima
giner que Dieu fasse une telle differenc
entre ceux qui font également profes
sion de la même Religion, & qui par
ticipent aux mêmes Sacremens. Et c'e
pourquoi l'on voit que des gens qu
violent visiblement les préceptes d
Dieu, ne laissent pas d'avoir du zele pou
la Religion, d'avoir les hérétiques e
horreur, & de travailler de bonne f
à leur conversion; parce qu'ils mettei
le capital de la vie chrétienne & l'esp
rance de leur salut dans cette professio
extérieure. Il y a de plus une illusion doi
on a peine à se défaire. On ne sçauro
s'imaginer que Dieu veuille faire pér
tant de monde. Les pechés qui noi

causeroient de la terreur s'ils nous étoient particuliers, cessent de nous effrayer quand ils sont communs. On dort en repos quand on se regarde entouré d'une multitude, comme si Dieu étoit obligé de l'épargner.

II. C'est cette erreur que l'Apôtre a dessein de déraciner de l'esprit des Chrétiens, par l'exemple le plus signalé que Dieu en pouvoit donner. Cet exemple est celui des Juifs, qui quoique tirés de la captivité d'Egypte, spectateurs de toutes les merveilles de Dieu, distingués des infideles par tant de bienfaits qu'ils avoient reçus, sont néanmoins tous péris dans le desert, à l'exception de deux, par un effet de la justice de Dieu. Car il semble que l'honneur de Dieu étoit engagé à les faire entrer dans la terre promise, après les avoir retirés avec tant d'éclat de la captivité d'Egypte. Cependant Dieu les fait tous mourir dans le desert, sans que de toute cette multitude il y en ait eu plus de deux, sçavoir Josué & Caleb, qui ayent été exceptés de cette vengeance générale.

III. Afin qu'on ne dise pas que cela ne nous regarde point, saint Paul fait voir que tout ce qui étoit arrivé aux Juifs

étoit la figure de ce que Dieu fait pour les Chrétiens ; que la nuée & la mer étoient la figure du Batême ; que la manne & l'eau de la pierre étoient la figure de l'Euchariſtie ; & il en conclut que les Sacremens des Juifs étant la figure de ceux des Chrétiens, les châtimens exercés ſur les Juifs ſont auſſi la figure de ceux que Dieu exercera ſur les Chrétiens ; & que la participation univerſelle aux mêmes Sacremens n'ayant point empêché la punition preſque univerſelle de tous les Juifs, de même la participation de tous les Chrétiens au Batême & à l'Euchariſtie ne les empêchera point de périr preſque univerſellement, s'ils imitent l'infidelité des Juifs. Ainſi en empruntant ces idées de l'Apôtre, on peut craindre avec raiſon que de toutes ces foules de Chrétiens qui s'aſſemblent dans les Egliſes, & de ces villes nombreuſes où il n'y a perſonne qui ne faſſe profeſſion de la vraie Religion, il n'y ait quelquefois aucun adulte de ſauvé.

IV. L'Apôtre n'a pas craint de nous donner ces idées, pour nous réveiller de l'aſſoupiſſement où nous ſommes : car les menaces de l'enfer ne font point ſur nous l'impreſſion qu'elles y devroient

faire ; & il y a ſur ce point quelque choſe d'incompréhenſible dans l'inſenſibilité des hommes. Car ſi on leur diſoit que de tous les hommes il y en aura ſeulement un ſeul de danné, il n'y en a aucun qui ne dût avoir beaucoup de crainte que ce malheur ne tombât ſur lui, & le peu d'apparence de ce malheur ne les en devroit pas exempter. La raiſon en eſt claire : c'eſt qu'il y auroit encore plus de grandeur dans ce mal, qu'il y auroit peu de probabilité dans l'évenement. Qui ne craindroit, ſi de deux perſonnes il y en avoit un qui dût être roué, & qu'aucun des deux ne ſçût précisément ſur qui ce ſort tomberoit ? Or en ſuppoſant qu'il n'y en eût qu'un de cent qui fût condanné à un certain ſupplice, mais que ce ſupplice fût cent fois plus grand que d'être ſimplement roué tout vif, ſi la crainte étoit conduite par la raiſon, on devroit autant craindre que l'on craindroit ſi l'on étoit aſſuré que de deux perſonnes dont on ſeroit l'une, il y en eût une qui dût ſouffrir le ſupplice de la roue. Cependant il eſt clair que le ſupplice d'un miſerable réprouvé condanné aux flâmes éternelles, ſurpaſſe infiniment plus que tout ce que l'on peut ſouffrir en cette

vie, que le nombre de tous les hommes ensemble ne surpasse le nombre de deux : car enfin il y a quelque proportion entre le nombre de deux, & quelque nombre fini que ce soit ; mais il n'y a point de proportion entre le tems & l'éternité. Et par conséquent quand il seroit vrai qu'il n'y eût qu'un seul homme qui dût être danné, on devroit faire plus de choses pour éviter cet accident, que l'on n'en fait pour éviter tous les maux de cette vie. Qui peut donc comprendre la stupidité des hommes, puisqu'on ne leur dit pas seulement qu'il y aura un homme éternellement danné, qu'on ne leur dit pas seulement qu'il y en aura plusieurs : mais que la comparaison de l'Apôtre les oblige de conclure, que c'est beaucoup si d'un grand nombre de Chrétiens il y en a quelques-uns de sauvés.

V. Encore si on leur donnoit des marques bien claires par lesquelles ils pussent connoître & s'assurer qu'ils ne sont point de ce nombre malheureux de réprouvés. Mais hélas ! ces marques sont fort obscures ; & pour le connoître il n'y a qu'à diviser les Chrétiens en deux classes : l'une, de ceux qui ont fait de certains crimes qui les ont privés du droit au

royaume de Dieu, & leur ont fait mériter l'enfer ; l'autre, de ceux qui n'ont point commis de ces sortes de crimes, & qui ne s'en sentent point coupables. A l'égard de ceux qui se sont rendus certainement criminels, l'incertitude est très-grande ; car ils n'ont pû sortir de cet état que par une vraie pénitence ; mais cette pénitence est toujours fort incertaine, principalement dans la maniere dont on la fait aujourd'hui. Elle ne sçauroit être véritable, si elle ne renferme un amour sincere de Dieu, qui nous le fasse préferer à toutes choses. Or il n'est pas facile de discerner en nous le regne de cet amour. On peut s'abstenir des actions criminelles par divers motifs. La coutume, la crainte, le desir d'un repos humain peuvent faire cet effet : car il y a quelque chose d'incommode, même pour cette vie, dans la pensée qu'on est dans un état certainement criminel ; & l'on peut fort bien en vouloir sortir par le seul motif d'éviter cette inquiétude. Il n'y a rien en tout cela de divin. Une infinité d'hérétiques s'acquittent fort exactement des devoirs de leur religion par des motifs qui ne sçauroient être qu'humains, puisqu'on ne transporte point la

charité hors de l'Eglise catholique : & il ne faut point douter qu'il n'y en ait plusieurs parmi les Catholiques, qui ne sont que de ce genre, & qui après être morts par le peché, se convertissent d'une maniere qui n'a rien que de naturel, & ne s'acquittent des actions de Religion que d'une maniere purement humaine.

VI. Il ne se rencontre gueres moins d'incertitude dans ceux que l'on appelle innocens ; parce qu'il y a quantité de crimes dont on ne peut dire avec une entiere certitude qu'on en est exempt. On peut perdre la vie de l'ame par une pensée criminelle. On la peut perdre par l'ingratitude, par l'orgueil, par l'envie, par le manque de charité envers le prochain, par la recherche continuelle de soi-même, & enfin par la privation de l'amour de Dieu. Qui peut s'assurer qu'il n'est point engagé dans aucun de ces pechés spirituels, puisque c'est le propre de tous ceux qui y sont de ne le pas sçavoir ? Le diable répand toujours des ténebres sur les ames qu'il y fait tomber : & ainsi nous n'avons point de certitude que le jugement favorable que nous portons de notre état, ne soit point un effet de ces ténebres. Je ne prétens point pousser les

ames jusqu'à une entiere défiance. Qui ne voit point en soi de crimes visibles, doit esperer qu'il est du nombre de ceux qui possedent le Saint-Esprit, & à qui le royaume de Dieu appartient. Mais cette sorte de confiance n'étant point jointe à une charité extraordinaire, ne doit nullement exclure la crainte qui nous doit porter à nous en assurer de plus en plus. Et c'est pourquoi on ne sçauroit trop s'y exciter, parce qu'une des plus mauvaises marques que nous puissions avoir est le peu de crainte que nous ressentons.

VII. On appréhende d'ordinaire qu'en excitant en soi des sentimens de crainte, on ne diminue sa confiance & sa charité; mais on se trompe en cela. La charité & la confiance s'affoiblissent beaucoup plus par les distractions d'une vie relâchée, que par la crainte. Nos prieres ne sçauroient être accompagnées d'une grande confiance, lorsque notre cœur nous reproche une vie de paresse & de négligence. *Si notre cœur*, dit l'Apôtre saint 1. *Joan.* 3. 21.
Jean, *ne nous reproche rien, nous nous approcherons de Dieu avec confiance.* S'il nous fait donc des reproches, nous ne pouvons nous en approcher, & Dieu nous paroîtra éloigné de nous. La crainte cor-

rigeant donc la paresse & la négligence, nous conduit directement à la confiance. Les graces de Dieu s'obtiennent dans un certain ordre, & en pratiquant une certaine suite de moyens. Or la voie de la charité, c'est la crainte, selon qu'il est dit,
Ps. 110. 11. *que la crainte est le commencement de la sagesse.* Et cela ne se doit pas seulement entendre des commencemens de la charité, mais de son accroissement même & de sa perfection : car on n'y arrive que par une vie exacte, & en s'éloignant de tout peché. Or il est rare que l'ame se soutienne dans cette vie exacte & appliquée à tous ses devoirs, si elle n'est vivement pénetrée de la crainte de Dieu.

VIII. Il est donc bon de considerer encore dans cet avertissement que l'Apôtre S. Paul nous donne, que ce qui est arrivé aux Juifs étoit la figure de ce qui se fait dans le Christianisme, qu'il y a la même difference entre ce qui est arrivé aux Juifs, & ce qui arrive aux Chrétiens, qu'entre la figure & la verité, la copie & l'original, l'ombre & le corps. On en peut juger par la difference qui se rencontre entre la nuée & le passage de la mer rouge, qui ne regardoit que les corps, & le Batême Chrétien qui puri-

fie les ames & les nettoye de leurs pechés ; entre la manne figure de l'Eucharistie, qui toute miraculeuse qu'elle étoit, ne servoit qu'à nourrir le corps, & le Corps même de Jesus-Christ entrant dans les nôtres pour donner la vie à nos ames & les remplir de ses graces. Il ne faut donc point douter aussi qu'il n'y ait la même proportion entre la punition des Chrétiens qui abusent des graces de Dieu, & celle des Juifs, qu'il y a entre les faveurs que Dieu a faites aux Chrétiens, & celles que les Juifs avoient reçues. C'est-à-dire, que tous les châtimens des Juifs ne sont qu'une légere figure de la séverité avec laquelle Dieu punira les Chrétiens ingrats & méconnoissans.

IX. Ainsi ne nous flattons point. Les Chrétiens par leur profession même sont destinés ou à être excessivement malheureux, ou à être souverainement heureux. Il n'y a point de milieu pour eux, leur punition sera mesurée sur la grandeur des bienfaits de Dieu dont ils auront abusé. Ainsi il y aura un terrible renversement dans le monde futur. Les Chrétiens paroissent en cette vie les plus favorisés de tous les hommes, & il pa-

roît un effroyable inégalité entre eux & ces nations que Dieu a laiſſées dans l'ignorance de la vraie Religion. Cependant il ſe trouvera à la fin du monde, que preſque tous les Chrétiens ſeront les plus miſerables de tous les hommes; & que les Payens mêmes, quelque miſerables qu'ils y ſoient, & quoiqu'engagés dans la dannation éternelle, ſeront l'objet de leur jalouſie, parce qu'ils ſeront infiniment moins malheureux que les Chrétiens. Voilà le danger que nous courons tous, & il eſt étrange qu'il faſſe ſi peu d'impreſſion ſur notre eſprit.

SUR L'EVANGILE

DU IX. DIMANCHE

D'APRÉS

LA PENTECOSTE.

EVANGILE. *Luc.* 19. 41.

EN ce tems-là, Jeſus étant arrivé proche de Jeruſalem, regardant la ville, il pleura ſur elle, en diſant: Ah, ſi tu

reconnoissois au moins en ce jour qui t'est encore donné, ce qui te peut apporter la paix! mais maintenant tout cela est caché à tes yeux. Car il viendra un tems malheureux *pour toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées, qu'ils t'enfermeront & te serreront de toutes parts; qu'ils te renverseront par terre, toi & tes enfans qui sont au milieu de toi, & qu'ils ne te laisseront pas pierre sur pierre; parce que tu n'as pas connu le tems auquel Dieu t'a visitée. Et étant entré dans le temple, il commença à chasser ceux qui y vendoient & y achetoient, en leur disant: Il est écrit, Que ma maison est une maison de priere, & vous en avez fait une caverne de voleurs: & il enseignoit tous les jours dans le temple.*

EXPLICATION.

I. JEsus-Christ a voulu ressentir les mouvemens de certaines passions, tant afin de les sanctifier en les ressentant, & de nous obtenir la grace d'en bien user, qu'afin de nous apprendre jusqu'à quel point il est permis de les avoir, & quels sont les objets qui les doivent exciter. Il s'est mis en colere, pour nous montrer que notre colere ne

doit avoir que les vices pour objet, & ſur-tout les outrages que l'on fait à Dieu. Il a voulu éprouver le ſentiment de la crainte de la mort, pour nous apprendre à demeurer ſoumis dans nos craintes & dans nos foibleſſes à la volonté de Dieu, & à la préferer au deſir naturel de l'exemption des maux temporels. Il a deſiré ardemment certaines choſes, comme de conſommer ſon Batême, c'eſt-à-dire ſa paſſion, & de faire la derniere Pâque avec ſes Diſciples, afin de nous faire voir à quoi nos deſirs nous doivent porter. C'eſt ainſi qu'il a uſé dans cet Evangile de ce ſentiment de compaſſion qui lui fit verſer des larmes ſur la ville de Jeruſalem. Car comme il n'y a point de paſſion dont l'on puiſſe faire un ſi ſaint uſage que de la triſteſſe & des larmes, pourvû qu'on les ſçache ménager ; il a jugé important de nous donner un exemple de ce ſage ménagement. Il a donc pleuré, non ſur ſes propres interêts, non ſur les maux qu'il devoit ſouffrir, mais ſur l'aveuglement des Juifs, ſur l'abus qu'ils faiſoient des graces qu'il leur offroit, ſur la deſtruction de Jeruſalem qui en devoit être la punition, & qui étoit la figure de la réprobation de tous

les mauvais Chrétiens. Voilà les objets qui lui ont fait verser des larmes. Ne craignons point d'en répandre, quand ce seront les pechés des hommes, & leur aveuglement qui les feront couler, & que notre compassion naîtra des maux qu'ils s'attirent. Mais ne les prodiguons pas à pleurer sur des pertes de biens temporels, ni sur des maux passagers qui nous peuvent être plus avantageux que nuisibles. Elles sont trop précieuses pour être employées à des usages si vils & si méprisables.

II. Ne pleurons pas seulement comme Jesus-Christ, c'est-à-dire pour les mêmes sujets que lui, mais pleurons aussi dans le même tems que lui. Il pleure lorsqu'il est prêt d'entrer en triomphe dans Jerusalem. Il prévient sa pompe par ses larmes, & il pratique excellemment cet avis du Sage : *Ne perdez pas le souvenir du mal au jour heureux.* Il nous apprend par-là à ne nous pas laisser éblouir par la prosperité du monde, & à dissiper par la verité le nuage qu'elle répand sur l'esprit. Sa lumiere ne nous découvre pas seulement la fragilité & l'inconstance de tout ce qui nous y flatte ; mais elle nous fait voir de plus que tous les avantages

Eccli. 11. 7.

passagers sont des semences de douleurs & de miseres, si nous souffrons que notre ame s'y attache & s'y cole par le plaisir de la jouissance ; & qu'ainsi le moyen de se défendre de ce danger, est de ne perdre point de vûe la fin qui doit anéantir tous ces biens humains. Jesus-Christ voyoit dans ces acclamations des Juifs leur prochain changement ; & leur lâcheté à le défendre contre ses ennemis, qui y devoient succeder peu de jours après. Nous devons de même voir dans les louanges & les applaudissemens des hommes l'incertitude & la foiblesse des jugemens qu'ils portent de nous, l'inconstance & le peu de fermeté de l'affection qu'ils nous témoignent, & la disposition prochaine où ils sont pour la plupart de se déclarer contre nous, si leur interêt & leurs passions les y engagent.

III. Jesus-Christ pleure sur l'incrédulité des Juifs ; & cependant c'est par cette incrédulité des Juifs qu'il a prouvé sa mission. Sans cela les propheties n'auroient point été accomplies : par conséquent la preuve des propheties auroit été imparfaite. Ainsi l'incrédulité des Juifs étoit essentielle à la preuve de la

verité de notre Religion , & elle étoit de plus nécessaire à l'accomplissement de la rédemption des hommes. Cependant Jesus-Christ ne laissa pas d'en pleurer, parce que comme le bon usage que Dieu fait de la malice des hommes, n'empêche point la juste haine qu'il a de cette malice : de même la malice des hommes n'empêche point leur misere. Il y a trois choses dans tous les pecheurs : ils sont miserables , ls sont coupables , ils sont instrumens de la misericorde de Dieu par leur malice même. Ces trois qualités considerées séparément, doivent exciter trois sortes de mouvemens. La misere doit exciter la compassion ; la malice qui les rend coupables, excite l'indignation ; & le bien que Dieu tire de la malice doit exciter la joie. Jesus-Christ a voulu ressentir ces trois sortes de mouvemens dans son humanité ; & c'est ici celui de la compassion qu'il fait paroître.

IV. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est que quoique Jesus-Christ sçût le mauvais usage que les Juifs devoient faire de la grace qu'il leur présentoit, il ne laissa pas néanmoins de la leur présenter. C'est un grand secret de la conduite de Dieu, qui est beaucoup au-dessus de

la portée de l'eſprit des hommes. L'idée que nous avons humainement de la charité, nous porteroit à ne pas faire aux autres des biens dont nous ſçaurions qu'ils doivent abuſer, & qui les doivent rendre plus miſerables : mais la charité de Dieu infiniment plus pure que la nôtre, n'eſt pas détournée de faire du bien aux hommes par la prévihon de l'abus qu'ils en feront ; parce qu'elle voit en même tems le bien qu'elle tirera de cet abus. Si cette conduite eſt trop haute pour être compriſe par nous, nous la devons adorer ſans la comprendre : car elle eſt d'ailleurs très-certaine, étant marquée dans toute la conduite de Dieu. Il a ſçu l'abus que les anges prévaricateurs & le premier homme devoient faire de ſes graces ; il n'a pas néanmoins laiſſé de les leur faire. C'eſt un ſecret qui ſurpaſſe les hommes, mais qui étant une fois cru & reçu, diſſipe toutes les petites objections qu'une vaine ſubtilité tâche de répandre ſur nos myſteres. Pourquoi, dit-on, Dieu répandroit-il ſes graces ſur des ames mal diſpoſées, s'il les donnoit par des volontés particulieres ? Il les a pourtant données aux Anges & à Adam, quoiqu'il prévît leur peché. Il faut que la ſubtilité

ſe taiſe & s'humilie ſous le poids des verités de Dieu, & que quoiqu'elle ne les puiſſe comprendre, elle les croye ſans les comprendre.

V. Le principal objet des larmes de Jeſus-Chriſt fut l'abus qu'il prévoyoit que Jeruſalem alloit faire de la grace qu'il lui faiſoit de la viſiter, qui pouvoit être pour elle, ſi elle en eût bien uſé, une ſource de paix & de ſalut. *Ah*, dit-il, *ſi tu avois reconnu au moins en ce jour qui t'eſt donné, ce qui te pouvoit apporter la paix ! Mais maintenant tout ceci eſt caché à tes yeux.* Le ſalut des élus n'a point de cauſe dans l'homme, mais la réprobation y en a. Un peché en produit un autre ; & il eſt vrai de dire, au moins à l'égard de ceux qui ont été une fois juſtifiés, que ſans de nouveaux pechés ils n'euſſent point été dannés ; car la perte des hommes n'eſt point un objet que Dieu deſire. Il voudroit qu'ils ne lui en donnaſſent point de ſujet, il ſeroit prêt de leur faire miſericorde, s'ils avoient ſincerement recours à lui. Ainſi la ruine des ames & leur perte éternelle eſt d'ordinaire attachée à l'abus de quelque grace de Dieu. Cet abus fait que Dieu ſe retire d'elles, & qu'il leur ſouſtrait ſa protection & ſes

graces. Et de cette souſtraction il arrive qu'elles ſe précipitent de plus en plus dans des dereglemens qui attirent leur ruine. Dieu ne ſe retire pas même d'ordinaire pour les premieres infidelités. Il ne laiſſe pas d'éclairer encore ſouvent l'eſprit, & de toucher le cœur de ceux qui les ont commiſes. On voit encore dans certains pecheurs de bons mouvemens, & des ſemences de converſion ; mais il y a certains abus des viſites de Dieu, qui ſont comme le ſceau & l'accompliſſement de la mort des ames, après leſquelles on ne voit plus en elles de ces retours, Dieu ne leur faiſant plus que des graces ſi foibles & ſi éloignées, qu'on ne s'en apperçoit plus. Tel fut le mépris que les Juifs firent de la derniere viſite de Jeſus-Chriſt, & le parricide execrable qu'ils firent enſuite en le crucifiant : car après ce crime il ſe retira de la plupart d'eux. Il les laiſſa dans un effroyable aveuglement, qui leur cacha même la cauſe de ce qu'ils ſouffroient. La mort de Jeſus-Chriſt fut vengée dès ce monde même de la maniere la plus effroyable dont Dieu ait jamais puni les crimes des hommes. Et cependant les Juifs ne connurent jamais que c'étoit la cauſe du terrible

châtiment

châtiment que Dieu exerçoit ſur eux. C'étoit donc ce dernier abus de ces graces qui devoit combler la réprobation des Juifs, que Jeſus-Chriſt pleuroit en approchant de Jeruſalem. Et c'eſt ce qu'il marque par ces paroles : *Ah, ſi tu avois reconnu au moins en ce jour ce qui te pouvoit procurer la paix ! Mais maintenant tout ceci eſt caché à tes yeux.*

VI. La punition viſible que Dieu exerça ſur Jeruſalem, coupable de la mort de ſon fils, paroît effroyable. Cependant ce n'eſt qu'une très-foible image de celle qu'il exercera contre les Chrétiens qui étoufferont Jeſus-Chriſt dans leur cœur après l'y avoir conçu, qui le crucifieront en eux-mêmes une ſeconde fois, comme parle ſaint Paul, & qui ſeront ingrats à la grace qu'il leur a faite : car la grandeur de la punition des uns & des autres ſe doit regler ſur l'excellence des viſites dont ils auront abuſé. Celle qu'il a faite aux Juifs n'a été qu'une viſite exterieure. Il ne prit point poſſeſſion de leurs cœurs ; il n'y établit point ſon royaume. Elle tendoit à leur procurer la paix ; mais elle ne la leur donnoit pas. Elle les laiſſoit ennemis de Dieu ; mais par la viſite qu'il fait aux Chré-

tiens, il se rend le maître & le roi de leurs cœurs ; il leur donne effectivement sa paix, qui consiste dans la réconciliation avec Dieu : il fait une nouvelle alliance avec eux, il y met son trône, & y établit son royaume. Ainsi l'injure qu'ils lui font en le chassant de leur cœur après l'y avoir reçu, en éteignant la vie divine qu'il y avoit allumée, est tout autrement grande que celle qui lui fut faite par les Juifs lorsqu'ils le firent mourir. Et il ne faut point douter qu'elle n'ait été le principal sujet des larmes de Jesus-Christ, & qu'il n'ait pleuré la perte des Chrétiens dans celle des Juifs, qui n'en étoit que la figure.

VII. Quand Jesus-Christ marque que la fin de sa visite étoit de procurer la paix à Jerusalem, il marque clairement que Jerusalem étoit en guerre avec Dieu, & il nous donne lieu par-là de concevoir l'état effroyable de tous les pecheurs, & celui où nous sommes en danger de tomber en pechant. L'état de tous les pecheurs, c'est d'être en guerre contre Dieu. Il les regarde comme ses ennemis, parce que le peché attaque directement sa sainteté & sa justice. Les hommes quelque animés qu'ils soient, ne

ſçauroient faire la guerre qu'en hommes. Ainſi les effets de cette guerre ne ſçauroient aller plus loin que la mort du corps. Mais Dieu fera la guerre aux pecheurs en Dieu tout-puiſſant & éternel. Il leur fera ſentir à jamais les effets de ſa colere, & ceux qui l'auront méritée ne seront pas un ſeul moment ſans en porter le poids, & ne perdront jamais de vûe l'objet ſi effroyable d'un Dieu tout-puiſſant & irrité. Voilà le danger où ſont tous les hommes ; & l'unique voie de l'éviter, eſt de bien diſcerner les moyens que Dieu leur donne par ſes viſites de ſe procurer la paix par le bon uſage qu'ils en feront.

VIII. Tous les effets de la bonté de Dieu envers les hommes, peuvent être mis au nombre de ſes viſites, puiſqu'ils devroient ſe ſervir de tous ces effets pour ſe procurer la paix, & qu'ils en devroient tirer des motifs de reconnoiſſance, d'amour & de pénitence. C'eſt le fondement de ce reproche que ſaint Paul fait aux pecheurs : *Eſt-ce ainſi que vous mépriſez les richeſſes de ſa bonté, de ſa patience, & de ſa longue tolerance ! Ignorez-vous que la bonté de Dieu vous invite à la pénitence ?* Il marque dans le chapitre

Rom. 2. 4.

Rom. 1. 19.

précedent, que c'eſt Dieu qui a fait connoître aux payens tout ce qui ſe peut découvrir de ſon eſſence, de ſa divinité & de ſa puiſſance éternelle, & que cette connoiſſance les rendoit inexcuſables. Toutes ces graces, de quelque nature qu'elles fuſſent, étoient donc des eſpeces de viſites de Dieu à l'égard de ceux qui les ont reçues; puiſqu'ils étoient coupables de n'en avoir pas fait uſage. Ainſi Dieu nous viſite par tous les biens qu'il nous fait, par tous les maux qu'il nous envoye, parce que tout cela nous doit porter à recourir à lui. Nous ſommes donc continuellement environnés de ces viſites: il nous parle par toutes les créatures intelligentes & non intelligentes, animées & inanimées. Ce n'eſt que notre endurciſſement qui nous rend ſourds à ſa voix, & qui nous empêche de la diſcerner. Mais outre ces biens généraux, il y en a de certains qui s'appellent plus proprement des viſites, & ce ſont ceux par leſquels Dieu ſe manifeſte plus clairement à nous, & nous parle comme de plus près. De ce genre ſont les inſtructions qu'il nous donne par ſes Ecritures & par ſes Miniſtres, les exemples extraordinaires de vertuqu'il expoſe à nos

yeux ; les lumieres par lesquelles il éclaire les esprits , les inspirations & les mouvemens par lesquels il remue nos cœurs, les châtimens qui ont une proportion sensible avec nos déreglemens ; les occasions particulieres qu'il nous présente d'operer notre salut , en exerçant la charité envers le prochain , en protegeant les innocens, en secourant les affligés. Par toutes ces diverses rencontres Jesus-Christ nous visite & se présente à nous , il nous met entre les mains le prix de notre salut , il nous marque la voie pour y arriver ; & nous n'avons pour y parvenir qu'à reconnoître que c'est lui qui nous visite , & à seconder ses intentions & ses desseins.

IX. Chacun est donc dans l'obligation d'examiner les manieres dont Dieu l'a visité par le passé , & l'usage qu'il a fait de ses visites. Et comme il est impossible qu'on ne reconnoisse qu'on les a mal ménagées , & que par l'abus qu'on en a fait, on a mérité souvent d'être privé de la continuation de ses graces : ce mauvais usage des graces de Dieu doit être un des principaux objets de notre pénitence. Il est certain qu'à la mort Dieu mettra devant les yeux de chaque ame en particulier toutes les graces qu'il lui aura faites , &

toutes les manieres dont il l'aura visitée pendant qu'elle aura été dans le corps : & cette vûe remplira de confusion & de desespoir celles qui n'auront pas usé de ces visites pour se convertir à Dieu. Prévenons donc par la pénitence ces regrets inévitables, mais infructueux. Voyons pendant notre vie ce que nous verrons nécessairement, mais inutilement alors. Ne laissons pas passer sans réflexion cette multitude de bienfaits dont Dieu nous a accablés, & le peu d'usage que nous en avons fait, & reconnoissons devant lui avec humilité & componction de cœur, que nous avons souvent changé en instrumens de notre perte ce qu'il nous accordoit pour operer notre salut; que nous avons pris sujet de l'offenser des faveurs mêmes qu'il nous a faites, que nous avons dissipé ses trésors, & que nous nous sommes laissés dépouiller par le démon de la plupart des biens que nous avions reçus de lui.

Le diable a usé de notre stupidité, comme ceux qui ont découvert le nouveau monde, ont abusé de l'ignorance des peuples qu'ils y ont trouvés : car comme ils ont tiré leurs richesses en échange de bagatelles de nul prix, le dé-

mon nous ravit de même les plus excellentes graces de Dieu, en nous donnant en échange des choſes temporelles qui ne ſont dignes que de mépris. Cette comparaiſon même ne repreſente que très-imparfaitement notre illuſion : car comme le prix de ce qu'on eſtime précieux ne dépend que de l'imagination, ces peuples n'étoient trompés qu'en imagination ; & s'ils ne recevoient que des choſes vaines, ils n'en donnoient auſſi que de vaines en échange. Mais le prix des biens que le diable nous ravit ne dépend point de l'imagination : ce ſont des biens ſolides & ineſtimables que nous nous laiſſons ravir, pour recevoir en échange des choſes de néant & de nul prix.

X. Nous devons même regarder cette revûe que nous ferons ſur le peu d'uſage que nous avons fait par le paſſé des graces & des viſites de Dieu, comme une eſpece de viſite que ſa bonté nous accorde. Nous méritions par notre ingratitude qu'il nous laiſsât dans l'aveuglement, ce qui nous auroit fait tomber dans un entier oubli des graces de Dieu. C'eſt donc par ſon ſecours que nous avons cette penſée, & que nous faiſons ces réfle-

xions : & l'uſage que nous en devons faire, eſt de lui demander d'être à l'avenir plus fideles à ſes viſites, de les diſcerner, & d'en uſer ſelon ſes deſſeins; & que ſi nous avons été aſſez aveuglés pour en abuſer juſqu'ici, notre aveuglement finiſſe à cet inſtant qu'il nous fait la grace de le reconnoître, & que le reſte de notre vie ſoit conſacré à faire pénitence de l'abus que nous avons fait par le paſſé des viſites de Dieu, & à les mieux ménager à l'avenir. Ce ſont les deux objets que tout Chrétien ſe doit propoſer : & pourvû qu'il le faſſe comme il faut, il peut réparer en quelque ſorte ce qu'il a perdu, & ſe préparer à recevoir Jeſus-Chriſt avec confiance lorſqu'il le viſitera à l'heure de la mort, non plus d'une maniere cachée, mais claire & manifeſte, pour lui rendre en qualité de juge ce qu'il aura mérité par ſes actions.

XI. On peut remarquer dans l'exemple du paſſé, que le mauvais uſage que nous avons fait des viſites de Dieu, vient principalement de deux cauſes, dont la premiere eſt que nous n'en avons pas diſcerné la plus grande partie, parce que nous les avons regardées au travers du voile de nos paſſions, & non par les lumieres

de la foi. Notre cupidité ne nous a fait consíderer dans les biens du monde, que le plaisir d'en jouir, & non pas les moyens d'en faire des œuvres de piété. Elle n'a regardé les maux qu'en ce qu'ils s'oppo-soient à ses desirs, & non dans les avantages que nous en pouvions tirer. Pour remedier donc à l'avenir à ce désordre qui nous a rendu tant de graces inutiles, il faut s'accoutumer à regarder toutes choses par des vûes de foi & de verité, & tâcher d'affoiblir autant que nous le pourrons, l'activité des passions qui nous séduisent, & qui ne nous découvrent dans tous les objets qui nous environnent, que ce qui se rapporte à elles.

XII. La seconde cause qui nous rend inutiles les visites de Dieu, lors même que nous les discernons, c'est que nous ne sommes pas assez persuadés du besoin que nous avons d'une nouvelle grace pour en bien user. Il nous semble qu'il suffit de connoître le bien que nous devons faire, pour l'accomplir effectivement, ou d'avoir commencé de bonnes œuvres, pour les continuer. C'est une autre sorte d'aveuglement qui n'est pas moins dangereux, & qui ne nous prive pas moins du fruit & de l'utilité des gra-

ces de Dieu. Les graces reçues ne se conservent que par de nouvelles graces qu'il faut obtenir : & ainsi chaque grace de Dieu enferme une obligation indispensable de reconnoître notre impuissance à les conserver, & d'en demander la continuation. De sorte que la résolution de faire à l'avenir un bon usage des visites de Dieu, doit enfermer celle d'avoir continuellement recours à lui pour obtenir de sa misericorde la grace d'une fidelle cooperation à ses visites & à ses graces.

XIII. Il ne faut pas se laisser aller aux pensées de défiance, qui peuvent naître de ce que Dieu dans la distribution de ses graces donne quelquefois les premieres dans les secondes, qu'il visite souvent les hommes sans leur donner la grace de discerner ses visites, & même qu'il les leur fait souvent discerner, & en faire un bon usage pour quelque tems, sans leur donner la grace de perséverer dans ce bon usage ; qu'ainsi ces graces ne font qu'augmenter la condannation de ceux qui les reçoivent. Il faut résister, dis-je à ces pensées de défiance par trois principes immobiles qui nous doivent affermir dans la confiance de Dieu.

Le premier est, que Dieu est bon dans

toutes les graces qu'il fait aux hommes, quelque mauvais ufage qu'ils en faffent; qu'elles ont toutes leur fource dans fa mifericorde quoique nos yeux foient trop foibles pour la difcerner. Il faut donc reconnoître & adorer par la foi cette bonté de Dieu dans toutes fes graces.

Le fecond eft, que le mauvais ufage des graces de Dieu vient uniquement de la volonté de l'homme, & d'une malice inexcufable au jugement de la fouveraine juftice. D'où il s'enfuit que toutes les vûes qui nous font trouver des excufes à nos pechés, font néceffairement fauffes. Ce n'eft point une impuiffance involontaire qui nous empêche d'en bien ufer, c'eft notre volonté même, & nous ne nous en pouvons prendre qu'à nous. Les Juifs, dit l'Evangile, *ne pouvoient croire en Jefus-Chrift. Mais pourquoi ne pouvoient-ils croire*, dit faint Auguftin? *C'eft qu'ils ne le vouloient pas.* Leur volonté étoit la caufe de leur impuiffance à croire, & non l'impuiffance caufe de leur incrédulité.

Joan. 14. 39. *Tract.* 51. *in Joan. n.* 6.

Le troifiéme eft, que nous fommes affurés par l'Ecriture, que la perféverance dans la grace s'obtient par une priere fidelle & perféverante, & que nul n'eft

assuré que Dieu ne lui accordera pas cette priere perséverante. C'est donc une folie & une infidelité, que de cesser de prier : puisque c'est supposer que l'on est assuré que Dieu ne nous accordera pas sa grace, de quoi personne n'est assuré.

SUR L'EPITRE

DU X. DIMANCHE

D'APRÉS

LA PENTECOSTE.

EPÎTRE. 1. *Corinth*. 12. 2.

MEs Freres, Vous vous souvenez bien qu'étant payens vous vous laissiez entraîner selon qu'on vous menoit vers les idoles muettes. Je vous déclare donc que nul homme parlant par l'esprit de Dieu, ne dit anathême à Jesus; & que nul ne peut confesser que Jesus est le Seigneur, sinon par le Saint-Esprit. Or il y a diversité de dons spirituels; *mais il n'y a qu'un même Esprit. Il y a diversité de ministeres; mais il n'y a qu'un même Seigneur. Et il y a di-*

versité d'operations surnaturelles ; *mais il n'y a qu'un même Dieu qui opere tout en tous. Or les dons du Saint-Esprit qui se font connoître au-dehors, sont donnés à chacun pour l'utilité de* l'Eglise. *L'un reçoit du* Saint-*Esprit le* don *de parler dans une* haute *sagesse : un autre reçoit du même Esprit le* don *de parler avec science : un autre reçoit la foi par le même Esprit : un autre reçoit du même Esprit la grace de guérir les maladies : un autre le* don *de faire des miracles : un autre le* don *de prophetie : un autre le discernement des esprits : un autre le* don *de parler diverses langues : un autre l'interpretation des langues. Or c'est un seul & même Esprit qui opere toutes ces choses ; distribuant à chacun* ces dons *selon qu'il lui plaît.*

EXPLICATION.

I. NOus ne nous pouvons pas souvenir de l'état où nous étions étant payens, puisque nous ne l'avons jamais été, & que Dieu en nous faisant donner le Batême dans notre enfance, & en nous faisant ensuite instruire de la verité dès le moment que nous avons été capables de la comprendre, nous a épargné tous les crimes que nous aurions commis dans

cet état, si nous y avions passé. Mais nous ne pouvons néanmoins reconnoître en nous la même foiblesse qui étoit la source de l'idolatrie payenne. Car comme les payens recevoient toutes leurs erreurs & leurs superstitions sans examen & par la force de l'autorité & de la coutume, nous recevons de même par la seule force de la coutume, & par le discours & les actions de ceux avec qui nous vivons, une infinité d'impressions fausses qui corrompent nos esprits. Il est rare qu'on examine les principes sur lesquels on agit. On les emprunte de l'exemple. On croit aimable ce qu'on voit aimé, & véritable ce qui est cru. On tire bien de sa corruption naturelle une pente à aimer les créatures, & à desirer ce qui est grand; mais la détermination de cette pente naturelle se fait sans examen & par l'impression de la coutume. Nous ne pouvons donc pas seulement nous souvenir, comme les payens, que nous avons été entraînés à plusieurs erreurs par le mauvais exemple, mais nous devons reconnoître que nous avons encore en nous quantité de ces erreurs & de ces fausses impressions qui nous entraînent, ou en séduisant notre raison, ou en empêchant

qu'elle n'agiſſe. Il n'y a rien de ſi dur que la coutume n'adouciſſe, rien de ſi doux qu'elle ne rende dur & difficile. On s'engage gayement aux dangers & aux travaux de la guerre, parce que c'eſt la mode, & que cette mode y attache une idée de courage & de grandeur ; & les moindres actions chrétiennes ſont pénibles, parce que le commun du monde ſe les repreſente comme difficiles, petites & baſſes.

II. Qu'on examine ce qui nous fait agir, ce qui nous ſoutient dans les emplois, ce qui nous détermine à un genre de vie plutôt qu'à un autre ; & l'on trouvera qu'on eſt preſque partout le jouet des opinions des autres ; qu'on ſuit les ſentimens de ceux de ſon âge, & de ceux avec qui on vit, & que la raiſon & la verité n'ont preſque point de part à notre conduite. Il y a des opinions & des paſſions de jeunes gens ; des opinions & des paſſions de perſonnes plus avancées en âge ; des opinions & des paſſions de vieillards. On paſſe d'opinions en opinions, de paſſions en paſſions, comme l'on paſſe d'âge en âge. Ainſi la plupart des hommes n'arrivent jamais à vivre ſelon la verité. S'ils l'entrevoyent de loin, elle a trop peu de force ſur leurs eſprits

pour les redresser, parce qu'elle les trouve livrés à des opinions qui leur sont devenues comme naturelles, & qui forment en eux des impressions qui les dominent.

III. C'est ce qui rend le monde si dangereux, & la bonne éducation des enfans si difficile, & enfin la retraite si nécessaire à toutes sortes de personnes : car on peut dire que les opinions corrompues dont on se remplit dans le monde, sont une seconde concupiscence aussi difficile à déraciner que la premiere. Le seul moyen de s'en garantir, est de se rendre disciple de la verité, de la méditer sans cesse, de s'en remplir, de se conduire par elle, & de se faire un plan de vie dont toutes les actions soient établies sur des principes de verité. C'est ce qu'on a prétendu faire par l'établissement de la vie monastique, & de toutes les sociétés saintes : & encore n'a-t-on pu empêcher que les opinions humaines ne s'y soient glissées par bien des endroits. Mais comme tout le monde n'est pas en état d'entrer dans les monasteres, & que cependant c'est une chose indispensable de se conduire par la verité, au défaut de ce moyen chacun est obligé de se prescrire

un genre de vie reglé par la verité, de se servir pour cela de l'avis des personnes sages, & de se séparer, autant qu'il peut, du commerce de ceux qui vivent au hazard, & qui sont dominés & entraînés par les impressions populaires.

IV. En divisant les hommes en deux classes, l'une de gens qui se conduisent par la raison, & dont la vie est reglée par la verité; & l'autre de gens qui se conduisent par opinion & par l'impression de l'exemple, on trouvera que la premiere se réduit à un si petit nombre, qu'on en est épouvanté, & qu'on est porté à s'écrier avec le Prophete, *Qu'il n'y a point de justice, point de verité, point de connoissance de Dieu sur la terre.* Le monde n'est presque composé que de gens dont la vie n'est établie que sur des principes faux & témeraires. Mais ce qui trompe en cela, est que les faux principes étant établis & dominant dans l'esprit, on se sert ensuite assez bien de la raison pour arriver au but que l'on s'est proposé sans raison. Ce n'est point par raison qu'on se propose de faire de grandes fortunes, soit dans la guerre, soit dans les emplois du monde: mais ceux qui se sont proposé ces sortes de fins, employent

Osée 4. 1.

ensuite beaucoup d'adresse pour y réussir. Ils prennent des voies droites & naturelles pour cela : ils se conduisent sagement & avec esprit pour arriver à leur but ; au lieu qu'il arrive assez souvent que ceux qui ne se sont pas trompés dans le principe, & qui se sont proposé une fin juste & légitime, prennent des voies fausses, tortueuses & égarées pour y réussir, & se conduire peu par la raison dans le choix d'un chemin choisi avec raison :
Luc. 16. 8. ce qui fait dire à Jesus-Christ, que *les enfans du siecle sont plus prudens que les enfans de lumiere.* Ainsi ceux que le monde nomme habiles gens, ne sont pas ceux qui se proposent une fin droite choisie par la vûe de la verité, il y en auroit trop peu de ce genre-là : mais ce sont ceux qui se servent le mieux de la raison & de l'esprit pour arriver à la fin qu'ils ont choisie par l'impression de la coutume, & sur les opinions du peuple.

V. C'est en quoi consiste la prudence du monde, & cette prudence subsiste fort bien avec le Paganisme, c'est-à-dire le culte des idoles, non de ces idoles forgées par la seule erreur de l'esprit, mais d'autres idoles étroitement liées avec la concupiscence, qui regnent pres-

que autant dans le monde qu'elles y ayent jamais regné. Cette eſpece de Paganiſme n'eſt point encore dans le Chriſtianiſme même, parce qu'il eſt encore plein de gens qui ſe conduiſent ſur des principes d'erreur reçus ſans examen, & par la ſeule force de l'exemple, & qui adorent l'objet de leurs paſſions, en quoi conſiſte le fond & l'eſſentiel du Paganiſme. Si l'on n'adore plus Jupiter, l'on adore l'idole de la fortune. Cependant l'opinion qui nous repreſente la fortune comme quelque choſe de grand & de deſirable, n'eſt pas moins fauſſe que celle qui portoit les Payens à l'adoration d'un faux Jupiter. Mais ce qui fait qu'entre les erreurs les unes s'aboliſſent plus aiſément que les autres, c'eſt qu'entre ces erreurs où la coutume engage, il y en a qui ſont en quelque ſorte plus naturelles les unes que les autres ; c'eſt-à-dire plus conformes à la corruption du cœur des hommes. Il y a des erreurs ſpeculatives qui n'ont point de ſource naturelle dans le cœur, mais ſeulement dans l'illuſion de l'eſprit des hommes : & il y a des erreurs qu'on peut appeller des erreurs du cœur, qui ont des racines ſi profondes dans le fond de l'ame, qu'on

ne les ſçauroit entierement arracher. On a détruit les erreurs ſpeculatives par la prédication de la verité, & ſouvent même une erreur en a chaſſé une autre : & quand une erreur de cette ſorte a été abolie, il n'y a plus lieu de craindre qu'elle ſe renouvelle. Perſonne n'eſt plus tenté d'adorer Jupiter, ni Mercure, ni toutes les divinités fabuleuſes ; mais pour les erreurs qui ont une liaiſon plus étroite avec la concupiſcence, elles ſe détruiſent très-difficilement, & elles ſe renouvellent très-facilement.

VI. L'Apôtre ſaint Paul après avoir décrit cette vie payenne fondée ſur l'erreur, décrit la vie chrétienne fondée la verité. Et après nous avoir donné pour marque de cette vie la connoiſſance & l'amour de Jeſus-Chriſt, & nous avoir appris à prendre pour Chrétiens tous ceux qui le confeſſent avec amour, & pour vuides de l'eſprit de Dieu tous ceux qui s'oppoſent à Jeſus-Chriſt, en quelque maniere que ce ſoit, il nous enſeigne que cet eſprit de verité qui conduit les Chrétiens, leur diſtribue des graces differentes, & qu'il ne donne pas les mêmes à tous. Il y a unité de lumiere dans la fin & dans les principaux moyens d'y arri-

ver. Ils ſont tous unis dans la crainte de Jeſus-Chriſt & dans l'obéiſſance à ſes préceptes : mais ils ſont differemment partagés de lumieres & de talens à l'égard des moyens plus éloignés : ce qui fait la difference des graces que l'Apôtre marque enſuite par ces paroles : *L'un reçoit du Saint-Eſprit le* don *de parler* de Dieu *dans une* haute *ſageſſe ; un autre reçoit du Saint-Eſprit le* don *de parler* aux hommes *avec ſcience ; un autre reçoit* le don *de la foi par le même Eſprit*, *&c.*

VII. Dieu diſtinguoit ainſi autrefois les Chrétiens par des dons viſibles & ſurnaturels qu'ils exerçoient pour l'édification de l'Egliſe : & comme ces dons étoient clairement au-deſſus de la nature, ils étoient obligés de ſe contenter de ce qu'ils recevoient de Dieu, & ne pouvoient pas s'attribuer le don d'un autre : car on ne ſçauroit entreprendre, par exemple, de parler des langues inconnues. Il fait de même encore à préſent une diſtribution de divers talens aux chrétiens, pour les rendre propres les uns à un miniſtere, les autres à un autre. Mais comme ces talens ne ſont point ſi ſenſiblement ſurnaturels, & qu'il eſt beaucoup plus facile de ſe perſuader

qu'on les a, ſans qu'on les ait effectivement, il arrive que pluſieurs ne diſcernant pas leur don, aſpirent à celui d'un autre; & c'eſt ce qui cauſe une confuſion beaucoup plus grande dans l'état préſent de l'Egliſe, qu'il n'y en avoit au commencement; parce qu'il arrive de-là que la plupart du monde s'ingere dans des miniſteres, pour leſquels il n'a point de vrai talent. Or ces gens qui s'ingerent dans les miniſteres ſans en avoir reçu le talent, ne réuſſiſſent d'ordinaire ni pour eux-mêmes, ni pour les autres; & la vie qu'ils y menent n'eſt conduite que par l'eſprit de l'homme, c'eſt-à-dire par l'ambition & par l'amour propre; ce qui eſt contraire à ce que ſaint Paul nous enſeigne; puiſqu'il paroît qu'il veut que tous les membres de Jeſus-Chriſt ayent chacun leur don, & chacun leur action qui leur ſoit propre. C'eſt en effet ce qui les rend membres du corps de Jeſus-Chriſt, chaque membre devant contribuer à l'integrité & à la perfection de tout le corps, & ne pouvant être ſans action & ſans fonction, à moins qu'ils ne ſoient plutôt des parties monſtrueuſes & des excreſcences inutiles de ce corps, que de vrais membres & de vraies parties.

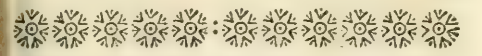
VIII. Les uſurpateurs des fonctions qui ne leur conviennent pas, ne ſont donc autre choſe dans la verité, que de ſe retrancher eux-mêmes du nombre des vrais membres de Jeſus-Chriſt, parce qu'ils ne ſont plus conduits & animés de ſon eſprit dans ce miniſtere uſurpé ; & en ſe privant de cette qualité par leur ambition dereglée, ils ſe privent de l'unique dignité qui ſoit deſirable au monde, & ſe réduiſent à la derniere miſere & au dernier aviliſſement. Tout eſt bas & miſerable hors du corps de Jeſus-Chriſt : car Jeſus-Chriſt ne ſauvera que ſon corps vivant, & n'élevera au ciel que ce corps. Ainſi toute l'ambition des hommes doit ſe réduire à ſe procurer une place dans ce corps. *Ut ſibi locum provideant in corpore ſacerdotis*, dit ſaint Auguſtin. Mais pour y avoir place il faut être animé par l'eſprit de Jeſus-Chriſt, & conduit par cet eſprit dans la fonction qu'on y exerce. Ainſi il ne faut pas l'avoir uſurpée par ambition.

IX. C'eſt le fondement de cette belle regle de ſaint Auguſtin, » Qu'il ne faut rien chercher dans le corps de Jeſus- « Chriſt que la ſanté : » *Non quæras in corpore Chriſti niſi ſanitatem.* Celui qui l'ob-

ſerve demeure dans l'état commun des Chrétiens, juſqu'à ce qu'on l'applique à des fonctions particulieres, ſans que ſon ambition y contribue ; & cet état commun devient ſon talent & ſon don particulier, tant qu'on ne l'en tire pas. Il peut même avoir certains dons particuliers dans cette condition génerale : mais il ne ſçauroit ſe tromper dans ces dons, parce qu'il n'en uſe que dans l'exercice des devoirs communs. On eſt obligé de prier, de travailler, de lire autant qu'on le peut. On eſt obligé ou d'exercer la charité envers les autres, ou de ſouffrir que les autres l'exercent envers nous dans nos beſoins. Il y en a qui ont des adreſſes particulieres dans ces actions, & d'autres qui n'en ont pas : mais ceux qui ne les ont pas, peuvent récompenſer par leur humilité ce qui manque à leur induſtrie. Ainſi le défaut de talent ne leur nuit point, & leur en procure un autre. C'eſt un grand talent que de ſouffrir en paix de manquer de talens, & de n'en concevoir ni dépit ni jalouſie contre les autres. C'eſt un grand talent que de ſçavoir vivre dans l'humiliation & dans le mépris, & d'être bien-aiſe de n'attirer la conſideration & l'eſti-

me

me des hommes par aucun endroit. C'eſt une vocation très-heureuſe que d'être appellé à celle-là : & l'on ne laiſſe pas d'y pouvoir ſervir à l'édification du prochain : car rien n'eſt plus édifiant que de ne témoigner aucune impatience dans cet état.



SUR L'EVANGILE

DU X. DIMANCHE

D'APRÈS

LA PENTECOSTE.

EVANGILE. *Luc.* 18. 9.

EN ce tems-là, Jeſus dit cette parabole à quelques-uns qui mettoient leur confiance en eux-mêmes, comme étant juſtes, & qui mépriſoient les autres : Deux hommes monterent au temple pour y faire leur priere ; l'un étoit Phariſien, & l'autre Publicain. Le Phariſien ſe tenant debout, *prioit ainſi en lui-même :* Mon *Dieu, je vous rends graces de ce que je ne ſuis point comme le reſte des hommes,* qui ſont *vo-*

leurs, injustes, & adulteres, ni même comme ce Publicain. Je jeûne deux fois la semaine; je donne la dime de tout ce que je possede. Le Publicain au contraire se tenant bien-loin, n'osoit pas même lever les yeux au ciel; mais il frappoit sa poitrine, en disant : Mon *Dieu, ayez pitié de moi* qui suis *un pecheur. Je vous déclare que celui-ci s'en retourna chez lui justifié, & non pas l'autre. Car quiconque s'éleve sera abaissé, & quiconque s'abaisse sera élevé.*

EXPLICATION.

I. L'Evangile de ce jour nous présen-tant deux portraits tracés par la main de Jesus-Christ, l'un d'un faux ju-ste en la personne du Pharisien, & l'au-tre d'un vrai pénitent en celle du Publi-cain, mérite une application particuliere parce que rien ne nous est plus impor-tant que de ne nous laisser pas éblouir par une fausse justice, & de bien discer-ner les caracteres d'une véritable péni-tence. Ce faux juste, qui est ce Pharisien nous est donc representé comme satis-fait de sa justice, & n'étant occupé que de cet objet. Il suffit à l'homme pour tomber dans l'orgueil, de concevoir en soi certaines vertus, & de n'y apperce-

voir point de défauts. Le seul défaut de ces vûes suffit pour séduire le cœur ; parce que l'orgueil qui y réside l'occupe bien-tôt tout entier, à moins qu'il ne soit réprimé par ces pensées qui en sont le contrepoids. Ainsi pour concevoir l'orgueil du Pharisien, il ne faut pas tant considerer ce qu'il voyoit en lui-même, que ce qu'il n'y voyoit pas. Et premierement on peut remarquer en lui, qu'il n'avoit aucun mouvement de crainte, ni aucune vûe qui lui rendît sa vertu suspecte. *Mon Dieu*, disoit-il, *je vous rends* v. 11.
graces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes & adulteres. Mais que sçavoit-il s'il n'avoit aucun de ces vices ? Il pouvoit bien s'assurer qu'il n'avoit pas commis les actions exterieures de ces crimes ; mais on ne sçauroit répondre avec une entiere assurance des desirs interieurs. Il ne faut qu'une vûe d'esprit, un consentement passager à la cupidité pour nous rendre criminels devant Dieu : & la crainte qu'on doit avoir qu'il ne s'en soit glissé dans le cœur, est un contrepoids que Dieu lui laisse pour empêcher qu'il ne s'éleve, & qu'il n'entre dans un excès de confiance ; & c'est ce contrepoids que

ce Pharisien n'avoit point. Il ne s'arrêtoit qu'aux actions exterieures : il y faisoit consister toute la vertu , & ne faisoit point de réflexion sur ce qu'il n'avoit aucune assurance d'être exempt de crime dans les mouvemens interieurs.

II. Il ne pensoit point non plus qu'il avoit pu se porter à éviter ces vices, non par l'amour de la justice & par la vûe d'obéir à Dieu, mais par celle d'acquerir de la réputation devant les hommes, ou par le seul motif du plaisir qu'il avoit à se considerer comme juste, & qu'ainsi le corps de ses actions pouvoit être souillé par cette intention impure. Il manquoit donc encore de l'idée de la vraie vertu : il ne la faisoit consister que dans l'écorce des actions exterieures , & ne consideroit pas que l'intention interieure en est l'ame. Et comme il n'avoit aucune assurance de la pureté de ses secrettes intentions, sa confiance ne naissoit que du défaut de cette vûe. Une ame bien persuadée que ce qui paroît au-dehors des actions de vertu , n'en est que le corps, & qu'il n'y a que le motif & l'esprit qui les produit qui en soit la vie, ne sçauroit s'élever des simples actions exterieures de vertu qu'elle apperçoit en

ſoi, parce qu'elle reconnoît en même tems devant Dieu, qu'elle ignore ſi elles n'ont point été corrompues par l'impureté des motifs qui les ont produites.

III. Les vertus ne nous rendent eſtimables que tant qu'elles ſubſiſtent, & qu'elles nous rendent agréables à Dieu : mais une vertu détruite & anéantie n'eſt pas un ſujet de confiance, c'en eſt au contraire un de crainte & de confuſion, parce que Dieu nous en fera rendre compte. Cependant perſonne ne ſçait ſi les vertus qu'il a pratiquées, quand même elles auroient été véritables, ſont encore ſubſiſtantes. Il ne faut qu'un ſeul peché mortel, ou ſpirituel ou corporel, pour ravager dans l'ame toutes les vertus, & pour en détruire le mérite. Or qui peut s'aſſurer qu'il n'en a pas commis ? Il y en a même qui ſont comme imperceptibles, tels que ſont l'abus des graces de Dieu, l'ingratitude, l'envie, le défaut de charité. On peut donc bien rendre graces à Dieu de n'être point tombé dans certains déreglemens : mais on n'a point d'aſſurance que ces vertus ſubſiſtent, & qu'on en poſſede le mérite ; & c'eſt ce qu'il paroît que ce Phariſien s'attribuoit. Il ſe regardoit devant Dieu

comme un homme juste & chaste : il croyoit avoir le mérite de ces vertus, en supposant qu'il l'avoit conservé. Cependant il n'en avoit point d'assurance légitime. Sa confiance étoit donc fondée sur l'illusion, & étoit excessive, parce qu'elle n'étoit point contrepesée par cette vûe qui rabaisse & humilie l'ame, en lui montrant qu'elle ne sçauroit faire aucun fond certain sur ce qu'elle a eu de mérites & de vertus, parce qu'elle peut l'avoir perdu & dissipé.

IV. On voit encore que ce Pharisien manquoit d'une autre vûe essentielle, qui est que les graces que nous avons reçues de Dieu ne se doivent pas seulement reconnoître par un aveu stérile, mais par un accroissement d'amour & de bonnes œuvres. Dieu exige l'usure de ses dons ; & qu'il n'est pas assuré de cet accroissement, n'est point assuré de n'avoir point abusé des graces de Dieu. Ces graces sont des talens que Dieu nous donne : il veut que nous les fassions profiter ; & qui ne le fait pas en use mal, & est puni comme un mauvais serviteur. C'est encore un contrepoids que les justes ont toujours, & qui les tient petits devant Dieu, parce qu'ils n'ont jamais

cette assurance, & qu'ils peuvent toujours craindre de n'avoir point fait profiter le talent que Dieu leur avoit donné, & de l'avoir simplement caché comme le serviteur paresseux marqué dans la parabole de l'Evangile. Or il paroît que ce Pharisien n'avoit point encore ce contrepoids : il ne croyoit pas que les dons de Dieu fussent des engagemens & des dettes qui nous rendissent redevables envers lui d'un accroissement continuel. Il ne pratiquoit point ce que dit saint Paul, *Qu'il oublioit le passé, & qu'il étendoit ses desirs sur l'avenir.* Il étoit content de ce qu'il avoit fait pour Dieu, ou plutôt de ce qu'il en avoit reçu, & n'en desiroit pas davantage. On voit en lui une satieté des dons de Dieu : mais on n'y voit point de prieres & de desirs, comme le remarque saint Augustin ; c'est-à-dire qu'il n'y avoit aucun desir de s'avancer dans la vertu, ni d'y faire un progrès continuel. » Il disoit en quelque « maniere à Dieu, *c'est assez* ; ce qui suf- « fisoit pour le perdre, selon la pensée « du même Saint : *Si dixeris, Sufficit,* « *periisti.* » Il n'étoit point comme celui dont parle David, qui *avoit disposé des degrés dans son cœur pour s'élever plus haut,*

Philip. 3. 13.

Ps. 83. 6.

& pour s'approcher de Dieu de plus en plus : enfin il ſe bornoit volontairement dans le degré de perfection où il croyoit être. Et cet état eſt un état criminel, parce que la vertu ne nous eſt point commandée dans un certain degré, mais que nous ſommes toujours obligés de tendre au moins par nos deſirs à un accroiſſement continuel.

Gregor. Nazian. V. Une autre erreur qui paroît dans ce Phariſien, ou plutôt un autre défaut d'une vûe néceſſaire & humiliante, eſt qu'il s'imaginoit qu'il ſuffiſoit d'avoir une fois reçu les graces de Dieu, & qu'il n'avoit point beſoin de nouvelles graces pour les conſerver ; & c'eſt pourquoi il avoue bien devant Dieu qu'il les a reçues, mais il ne craint point de les perdre, ni que Dieu ſe retire de lui. Il ne dit point comme David : *Ne retirez point de moi votre ſaint Eſprit.* Il ne dit point comme le même Prophete : *O Dieu, rendez ferme ce que vous avez fait en nous.* Il ne croyoit point avoir beſoin de nouvelles graces pour conſerver celles qu'il avoit reçues ; c'eſt-à-dire, que s'il ne s'attribuoit pas les vertus, il s'attribuoit la force d'y perſeverer, ce qui eſt une grande erreur : car à quelque de-

Pſ. 50. 13.
Pſ. 67. 29.

gré de vertu qu'on ſoit élevé, on n'arrive jamais à être indépendant de Dieu pour s'y maintenir. On eſt toujours foible à ſon égard : on a toujours beſoin de ſon ſecours pour ſe ſoutenir, & on n'a jamais en ſoi toute la force néceſſaire pour réſiſter aux tentations, ſans avoir beſoin de lui demander de nouvelles graces : & c'eſt pourquoi l'état de ce Phariſien, qui ne demandoit à Dieu aucune nouvelle grace, & qui s'attribuoit la force de perſeverer dans la juſtice, étoit un état d'une horrible préſomption.

VI. Enfin le dernier défaut qui privoit ce Phariſien des contrepoids néceſſaires pour humilier l'ame & pour la rabaiſſer à ſes yeux, c'eſt qu'il paroît qu'il ne penſoit point à ſes défauts & à ſes pechés. Il ſemble qu'il eût une vertu pure & ſans mêlange, qu'il n'eût point de plaies qui l'obligeaſſent de recourir au Medecin celeſte; point de fautes dont il fût obligé de demander pardon à Dieu. Ainſi il ne croyoit point avoir beſoin de la miſericorde de Dieu. Il n'avoit aucun ſentiment de ſes miſeres : il ne demandoit point à Dieu ſa délivrance. La terre n'étoit point pour lui une vallée de larmes & de gémiſſemens, & il ne ſe croyoit redevable

en rien à la juſtice de Dieu. Son orgueil agiſſant donc ſans aucun obſtacle, le rempliſſoit d'une confiance préſomptueuſe en lui-même, qui ne lui fourniſſoit aucuns ſujets de s'humilier. Un des plus dangereux états d'une ame eſt de ne voir en ſoi que des vertus. Elle n'eſt point capable de ſoutenir cette vûe ſans ſe perdre : & c'eſt pourquoi c'eſt une miſericorde de Dieu de nous laiſſer toujours des défauts & des miſeres, & de nous les mettre ſouvent devant les yeux, afin que cette vûe nous tienne dans une humiliation qui réprime notre orgueil. Si nous ne les voyons pas, ce n'eſt pas que nous n'en ayons point, mais c'eſt que nous ſommes aveugles ſur nous-mêmes. C'eſt ce qui fait voir l'importance de cet avertiſſement de ſaint Baſile, qui marque proprement le défaut de ce Phariſien, & le moyen de l'éviter. » Ne ſoyez point, » dit-il, un juge corrompu & injuſte à » l'égard de vous-même, en mettant en » compte tout ce que vous croyez avoir » de bon, & oubliant volontairement » toutes vos fautes & tous vos défauts; » en vous élevant de vos bonnes œuvres » d'aujourd'hui, & vous pardonnant les » mauvaiſes que vous fîtes hier. Quand

Baſil. tom. 1. de humilit.

donc le présent vous éleve, rabaissez- «
vous par le souvenir du passé; & vous «
éviterez ainsi l'enflure insensée dont «
vous seriez tenté sans cela. »

VII. Il ne faut pas s'étonner qu'une ame dans cette disposition regarde les autres avec mépris, comme le Pharisien fit le Publicain. C'est l'effet naturel où elle conduit. Le plaisir de ce Pharisien étoit de voir ce Publicain beaucoup au-dessous de lui : dans ce dessein il se servit pour le rabaisser, du même genre d'artifice dont il s'étoit servi pour se relever en lui-même. Il s'étoit relevé en ne considerant que ses prétendues vertus, sans avoir aucune vûe de tous les contrepoids qu'il pouvoit trouver en soi-même pour se rabaisser; & il regarde au contraire le Publicain par tous les endroits humilians, sans avoir aucune vûe de ce qui le pouvoit relever. Le Publicain avoit vêcu dans le désordre, & avoit commis beaucoup d'injustices & de pechés. Le Pharisien le regarde par cet endroit. Mais il étoit touché de Dieu & rempli d'une confusion interieure : c'est ce que le Pharisien ne voyoit point, & ne cherchoit point à voir. Quand il auroit été excusable de ne voir pas encore en lui sa pé-

nitence, il ne l'étoit point de ne pas ſuppoſer qu'elle pouvoit être, & de ne pas ſçavoir ce que le Prophete Iſaie avoit
Iſai. 1. 18. enſeigné, *Que de quelque ſorte teinture de pechés que les ames ſoient pénétrées*, la pénitence véritable les peut rendre *auſſi blanches que la neige.* Il ſuffit pour ne mépriſer pas les pécheurs, que Dieu leur ait pu faire miſericorde, & leur ait pu pardonner leurs pechés : & nous n'avons pas droit de leur attribuer leurs défauts comme permanens, puiſque Dieu peut avoir diſſipé toutes leurs ténebres, & guéri toutes leurs plaies, & qu'en cet état ils ſont beaucoup préferables à ceux qui n'ayant pas commis les mêmes pechés, n'ont pas reçu de Dieu le même degré d'amour, de pénitence & d'humilité.

VIII. L'orgueil nous ouvre les yeux pour nous découvrir nos plus petits avantages, & il nous les ferme à tout ce qui pourroit détruire en nous les mauvaiſes impreſſions que nous avons conçues du prochain. Ce Publicain, par exemple, donnoit pluſieurs ſignes d'une véritable converſion, & le Phariſien n'en appercevoit rien étant aveuglé par ſon orgueil. Ce ſont ces ſignes que nous devons ramaſſer ici pour nous édifier par ſon exem-

ple. L'Evangile remarque qu'il se tenoit *loin* ; & nous devons conclure de cette v. 15.
place, qu'il choisissoit exterieurement celle où il se mettoit au fond de son ame. Un véritable pénitent doit se mettre au-dessous de tous les hommes, & se regarder par une raison particuliere comme le dernier de tous. Si l'esperance de la misericorde de Dieu lui donne encore la hardiesse de venir dans son temple dont il doit reconnoître qu'il mérite d'être exclus, il doit au moins se contenter d'y être dans la derniere place & dans le dernier ordre, & regarder même ce qu'on lui accorde comme une grace toute singuliere. C'est le sentiment qu'ont eu autrefois tous les vrais pénitens. Il leur suffisoit de se tenir à la porte de l'Eglise, & ils regardoient comme une grande faveur quand ils étoient admis à écouter la parole de Dieu, ou qu'ils étoient reçus à se prosterner dans l'Eglise, quoiqu'ils fussent encore exclus de la vûe même des Mysteres. A plus forte raison ceux à qui l'Eglise permet maintenant d'assister au sacrifice, & de jouir de la vûe de Jesus-Christ présent, se doivent tenir trop honorés de cette grace, & souffrir avec paix qu'elle les sépare pen-

dant quelque tems de la participation des Mysteres, afin de les préparer à en approcher plus dignement. C'étoit là l'état du Publicain, qui jouissant des graces exterieures que Dieu lui accordoit, se réduisoit néanmoins en lui-même au dernier rang, comme convenable à son état.

IX. Il est encore remarqué qu'il n'osoit *lever les yeux au ciel*, pour nous exprimer par son exemple un autre sentiment que doivent avoir tous les véritables pénitens. Un pecheur se doit croire indigne de l'usage & de la vûe même de toutes les créatures. Dieu les accorde aux innocens; mais les pecheurs méritent d'en être privés à cause de l'abus qu'ils en ont fait; & s'ils sont touchés de pénitence, ils doivent reconnoître la justice de cette privation. Un pécheur mérite d'être écrasé par toutes les créatures, & ce n'est que par une misericorde singuliere que Dieu suspend encore cet effet. C'est ce qui arrivera à la fin du monde,
Sap 5. 10. lorsque comme il est dit, *l'univers combattra contre les insensés*: & cela devroit arriver à l'égard de chaque pecheur dès le moment qu'il a peché. Ainsi ce Publicain connoissant ce qu'il avoit mérité, regardoit toutes les créatures comme prê-

tes à se déclarer contre lui. Il n'en pouvoit même soutenir la vûe, parce qu'elles l'avertissoient de la grandeur de ses offenses. Comme elles sont des marques de la puissance de Dieu, elles lui faisoient connoître l'insolence du pecheur, qui ose violer la loi d'un Dieu si puissant. Voilà quels étoient les sentimens de ce Publicain, & quels doivent être ceux de tous les vrais pénitens qui sont touchés de l'énormité de leurs fautes ; & en s'humiliant ainsi devant Dieu, ils méritent qu'il porte d'eux ce jugement favorable que Jesus-Christ fait ici de ce Publicain.

X. La pénitence du Publicain ne consistoit pas seulement dans cette confusion interieure qui l'empêchoit de lever les yeux au ciel. Elle auroit été équivoque, si elle étoit demeurée dans cet état. Les pecheurs s'éloigneront de Dieu & de sa lumiere par la seule honte qu'ils auront de paroître à la vûe des créatures dans l'horrible difformité où ils se verront eux-mêmes ; mais ils n'auront pour cela aucun regret véritable de leurs pechés. Cette honte pleine de dépit est compatible avec l'amour du peché : ils n'en reconnoîtront point sincerement l'injustice : ils n'auront aucun dessein de les punir ;

ils ſe déchireront par deſeſpoir, & ils voudront, s'il leur étoit poſſible, détruire leur être. Mais ils n'auront point cette douleur tranquille accompagnée d'eſperance qui paroît dans le Publicain. Dieu veut qu'on ſente de la douleur dans la vûe de ſes pechés, & qu'on faſſe deſſein de les punir ; mais il veut que ce ſoit ſans deſeſpoir. Rien n'eſt plus injurieux à Dieu que de donner des bornes à ſa miſericorde, & de ſuppoſer en lui une haine inflexible contre les pecheurs. Il ne hait le peché qu'autant qu'il ſubſiſte ; & ſitôt qu'il a ceſſé par une converſion véritable, il ceſſe de haïr le pecheur, parce qu'il le voit dans l'état où il doit être. Sa converſion même ne peut être qu'un effet de ſon amour. Ainſi quiconque eſt ſérieuſement converti, a droit de conclure que Dieu l'aime : & ce ſeroit un grand déreglement que de croire ne pouvoir pas obtenir la rémiſſion de ſes pechés de celui dont on eſt aſſuré d'être aimé, & dont on a déja obtenu le changement de ſon cœur, c'eſt-à-dire la plus grande de ſes graces. Il eſt donc impoſſible qu'un homme vraiment pénitent ne joigne à ſa douleur l'eſperance de la miſericorde de Dieu, puiſque ſa douleur

même n'est fondée que sur la bonté de Dieu qu'il a offensé. Il se punit donc, il frappe sa poitrine comme ce Publicain : mais il se punit par amour & avec esperance d'obtenir misericorde. Et c'est pourquoi on voit que le Publicain s'adresse à Dieu par un mouvement d'esperance, en lui disant : *Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pecheur.* v. 13.

XI. Le Publicain n'allegue aucune raison à Dieu pour obtenir le pardon de ses pechés. Il sçavoit bien que ce pardon devoit être fondé sur la seule misericorde : car quoiqu'il fût converti, & qu'il sentît sa volonté changée, il sçavoit bien que cette conversion étoit une grace toute gratuite, à laquelle Dieu n'avoit pu être porté que par une misericorde qui n'avoit aucune cause dans les hommes mêmes. Dieu ne veut pardonner au pecheur qu'en le convertissant : mais il le convertit sans aucun mérite de sa part, & par un pur effet de sa misericorde. Ainsi le pardon des pechés fondé sur la conversion, est un pur effet de la grace, sans aucun mérite de la part de l'homme. Et l'homme ne doit rien voir en soi dans tout cet édifice spirituel que Dieu rebâtit en lui, qui ne soit un ouvrage de sa grace.

XII. Ce Publicain se reconnoît pecheur devant Dieu ; & cet aveu qui paroît commun, marque en lui une disposition bien particuliere. Rien n'est plus commun aux hommes que de se reconnoître pecheurs de paroles. Rien n'est plus rare que de le faire sincerement. Il y a dans la plupart des hommes un desir secret de se justifier : & si l'on pouvoit cacher ses pechés à Dieu, on les lui cacheroit de même qu'aux hommes. Quiconque ne veut point paroître pecheur devant les hommes, ne le voudroit point paroître devant Dieu, s'il le pouvoit. Et quiconque veut sincerement paroître pecheur devant Dieu ne compte pour rien de le paroître devant les hommes. L'aveu de son peché, quand il est sincere, est un effet de l'amour de la verité ; & cet amour de la verité nous empêche de le déguiser devant les hommes aussi-bien que devant Dieu. Ainsi il n'y a point de plus mauvaises marques pour un pénitent, que de vouloir passer pour innocent devant les hommes ; de ne vouloir souffrir de leur part aucune humilia-
1. Reg. 15. 30. tion, & de dire avec Saül : *Honorez-moi devant le peuple.* Car c'est une marque certaine qu'on n'aime pas la verité, puisqu'on aspire à une réputation que la verité ne nous accorde pas.

SUR L'EPITRE DU XI. DIMANCHE D'APRÉS LA PENTECOSTE.

EPÎTRE. I. *Corinth.* 15. I.

JE croi maintenant, mes Freres, vous devoir faire ſouvenir de l'Evangile que je vous ai prêché, que vous avez reçu, dans lequel vous demeurez fermes, & par lequel vous êtes ſauvés : afin que vous voyiez ſi vous l'avez retenu, comme je vous l'ai annoncé; puiſqu'autrement ce ſeroit en vain que vous auriez embraſſé la foi. Car premierement je vous ai enſeigné; & *comme donné en dépôt ce que j'avois moi-même reçu; ſçavoir, que* Jeſus-*Chriſt eſt mort pour nos pechés, ſelon les Ecritures; qu'il a été enſeveli, & qu'il eſt reſſuſcité le troiſiéme jour, ſelon les* mêmes *Ecritures; qu'il s'eſt fait voir à Céphas, puis aux onze* Apôtres; *qu'après il a été vû en une ſeule fois de plus de cinq cens freres, dont il y en a pluſieurs*

qui vivent encore aujourd'hui, & quelques-uns sont déja morts ; qu'ensuite il s'est fait voir à Jacques, puis à tous les Apôtres, & qu'enfin après tous les autres il s'est fait voir à moi-même, qui ne suis qu'un avorton ; car je suis le moindre des Apôtres, & je ne suis pas digne d'être appellé Apôtre, parce que j'ai persecuté l'Eglise de Dieu. Mais c'est par la grace de Dieu que je suis ce que je suis, & sa grace n'a point été stérile en moi.

EXPLICATION.

I. LE propre de l'Evangile est de nous sauver. C'est l'éloge abregé que l'Apôtre en fait ; & par ce seul éloge, il comprend plus de grandeurs réelles que les hommes n'en sçauroient exprimer par toutes leurs louanges. Car c'est dire en un mot, que l'Evangile nous délivre de tous les maux, & nous procure tous les biens. Or il nous procure cette délivrance & ce bonheur en plusieurs manieres.

Premierement, c'est par l'Evangile que nous apprenons qu'il y a des biens & des maux éternels, qui est une science propre aux Chrétiens, & qu'ils n'ont que par l'Evangile. Car les pensées que les payens en ont eues, étoient si incer-

taines & si flottantes, qu'elles ne sont jamais entrées dans la conduite de leur vie.

Secondement, c'est par l'Evangile que nous apprenons la voie d'éviter ces maux, & d'arriver à ces biens.

Troisiémement, c'est l'Evangile qui nous découvre Jesus-Christ, duquel seul nous pouvons obtenir la possession de ces biens, & la délivrance de ces maux.

Enfin c'est l'Evangile qui nous apprend à aimer Jesus-Christ, en nous découvrant tout ce qu'il a fait pour nous. Or c'est par cet amour que l'on obtient tout. C'est en cette maniere que l'Evangile nous sauve. Qui n'aime point Jesus-Christ, n'a point reçu l'Evangile. Il peut l'avoir reçu dans sa mémoire : mais il ne l'a point reçu dans son cœur, qui est le lieu où il opere le salut : car le cœur est le siege des biens & des maux. Tous les remedes qui ne vont pas là, & qui n'y entrent point, sont incapables de nous guérir.

II. *Dans lequel vous demeurez fermes.* ℣. 1.

Mais pour être sauvé par l'Evangile, il faut qu'on puisse dire ce que dit l'Apôtre, que nous y demeurons fermes,

non ſeulement en nous attachant fortement aux verités qui nous ont été annoncées ; mais en demeurant conſtamment dans l'amour & dans la pratique de ces verités. La facilité que bien des gens ont à écouter les diſcours des hérétiques, eſt une marque qu'ils ne ſont pas affermis dans l'Evangile, & qu'ils ont ſujet de craindre que cet Evangile ne les ſauve pas. On ne vit jamais plus de libertinage d'opinion ; & ſouvent de ce que ce libertinage ne produit pas des ſectes qui ſe ſéparent de l'Egliſe, c'eſt que bien des gens ne prennent pas la Religion aſſez à cœur pour s'expoſer à toutes les ſuites d'un ſchiſme. Mais quoiqu'ils demeurent dans la communion de l'Egliſe, il ne demeurent pas néanmoins dans ſa foi Ils ſont déracinés interieurement, & n'y tiennent plus que par l'exterieur. Or n'y tenant qu'en cette maniere, ils ne ſont point ſauvés : puiſque l'Apôtre exige la fermeté dans la foi de l'Evangile pour être ſauvé. C'eſt une tentation à laquelle ceux qui vivent dans le monde ſont ſouvent expoſés, & dont ils ne conçoivent point aſſez de danger. On croit être capable de lire toutes ſortes de livres qui attaquent la foi, & d'écouter toutes ſor

tes d discours de libertinage ; les femmes mêmes se le permettent , & ont honte d'en faire scrupule. Il n'y eut jamais plus d'ignorance , plus de curiosité, plus de témerité. Cependant ces discours & ces lectures en ébranlant notre foi, nous attirent le plus grand de tous les maux , qui est que l'Evangile ne nous sauve plus : car il ne sauve, selon l'Apôtre , que ceux qui y sont fortement attachés.

III. L'Apôtre , après avoir attaché le salut à la foi de l'Evangile , établit cette foi en confirmant la Résurrection de Jesus-Christ. Car le seul article de la résurrection contient la preuve de toute la foi. Si Jesus-Christ est ressuscité, il n'y a donc pas lieu de douter de tous les miracles qui sont rapportés de lui dans l'Evangile. On doit toute créance à un homme qui a eu le pouvoir de se ressusciter lui-même. Si Jesus-Christ est ressuscité, tout ce qu'il a dit doit être cru , & l'on ne sçauroit douter raisonnablement de la verité de ses promesses & de ses menaces. Il faut croire le jugement dernier, les peines éternelles , le bonheur éternel des justes , la perpetuité de son Eglise , & enfin tous ses mysteres : car la raison ne

ſouffre pas qu'on préfere aucune raiſon au témoignage d'un homme qui a pu ſe reſſuſciter lui-même, qui s'eſt dit Dieu, & qui a fait voir qu'il avoit le pouvoir d'un Dieu; & c'eſt pourquoi ſaint Paul s'arrête partout à la preuve de la réſurrection. Auſſi jamais miracle ne fut moins ſuſpect, puiſque Jeſus-Chriſt reſſuſcité
v. 6. ſe fit voir à *plus de cinq cens* témoins; qu'aucun de ces témoins ne ſe démentît, quoiqu'ils euſſent toutes ſortes de raiſons de deſavouer leur témoignage s'il eût été faux, & qu'ils n'ayent pu être portés à publier qu'ils avoient vû Jeſus-Chriſt reſſuſcité, que par la conviction de cette verité du fait.

IV. Dieu a voulu dans le commencement de l'établiſſement de l'Evangile, que les fideles euſſent des preuves de la verité de la Religion, qui ne dépendiſſent point des raiſonnemens dans leſquels l'eſprit peut s'éblouir. Nous avons vû de nos yeux Jeſus-Chriſt reſſuſcité, diſoient ces cinq cens Diſciples. Cela étoit net & évident, n'y ayant pas la moindre apparence de les ſoupçonner de colluſion. Il falloit de ces ſortes de preuves lorſque l'Egliſe n'étant pas encore formée, ſon autorité n'étoit pas reconnue. Quand elle l'a

l'a été dans les siecles suivans, la certitude des sens que Dieu a voulu toujours en faveur des simples être le fondement de la foi, a consisté à dire : L'Eglise a décidé ceci. Donc il le faut croire : La raison ne souffroit pas que les Chrétiens des premiers tems niassent cette conséquence. Cinq cens témoins irréprochables ont vû Jesus-Christ ressuscité : donc il le faut croire. Et la même raison ne souffre pas aussi que l'on doute de celle-ci : Les Evêques de tout le monde ont décidé la divinité de Jesus-Christ dans le Concile de Nicée. Donc il la faut croire. Les sçavans pouvoient se fortifier dans la foi de la résurrection par le témoignage de l'Ecriture. Mais ces preuves n'étoient pas pour les simples. Le témoignage des Apôtres & des Disciples, joints aux miracles qu'ils faisoient, leur a suffi. On peut prouver de même les mysteres que l'Eglise propose par divers genres de preuves. Mais il n'en faut qu'une pour le peuple, qui est que c'est par l'Eglise qu'ils sont proposés.

V. La foi de ces Chrétiens étoit établie sur l'attestation de ces témoins de la résurrection, qui representoient toute l'Eglise. Mais pour la croire, il n'étoit pas

besoin de s'adresser en particulier à tous ces témoins ; & il suffisoit d'être assuré d'une maniere évidente qu'ils avoient rendu ce témoignage. Un seul Apôtre confirmant la résurrection par le témoignage des autres, & prouvant sa sainteté particuliere par ses miracles, méritoit d'en être cru. Les hommes ont des voies & des moyens pour distinguer quand ils doivent croire qu'on leur rapporte des faits indubitables & certains : comme quand celui qui les rapporte, ne peut s'être trompé dans le fait que volontairement : quand il seroit facile de reconnoître sa tromperie au cas qu'il voulût mentir, & quand on ne voit rien en lui qui donne lieu de le soupçonner d'un mensonge grossier & évident. Saint Paul étoit donc croyable dans le témoignage qu'il rendoit à ceux de Corinthe, que cinq cens personnes avoient vû Jesus-Christ ressuscité. Le fondement de la foi des Corinthiens, & de même de celle des autres Chrétiens, n'étoit donc pas le témoignage de saint Paul consideré séparément ; mais c'étoit le témoignage de l'Eglise attesté par saint Paul. Ainsi l'autorité de l'Eglise a été dès le commencement le fondement de la foi des fi-

deles, & ils ont cru comme l'on croit à présent. On est persuadé de la verité des articles de la foi, parce qu'ils sont enseignés par l'Eglise. Mais le commun des Chrétiens n'est pas assuré que l'Eglise les enseigne, que par l'autorité de peu de témoins qui ne peuvent nous tromper en cela que volontairement, & en qui il ne paroît aucune raison de nous vouloir tromper.

VI. Saint Paul n'a pas tant dessein d'établir dans l'esprit des Corinthiens la foi de la Résurrection, que de les faire souvenir de ce qu'il leur avoit prêché, afin,
leur dit-il, que vous voyiez *si vous l'a- v. 2*
vez retenu ; puisqu'autrement ce seroit en vain que vous auriez embrassé la foi. Mais ce souvenir qu'il leur veut rappeller dans l'esprit n'étoit pas un simple souvenir de memoire ; c'étoit le souvenir des sentimens de leur cœur. Car on peut oublier la foi en deux manieres. Premierement, lorsqu'on cesse de la connoître, parce que l'on cesse d'y penser. Secondement, lorsqu'elle cesse d'être notre lumiere, de nous éclairer & de nous conduire, c'est-à-dire que nous cessons d'y conformer nos actions, & d'agir par ce principe. Ce second oubli est bien plus ordinaire

que l'autre ; & l'effet de cet oubli est que la foi est dans notre esprit comme si elle n'y étoit point, parce qu'on ne la regarde plus comme la regle de notre vie.

Or c'est en vain, comme dit saint Paul, que ceux qui ne croyent qu'en cette maniere ont embrassé la foi : car elle ne nous est pas donnée pour nous apprendre simplement la verité des mysteres, mais pour nous conduire selon cette verité. Elle nous est donnée pour nous découvrir les objets que nous devons aimer, afin que nous les aimions. L'amour est la fin de la connoissance, & sans cet amour cette connoissance ne nous sçauroit être que pernicieuse. Car c'est un bien plus grand mal de ne faire pas ce que l'on connoît, que de ne le connoître point.

VII. Saint Paul dans la suite de sa narration ayant confirmé la résurrection par son propre témoignage, en prend occasion de s'humilier & de reconnoître qu'il est *le moindre des Apôtres, & qu'il ne mé-*
v. 9. *ritoit pas le nom d'Apôtre.* Quelque grace que Dieu nous fasse, & à quelque degré de vertu qu'il nous éleve, nous ne devons jamais oublier d'où il nous a ti-

tés. Car quoique la grace ait détruit cet état, il eſt pourtant vrai que nous y avons été, & il eſt vrai que nous y pouvons retomber. Ainſi Dieu veut que ce ſoit le lieu que nous regardions comme nous étant propre, afin d'empêcher l'orgueil qui naît de la vûe des graces de Dieu, & des vertus qu'il nous donne. Sans ce contrepoids cette vûe ſeroit dangereuſe ; & c'eſt pourquoi ſaint Paul ne perd point d'occaſion de ſe rabaiſſer par ce ſouvenir. Il conſidere ce premier état comme celui qui lui convenoit par la nature, & tous les dons de Dieu comme ne lui appartenant point ; parce que comme il ne nous les accorde que par une miſericorde toute gratuite, il ne nous les conſerve auſſi que par un effet de la même miſericorde.

VII. Tout l'orgueil des hommes ne vient que de ce qu'ils n'ont pas ſoin de ſe tenir dans cet état ; & l'on peut dire que cet oubli eſt la cauſe de tous leurs pechés. Ainſi ce que ſaint Paul dit de lui-même eſt une grande inſtruction pour nous. Dieu veut que lorſque nous recevons de lui la guériſon de nos plaies nous n'en perdions pas le ſouvenir : & ſi nous ne les regardons pas comme ſubſiſtantes,

il faut les regarder néanmoins comme le ſujet d'une humiliation continuelle ; parce qu'il eſt juſte que le pecheur porte toute ſa vie l'humiliation de ſon peché. Ainſi c'eſt une action de juſtice de ſe regarder toujours comme le dernier des Chrétiens, & ce n'eſt point ſimplement une œuvre de ſurérogation. C'eſt une action qu'on ne peut omettre que par un aveuglement, dont ſaint Pierre dit que celui qui n'a pas ces ſentimens ne voit rien, parce qu'il eſt dans l'oubli des pe-
1. Petr. 1. 9. chés dont il a été purifié. *Cæcus eſt & manu tentans, oblivionem accipiens purgationis veterum ſuorum delictorum.*

IX. Saint Paul avoue qu'il eſt ce qu'il
v. 10. eſt *par la grace de Dieu.* Il entend la grace qui le juſtifie, & c'eſt à cette même grace qu'il attribue de n'être pas demeuré ſtérile. La grace de la juſtification eſt une grace féconde. C'eſt un feu que Dieu répand dans le cœur pour en embraſer pluſieurs. Ceux qui contribuent à la converſion des autres, ſans être eux-mêmes vivans, ne ſont pas proprement des Miniſtres évangeliques. Ces converſions dont ils ſont les inſtrumens, ne ſont pas ordinaires ; Dieu les fait par lui-même ; & s'ils ont droit de dire que la grace n'a

pas été stérile dans leur ministere, ils ne peuvent dire comme saint Paul, que la grace n'a pas été stérile en eux, puisqu'ils n'y ont point eu de part, & qu'elle n'a point été en eux. Ils ne peuvent dire non plus qu'ils sont ce qu'ils sont par la grace, puisque n'ayant point la grace ils ne sont rien.

SUR L'EVANGILE
DU XI. DIMANCHE
D'APRÉS
LA PENTECOSTE.

EVANGILE. *Marc. 7. 31.*

EN ce tems-là, Jesus quitta les confins de Tyr, & vint encore par Sidon vers la mer de Galilée, passant au milieu du pays de Decapolis. Et quelques-uns lui ayant présenté un homme qui étoit sourd & muet, le supplioient de lui imposer les mains. Alors Jesus le tirant de la foule, & le prenant à part, lui mit ses doigts dans les oreilles, & de la salive sur la langue; &

levant les yeux au ciel, il jetta un soupir ; & lui dit : Ephphetha, c'est-à-dire, ouvrez-vous. Aussitôt ses oreilles furent ouvertes, & sa langue fut déliée, & il parloit fort distinctement. Il leur défendit de le dire à personne : mais plus il leur défendoit, plus ils le publioient, & ils disoient dans l'admiration extraordinaire où ils étoient : Il a bien fait toutes choses, il a fait entendre les sourds & parler les muets.

EXPLICATION.

I. IL semble que ce soit par hazard que ce sourd & muet ait été présenté à Jesus-Christ, dans le cours d'un voyage fait pour autre chose. Mais à l'égard de Jesus-Christ rien ne pouvoit arriver par hazard : il avoit prévu qu'on le lui présenteroit, & il l'avoit même procuré, parce qu'il en vouloit faire une des plus vives images de ce qu'il étoit venu faire dans le monde. Car, comme il le déclare lui-même, il n'est venu que pour faire entendre sa parole aux sourds & aux
Jean. 5. morts, *L'heure est venue*, dit-il, *que les morts entendront la parole du Fils de Dieu ; & ceux qui l'entendront, vivront.* VENIT *hora quando mortui audient vocem Filii Dei ; & qui audierint, vivent.* Ces morts

ſont les ſourds ſpirituels, dont ce ſourd de l'Evangile étoit la figure. La ſurdité & la mort de l'ame ſont inſéparables, comme la vie de l'ame eſt inſéparable du don d'entendre la parole de Jeſus-Chriſt. La vie & l'ouie ſont la même choſe à l'égard de l'ame: car elle recouvre la vie par la parole du Fils de Dieu conçue par le cœur. Il n'a trouvé dans le monde que de ces morts & de ces ſourds ſpirituels, & il n'eſt venu que pour guérir cette ſurdité, & pour pratiquer interieurement à leur égard ce qu'il fit exterieurement à l'égard de ce ſourd & muet de notre Evangile.

II. Quelle étoit la face du monde à l'égard de Jeſus-Chriſt? Il n'y voyoit que des ſourds incapables d'entendre ſes paroles. Il n'y voyoit que des cadavres, c'eſt-à-dire des ames privées de vie, & il les voyoit avec une clarté beaucoup plus vive que n'eſt celle avec laquelle nous appercevons les objets des ſens. Ainſi ce ſpectacle ayant toujours été expoſé aux yeux de Jeſus-Chriſt, comme il eſt caché aux nôtres, il n'eſt pas étrange que ſa vie nous ſoit incompréhenſible, & qu'elle ait été plus differente de la nôtre, que celle d'un homme qui voit clair l'eſt de celle des aveugles qui n'ont jamais

rien vû. Un aveugle pourroit se promener dans une campagne pleine de corps morts, sans en rien appercevoir; & c'est l'image de l'état où nous sommes dans ce monde ici.

Tous les hommes justes & injustes sont sourds d'une maniere ou d'une autre. Quand on entend la voix de Dieu, on ne sçauroit entendre celle du monde, ou l'on ne l'entend que foiblement : & quand on entend fortement la voix du monde, on n'entend point celle de Dieu. Ainsi l'une & l'autre de ces surdités viennent toujours de la vivacité du sentiment avec lequel nous entendons l'une & l'autre de ces voix. Mais ces deux sentimens sont incompatibles ensemble. Il est impossible d'entendre vivement Dieu & le monde. Une voix étouffe l'autre, & la plus forte l'emporte. Et comme la mort de l'ame consiste dans cette surdité à l'égard de la parole de Dieu, la résurrection de l'ame consiste à en être guéri.

III. Il faut nécessairement qu'il y ait quelque voix entendue, c'est-à-dire quelque maxime vraie ou fausse dont notre esprit est persuadé, qui soit le principe de notre vie. C'est la nature & l'essence de tous les êtres intelligens, de se con-

duire par une lumiere qu'ils connoissent, & c'est ce que j'appelle voix. Leur bonheur est d'être conduits par la voix de la verité. Leur malheur c'est de se laisser aller à la voix de la fausseté. Ainsi le devoir des hommes est d'être continuellement attentifs à la voix de la verité pour la suivre ; & leur déreglement consiste à écouter & à suivre la voix de la fausseté. C'est la verité qui parle au fond de nos cœurs, qui est notre regle, & que nous devons consulter dans toutes nos paroles. Toutes celles qu'on dit sans entendre cette voix de la verité, ne peuvent être que témeraires & folles : car c'est le nom que leur donne le Sage, lorsqu'il dit, *Que celui qui répond avant que d'avoir* Prov. 18. 13. *entendu, montre qu'il est fou & digne de confusion : Qui priùs respondet quàm audiat, stultum se esse demonstrat, & confusione dignum.* C'est-à-dire, que c'est une folie de parler sans avoir appris de la verité ce qu'il faut répondre. On peut juger par là combien il y a de folie dans les discours des hommes, puisqu'il y a si peu de gens attentifs à la voix interieure de la verité.

IV. Les hommes ne sont pas obligés de s'assujettir à suivre les paroles des

hommes, en faiſant vœu d'obéiſſance à un ſuperieur. Mais s'ils veulent vivre ſagement & éviter la folie dont nous venons de parler, ils n'ont gueres plus de liberté dans leurs actions & dans leurs paroles : car il leur ſera toujours défendu de ſuivre d'autre regle que celle de la verité, & ils ſeront toujours obligés de la conſulter ſur toutes choſes. Rien ne les peut diſpenſer de cette obligation : elle eſt naturelle, eſſentielle, indiſpenſable; & ſouvent l'aſſujettiſſement au commandement d'un autre n'eſt qu'une facilité de pratiquer cette loi. Car l'engagement d'obéir à un homme fait que dans toutes les choſes bonnes & indifferentes, la voix de cet homme devient la voix de la verité; & ainſi en la ſuivant on ſuit la verité. On n'eſt plus en peine de la diſcerner, parce que nous l'entendons d'une maniere claire & ſenſible. Mais dans les choſes où l'on ſe conduit ſoi-même, & non par obéiſſance, il eſt bien plus difficile d'entendre & de diſcerner la voix de Dieu, quoiqu'il ne ſoit jamais permis de ſuivre une autre regle que ſa parole interieure qui ſe fait entendre au fond de nos cœurs.

V. Jeſus-Chriſt a trouvé tous les hom-

mes dans cette obligation indispensable d'entendre & de suivre la verité, qui est une suite de la nature; & dans cette impuissance générale de l'entendre & de la suivre, qui étoit un effet de leur peché, il est venu uniquement pour guérir cette impuissance. Comme il est la parole du Pere, il ne s'est revêtu de notre chair que pour faire entendre aux hommes cette parole. Mais pour nous faire concevoir notre état & les voies de notre guérison, il a plu de les representer dans le miracle qui est rapporté dans l'Evangile. Il fit donc qu'on lui présenta un sourd & muet à guérir. Il le pouvoit faire par sa seule parole, & même par le seul mouvement de sa volonté; mais il voulut accompagner cette guérison de certaines circonstances mysterieuses, qui nous marquassent ce qui se doit rencontrer dans la guérison de notre surdité spirituelle.

L'Evangile rapporte donc que pour guérir cet homme, Jesus-Christ *le tira* v. 33.
de la foule, & le prit à part. C'est le premier remede de notre surdité. Tant que nous serons dans la foule, nous serons incapables d'entendre la voix de Dieu. Tant que notre esprit sera rempli des

objets du monde, & qu'il y consacrera son intention, il n'écoutera pas les paroles de vie. Il faut nécessairement faire taire le tumulte du monde pour entendre cette parole, unique remede de notre surdité & de notre mort spirituelle.

Ibid. VI. Il est marqué ensuite *qu'il mit ses doigts dans les oreilles de ce sourd*; pour signifier qu'elles étoient fermées par quelque empêchement qui avoit besoin d'être ôté. La surdité de l'homme n'est point naturelle : c'est un défaut & un vice de sa volonté, & non de son être. Dieu l'ayant fait pour connoître la verité, ne l'a point créé dans l'impuissance de la connoître. C'est la volonté de l'homme qui se la cache à elle-même, qui met obstacle à la lumiere de Dieu, & qui réduit l'entendement à l'impuissance de la connoître, en le tenant lié & colé aux créatures. Cet obstacle ne peut être ôté que par le doigt de Dieu, c'est à-dire par son esprit qui change la volonté. Et c'est ce que Jesus-Christ nous a voulu faire connoître en mettant les doigts dans les oreilles de cet homme pour les ouvrir; afin de nous faire entendre que notre esprit demeurera toujours fermé à la voix de la verité, si l'esprit de Dieu n'y

fait ouverture, & n'ôte l'obstacle qui l'empêchoit de recevoir l'impression de la verité.

VII. On doit conclure de-là que pour rendre les hommes susceptibles de la verité, il faut plus avoir recours à la priere qui attire l'esprit de Dieu, qu'à l'industrie humaine; & qu'il faut plus parler à Dieu qu'aux hommes, rien n'étant plus capable de rendre nos paroles inutiles, que d'y mettre notre confiance. On a beau proposer aux hommes les verités les plus terribles, si Dieu n'ouvre leurs cœurs, on frappe en vain les oreilles de leurs corps. Ainsi quand il arrive qu'ils les entendent, il ne faut pas attribuer cet effet à l'efficace des paroles de l'homme, mais à l'opération secrette du Saint-Esprit dans les cœurs. Tout ce que l'on peut dire est, que comme Jesus-Christ guérit cet homme de la surdité exterieure par l'opération de son Esprit, en y joignant cette action corporelle; de même il se sert souvent de la parole des hommes pour convertir les cœurs en y joignant l'efficace de son esprit. Mais comme ç'auroit été mal juger de ce miracle que fit Jesus-Christ, de l'attribuer uniquement à cette action sensible; c'est aussi mal juger de

tous les bons mouvemens qui ſont excités dans les cœurs par la parole des Prédicateurs, que de les attribuer à leurs paroles conſiderées comme humaines & ſéparées de l'Eſprit de Dieu.

VIII. Jeſus-Chriſt ne ſe contenta pas de toucher les oreilles de ce ſourd avec
ꝟ. 33. ſes doigts, il mit auſſi *de ſa ſalive ſur ſa langue*, pour rompre le lien qui la rendoit incapable de parler. La ſalive eſt la figure de la grace du Saint-Eſprit, qui eſt le principe de ces deux effets. C'eſt lui qui diſſipe la ſurdité ſpirituelle, & qui fait enſuite parler ces ſourds, c'eſt-à-dire qui les fait confeſſer la miſericorde de Dieu & publier ſes louanges. On ne peut faire ni l'un ni l'autre que par ſon impreſſion. Toutes les louanges qu'on donne à Dieu de bouche, ne ſont comptées pour rien devant Dieu, s'il ne les a lui-même formées dans le cœur. Sans cela on ne laiſſe pas d'être muet au jugement de la verité. C'eſt de ces pa-
1. Cor. 12. 3. roles de grace dont l'Apôtre dit, que *perſonne ne peut dire, Jeſus eſt le Seigneur que par le Saint-Eſprit :* NEMO *poteſt dicere, Dominus Jeſus; niſi in Spiritu ſancto.* Cependant qu'y a t-il de plus aiſé que de prononcer ces paroles, *Jeſus eſt*

le Seigneur ? Mais ce n'eſt pas les prononcer que d'en former le ſon, ſi l'on n'en forme le ſens dans l'eſprit ; & ce n'eſt pas encore le prononcer que d'en concevoir ſimplement le ſens dans l'eſprit, ſi le cœur n'y a point de part. Elles ne ſont ſinceres que lorſque le cœur les veut prononcer, & qu'il exprime ce qu'il ſent ; & alors ces paroles ſont certainement un effet du Saint-Eſprit.

IX. Jeſus-Chriſt voulut que l'action du Saint-Eſprit fût accompagnée de ces actions corporelles, pour nous faire entendre que la guériſon de nos ames ne s'opere pas par la foi de Dieu conſideré en lui-même, mais par la foi de Dieu revêtu de notre chair. On ne va à Dieu que par Jeſus-Chriſt homme. On ne guérit de ſes maladies qu'ayant recours à Jeſus-Chriſt homme. C'eſt un degré néceſſaire & ſans lequel on ne ſçauroit paſſer de la mort à la vie. On n'entend la voix de Dieu que par Jeſus-Chriſt, c'eſt-à-dire par le Verbe Incarné. L'homme devenu charnel & plongé dans la chair par ſa chute & par ſon peché, ne s'en releve que par la chair toute pure de Jeſus-Chriſt, qui le rapproche de Dieu. C'eſt l'économie de la ſageſſe de

Dieu, à laquelle il se faut assujettir : autrement c'est vouloir arriver à Dieu sans médiateur : c'est renoncer à l'Incarnation de son Fils : c'est se croire plus sage que lui, & prétendre se sauver par une autre voie que par la sienne. Gardons-nous de toutes ces spiritualités dereglées, qui sous prétexte d'attacher l'ame à Dieu seul, la séparent de Jesus-Christ, & prétendent s'unir à lui par une autre voie que celle de Jesus-Christ homme.

X. L'Evangile remarque que Jesus-Christ en faisant ces actions exterieures
v. 34. *gémit* ; & ce gémissement nous fait voir qu'il avoit un autre objet dans l'esprit que la surdité exterieure dont il vouloit délivrer cet homme. Il voyoit en lui la surdité interieure de tous les pecheurs. Apprenons donc de Jesus-Christ à gémir de cet état, & regardons-le comme l'unique sujet qui soit digne de nos larmes. Toutes les créatures publient la grandeur & la magnificence de leur auteur. Dieu nous parle en une infinité de manieres au-dehors & au-dedans. Tout retentit de la voix de la Sagesse. Elle
Prov. 1. 20. nous instruit partout : *Sapientia foris prædicat, & in plateis dat vocem suam.* Elle nous avertit de notre misere, de nos éga-

remens, du déreglement de nos passions en mille manieres differentes : cependant la surdité de l'homme est telle, qu'il n'entend rien de tous ces avertissemens de la Sagesse. Ses oreilles ne sont ouvertes qu'à la cupidilé, qui lui fait entendre que son bien est de contenter ses passions ; & ce son malheureux remplit tellement son esprit, qu'il le rend incapable de discerner la voix de la verité.

XI. Mais ne gémissons pas tellement sur la surdité des autres, que nous ne gémissions aussi sur la nôtre propre : car quoique Dieu nous ait fait entendre sa voix sur quelques points, & qu'il ait persuadé nos esprits de quelques verités, combien y en a-t-il encore que nous n'entendons point, ou que nous n'entendons que très-imparfaitement ? Combien y a-t-il d'instructions importantes qui demeurent étouffées par le tumulte des créatures ? Et ce qui est le plus terrible, c'est que nous sçavons bien que nous sommes sourds en partie, mais que nous ne sçavons point la qualité de notre surdité, & si ce n'est point une surdité mortelle. Car il ne faut pas seulement que l'on soit délivré de cette surdité qui est jointe à la mort de l'ame, deslors que

l'on conçoit par l'eſprit quelque verité
du ſalut ; il faut que le cœur en ſoit pé-
netré ; & il ne ſuffit pas même d'être
touché de certaines verités, ſi l'on n'eſt
touché de toutes celles qui ſont néceſſai-
res à la vie de l'ame, & qui ſont incom-
patibles avec ſa mort. Nous ne pouvons
ignorer qu'il y a quantité de gens qui
paroiſſent entendre la parole de Dieu en
pluſieurs choſes, & qui ne l'entendent
point ſur des devoirs eſſentiels. Qui eſt-ce
qui n'a point de ſujets de craindre d'être
de ce nombre ? Nous avons donc tous
un grand interêt à demander à Jeſus-
Chriſt qu'il prononce ſur nous cette pa-
role efficace qu'il prononça ſur ce ſourd,
& qu'il diſe de même à notre cœur,
34. *Ephphetha*, Sois ouvert ; afin que nous
entendions ſa voix ſur toutes nos obli-
gations, & que nous ne nous en diſſi-
mulions aucune.

XII. Jeſus-Chriſt établi par le Pere dans la puiſſance ſouveraine ſur toutes les créatures, ouvre toutes les oreilles qui ſont ouvertes, c'eſt-à-dire tous les cœurs qui reçoivent les impreſſions de Dieu. Et quand il les ouvre, perſonne ne les ferme, puiſqu'il eſt dit de lui dans l'Apocalypſe, que c'eſt lui qui ouvre, & que

personne ne ſçauroit fermer ce qu'il a ouvert, *Qui aperit, & nemo claudit.* *Apocal. 3. 7.*

La difference qu'il y a de ce qu'il fait maintenant à cet égard d'avec ce qu'il a fait dans ſa vie mortelle, c'eſt qu'il ouvre préſentement les cœurs ſans gémir, parce que le tems des gémiſſemens eſt paſſé pour lui, & qu'il en eſt devenu incapable par l'état de ſa gloire. On ne peut pas dire néanmoins que les cœurs ſoient ouverts maintenant ſans les gémiſſemens de Jeſus-Chriſt. Mais c'eſt par les gémiſſemens de ſa vie voyagere, & non par ceux de ſa vie glorieuſe. Car comme il donne préſentement ſes graces ſans mourir, mais par le mérite & la vertu de ſa mort, il commande de même ſans gémir que les cœurs ſoient ouverts, mais c'eſt en vertu des gémiſſemens paſſés. Les gémiſſemens de Jeſus-Chriſt ont un effet éternel comme ſa mort. Nous avons donc ſujet de croire qu'en ouvrant les oreilles de ce ſourd, & en gémiſſant ſur lui, il a gémi ſur nous, il a ouvert nos oreilles, il a prononcé ſur nous cette parole, *Ephphetha*, & que c'eſt par la vertu de cette parole que nous avons entendu toutes les voix de Dieu dont notre cœur a été touché. Ainſi ce miracle de la gué-

rison de ce sourd n'est point passé. Il s'accomplit encore tous les jours. Nous en sommes le sujet, & nous ne le devons nullement regarder comme une histoire consommée & finie il y a long-tems, mais comme un miracle permanent dont l'efficace subsistera jusqu'à la fin des siécles, & même dans toute l'éternité; puisque la félicité des élûs ne consistera qu'à être tout remplis & tout pénetrés de la verité, dont il leur a obtenu la connoissance par les gémissemens de sa vie mortelle.

SUR L'EPITRE DU XII. DIMANCHE D'APRÉS LA PENTECOSTE.

EPÎTRE. 2. *Corinth.* 3. 4.

MEs Freres, C'est par Jesus-Christ *que nous avons une si grande confiance en Dieu, non que nous soyons capables de former de nous-mêmes aucune* bon-

ne *pensée comme de nous-mêmes*, *mais c'est Dieu qui nous en rend capables. Et c'est lui aussi qui nous a rendu capables d'être les ministres de la nouvelle alliance, non pas de la lettre, mais de l'esprit : car la lettre tue, & l'esprit donne la vie. Que si le ministere de la lettre gravée sur des pierres, qui étoit un ministere de mort, a été accompagné d'une telle gloire, que les enfans d'Israel ne pouvoient regarder le visage de Moïse, à cause de la gloire dont il éclatoit, qui devoit néanmoins finir; combien le ministere de l'esprit doit-il être plus glorieux ? Car si le ministere de la condannation a été accompagné de gloire, le ministere de la justice* en *aura incomparablement davantage. Et cette gloire même* de la loi *n'est point une véritable gloire, si on la compare avec la sublimité de celle* de l'Evangile. *Car si le ministere qui devoit finir a été glorieux, celui qui durera* toujours, *le doit être beaucoup davantage.*

EXPLICATION.

I. L'Eglise est un corps & un royaume tout divin, qui a Jesus-Christ pour Chef & pour Sauveur. Ce corps n'est sauvé que par Jesus-Christ, & Jesus-Christ ne sauve proprement que son

Ephes. 6. 23. corps ; *Qui est salvator corporis sui*, dit l'Apôtre. Mais il le sauve néanmoins en associant à ce ministere les Pasteurs de son Eglise ; & quand il le fait dans l'ordre commun & par la voie conforme à son premier dessein, il écrit premierement sa loi dans le cœur des Pasteurs, & il se sert d'eux ensuite pour l'écrire dans celui des autres fideles. Le plus grand honneur qu'il peut faire aux hommes est de les établir ainsi cooperateurs de l'unique ouvrage qu'il est venu faire au monde. Ainsi, comme saint Paul sçavoit bien la grandeur de cet honneur, il s'en glorifie dans cette Epître, en disant, que
v. 4. *c'est là le sujet de sa confiance devant Dieu par* Jesus-Christ. Dieu hait la vaine estime qu'on a de soi-même pour des qualités frivoles. Il hait l'injuste usurpation qu'on fait de ses dons, comme s'ils nous appartenoient, & qu'ils ne nous eussent pas été donnés. Mais comme il aime la verité, & qu'il est la verité même, il ne sçauroit haïr que l'on estime ses dons leur prix véritable, & que l'on en juge comme il en juge lui-même. Ainsi, parce que c'est un don excellent que d'avoir été choisi comme instrument de Jesus-Christ pour l'établissement du royaume de

de Dieu dans les ames, il veut bien qu'un Pasteur à qui il a fait cet honneur s'adresse à lui avec la confiance qu'il a attachée à cette grace. Un Pasteur dont Dieu s'est servi pour convertir un grand nombre d'ames, peut donc avec raison s'approcher de Dieu avec plus de confiance que le commun des Chrétiens, quand son cœur ne lui reproche point de tiédeur & d'infidélité dans son ministere.

II. Mais afin que cette confiance soit juste, il faut qu'elle soit semblable à celle de saint Paul : qu'elle soit uniquement fondée sur Jesus-Christ : *Fiduciam habe-* v. 4
mus per Christum ad Deum : qu'elle naisse d'une grande idée de la puissance de Jesus-Christ ; & que le Pasteur reconnoisse qu'il n'a été que l'instrument pour écrire la loi dans les cœurs : & qu'il se tienne aussi dépendant de Jesus-Christ, qu'une plume l'est dans la main de l'écrivain. Tous les mouvemens de la plume qui ne viennent pas de l'art de l'écrivain, ne font que défigurer l'écriture. Tous les mouvemens du Pasteur qui ne procedent pas de l'Esprit de Jesus-Christ, gâtent son ouvrage. C'est pourquoi saint Paul, afin de marquer plus précisément

cette dépendance, que les Pasteurs inferieurs doivent avoir du souverain Pasteur, qui est Jesus-Christ, & pour ne donner lieu à personne de s'en rien attribuer, ajoute : *Non que nous soyons capables de former de nous-mêmes aucune bonne pensée comme de nous-mêmes : mais c'est Dieu qui nous en rend capables.* D'où il s'ensuit que toutes les pensées & les paroles d'un Pasteur doivent être formées en lui par le Saint-Esprit, & qu'autrement elles ne peuvent servir utilement à son ministere.

III. Si les Prédicateurs étoient bien persuadés de cette verité, ils n'auroient pas tant de confiance dans leur esprit propre, dans leur travail, dans leur industrie. Comme ils mettroient leur unique confiance dans les lumieres que Dieu donne aux Prédicateurs fideles pour les communiquer aux ames, leur principal soin seroit de les attirer par la pureté de leur cœur, & la sainteté de leur vie. Car enfin tous les amas qu'ils peuvent faire sont inutiles à eux & à leurs auditeurs, si Dieu n'en est auteur. Il faut que Dieu les éclaire pour éclairer les autres. Il faut que Dieu les enflamme pour enflammer ceux qui les écou-

tent. La recherche de cette lumiere & de cette chaleur divine eſt donc la véritable rhétorique des Prédicateurs évangéliques. Dieu ſe peut ſervir à la verité de Prédicateurs tout humains pour éclairer certaines ames : mais alors il agit en quelque ſorte contre l'ordre commun de la loi nouvelle, qui eſt de faire paſſer la lumiere & la grace du Paſteur au peuple. Et quand il le fait, bien loin que ces paroles ſoient un ſujet de confiance aux Prédicateurs, qu'elles ſont pour eux un ſujet terrible de confuſion.

IV. Ces Prédicateurs humains ne peuvent pas dire ce que ſaint Paul ajoute, que Dieu les a *rendus capables d'être les* v. 6.
miniſtres de la nouvelle alliance, non de la lettre, mais de l'eſprit. Car la parole de Dieu dans leur bouche n'eſt qu'une lettre, puiſqu'elle n'eſt point écrite dans leurs cœurs, & qu'elle ne les vivifie point. Elle y eſt l'arrêt & le ſceau de leur condannation. Et quoique Jeſus-Chriſt ſe puiſſe ſervir de leur miniſtere pour écrire lui-même ſa loi dans les cœurs, leur miniſtere n'eſt point proprement évangélique : car afin qu'il le fût véritablement, il faudroit que la parole de Dieu ne fût point une lettre, ni dans

le Pasteur, ni dans les auditeurs. Il faudroit que le Pasteur fût animé du Saint-Esprit, comme il en doit animer ses auditeurs. Il faudroit qu'il fût un instrument vivant, dont Dieu se servît pour communiquer la vie aux autres. Car la *lettre* seule, soit dans les Pasteurs, soit dans les auditeurs, n'est capable que de donner la mort aux uns & aux autres.

V. La gloire & la prééminence du ministere Evangélique consistant donc en ce que Dieu s'en sert pour écrire sa loi dans les cœurs, on pourroit croire qu'il est moins glorieux en ce tems qu'il n'étoit autrefois, parce qu'il produit plus rarement cet effet. On ne voit au contraire presque aucun fruit de tant de prédications qui se font dans tous les lieux du Christianisme. Et comme la lettre tue ceux que le Saint-Esprit ne vivifie pas, on a droit de conclure qu'y ayant si peu de personnes vivifiées, les Prédicateurs bien loin de communiquer la vie à leurs auditeurs, les enfoncent plus avant dans la mort. Ils s'accoutument à entendre sans sentiment & avec indifference les vérités les plus terribles, & par-là ils deviennent en quelque sorte incapables d'en être touchés. Ainsi bien

loin que les Prédicateurs soient des instrumens des misericordes de Dieu, ils ne sont presque plus que les executeurs de sa justice. Mais quoique cela arrive en effet, si néanmoins ce n'est point la faute du Prédicateur, s'il s'est acquitté fidelement de son ministere, s'il a fait ce qu'il a pu pour vaincre la dureté des cœurs, son ministere ne laisse pas d'être glorieux & évangelique. Dieu ne lui imputera point la mort de ce grand nombre d'ames rebelles, & il ne laissera pas de le récompenser pour le petit nombre des ames obéissantes qui en auront profité.

VI. Mais si c'est par la faute du Ministre que son ministere est privé d'efficace & de vertu; s'il en empêche l'effet par le relâchement de sa vie; s'il n'accompagne pas ses paroles de l'onction qui devroit rejaillir de la disposition de son cœur; s'il n'attire pas par ses prieres la bénédiction de Dieu sur les verités qu'il annonce; s'il y mêle des interêts humains; si ses paroles ne sont pas des effusions de son cœur, mais de simples productions de son esprit: on peut dire qu'il se rabaisse, & s'avilit à proportion que son ministere est grand; qu'il se deshonore à proportion que son ministere

eſt glorieux, qu'il ſe rend criminel à proportion que ſon miniſtere eſt ſaint & ſanctifiant. Car ſi le miniſtere évangelique eſt ſi efficace, quel crime eſt-ce que d'anéantir cette efficace, & d'éteindre ce feu deſtiné à embraſer les cœurs ? Si c'eſt un miniſtere de vie, quel crime eſt-ce que d'en faire un miniſtere de mort ? S'il eſt deſtiné à purifier les ames, quel crime eſt-ce que de s'en ſervir pour les corrompre ? S'il a pour but de porter dans les ames la verité & la charité, quel crime eſt-ce que de ne l'employer qu'à imprimer l'idée de ſa vanité, de ſes paſſions, & ſouvent de ſes erreurs ?

VII. Un des grands abus de ceux qui exercent le miniſtere évangelique, eſt d'en borner les fonctions ou à la prédication de la parole, ou à l'adminiſtration des Sacremens. Un vrai miniſtre de Jeſus-Chriſt a bien d'autres fonctions. Il prie en miniſtre, & ſa priere fait partie de ſon miniſtere. Il converſe avec le monde en miniſtre de Jeſus-Chriſt, & ſes paroles doivent toujours porter la verité & la charité dans les ames. Il vit en miniſtre, parce que tout doit prêcher en lui, tout y doit édifier ; tout y doit cooperer à l'établiſſement du royau-

me de Dieu. Malheur à celui qui n'est ministre de Jesus-Christ, que dans la chaire, à l'autel, ou au tribunal de la pénitence ! Le ministere de l'Evangile est bien plus étendu, & il s'étend à toutes les actions de la vie. Il est vrai que le commun des Chrétiens peut exercer une partie des fonctions de ce ministere ; car c'est en exercer une partie que d'édifier le prochain par l'exemple de sa vie, ce que tous les Chrétiens doivent faire. Mais outre qu'ils participent aussi en que sorte au sacerdoce, selon saint Pierre, qui appelle le corps des Chrétiens *un Sacerdoce royal*, ils y participent en une maniere bien differente de ceux qui sont proprement ministres de la loi nouvelle. Car les actions du commun des Chrétiens, quoiqu'édifiantes & saintes, n'étant pas jointes à la prédication de la parole, & à l'administration des Sacremens, ne concourent pas à ces actions sacrées. Mais toutes les actions d'un Pasteur font un tout avec les actions propres de son ministere. Elles les rendent efficaces ; elles font impression sur les cœurs, & ainsi elles sont toutes en quelque sorte des actions sacerdotales.

1. Petr. 2. 9.

VIII. La gloire que saint Paul attribue

au ministere évangelique, n'est point une gloire de fantaisie ou de simple cérémonie, comme celle que l'on rend aux Grands du monde. C'est une gloire solide qui subsiste devant Dieu, & qui est fondée sur le jugement de Dieu même. Dieu voit dans un Prêtre de la loi nouvelle qui exerce saintement son ministere, une grandeur réelle qui l'éleve effectivement au-dessus du commun des Chrétiens, parce que la grace d'un Prêtre doit être par elle-même plus éminente que celle des laïques. Et ce jugement que Dieu porte de la grandeur de ce ministere est le fondement de celui que nous en devons porter. C'est ce qui nous doit faire concevoir une haute estime de l'éminence de l'état des Prêtres, & nous doit donner une grande soumission pour leurs lumieres & pour leurs avis. Il faut, dit saint Paul, *les considerer comme les ministres de* Jesus-Christ, *& comme les dispensateurs des mysteres de Dieu.* C'est-à-dire, que l'ordre de Dieu nous doit faire croire qu'il nous communiquera plutôt ses lumieres & ses graces en suivant leur conduite, qu'en nous arrêtant à nos pensées. Il faut de grandes raisons pour se détacher de cet

1. *Cor.* 4. 1.

ordre, & pour trouver plus de sureté dans ses lumieres que dans celles qu'on reçoit des Prêtres.

IX. Il est vrai que le principal fondement de cet honneur, c'est qu'en les reconnoissant pour ministres de Jesus-Christ, on ne les juge pas indignes de leur ministere. Mais quand même on reconnoîtroit leur indignité par une connoissance particuliere, il ne seroit pas permis, tant que l'Eglise les souffre dans le ministere, de leur refuser l'honneur & la déference qui est dûe à leur dignité. Ce seroit usurper le jugement de l'Eglise, & donner la liberté à chacun de suivre sa fantaisie dans la réverence qu'il rend aux Prêtres. Ainsi, quoiqu'un méchant Prêtre soit dans l'obligation de se séparer lui-même de son ministere, & de n'en exercer plus les fonctions; néanmoins, tant qu'il les exerce, les fideles sont obligés de l'honorer. Car les fonctions ne laissent pas d'être saintes & dignes d'honneur, quoiqu'exercées par un ministre indigne. Il est vrai qu'en ce cas ce ministre est usurpateur non seulement des fonctions de son ministere, mais aussi de l'honneur qu'on lui rend, & du bien qu'il en reçoit; parce que cet

honneur & ce bien ne sont dûs en effet qu'aux ministres dignes ; quoique les fideles, à qui il n'appartient pas de les discerner, les rendent à tous ceux que l'Eglise n'a pas dépouillés de leur ministere. Que si on laisse aux Prêtres pénitens & interdits une petite partie de leurs biens; ces biens changent alors de nature. C'est une pure aumône de l'Eglise, & un pur effet de sa charité. Ce n'est plus un droit légitime que ce ministre interdit ait à ces biens en vertu de son travail, puisqu'il ne travaille point, & qu'il en est déclaré indigne. C'est une extension de la charité de l'Eglise, qui honore encore en lui le ministere qu'il a exercé, & qui lui facilite par cette charité le moyen de faire pénitence de ses pechés.



SUR L'EVANGILE

DU XII. DIMANCHE

D'APRÈS

LA PENTECOSTE.

EVANGILE. *Luc.* 10. 23.

EN ce tems-là, Jesus dit à ses Disciples : Heureux les yeux qui voyent ce que vous voyez. Car je vous déclare que beaucoup de Prophetes & de Rois ont souhaité de voir ce que vous voyez, & ne l'ont point vû ; & d'entendre ce que vous entendez, & ne l'ont point entendu. Alors un Docteur de la loi se levant, lui dit pour le tenter : Maître, que faut-il que je fasse pour posseder la vie éternelle ? Jesus lui répondit : Qu'y a-t-il d'écrit dans la loi ? Qu'y lisez-vous ? Il lui répondit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame, de toutes vos forces, & de tout votre esprit ; & votre prochain comme vous-même. Jesus lui dit : Vous avez fort bien répondu ; faites

cela, & vous vivrez. Mais cet homme voulant faire paroître qu'il étoit juste, dit à Jesus : Et qui est mon prochain ? Et Jesus prenant la parole, lui dit : Un homme qui descendoit de Jerusalem à Jericho, tomba entre les mains des voleurs qui le dépouillerent, le couvrirent de plaies, & s'en allerent, le laissant à demi mort. Il arriva ensuite qu'un Prêtre descendoit par le même chemin, lequel l'ayant apperçu, passa outre. Un Levite qui vint aussi au même lieu, l'ayant consideré, passa outre encore. *Mais un Samaritain passant son chemin, vint à l'endroit où étoit cet homme ; & l'ayant vû, il en fut touché de compassion. Il s'approcha donc de lui, il versa de l'huile & du vin dans ses plaies, & les banda, & l'ayant mis sur son cheval, il l'emmena dans l'hôtellerie, & eut soin de lui. Le lendemain il tira deux deniers qu'il donna à l'hôte, & lui dit : Ayez bien soin de cet homme ; & tout ce que vous dépenserez de plus, je vous le rendrai à mon retour. Lequel de ces trois vous semble-t-il avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs ? Le Docteur lui répondit : Celui qui a exercé la misericorde envers lui. Allez donc, lui dit Jesus, & faites de même.*

EXPLICATION.

I. Connoître Jesus-Christ & écouter sa parole, sont des graces ineffables, que l'on ne sçauroit assez estimer ni reconnoître. Qui voit & entend Jesus-Christ, voit & entend le Docteur de la verité, & de la verité toute pure sans mélange de fausseté. Il voit & entend le vrai Médecin de nos maux, qui nous les fait connoître pour les guérir. Et enfin il voit & entend son Sauveur par le secours duquel il peut user de ses remedes; & pratiquer tout ce qu'il apprend de lui.

Quelle difference d'un homme obligé de discerner la verité parmi ces cahos d'opinions humaines, & de résister au torrent de la coutume & à l'impression des sens, avec celui qui ayant eu le bonheur de connoître Jesus-Christ, apprend de lui tout-d'un-coup sans peine & sans danger à discerner ce qui est vrai parmi cette diversité d'opinions, & est fortifié par son autorité souveraine contre la tyrannie de l'exemple & l'impression des sens? Combien même y a-t-il de difference entre la condition d'un Chrétien, qui connoissant Jesus-Christ, connoît en-

tierement la voie du ſalut, & celle d'un Juif qui n'étoit éclairé que des ſombres lumieres de la loi, qui prenoit ce qu'il connoiſſoit des myſteres de la Religion, pour tout ce qu'il falloit croire, & qui ne pouvoit arriver à la verité qu'en perçant une infinité de nuages & de fauſſes préventions? Ces Prophetes & ces Rois mêmes, qui ont été inſtruits par avance de nos myſteres, n'en ont été inſtruits que très-obſcurément. Et il s'en falloit beaucoup que le degré de connoiſſance qu'ils en ont eu, n'égalât celui qui a été donné par Jeſus-Chriſt aux moindres Chrétiens.

II. Il ne faut pas croire que la condition des Chrétiens qui ſont préſentement privés de la préſence viſible de Jeſus-Chriſt, ſoit moins avantageuſe que celle des perſonnes qui en ont joui. S'ils ſont privés du ſecours des ſens & de la vûe des merveilles de Jeſus Chriſt, ils ſont exemts de l'oppoſition des ſens qui combattoient étrangement la créance qu'un homme qu'on voyoit ſemblable aux autres, fût en même-tems Fils de Dieu, & Dieu lui-même. Les ſens étoient alors un auſſi grand empêchement qu'un grand ſecours à la foi. Pour croire en Jeſus-

Christ, il falloit de plus se mettre au-dessus des chefs de la Religion judaïque, & résister à l'exemple de la plupart des peuples. Enfin l'opposition naturelle que la raison de l'homme fait aux verités qui la surpassent, n'étoit point encore adoucie par la coutume. Mais maintenant, ni les sens, ni la raison, ne forment presque plus d'opposition à la créance de nos mysteres. L'habitude & l'exemple de tant de peuples nous levent entierement ces obstacles. Il n'y a plus de peine à croire : & il y en auroit beaucoup plus à ne croire rien & à se mettre au-dessus de tant de preuves de la Religion qui nous environnent, fortifiées par l'approbation publique. Nos yeux ne sont donc pas moins heureux que ceux des Disciples de Jesus-Christ ; & nos oreilles ne jouissent pas d'un moindre bien, en entendant de la bouche de l'Eglise les vérités que Jesus-Christ a annoncées, que si nous les avions entendues de la bouche même de Jesus-Christ.

III. Mais helas ! qu'il est à craindre que ce bonheur des Chrétiens ne soit pour la plupart d'entre eux le comble de leur malheur ! Car si c'est un grand bonheur de connoître & d'entendre Je-

ſus-Chriſt, c'eſt un grand malheur que de mépriſer ce bonheur, & de n'en faire aucun uſage. Or quel uſage faiſons-nous de la connoiſſance de Jeſus-Chriſt? Quelle part a-t-elle dans la conduite de notre vie? Qui connoît Jeſus-Chriſt, connoît la voie de la vie. Qui marche donc après cela dans la voie de la coutume & dans la voie des ſens, devient d'autant plus malheureux, qu'il avoit plus de moyen d'être heureux. Car cette connoiſſance n'eſt un bonheur qu'entant qu'elle diſpoſe l'ame à l'amour & à l'obéïſſance de Jeſus-Chriſt. Qui ne connoît point Jeſus-Chriſt, ne ſçauroit l'aimer, ni lui obéir; mais qui le connoît & ne lui obéit point en le connoiſſant, eſt dans le ſouverain malheur. Ainſi un Chrétien eſt très-malheureux, ou très-heureux. Il n'y a point de milieu.

IV. C'eſt une penſée que nous devrions toujours avoir en aſſiſtant à la Meſſe, en recevant le corps de Jeſus-Chriſt, ou en liſant l'Evangile, que celle que Jeſus-
v. 24. Chriſt nous fournit en diſant : *Je vous déclare que beaucoup de Prophetes & de Rois ont ſouhaité de voir ce que vous voyez, & ne l'ont point vû; & d'entendre ce que vous entendez, & ne l'ont point entendu.*

Nous voyons en effet & nous entendons ce que les Prophetes n'ont point vû ni entendu ; ce que David & tous les saints Rois auroient regardé comme un souverain bonheur. Dieu nous a infiniment plus favorisé qu'eux. Mais cette pensée, en nous faisant souvenir de notre bonheur, & nous avertissant de la reconnoissance que nous en devons à Dieu, nous doit porter en même-tems à lui demander la grace d'en user comme nous devons : car l'une de ces graces ne suffit pas sans l'autre. Toutes les graces de Dieu nous doivent être un avertissement, un motif, & une obligation de prier, n'y ayant qu'une nouvelle grace qui nous puisse empêcher d'abuser de celle que nous avons déja reçue. C'est ce qui rendra les Chrétiens réprouvés les plus malheureux de tous les hommes, & beaucoup plus que ces *peuples* dont saint Paul dit, *que Dieu les a laissé marcher dans leur voie.* Un bonheur imparfait devient un souverain malheur. Une grace séparée des autres est l'occasion d'une souveraine disgrace. Il est vrai que cette séparation des graces vient de notre faute ; Dieu est par lui-même disposé de les joindre, & il n'en refuse

Act. 14. 15.

jamais la continuation à ceux qui la demandent comme il faut. Mais les hommes ſont ſi corrompus, qu'ils ne demandent jamais, comme il faut, la continuation des graces de Dieu, qui renferme la perſévérance, à moins que Dieu ne leur donne la perſévérance dans la priere, qui eſt une grace ſpéciale, comme la perſévérance dans les autres vertus.

V. Il eſt dit dans la ſuite de cet Evangile, qu'un Docteur de la loi,
v. 25. pour tenter Jeſus-Chriſt, lui dit : *Maître, que faut-il que je faſſe pour poſſeder la vie éternelle ?* Il vouloit plaire à Jeſus-Chriſt par cette queſtion, & s'inſinuer dans ſon eſprit, & il en avoit trouvé le moyen, ſi ſon cœur eût été auſſi ſincere que ſes paroles le paroiſſoient. Rien ne plaît davantage à Jeſus-Chriſt qu'un deſir efficace de ſon ſalut, & une recherche ſincere des moyens d'y parvenir. Et l'on peut dire que l'un des plus grands défauts des Chrétiens eſt de manquer du deſir que ce Docteur de la loi exprimoit par ſes paroles. Peu de perſonnes deſirent ſincerement leur ſalut, & diſent à Dieu avec verité : *Que ferai-je pour poſſeder la vie éternelle ?* Car

ce desir, quand il est veritable, enferme la préference du salut à toutes les choses du monde. Cet homme n'excepte rien. *Quid faciam?* dit-il : Que ferai-je ? Il témoigne par-là, qu'il n'y avoit rien qu'il ne fût résolu de faire ; qu'il consideroit l'acquisition de la vie éternelle comme l'unique nécessaire, & qu'il faisoit ceder tout le reste à ce desir. *Quid faciam?* Mais ce desir au-contraire est si foible dans la plupart du monde, qu'ils ne veulent pas faire le moindre effort pour se séparer de ce qui leur y peut servir d'obstacle. Ils ne disent pas comme ce Docteur de la loi : *Que ferai-je pour obtenir la vie éternelle?* Mais ils disent plutôt : Je ne veux rien faire pour obtenir la vie éternelle. Ils veulent que le salut ne leur coûte rien. Et au-lieu que Jesus-Christ promet les choses temporelles par surcroît à ceux qui cherchent le royaume de Dieu, ils veulent au-contraire qu'en appliquant tout leur soin à acquérir les choses temporelles, Dieu leur donne son royaume éternel comme par surcroît. Ils ne veulent pas prendre seulement la peine de s'informer avec soin des voies pour y arriver sûrement. Et quoiqu'ils sçachent qu'on est infiniment

partagé ſur les moyens du ſalut, & que les uns condannent ce qui eſt approuvé par d'autres, ils ne ſe mettent point en peine de s'éclaircir qui a tort ou qui a raiſon. Ils ſe mettent ſous la conduite du premier venu; & il leur plaît de le croire bon, pour n'avoir pas la peine d'en chercher un autre. Leur imprudence eſt ſemblable à celle d'un homme qui pour faire le tour du monde, prendroit le premier vaiſſeau & le premier marinier qu'il trouveroit au bord de la mer. D'autres compoſent d'abord avec Dieu, & lui déclarent par le fond de leur cœur qui eſt expoſé à ſes yeux, qu'ils veulent bien faire pour leur ſalut telles & telles choſes, mais qu'ils ne veulent pas aller plus avant; qu'ils ne veulent point renoncer à la vie molle; qu'ils ne veulent point de retraite, point de pénitence, point d'humiliation, point de retranchement de luxe; qu'ils ne veulent hazarder ni leur repos, ni leur fortune pour les interêts de Dieu. A cela près, ils ſont diſpoſés à accepter le Paradis ſi l'on veut le leur donner.

VI. Jeſus-Chriſt ne répond pas directement à la queſtion de ce Docteur de la loi; il le renvoye à l'Ecriture:

Que porte la loi? Qui lisez-vous? Dieu ne veut pas qu'on se repose tellement de son salut sur l'instruction des hommes, que l'on n'employe aussi sa propre application à s'instruire de ce qui est nécessaire pour se sauver. Et c'est souvent ce défaut de s'appliquer aux verités du salut, qui rend susceptibles des erreurs qui sont inspirées par les mauvais Directeurs. Si l'on avoit bien soin de s'instruire du fond de la Religion par les moyens que Dieu met en notre pouvoir, comme est la lecture & la méditation de l'Evangile, l'attention aux vérités que l'on apprend dans les instructions publiques de l'Eglise, on discerneroit plus facilement les faux Directeurs des veritables. C'est l'ignorance & le peu d'application des Chrétiens aux verités du salut, qui les rend si faciles à séduire, & qui les engage en tant de mauvaises voies. Ils ne consultent jamais la loi de Dieu. Ils ne se demandent jamais à eux-mêmes, *Que porte l'Evangile? Qu'est-ce qu'on y lit?* Cependant ce sera l'Evangile qui nous jugera : *Sermo quem locutus sum, ille judicabit eum in novissimo die.* Chacun est donc obligé de s'en instruire & de se remplir l'esprit & le cœur des

v. 26.

Joan. 12. 48.

verités de la loi de Dieu. Il eſt bon d'interroger les Paſteurs & de leur demander : *Que ferai-je pour obtenir la vie éternelle ?* Mais on ne diſcerne ces Paſteurs à qui l'on doit s'adreſſer, que par un commencement d'inſtruction, & par la connoiſſance des principes du Chriſtianiſme jointe à la droiture du cœur. C'eſt pourquoi quand on les peut lire dans l'Evangile, on le doit : & quand on ne les ſçauroit lire, on doit y ſuppléer en ſe rendant plus aſſidu & plus attentif aux inſtructions communes, par leſquelles on peut juger de la créance qu'on doit avoir pour les avis que l'on nous peut donner en particulier.

VII. Ce Docteur de la loi répond fort juſte à Jeſus-Chriſt, en réduiſant tous les devoirs néceſſaires pour être ſauvé, au précepte de l'amour de Dieu & du prochain. Les perſonnes qui ont le cœur corrompu, ne laiſſent pas ſouvent d'avoir une certaine lumiere aſſez juſte dans les choſes qui ne choquent pas directement leurs paſſions ; ce qui fait qu'ils paroiſſent fort capables de conduire les autres. Mais quand on rencontre leur paſſion, on ne trouve plus en eux ni lumiere ni équité. Et c'eſt ce qui fait auſſi

que nous devons faire fort peu d'état de l'équité & de la lumiere que nous avons en certaines choſes qui ne ſont pas contraires au principal objet de nos paſſions. Ce n'eſt pas par-là que nous devons juger de nous-mêmes. Il faut voir ſi cette lumiere s'étend à tous nos devoirs, & s'il n'y a point de certains endroits où nous faſſions de fauſſes applications des verités generales.

VIII. Cet homme qui répond ſi juſte en géneral, que toute la loi ſe réduiſoit à l'amour de Dieu & du prochain, ne ſçavoit pas néanmoins qui étoit ſon prochain; & il n'en eſt que trop ſouvent de même de nous. En même-tems que nous ſçavons les verités relevées, nous ignorons ſouvent celles qui ſont d'une pratique très-ordinaire.

Qui ne ſçait parmi les Chrétiens que toute la loi conſiſte à aimer Dieu, & ſon prochain? Et qu'eſt-ce qu'on ne ſe permet point avec cette perſuaſion? On croit & on dit qu'il faut aimer Dieu de tout ſon cœur, de toute ſon ame, de toutes ſes forces. Et avec cela l'on employe tout ſon tems à la recherche des honneurs, des plaiſirs, & des richeſſes du monde. Mais, dit-on, on ne les pré-

fere pas à Dieu, & l'on seroit prêt de les quitter, s'il s'agissoit de l'honneur de Dieu. L'ame se tient ce langage pour demeurer avec moins de scrupule attachée à ce qu'elle aime. Mais il y a toute sorte d'apparence qu'elle se trompe. Un amour toujours en action, comme l'est en eux l'amour du monde, qui prend à tout moment de nouvelles forces, ne cede pas si facilement qu'on pense à un amour languissant & oisif, tel qu'est dans la plupart du monde l'amour de Dieu, à qui on donne seulement une préference pour des occasions rares qui ne se rencontrent presque point, pendant qu'on se livre à l'amour du monde, & qu'on s'y laisse conduire dans la plupart de ses actions.

IX. Ce Docteur de la loi desirant de paroître juste, & supposant qu'il n'avoit point d'autre prochain que ses parens, ses amis, ou tout-au-plus ceux de sa nation, demanda à Jesus-Christ, qui étoit son prochain ; afin de lui faire voir qu'il ne manquoit pas à ce qu'il devoit. Bien des gens sont dans la même disposition, & l'on peut dire avec verité, que ceux qui sont possedés de l'amour d'eux-mêmes, n'ont point de prochain, ou plutôt qu'ils

qu'ils n'en connoissent point d'autres que ceux qui sont liés à leurs interêts. Ils n'aiment les gens qu'à proportion qu'ils leur sont utiles & qu'ils entrent dans leurs passions. Hors de là ils leur sont indifferens. Ils ne prennent part ni à leurs biens ni à leurs maux. Ils ne les regardent point par les liens communs de la nature ni de la grace. Ils ne les servent point pour eux-mêmes, & pour leur faire du bien. Leur charité a toujours quelque vûe secrette d'interêt qui l'attire & la remue. Ainsi elle ne regarde jamais le prochain comme prochain, & l'on peut dire que de toutes les qualités des hommes c'est celle qui fait le moins d'impression sur l'esprit.

X. Jesus-Christ voulant donc apprendre à ce Docteur de la loi combien les Pharisiens avoient une idée trop resserrée de l'amour du prochain, ou plutôt nous voulant apprendre comment nous le devons pratiquer, & jusqu'où nous le devons étendre, propose à ce Docteur *v. 30. & suiv.*
la parabole d'un voyageur sorti de Jerusalem pour aller à Jericho, blessé par des voleurs, négligé par un Prêtre & par un Lévite, & secouru charitablement par un Samaritain : car ce Samaritain qui n'a-

voit aucune liaiſon avec cet homme bleſſé, fait voir que les aſſiſtances qu'on doit au prochain, n'ont point beſoin d'autre raiſon, ſinon que nous ſommes tous d'une même nature, & créatures du même Dieu. Ce Samaritain ne conſidera que cela dans ce voyageur. Il reconnut ſon prochain dans ce Juif bleſſé, & il ſe crut obligé de l'aſſiſter. Les Phariſiens & les Scribes avoient donc une idée trop étroite de la charité du prochain en la bornant à ceux de leur nation, & ne conſiderant pas aſſez la liaiſon générale que tous les hommes ont entr'eux. Et c'eſt ce que Jeſus-Chriſt leur prouve par l'exemple du Samaritain.

XI. Il ne le prouve pas ſeulement par l'exemple de cet étranger. Il le prouve par lui-même. Car ſelon l'explication qu'Origene prétend avoir priſe d'un vieillard, qui l'avoit lui-même appriſe des Diſciples des Apôtres, cet homme bleſſé par les voleurs étoit la figure d'Adam banni pour ſon peché du Paradis terreſtre, déchu de l'état de la juſtice, & réduit au changement & aux viciſſitudes de la vie du monde figurée par Jericho. En ce miſerable état il ne trouve aucun ſecours dans ceux de ſa nation. Il n'en

trouve que dans la compassion d'un étranger Samaritain ; c'est-à-dire, que les blessures que l'homme a reçues des démons, ne se guérissent point par des hommes semblables à lui. Il ne peut recevoir ce secours, dont il a besoin, que de Jesus-Christ le vrai Samaritain, c'est-à-dire le Sauveur & le conservateur des hommes, qui n'ayant nulle liaison avec le pecheur, ne laisse pas d'en prendre soin, & de le guérir. Ainsi l'étendue de la charité de Jesus-Christ doit être le modele de la nôtre. Il n'a rien trouvé en nous qui le méritât. Il y a trouvé au contraire une infinité de raisons qui nous en rendoient indignes. Cependant il n'a pas laissé de nous appliquer des remedes propres à nos plaies, & de nous mettre en dépôt dans son Eglise comme dans une hôtellerie, pour achever notre guérison. Voilà le modele de charité qu'il nous propose par cette parabole.

XII. Apprenons donc de Jesus-Christ les vrais qualités de l'amour du prochain. N'exceptons, comme lui, aucun miserable. Ne faisons point dépendre notre charité d'aucune liaison particuliere. Ne nous rebutons point par aucune indignité. Tâchons de guérir les plaies spirituel-

les du prochain par le vin & par l'huile, par la force & par la douceur. Attendons l'effet des remedes, & ne prétendons pas que les plaies des ames se guérissent tout d'un coup. Joignons la patience à la charité ; & après avoir retiré les ames de la voie de l'enfer, & les avoir mises dans celle du salut, ne cessons point de prendre soin de leur guérison. Car la véritable charité ne se doit terminer qu'à leur guérison parfaite, & elle doit durer tout le tems que le malade est à l'hôtellerie, où il se guérit, c'est-à-dire toute la vie. Il y a des gens dont la charité est passagere, qui se lassent incontinent, qui ne pensent qu'à s'en retirer. Ce n'est pas là une véritable charité ; & il y a bien de l'apparence que ces charités qui se fatiguent si aisément, n'ont point d'autre principe que l'amour propre. Il a quelquefois honte de ne rien faire pour le prochain ; mais quand il l'entreprend, il s'en lasse bien-tôt, & ne manque jamais de raisons pour s'en décharger. La charité de Jesus-Christ qui subsiste même en l'autre vie, est bien éloignée de s'éteindre en celle-ci : *Caritas numquam excidit.*

1. Cor. 13. 8.

SUR L'EPITRE

DU XIII. DIMANCHE

D'APRÈS

LA PENTECOSTE.

EPÎTRE. *Galat.* 3. 11.

MEs Freres : [Il est clair que nul par la loi n'est justifié devant Dieu, puisque, selon l'Ecriture , *le juste vit de la foi. Or la loi ne s'appuie point sur la foi, au contraire* elle dit : *Celui qui observera ces préceptes y trouvera la vie. Mais Jesus-Christ nous a rachetés de la malediction de la loi, s'étant rendu lui-même malediction pour nous, selon qu'il est écrit : Maudit est celui qui est pendu au bois ; afin que la benediction donnée à Abraham fût communiquée aux Gentils en Jesus-Christ , &* qu'ainsi *nous reçussions par la foi le Saint-Esprit qui avoit été promis. Mes Freres , je me servirai de l'exemple d'une chose humaine & ordinaire. Lorsqu'un homme a fait un contrat en bonne forme, nul ne peut*

le casser, ni y ajouter.] *Or les promesses de Dieu ont été faites à Abraham & à sa race. L'Ecriture ne dit pas à ceux de sa race, comme s'il en eût voulu marquer plusieurs, mais à sa race, c'est-à-dire à l'un de sa race, qui est Jesus-Christ. Ce que je veux donc dire est, que Dieu ayant fait & autorisé comme un contrat & une alliance, la loi qui n'a été donnée que quatre cens trente ans après, n'a pu la rendre nulle, ni en abroger la promesse. Car si c'est par la loi que l'heritage nous est donné, ce n'est donc plus par la promesse. Or c'est par la promesse que Dieu l'a donné à Abraham. Pourquoi donc la loi* a t-elle été établie? *C'a été pour* faire connoître *les crimes* que l'on commettoit en la violant *jusqu'à l'avenement de ce fils que la promesse regardoit. Et cette loi a été donnée par les Anges par l'entremise d'un médiateur. Or un médiateur n'est pas d'un seul : & il n'y a qu'un seul Dieu. La loi donc est-elle contre les promesses de Dieu? Nullement. Car si la loi qui a été donnée avoit pu donner la vie, on pourroit dire alors avec verité, que la justice s'obtiendroit par la loi. Mais l'Ecriture a* comme *renfermé tous les hommes sous le peché, afin que ce que Dieu avoit promis fût donné par la foi de J. C. à ceux qui croiroient en lui.*

EXPLICATION.

I. SAint Paul entreprend dans cette Epître de détromper les Galates des deux principales erreurs des Juifs : l'une, que pour être ſauvé il étoit néceſſaire d'obſerver la loi cérémoniale de Moïſe, même au tems de l'Evangile. L'autre, que l'obſervation de la loi morale ne dépendoit point de la foi de Jeſus-Chriſt, ni du ſecours de ſa grace. Ces deux erreurs ont des fondemens profonds dans la corruption de l'homme, & principalement la derniere. Car l'amour de l'indépendance qui a fait tomber dans le peché le premier des hommes, a jetté de ſi profondes racines dans le cœur de ſes enfans, que rien ne leur eſt plus inſupportable que de dépendre d'autrui. Ainſi chacun deſire naturellement d'avoir ſon propre ſalut entre ſes mains ; & comme il deſire de l'y avoir, il ſe perſuade facilement qu'il l'y a. C'eſt pourquoi l'on voit ſi ſouvent dans les livres de Moïſe, que les Juifs proteſtent avec confiance, qu'ils obéiront à Dieu en toutes choſes. La réſolution d'obéir à Dieu étoit bonne ; mais la préſomption en leurs propres forces étoit mauvaiſe ; & l'eſſence du Ju-

daïsme consistoit proprement dans cette présomption. La premiere erreur, qui étoit la nécessité de l'observation de toute la loi cérémoniale, avoit aussi sa source dans la même corruption du cœur. Si cette observation cessoit d'être nécessaire, voilà les prérogatives des Juifs sur les Gentils qui sont anéanties, les voilà réduits à la condition des autres peuples, & hors d'état de se flatter de ce choix particulier que Dieu avoit fait d'eux pour en faire son peuple. Ils n'avoient plus lieu de dire : *Il n'a fait cette grace à aucun des autres peuples.* C'est ce qui les portoit à soutenir opiniâtrement, même après avoir reçu l'Evangile, la nécessité de l'observation de cette loi, afin d'obliger par-là toutes les nations de leur rendre hommage en quelque maniere, & de les reconnoître pour la source de leur salut.

Ps. 147. 10.

II. Saint Paul pour retirer les Galates de ces deux erreurs que l'on avoit semées parmi eux, employe des argumens tirés de l'Ecriture, qui sont à la verité forts & concluans, mais qu'il auroit été impossible d'y découvrir sans le secours de la lumiere de Dieu. Il leur fait voir que ce n'est point par les œuvres de la

loi qu'on obtient la juſtice, mais qu'elle dépendoit abſolument de la foi en Jeſus-Chriſt ; non que l'accompliſſement de la loi ne rendît juſtes ceux qui l'euſſent parfaitement obſervée , puiſque l'amour de Dieu faiſoit partie de cet accompliſſement ; mais parce que ſans la foi il n'étoit pas poſſible de l'accomplir : qu'ainſi le principe du ſalut n'étoit pas dans nous, mais hors de nous ; que c'étoit de la benediction donnée à Abraham , par laquelle Dieu lui promit que *toutes les nations ſeroient benies en ſa race*, c'eſt-à-dire en Jeſus-Chriſt. Les Juifs ont toujours été obligés de croire ces verités. Elles ſont capitales & indiſpenſables , puiſqu'elles comprennent le moyen unique d'accomplir la loi de Dieu, & de vivre de la vie de la juſtice. Cependant qui peut ſoutenir raiſonnablement qu'à l'égard de ces verités l'Ecriture fût claire ? Combien ces deux paſſages cités par ſaint Paul , *Le juſte vit de la foi* ; & *Toutes les nations de la terre ſeront benies en vous* ; abandonnés à l'eſprit humain, pouvoient-ils recevoir de ſens differens ? L'autorité de l'Apôtre les a fixés à l'unique ſens qu'il leur donne. Mais avant qu'il eût écrit cette lettre, les verités contenues dans

Gen. 22. 18. *Gal.* 3. 16.

v. 11. *Habac.* *v.* 8. *Gen.* 12. 3.

ces paſſages n'étoient pas moins néceſſaires à croire, & l'on ne les pouvoit croire que par l'autorité de la Tradition. Il eſt donc clair qu'il peut arriver qu'une verité capitale ſoit propoſée dans l'Ecriture d'une maniere capable de divers ſens, & que le vrai ne ſoit fixé & déterminé que par l'Egliſe dépoſitaire de cette Tradition.

III. Comme l'eſprit judaïque conſiſtoit dans la confiance préſomptueuſe en ſes propres forces, fondée ſur le deſir de l'indépendance naturelle à l'homme corrompu, l'eſprit chrétien conſiſte au contraire à aimer à dépendre de Jeſus-Chriſt, & à avoir une parfaite confiance en ſon ſecours & en ſa grace. La réſolution d'obéir à Dieu eſt la même dans le Juif & dans le Chrétien : mais le Juif pour l'accomplir ne croit avoir beſoin que de lui-même, & le Chrétien ſe défie de ſa volonté, & pour le preſent & pour l'avenir.

Il s'en défie pour le préſent, parce qu'il ne ſçait ſi elle eſt pleine & entiere, & s'il n'y a point en lui quelqu'autre attache plus forte que celle qu'il a pour la loi de Dieu. Car on ne connoît pas la force de ſes attaches quand on eſt éloigné des oc-

casions, & lorsque les objets ne sont pas présens. L'impression en est toute autre quand on regarde ces objets de près, que quand on les regarde de loin; & l'on ne sçauroit s'assurer sans une témerité judaïque, que le degré d'amour que l'on sent pour la loi de Dieu, soit capable de surmonter toutes nos autres passions.

Il s'en défie pour le futur, parce qu'il sent en lui mille causes capables de l'affoiblir. Car la distraction qui naît des autres occupations, les attraits du monde, l'état même de cette vie qui nous rend incapables de nous plaire long-tems dans le même objet, anéantiroit bien-tôt notre amour pour Dieu, si la grace ne le soutenoit, & ne le renouvelloit continuellement en nous.

IV. La défiance de soi-même qui est essentielle au Chrétien ne les doit pas réduire à la paresse & à la négligence; car s'il se sent poussé à agir, il est clair qu'il doit agir selon l'impression qu'il sent. Et quand il ne sentiroit pas cette impression, il devroit pourtant s'efforcer d'agir, sans se mettre en peine de ce qu'il ne sent pas cette impression : car elle n'est pas toujours sensible, & ne se distingue pas toujours par un attrait dont la volonté s'ap-

perçoive. Ainsi cette défiance de soi-même ne nous doit détourner d'aucune action de devoir ; & un Chrétien persuadé qu'il ne peut rien par lui-même, & qu'il ne sçauroit rien faire de bon que par l'impression de la grace de Jesus-Christ, doit agir comme si tout étoit en son pouvoir. Mais cette défiance juste ne laisse pas d'avoir d'autres effets essentiels que la présomption des Juifs ne pouvoit avoir. Car premierement, au lieu que le Juif quand on lui proposoit les ordres de Dieu, répondoit avec une confiance présomptueuse, qu'il les executeroit ponctuellement ; la défiance d'un Chrétien le porte au contraire à recourir à Dieu, à lui demander sa grace, & à n'esperer d'accomplir sa loi que par sa misericorde. Ainsi l'un promet, l'autre prie. L'un fonde son esperance sur lui-même, l'autre la fonde sur la misericorde de Dieu. L'un n'a point de crainte, parce qu'il croit avoir une ressource assurée dans soi-même : l'autre opere son salut avec crainte & tremblement, comme dit l'Apôtre, parce qu'il sçait que *c'est Dieu qui opere la volonté & l'accomplissement de la loi de Dieu.* (Philipp. 2. 13.)

V. Cette présomption judaïque &

cette défiance chrétienne ſont encore plus diſtinguées à l'égard des choſes que Dieu ne commande pas expreſſément. Car le préſomptueux croyant avoir la force en ſoi-même, s'engage ſans crainte dans les emplois, & ne croit point avoir beſoin de conſulter ſi Dieu l'y appelle : mais le vrai humble ſçachant que ſa force eſt dans Dieu, & non dans ſoi-même, craint de s'engager à quoi que ce ſoit ſans l'ordre de Dieu, parce qu'il voit bien qu'il n'aura pas tant de lieu d'eſperer le ſecours de Dieu dans les choſes qu'il aura entrepriſes ſans ſon ordre. Ainſi la confiance judaïque eſt la ſource de tous les engagemens témeraires aux emplois élevés & aux miniſteres de l'Egliſe ; & la défiance chrétienne eſt la ſource de la retenue dans les deſſeins & les entrepriſes, & de l'attente paiſible de l'ordre de Dieu & de ſa vocation pour s'engager dans les miniſteres. Celui qui croit pouvoir tout entreprend tout ; & celui qui croit ne pouvoir rien, n'entreprend rien de lui-même, & ne s'engage qu'aux choſes où il voit que Dieu l'engage par les rencontres & les ordres de ſa providence ; ce qui fait voir qu'il y a bien des Juifs & peu de Chrétiens.

VI. Si le cœur d'un Chrétien eſt fort different de celui d'un Juif dans le commencement des actions, il n'en eſt pas moins different dans les ſuites & dans l'accompliſſement. Le Juif ne croit point avoir beſoin d'une priere continuelle dans l'execution de ſes bonnes œuvres : & quand elles ſont faites, comme il les attribue à ſes propres forces, il s'en glorifie en lui-même, il ſe perſuade être le principal auteur de ſa juſtice, & il en demande à Dieu la récompenſe par droit de juſtice, comme un ouvrier demande la récompenſe de ſon travail à celui qui l'employe. Mais le Chrétien continue toujours de vivre dans la même dépendance de Dieu & dans la même connoiſſance de ſa foibleſſe, lors même qu'il execute le plus exactement ce qui lui eſt commandé. Il ſe tient toujours devant Dieu dans la même diſpoſition d'humilité : il ne ſe préfere à perſonne, parce qu'il croit que ſa force eſt en Dieu, & non en lui-même. Et quand ſes œuvres ſont accomplies, il ne perd pas le ſentiment de ſa pauvreté ; il ne s'imagine pas en être plus riche ; il reconnoît humblement que tout ce qu'il peut y avoir de bon dans ſes actions ne lui appartient

point ; & s'il en attend la récompense de Dieu, il l'attend comme un effet de sa bonté, qui récompense ses dons, & qui veut bien qu'ils deviennent nos mérites. Ainsi dans sa force & dans son abondance il reconnoît sa foiblesse & sa pauvreté, parce qu'il sçait que cette force & cette abondance ne lui appartiennent point, & qu'elles sont toujours dans les mains de Dieu, & non dans les siennes.

VII. Saint Paul nous donne encore lieu de considerer la difference d'un Chrétien & d'un Juif par trois autres vûes, selon trois sens qu'on peut donner à cette parole, *Le juste vivra par la foi* : JUSTUS *ex fide vivit*. Le juste, c'est-à-dire le Chrétien, vit par la foi de Jesus-Christ, parce qu'il croit en lui, & que c'est ce qui le fait Chrétien. Le Juif qui est destitué de cette foi, ne sçauroit donc vivre. Or la foi de Jesus-Christ est le principe de la vie en trois manieres. *v. 11.*

Premierement, elle en est la cause méritoire : car c'est par les prieres de la foi qu'on obtient la vie. Quiconque n'a donc pas la foi ne l'obtient point, & ne la sçauroit avoir ne l'ayant point obtenue : car Dieu a résolu de toute éternité de n'accorder rien aux hommes qu'en son

Fils, & par la foi & l'amour de ſon Fils. Les élus ſont élus en lui, & non en eux-mêmes. Jeſus-Chriſt eſt cette race d'Abraham dans laquelle toutes les nations ſeront benies. Sans la foi en Jeſus-Chriſt on ne ſçauroit avoir de part à cette benediction, & par conſequent on ne ſçauroit obtenir la principale, qui eſt la vie de la grace.

VIII. Secondement, le juſte vit par la foi, parce que cette foi eſt ſa vie même : car par cette foi il ne faut pas entendre une foi ſans charité, mais une foi jointe à la charité, & qui opere par la charité. Or la foi jointe à la charité eſt proprement la vie de l'ame. Son amour eſt ſa vie. Elle ne vit de Dieu qu'en le connoiſſant & en l'aimant, & elle ne le connoît d'une connoiſſance jointe à l'amour que par la foi en Jeſus-Chriſt & par la charité. Les Juifs ont connu Dieu; mais comme ils l'ont connu ſans Jeſus-Chriſt, ils ne l'ont point aimé. Leur connoiſſance étoit une connoiſſance froide, ſans chaleur, ſans onction & ſans vie. Ils le connoiſſoient comme leur maître : ils craignoient ſa puiſſance ; mais ils ne l'aimoient pas. Jeſus-Chriſt ſeul eſt aimé de ſon Pere, & Jeſus-Chriſt ſeul aime

ſon Pere. Pour être aimé de Dieu, il faut donc être en Jeſus-Chriſt. Pour aimer Dieu, il faut être en Jeſus-Chriſt, c'eſt-à-dire uni à ſon corps par la participation de ſon eſprit, qui eſt l'eſprit de charité.

IX. Enfin le juſte ou le Chrétien vit de la foi, parce que la foi eſt la lumiere qui le conduit dans les œuvres de juſtice, & qui lui fait connoître cette juſtice. Les Juifs regardoient ces œuvres d'une autre maniere. Ils ne les aimoient pas pour elles-mêmes, & parce qu'elles étoient juſtes : ils n'aimoient que la récompenſe que Dieu y avoit attachée, qui étoit l'exemption des châtimens, & la poſſeſſion des biens temporels. Or cette connoiſſance & cet amour des bonnes œuvres ne fait pas vivre l'ame. Elle la laiſſe dans l'amour des biens temporels, & ne l'attache à aucun objet éternel. Mais la connoiſſance que donne la foi chrétienne qui nous fait conſiderer les bonnes œuvres comme conformes à la juſtice éternelle, & qui nous porte à les pratiquer par l'amour de cette juſtice, opere dans l'ame la vie véritable, parce que l'amour de la juſtice eſt la vraie vie de l'ame, & une ſource de vie pour le tems & pour l'éternité.

SUR L'EVANGILE DU XIII. DIMANCHE D'APRÉS LA PENTECOSTE.

EVANGILE. *Luc.* 17. 11.

EN ce tems-là, comme Jesus alloit à Jerusalem, & passoit par le milieu de la Samarie & de la Galilée; étant prêt d'entrer dans un village, dix lépreux vinrent au-devant de lui, qui se tenant éloignés éleverent leurs voix, & lui dirent : Jesus notre *maître, ayez pitié de nous. Lorsqu'il les eut apperçus, il leur dit : Allez vous montrer aux Prêtres. Et comme ils y alloient, ils furent guéris. L'un d'eux voyant qu'il avoit été guéri, retourna* sur ses pas, *glorifiant Dieu à haute voix, & vint se jetter aux pieds de Jesus le visage contre terre, en lui rendant graces; & celui-là étoit Samaritain. Alors Jesus dit : Tous les dix n'ont-ils pas été guéris ? Où sont donc les neuf autres ? Il ne s'en est point*

trouvé qui ſoit revenu & qui ait rendu gloire à Dieu, ſinon cet étranger. Et il lui dit : Levez-vous, allez, votre foi vous a ſauvé.

EXPLICATION.

I. L'Evangile de ce jour en nous repreſentant dix lépreux unis par la ſocieté de leur miſere, nous donne lieu de conſiderer dans leur union celle dont les pecheurs s'uniſſent enſemble par le rapport & la conformité de leurs mauvaiſes inclinations ; car quoique les méchans ſoient ſouvent diviſés d'interêt, lorſqu'aſpirant aux mêmes biens temporels ils s'incommodent les uns les autres dans leurs prétentions ; il y a pourtant diverſes raiſons qui les uniſſent, & les lient enſemble en d'autres occaſions.

Ils s'uniſſent enſemble pour perſecuter les gens de bien, parce qu'ils trouvent dans leur cœur le même éloignement & la même averſion pour eux.

Ils s'uniſſent par la ſocieté des mêmes déreglemens. La vie des gens de bien leur fait honte, & les porte à ſe ſéparer d'eux, parce qu'ils ne ſçauroient ſouffrir la ſainteté de leur vie qui leur reproche leurs déſordres. Mais cette même raiſon

les porte à ſe joindre enſemble, parce qu'étant également dereglés, ils n'ont rien à ſe reprocher les uns aux autres.

Enfin ils ſe fortifient, ſe ſoutiennent, & s'aident mutuellement dans leurs paſſions par l'approbation qu'ils s'entredonnent. L'homme eſt toujours flottant & chancelant dans le mal même, quand il ſe trouve ſeul de ſon parti. Il a beſoin du ſoutien & de l'autorité des autres. Afin de s'affermir dans le vice, il faut qu'il s'y voye approuvé; & c'eſt à quoi il aſpire: car les gens poſſedés par les paſſions n'ont pas ſeulement pour but de jouir de leur objet, mais auſſi d'en jouir ſurement, d'en jouir ſans reproche, ſans honte, ſans remords; & c'eſt ce qu'ils trouvent en s'uniſſant avec des perſonnes en qui ils voyent les mêmes dereglemens. Les perſonnes relâchées cherchent naturellement des compagnons de leur relachement, afin d'étouffer les reproches que la conſcience leur feroit. Et comme il y a peu de gens de bien qui ne ſoient relâchés en quelque point, il y en a peu qui ne ſoient bien-aiſes de ſe couvrir en quelque point du relâchement des autres.

II. La difformité que cauſoit ſur les corps la lepre corporelle, n'étoit qu'une

legere image de celle que le peché produit dans l'ame en y défigurant l'image de Dieu. Difformité si terrible, que si les pecheurs la pouvoient appercevoir, ils ne se pourroient souffrir eux-mêmes. Difformité qui fait d'une créature excellente en beauté, où Dieu s'étoit plû à imprimer les traits de ses divines perfections, un monstre si horrible, que Dieu ne sçauroit le regarder autrement qu'avec une haine démesurée. Il le hait tellement, qu'il faut nécessairement ou qu'il détruise le peché dans le pecheur en le réformant, ou qu'il abîme le pecheur & le peché au fond des enfers pour y être l'objet éternel de sa juste séverité : car le peché renferme un si étrange desordre, & deshonore tellement la beauté de l'univers, qu'il est impossible que Dieu le laisse subsister dans la nature, sans réparer la difformité qu'il y cause ; & cette réparation se fait par ces deux voies, par la destruction du peché, ou par sa punition. L'un & l'autre rétablit l'ordre & la paix, & par conséquent la beauté du monde que Dieu ne sçauroit laisser anéantir. Ainsi nous ne sçaurions éviter que le desordre du peché ne soit réparé en nous par cette derniere voie, qui est la puni-

tion éternelle, qu'en travaillant à le réparer par la seconde qui est sa destruction, ou par le changement de notre cœur qu'il faut obtenir de Dieu.

III. Quelle idée ces verités ne doivent-elles point nous donner du monde ? Et qu'est-ce que nous y pouvons découvrir en la suivant, qu'une assemblée de monstres qui seroit capable de nous faire mourir, si Dieu nous la faisoit voir clairement ? Que ces Princes, ces Grands, ces riches du monde ayent tant de complaisance qu'ils voudront dans l'éclat & la pompe de leur grandeur; que ces femmes mondaines fassent tout ce qu'elles pourront pour se rendre agréables aux yeux des hommes : tous leurs efforts d'orgueil & de vanité ne se termineront jamais qu'à se rendre de plus en plus horribles aux yeux de Dieu, à défigurer de plus en plus son image dans leur ame, à être de plus en plus un spectacle d'horreur à toutes les ames spirituelles, à devenir de plus en plus la honte & l'opprobre de l'univers, qui demande en quelque sorte vengeance contr'elles, pour être délivré de la difformité qu'elles y
Rom. 8. 21. causent. *Car*, comme dit l'Apôtre, *jusqu'à maintenant toutes les créatures soupirent &*

sont comme dans le travail de l'enfantement, dans l'attente de leur délivrance. Tout ce que l'on voit de hideux, d'affreux, & de sale dans le monde ; ces corps mangés de chancre & de pourriture, ces ulceres & ces lepres universelles qui font tomber le corps par pieces, ces cadavres rongés de vers, ces cloaques puans ne sont que de foibles images de l'état monstrueux des ames mortes par le peché. Il est vrai qu'elles ne le voient pas : mais elles n'en sont que plus miserables, car moins elles l'auront vû & connu en cette vie, plus elles le connoîtront clairement & vivement dans l'autre ; & cette vûe d'ailleurs n'est retardée que d'un moment, parce qu'elles ne sont éloignées que d'un moment de la mort qui levera le rideau qui leur cachoit cet effroyable spectacle.

IV. Une ame qui porte le peché renfermé en elle, y porte son enfer. Il ne faut pour la réduire à l'extrémité de la misere, que la force de se voir ; & c'est pourquoi Dieu en menace le pecheur par ces paroles terribles : *Je te reprendrai*, Ps. 49.
& te remettrai toi-même devant tes yeux : 21.
ARGUAM *te, & statuam contra faciem tuam.* Vûe terrible, mais inévitable à

tous les pecheurs, qui les portera à ſe déchirer & à vouloir ſe fuir eux-mêmes, ſans s'en pouvoir jamais ſéparer; & c'eſt ce qui cauſera l'excès de leur deſeſpoir. Malheureux pouvoir que les pecheurs ont donc en cette vie de ſe cacher à eux-mêmes, qui a pour fin cette effroyable impuiſſance! Illuſion funeſte, qui ne les empêche de ſe voir pour un tems, qu'afin de les mettre dans la neceſſité de ſe voir toujours dans cet effroyable état!

O verité éternelle, qui percez les ténebres de tous les cœurs, vous ſerez à jamais la félicité ou le ſupplice de toutes les ames; leur joie ou leur deſeſpoir, leur paradis ou leur enfer, ſelon qu'elles ſe trouveront conformes ou contraires à vous; qu'elles vous aimeront ou qu'elles vous haïront; parce que devenant immuables par la mort, les ames juſtes vous aimeront immuablement, les injuſtes vous haïront immuablement, & demeureront immuablement convaincues de leur malice, de leur miſere & de leur difformité.

V. Comme la grande miſere des réprouvés en l'autre vie ſera de ſe voir, & que leur plus grand malheur en celle-ci eſt de ne ſe voir point; auſſi la grande

colere

colere de Dieu pour l'autre vie est de forcer les pecheurs de se voir, & sa grande misericorde pour celle-ci est de mettre le pecheur devant ses yeux, & de lui faire connoître la misere de son état. C'est par cette vûe qu'il remplit les ames d'une confusion salutaire, d'une haine sainte contre elles-mêmes & contre le peché, & d'un dégoût du monde qui le rend pour elles un spectacle d'horreur, parce que c'est le regne du peché. C'est par cette vûe qu'il détruit leur orgueil & la vaine complaisance qu'elles avoient en elles-mêmes, & qu'il les convainc de leur misere, de leur pauvreté, & de la profondeur de leurs plaies. La vûe du peché dans l'autre vie est la punition du peché, dans celle-ci elle en est le remede & la destruction. Mais afin qu'elle produise tous ces bons effets, il faut que la misericorde de Dieu la tempere, & y joigne des sentimens de confiance & d'amour. Une vûe trop vive du peché changeroit l'état de cette vie en celui de l'autre, & y produiroit l'enfer & le desespoir. L'homme y est incapable de soutenir la vûe du moindre peché connu dans toute la difformité qu'il renferme : ainsi il est nécessaire que Dieu proportionne

à nos forces la connoiſſance du peché, & qu'il ne nous en donne qu'autant que nous en pouvons porter.

VI. C'eſt donc une excellente priere de demander à Dieu avec David, *qu'il éclaire nos yeux, afin que nous ne nous endormions pas du ſommeil de la mort* : ILLUMINA *oculos meos, ne unquam obdormiam in morte* ; & avec ſaint Auguſtin, *que nous nous connoiſſions nous-mêmes* dans notre foibleſſe & notre injuſtice, *que nous connoiſſions Dieu* dans ſa grandeur & dans ſa juſtice : *Noverim me, noverim te.* Mais il faut lui demander ces graces dans la proportion avec notre foibleſſe. C'eſt un grand orgueil que de croire qu'on n'a pas beſoin de la condeſcendance de Dieu en ce point, & un grand défaut de certaines ames, de vouloir trop pénétrer dans les ténebres de leur propre conſcience, pour y voir ce que Dieu leur cache par des raiſons de miſericorde. Il faut ſe contenter ordinairement de la meſure de lumiere que Dieu nous donne, & lui demander ſeulement qu'il nous délivre de l'aveuglement volontaire par lequel nous nous cacherions & nous nous diſſimulerions les plaies mortelles de nos ames, pour n'être pas obligés d'y remedier.

Pſ. 12. 4.

VII. La vraie diſpoſition où doit être une ame à qui Dieu fait connoître la difformité du peché, & qu'il a touchée d'une confuſion ſalutaire, eſt repreſentée par l'action de ces lépreux, qui n'oſoient s'approcher de Jeſus-Chriſt, quelque deſir qu'ils euſſent d'obtenir leur gueriſon par ſa grace. C'eſt par cette retenue qu'ils approcherent beaucoup plus du cœur de Jeſus-Chriſt, que s'ils avoient pris la liberté de s'approcher de ſon corps en ſe jettant à ſes pieds. Un pecheur vraiment touché & vraiment converti doit reconnoître combien *il eſt éloigné de Dieu*, & s'écrier par ce ſentiment, *Longè à peccatoribus ſalus.* Il doit reconnoître qu'il y a une diſtance infinie entre l'impureté de ſes pechés, & la ſouveraine pureté de Dieu. Il ſe doit regarder comme dans un abîme profond, & crier à Dieu *du fond de cet abîme*, DE *profundis clamavi ad te, Domine.* JE *ſuis tombé dans le fond de la mer, & la tempête m'a ſubmergé.* VENI *in altitudinem maris, & tempeſtas demerſit me.* Il ſe doit tenir trop heureux que Dieu dans cet éloignement où il eſt de lui, jette ſur lui quelque regard de miſericorde, & l'éclaire de quelques rayons de ſa lumiere, pour recon-

Pſ. 118. 155.

Pſ. 129. 1.

Pſ. 68. 3.

noître l'état où il eſt. C'eſt donc un ſentiment inſéparable de la vraie pénitence, de ſe juger indigne de ce qui eſt réſervé aux juſtes, de ſouffrir humblement d'être ſéparé de la table des enfans, & de s'en ſeparer ſoi-même par le jugement que la conſcience prononce ; ce qui fait dire à ſaint Auguſtin, » Que l'homme doit » monter ſur le tribunal de ſa conſcience » pour agir contre lui-même, de peur » que cela ne lui arrive en une autre ma- » niere ; qu'il faut que l'eſprit prononce » lui-même une ſentence, par laquelle » l'homme ſe juge lui-même indigne de » participer au corps & au ſang de Jeſus- » Chriſt : & que celui qui craint d'être » ſéparé du royaume des cieux par le der- » nier arrêt du ſouverain Juge, ſoit ce- » pendant ſéparé du Sacrement du pain » celeſte par la diſcipline de l'Egliſe.

Hom. 50. c. 9. nov. edit. ſer. 351. c. 4. n. 7.

VIII. Il y en a qui s'imaginent qu'à la verité, pour obtenir la rémiſſion de ſes pechés, il faut paſſer par cette diſpoſition ; mais que cela n'a pas beſoin de tems, ou n'en a beſoin que d'un fort court ; qu'il ſuffit d'entrer dans les ſentimens de ſon indignité avant la confeſſion ; mais que ce ſentiment doit ceſſer ſi-tôt qu'on a reçu l'abſolution, pour faire

place aux ſentimens de confiance qui nous doivent porter à nous approcher auſſitôt de la communion. Mais ces perſonnes ſemblent n'avoir pas aſſez conçu comment les diſpoſitions ſe forment dans l'ame, & s'impriment au fond du cœur. Les penſées peuvent bien être ainſi courtes & paſſageres ; mais il n'en eſt pas de même des diſpoſitions. Elles ne ſe forment point par des penſées paſſageres : il faut ordinairement que l'eſprit s'y arrête & s'y confirme par une ſuite & une réiteration de penſées & de mouvemens. Les premiers ne font qu'une impreſſion legere & ſuperficielle, & comme un trait délicat très-facile à effacer. Afin donc qu'un homme ſe juge indigne du corps de Jeſus-Chriſt par un jugement fixe & ſolide, & qu'il entre dans la diſpoſition de ces lépreux, qui obtinrent de Jeſus-Chriſt la guériſon de leur maladie par le ſentiment qu'ils eurent de l'indignité où ils étoient d'approcher de lui ; afin que ce ne ſoit point dans ce pecheur une penſée ſuperficielle, mais une vraie diſpoſition de l'ame & une humiliation effective : il faut ordinairement qu'il demeure aſſez long-tems occupé de cet objet, qu'il ſente le poids de ſon peché,

& qu'il en porte davantage la confusion. C'est ainsi que se forme dans le cœur la contrition salutaire, & la résolution effective de quitter le peché : car si on ne demeure dans ces sentimens que fort peu de tems, & qu'on ne leur donne pas le loisir de s'enraciner dans le cœur, il ne faut pas s'imaginer qu'ils y puissent être durables, & qu'ils soient capables de résister aux inclinations mauvaises qui auroient jetté de fortes & de profondes racines dans l'ame, & ausquelles elle se seroit abandonnée par une longue habitude qu'elle en auroit contractée.

IX. C'est l'avantage dont jouissoient autrefois les pénitens, lorsqu'étant retenus long-tems par la discipline de l'Eglise dans l'exercice des humiliations qu'on leur prescrivoit avant l'absolution, les sentimens qu'ils avoient conçus de la grandeur de leurs pechés, & de la misere horrible où leur ame étoit réduite, avoient le tems de s'enraciner & de former ainsi une puissante digue contre les rechûtes. Le changement arrivé dans la discipline ne permet pas à la verité qu'on demeure si long-tems dans cet intervalle entre la confession & l'absolution. L'Eglise pour de bonnes raisons permet

d'abreger ce tems : mais comme il est de nécessité de ne pas retomber, il faut nécessairement que la résolution de ne plus pecher ait déja quelque solidité & quelque force avant l'absolution : autrement elle seroit bien-tôt suivie de rechute ; & le seul effet qu'elle produiroit dans l'ame seroit de la rendre inconvertible ; parce que les verités qu'on vient à mépriser après en avoir été touché passagerement, ont presque perdu leur force. La pointe en est émoussée, parce que l'esprit y est accoutumé. Ainsi la question, s'il est nécessaire de differer l'absolution à tous ceux qui se confessent de pechés mortels, est bien aisée à décider : car il est bien vrai que ce retardement n'est pas essentiel, ni absolument nécessaire. Mais ce qui est essentiel, est que la détestation du peché & la volonté de le quitter soient solides & effectives ; que ce ne soient pas des pensées passageres, qui n'ayent fait dans les ames qu'une impression legere & superficielle, ensorte qu'elles ne soient pas en état de résister aux tentations ordinaires. Si l'on trouve des ames que l'on juge avec prudence être dans ce degré de disposition, & dans cette maturité de pénitence incontinent

après la confeſſion des pechés mortels, à la bonne heure qu'on leur donne l'abſolution auſſitôt. Mais ſi la volonté de ſe donner à Dieu & de quitter le peché n'a encore aucune force ni aucune racine, & que l'on juge avec vrai-ſemblance qu'elle s'évanouira bien-tôt, leur donner l'abſolution en cet état ; c'eſt les mettre en un péril prochain de devenir plus dures & plus inconvertibles qu'elles n'étoient.

X. Jeſus-Chriſt touché de la miſere de ces lépreux, & voulant nous donner un exemple en leur perſonne des moyens propres pour obtenir la guériſon de nos ames, leur ordonna dans le deſſein de les guérir, de s'aller préſenter aux Prêtres, & de ſatisfaire à l'ordonnance de la loi ; & comme ils ſe mirent en devoir de lui obéir, il les guérit dans le chemin. Dieu touche pluſieurs ames ſans le miniſtere des Prêtres : il leur accorde ſouvent la guériſon avant qu'elles ayent reçu d'eux l'abſolution de leurs pechés : mais il n'en guérit aucune que par la volonté de ſe ſoumettre à la conduite & à l'ordre de l'Egliſe. Dieu ne veut point qu'on prétende ſe diſpenſer de cette ſoumiſſion ; & s'il prévient quelquefois l'accom-

plissement de ce devoir, il ne prévient jamais celui de l'accomplir. C'est ce que les Theologiens appellent le vœu du Sacrement, qui est toujours nécessaire lors même que la guérison de l'ame précede l'absolution actuelle, comme le Concile de Trente l'a défini. C'est un grand mal que de s'attacher à l'homme, sans faire remonter notre gratitude jusqu'à Dieu, & sans le reconnoître comme la véritable cause de tous les effets de la grace. Mais c'est un autre mal qui n'est gueres moindre, de ne vouloir dépendre que de Dieu, & de ne se pas assujettir à la subordination des instrumens par lesquels il lui plaît de nous guérir. Dans l'un de ces défauts on oublie que c'est Dieu qui fait tout, & dans l'autre on veut faire agir Dieu à sa fantaisie.

XI. Ces lépreux n'obtinrent pas leur guérison par leurs simples prieres, mais en commençant d'executer la volonté de Jesus-Christ, qui leur donna ordre de s'aller présenter aux Prêtres. Et cela nous apprend qu'il ne suffit pas ordinairement de demander à Dieu la guérison de nos maladies spirituelles; mais que pour l'obtenir il se faut mettre en devoir d'executer ce que Dieu nous demande dans l'état

où nous ſommes. Il y a toujours un chemin de nous à Dieu, & ce chemin a ſes commencemens & ſon progrès. Si nous voulons donc engager Dieu à nous exaucer, commençons à faire les premiers pas, & à monter les premiers degrés. Mettons-nous d'abord dans l'état où il nous veut dans le tems préſent ; & ce commencement d'obéïſſance nous attirera la grace de l'avancement de notre guériſon. Il faut rompre ces liens qui nous engagent à une perte infaillible : mais pour les rompre il faut éviter certaines compagnies, & faire certains changemens dans la vie. C'eſt par-là qu'il faut commencer, & ce commencement de l'execution des volontés de Dieu eſt ce qui donne la force à nos prieres.

XII. De ces dix lépreux guéris il n'en revint qu'un rendre graces à Jeſus-Chriſt, & encore celui-là étoit Samaritain. Les autres continuerent apparemment leur chemin, & s'allerent préſenter aux Prêtres. Ils pouvoient peut-être s'excuſer par l'ordre que Jeſus-Chriſt leur en avoit donné. Cependant Jeſus-Chriſt témoigne aſſez qu'il ne recevoit point leurs excuſes, & qu'il les croyoit coupables d'ingratitude. S'ils euſſent été bien tou-

chés de l'esprit de reconnoissance, ils auroient aisément reconnu que leur premier devoir étoit de remercier leur liberateur, & que ce devoir devoit l'emporter sur l'autre. Ce fut leur froideur & leur insensibilité qui les trompa. Et quand cela arrive, les excuses les plus probables n'excusent point, parceque nous ne manquons de lumiere que parceque nous manquons d'affection. Que les hommes ayent la charité dans le cœur, & ils ne s'amuseront point à discuter de la plupart des devoirs de la vie chrétienne. Ils s'y porteront d'eux-mêmes comme le lépreux Samaritain se porta à retourner à Jesus-Christ pour lui rendre graces. Pour nous apprendre combien ce manque d'affection qui rend les hommes ingrats est ordinaire parmi ceux mêmes qui sont guéris, & à qui Dieu accorde la rémission de leurs pechés, Jesus-Christ a remarqué expressément, que de ces dix lépreux il n'en revint qu'un, & que les autres oublierent le bienfait qu'ils avoient reçu. Rien n'est plus commun, après avoir été délivré de la lépre des pechés grossiers, que d'oublier cette grace inestimable, & de retomber par-là dans la lépre des pechés spirituels, beaucoup

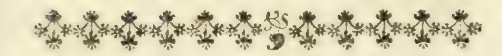
plus dangereuſe que celle des pechés corporels. On perd l'eſprit de penitence. On laiſſe éteindre les ſentimens de gratitude. On agit en innocent. On traite les autres avec empire & avec mépris. Et l'on tombe par-là dans un état pire que celui dont on eſt ſorti. C'eſt ce qui arrive particulierement à ceux qui, comme ces lépreux Juifs, prétendent en quelque ſorte que la grace leur eſt dûe, & que Dieu n'a rien fait pour eux d'extraordinaire. Au contraire ceux qui ſont bien perſuadés de leur indignité, comme l'étoit ce lépreux Samaritain, qui croyent que c'eſt Dieu uniquement qui les a diſcernés des pecheurs impenitens, en leur accordant ce qu'il n'a pas donné aux autres, conſervent d'ordinaire la grace en conſervant les ſentimens de leur indignité, qui ſont le fondement de la véritable gratitude.

FIN.

TABLE

DES PASSAGES DE L'ECRITURE sainte, expliqués dans ce Volume.





TABLE

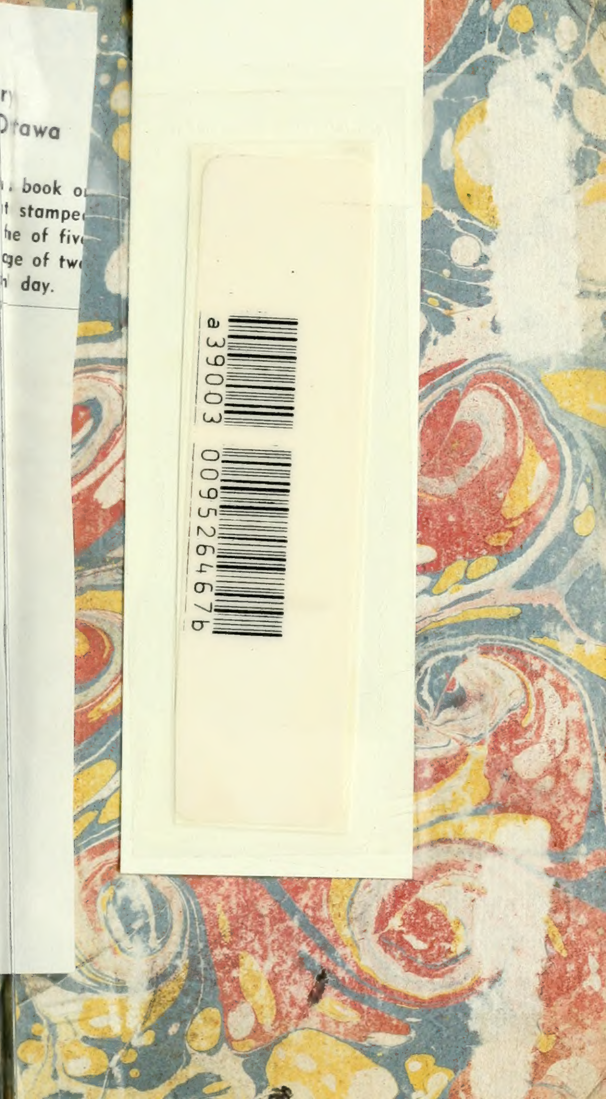
DES MATIERES CONTENUES dans ce douziéme Volume.

A

I

Fin de la Table des Matieres.





r
Ottawa
book o
stampe
he of fiv
ge of tw
day.
a39003 009526467b